

MÉMOIRES D'HORACE
(1860)

ALEXANDRE DUMAS

Mémoires d'Horace
retrouvés dans la bibliothèque du Vatican
et traduits par Alexandre Dumas

LE JOYEUX ROGER
2013

ISBN : 978-2-923981-50-5

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

I

MA NAISSANCE. — MON PÈRE. — MES TROIS NOMS ET LEUR ORIGINE. — VENUSIA ET SES ENVIRONS. — LES PREMIÈRES ANNÉES DE MA JEUNESSE. — DÉPART POUR ROME. — VOYAGE. — LA VIA APPLIA. — ENTRÉE À ROME.

Je suis né à Venusia¹, ville antique sur les confins de l'Apulie et de la Lucanie, au versant occidental d'un coteau ombreux, au bas duquel surgit un charmant ruisseau qui, à cinq ou six milles de là, va se jeter dans l'Aufidies² dont je le crois, au reste, la principale source.

Dominée par le Vultur, située au milieu de montagnes dont elle commande les passages, Venusia ne pouvait être négligée par les fils de Romulus ; aussi, après avoir enlevé cette ville aux Samnites, vers l'an 460, les vainqueurs y envoyèrent-ils une colonie et y firent-ils passer une branche de la voie Appienne.

Je suis né le 8 décembre de l'an 689 de la fondation de Rome, sous les consultats d'Aurelius Cotta et de Minilus Torquatus, qui, la même année, faillirent être assassinés par Catilina Autronius et Ancius Pison. La conjuration ne manqua, on s'en souvient, que parce que Catilina, s'étant trop hâté de donner le signal, un assez grand nombre de complices n'étaient point encore assemblés.

Ce fut cette même année que Jules César devint édile, donna des jeux magnifiques, où il fit combattre 320 paires de gladiateurs et profita de ces jeux qui lui avaient concilié le peuple pour redresser au Capitole les statues de Marius et relever les trophées de ses victoires.

Mon père se nommait Horatius Flaccus. On ajouta pour moi à ces deux noms le prénom de Quintus. Ces deux noms d'Horatius Flaccus venaient à mon père, le premier, non point de ce qu'il descendait de quelque membre de l'illustre famille des

1. Aujourd'hui Venosa, dans la Basilicate.

2. L'Ofanto moderne.

Horaces, comme on essaya de me le faire croire à moi-même lorsqu'on me vit en faveur à la cour d'Auguste, mais de ce qu'il était un affranchi de la tribu Horatia, qui tenait la ville à laquelle il avait appartenu en qualité de *servus publicus*.

Reste le surnom de Flaccus, c'est-à-dire de flasque, de mou, de lâche, d'homme à grandes oreilles ou à oreilles pendantes, qui nous venait je ne sais d'où, et dont je me suis moqué moi-même, comme c'est assez mon habitude, afin que les autres ne s'en moquassent point en disant : « Nam si quid in Flacco viri est » ...

C'est dans ce coin retiré de l'Apulie que j'ai passé les premières années de ma jeunesse, ne m'écartant de ma ville natale que pour aller en promenade à travers les plaines fertiles qui entourent la petite ville de Ferentum¹, pour respirer la délicieuse fraîcheur des bosquets de Bantia², pour gravir jusqu'aux murailles d'Acherontia³, située, comme un nid d'aigle à la cime d'un rocher, ou, plus audacieux encore, pour aller me pencher sur le cratère éteint du majestueux Vultur.

Mais ma promenade la plus chérie était à cette belle fontaine Bandusia, à laquelle j'ai dédié des vers qui prouvent avec quel bonheur je me suis retrouvé sur sa rive après en avoir été si longtemps éloigné⁴.

Peut-être m'est-elle si chère parce que, sur ses rives, je reçus la première faveur qui me fit présager l'amour des muses. Un jour – c'est tout ce que je puis faire que de m'en souvenir, tant j'étais enfant –, je m'endormis, fatigué de mes jeux, sur les pentes du Vultur qui descendent vers la Lucanie. Pendant mon sommeil, des colombes vinrent me couvrir de feuilles de sorte que les paysans qui passaient me virent avec surprise endormi

1. Forenza.

2. Banzi.

3. Acerenza.

4. Ode XIII, liv. 3 :

« O Fons Bandusiæ, splendidior vitro,
Dulci digne mero non sine floribus,
Cras donaberis haedo... »

dans un lieu fréquenté par les ours et plein de vipères noires, sans autre défense contre la férocité des uns et le poison des autres que des branches de myrte et de laurier.

Au milieu de ces courses enfantines et de ces amusemens juvéniles, j'atteignis ma huitième année. Mon père, quoique pauvre, songea alors à mon éducation. Depuis le jour où un fils lui était né, ce bon père n'avait pensé qu'à une chose, à faire un homme de ce fils. Il était donc parvenu, à force d'économie, à amasser une somme faible pour tout autre peut-être, mais considérable pour lui.

Il y avait à Venusia un certain Flavius qui tenait école. Mais quoique les plus nobles habitans de la ville y envoyassent leurs fils pour y apprendre à lire et à compter, il n'hésita point, quoique cette éducation fût déjà au-dessus de celle que pouvait attendre le fils d'un affranchi, à décider non-seulement que j'irais à Rome, mais encore qu'il m'y conduirait lui-même.

Il y avait trois manières d'aller à Rome : à cheval, ou en prenant place sur un bâtiment, ou dans une voiture à mules.

Je n'étais pas assez fort pour faire le voyage à cheval. Nous étions au mois de novembre, et la mer commençait à être mauvaise. Mon père se décida donc pour la voiture.

Seulement, par économie, il attendit que quatre autres personnes eussent à faire le même voyage que nous ; moyennant ce retard, nous n'aurions à payer que deux philippes d'or.

On sait que, jusqu'à la dictature de César, époque à laquelle il fit frapper l'aureus de vingt-cinq deniers, les seules pièces d'or étaient les philippi, monnaie grecque qui avait été rapportée à Rome en grande quantité, après la conquête de la Macédoine.

Les monnaies d'argent étaient le bigat, le sesterce, le quinaire et le denier.

Enfin, les quatre voyageurs se trouvèrent réunis, deux étaient de Venusia, un d'Acheroutia et un de Forentum.

Moyennant ce complément de voyageurs, il se trouva que le conducteur n'avait point de place, et que, pendant toute la route,

il se tint tantôt cramponné au marchepied, tantôt sur une des deux premières mules, tantôt marchant près de la voiture.

À l'époque où j'écris ces lignes, c'est-à-dire l'an 739 de Rome, le monde est sillonné en tous sens par les voies successivement percées par César et par Agrippa ; mais à cette époque, c'est-à-dire l'an 699, on appelait encore la voie Appienne la reine des longues routes, parce qu'elle était en effet la plus longue de toutes les voies sortant de Rome, partant de la porte Capène, traversant toute l'Italie d'occident en orient, et allant aboutir à Brindes, ce qui lui donnait une étendue totale de trois cent quatre-vingt milles.

Mon père, qui ne manquait pas d'une certaine instruction, me raconta qu'elle avait été commencée l'an de Rome 442 par le censeur Appius Claudius, qui pendant la durée de sa censure, c'est-à-dire en dix-huit mois, la conduisit jusqu'à Capoue, limite à cette époque du territoire romain, c'est-à-dire sur une longueur de 142 milles. Maintenant, qui l'a continuée ? Mon père ne le savait pas, et j'avoue que sur ce point je ne suis pas plus savant que lui, le nom d'Appius ayant prévalu.

De Brindes à Capoue, la voie Appienne est cailloutée seulement ; mais de Capoue à Rome, elle est pavée, travail d'autant plus prodigieux que les pierres ont été tirées de carrières situées près de Rome et qu'il a fallu les transporter à d'énormes distances. Ce fut Caius Gracchus qui entreprit et acheva cette amélioration. Avant lui, la voie Appienne, ainsi que toutes les autres voies publiques, n'étaient que cailloutées.

De chaque côté de la route s'étendent des marges en pierre de taille, à rebords saillans, de six à huit pouces de haut et de deux pieds de large.

En général les piétons suivent ces marges auxquelles, de douze pas en douze pas, sont appuyées des bornes à l'aide desquelles les cavaliers peuvent facilement s'élancer sur leur cheval et qui aident en même temps les voyageurs qui sont descendus de leur voiture à y remonter.

À cent milles de Rome, on commence à rencontrer d'autres bornes hautes de sept à huit pieds et posées sur des piédestaux, ce qui indique au voyageur à quelle distance il est de la ville.

Pendant les guerres civiles, on oublia toutes ces grandes voies, de sorte qu'elles tombèrent dans un effroyable état de dégradation. Celles de la ville elle-même étaient à peine praticables. Ce fut Agrippa qui, l'an 720, entreprit à ses frais leur restauration. L'an 727, l'empereur imposa à quelques sénateurs, dont les richesses lui paraissaient peut-être trop considérables pour être bien acquises, la réparation des voies extérieures. Il se chargea pour son compte de la voie Flaminia, qui a 222 milles de longueur, et qui va de Rome à Arinsinium, c'est-à-dire au fond du golfe Adriatique.

Autrefois, en arrivant à Terracine, la route était forcée de faire un grand circuit, à cause d'un énorme rocher qui se prolongeait jusque dans la mer. Appius avait reculé devant cet obstacle et l'avait tourné ; cent vingt-six ans plus tard, Valerius Flaccus le trancha.

J'avoue que cela me fit quelque plaisir d'apprendre qu'un homme qui portait le même surnom que moi avait, malgré ce surnom, accompli une si grande œuvre.

La section fut opérée sur une longueur de cent pieds et sur une hauteur de cent vingt.

En cet endroit, la voie, qui compte de large vingt-six pieds avant et vingt-six pieds après, n'en a plus que quinze ; il est vrai qu'entre Formies et Sinuesse, elle en a jusqu'à soixante.

De Terracine à Rome, c'est-à-dire sur une longueur de soixante milles, la voie est presque droite ; elle ne fléchit qu'à deux endroits : à trois milles avant d'arriver à Terracine et en sortant d'Aricie.

Appius, ne voulant pas contourner les marais Pontins, les a coupés par une immense chaussée de dix-neuf milles de long et de quarante pieds de large. De place en place, cette chaussée est soutenue par des arches pour laisser le marais écouler ses eaux

vers la mer.

Nous faisons à peu près trente milles dans notre journée, partant souvent au lever du soleil, nous arrêtant à dix heures, nous reposant jusqu'à deux et nous remettant en route jusqu'à six ou huit.

Au reste, nous n'avions que le choix des auberges, espacées de quatre milles en quatre milles, tout le long de la route.

Le septième jour après notre départ, et après que j'eus demandé vingt fois à mon père, à l'aspect de chaque nouvelle ville : « Est-ce Rome ? » nous arrivâmes enfin vers trois heures de l'après-midi à Albano.

Là, je n'eus plus besoin de demander : « Est-ce Rome ? » Je jetai un cri d'étonnement, et ce fut tout.

Mon père, qui n'avait jamais vu Rome, était demeuré aussi étonné que moi. C'était déjà un océan de maisons avec des îles de verdure au milieu desquelles on voyait blanchir les temples et les palais de marbre.

Tout cela éclairé par un magnifique soleil d'automne qui, au-delà de la ville, dans un limpide lointain, faisait étinceler la mer Tyrrhénienne comme un tapis d'azur semé de paillettes d'or.

À partir d'Albano, la route s'élançait en ligne droite jusqu'à la porte Capène. Seulement, aux approches de la ville, nous apercevions une foule immense, allant et venant. Notre conducteur, qui faisait souvent le voyage de Rome, nous dit que la via Appia était la promenade à la mode, et que toute cette foule que nous voyions se composait des jeunes gens les plus élégants et des femmes les plus à la mode de Rome.

Nous continuâmes d'avancer.

Au bout d'une heure, nous nous trouvâmes au milieu de la foule.

Cette foule encombrait le milieu de la via Appia, tandis qu'aux deux côtés de la route, les spectateurs la regardaient, assis sur les bancs appuyés aux tombeaux ou sur des sièges apportés par des esclaves.

Cette foule, curieuse à voir, même pour les Romains, l'était bien autrement pour des gens qui arrivaient du fond de l'Apulie.

Elle se composait de jeunes gens et de ces femmes comme j'ai eu l'occasion d'en chanter beaucoup, quinze à vingt ans plus tard. Les jeunes gens étaient, les uns dans d'élégantes voitures de toutes les formes, garnies à l'intérieur de tapis précieux, incrustées à l'extérieur d'airain, d'ivoire et même d'argent, attelées de mules ou de chevaux couverts de housses, de pourpre et de harnais dorés ; les autres dans des *petorrita* à quatre roues et à quatre chevaux, ceux-ci dans de légers *cisii* attelés de trois mules, ceux-là dans des *covinni* entièrement couverts et qu'ils conduisaient eux-mêmes, montés sur le siège, d'autres encore dans des *rhedae* à deux personnes, mais la plupart à cheval, faisant courir devant eux, pour écarter la foule, soit des Numides à cheval aussi, soit des coureurs en tunique courte et à pied, soit des molosses attachés deux à deux par des chaînes d'argent à des colliers d'or.

Quant aux femmes, elles étaient presque toutes en litière, les unes couvertes, les autres découvertes, portées sur les épaules de quatre, de huit et même de douze hommes.

Quand les litières étaient découvertes, aux deux côtés marchaient deux suivantes, l'une portant l'éventail de plumes de paon, l'autre le parasol. Devant les unes comme devant les autres marchaient des esclaves indiens ou africains, leurs reins entourés de la toile la plus fine et la plus blanche d'Égypte, et portant, pour faire ressortir la couleur de leur peau, des croissans d'argent sur la poitrine, des anneaux d'argent aux bras. Derrière venaient deux esclaves hiberniens, toujours prêts, quand la belle capricieuse donnera l'ordre d'arrêter sa litière, à poser à droite et à gauche de l'élégant véhicule un petit marchepied élégamment sculpté, afin qu'elle n'ait pas même la peine de faire un signe pour indiquer le côté par lequel elle veut descendre.

Je me suis, depuis, habitué à ce spectacle, ou plutôt, ne pouvant m'y habituer, je l'ai fui en homme qui déteste le bruit et la

foule, comme les deux choses qui effarouchent le plus la pensée ; mais, à cette époque, il fit sur moi une profonde impression.

Du moment où nous eûmes rencontré chars et cavaliers, nous fûmes forcés d'aller au pas ; mais on devine la figure que faisait notre malheureux chariot de voyage au milieu de ces élégantes voitures. C'était à qui écarterait les mules et raillerait les gens. Deux ou trois fois on les prit par le mors, et on les détourna si violemment que notre voiture en faillit verser.

Le conducteur voulut prendre le parti de ses bêtes ; mais une charmante bacchante, couronnée de vignes et couchée sur une peau de tigre, étendit son thyrsé en donnant ordre à deux Nubiens de le mettre à la raison avec des fouets de peau de rhinocéros dont ils étaient munis pour frapper sur la *canaille* qui ne s'écarterait pas assez vite devant la belle prêtresse de Bacchus ; tandis que, dans la même intention, un beau cavalier excitait contre lui ses dogues, des dents desquels le malheureux eut toutes les peines à se garantir les jambes. Il n'y parvint qu'en se réfugiant sur le timon de sa voiture et en s'y maintenant comme un danseur sur sa corde.

Enfin, pendant une heure où il fut forcé de déployer plus d'adresse pour ne pas accrocher que n'en déploie, pour ne pas tomber dans l'une ou dans l'autre, un pilote naviguant entre Charibde et Scylla, nous franchîmes la porte Capène, et nous nous trouvâmes dans la ville.

À mon grand étonnement, il y avait au moins autant de monde dans les rues, et il s'y faisait un aussi grand bruit que sur la via Appia.

Ce ne fut encore rien tant que nous nous trouvâmes dans la première région, c'est-à-dire dans le beau quartier ; mais au fur et à mesure que nous nous approchions de la treizième région, c'est-à-dire du mont Aventin, les clameurs augmentaient et devenaient un immense glapisement où chacun jetait son cri, depuis le marchand d'allumettes demandant à échanger sa marchandise contre des verres cassés, jusqu'aux circulateurs montrant les

vipères et les serpents par lesquels ils se font mordre et dont ils neutralisent la morsure avec un antidote qu'ils vendent au public moyennant deux as le paquet ; depuis les charbonniers, poussant devant eux leurs ânes chargés de charbon, jusqu'aux marchands de viande ambulans qui, au moyen d'un cercle posé sur la tête, portent en équilibre des triples pendantes et des poumons saignans.

En arrivant à l'angle du grand cirque, où commence la montée de l'Aventin, nous faillîmes être brisés par une voiture portant des poutres destinées à étayer les maisons. Les maisons étaient si hautes, à cette époque, qu'elles menaçaient toutes de s'écrouler, et qu'il a fallu un édit de l'empereur pour en restreindre la hauteur à soixante et dix pieds. La voiture, trop chargée, n'était point attelée d'un assez grand nombre de mules, et quoiqu'une dizaine d'hommes poussassent par derrière, tandis que six ou huit quadripèdes tiraient par devant, les forces combinées des hommes et des bêtes avaient été impuissantes, et la voiture descendait la rue au milieu des cris de ceux qu'elle menaçait d'écraser. Nous étions de ceux-là. Heureusement, un ouvrier charpentier qui portait une solive eut l'idée de la jeter en travers de la rue.

La charrette s'arrêta en rencontrant cet obstacle, et les accidens se bornèrent à un homme qui eut la cuisse rompue, et à un autre qui eut trois côtes enfoncées.

Nous laissâmes notre conducteur attendre que le passage barré par la charrette fût libre, et, sautant à bas de la voiture, nous longeâmes la façade du cirque qui regarde le pont Sublicius. Nous devions momentanément nous arrêter dans une de ces tavernes occupant un des étages inférieurs du gigantesque monument qui remplit toute la vallée Murcia, laquelle s'étend entre l'Aventin et le Palatin.

Nous étions sûrs de ne pas nous tromper, la taverne ayant pour enseigne : *À l'Ours d'Apulie*.

En effet, un quart d'heure après, notre conducteur s'arrêtait à

la porte avec les quatre autres voyageurs, qui, plus braves et moins impatiens que nous, n'avaient point voulu le quitter.

II

LES *POPINAE* : LEUR ENSEIGNE, LEUR ÉTALAGE ; CE QU'ON Y MANGE ; LA TÊTE DE MOUTON À L'AIL. — SOCIÉTÉ QUI FRÉQUENTE LES *POPINAE*. — MES DISPOSITIONS À AIMER LES DANSES. — NOTRE CHAMBRE À COUCHER. — NUIT BLANCHE. — NOUS RÉGLONS NOS COMPTES ET NOUS QUITTONS LA *POPINA*. — J'OBTIENS DE MON PÈRE QU'IL PRENNE LE PLUS LONG POUR ALLER CHEZ MAÎTRE ORBILIUS. — ASPECT DE LA RIVE DROITE DU TIBRE. — LE PONT SUBLICIUS.

Notre taverne faisait partie de celles qu'on appelle *popinae*, parce qu'elles s'approvisionnent particulièrement grâce aux *popae*, c'est-à-dire aux sacrificateurs victimaires, qui vendent aux hôteliers leur part des victimes. En outre, ces mêmes hôteliers achètent les sangliers, les cerfs et les ours que l'on fait combattre contre les hommes dans ces sortes de spectacles que l'on appelle *chasses*.

Outre son enseigne, notre *popina* avait son étalage, que l'on nomme l'*oculter*, et qui, comme le dit son nom, est destiné à attirer l'attention du consommateur. Cet étalage se compose d'amphores, enchaînées pour empêcher qu'on les vole, de morceaux de viande pendue à des crocs hors de la portée de la main des passans et de la dent des chiens, morceaux parmi lesquels on reconnaît les quartiers de chèvre, non-seulement à leur aspect, mais encore à la branche de myrte que le boucher a soin de passer dans leur chair en signe que l'animal a été élevé dans des pâturages plantés de cet arbuste, et que, par conséquent, la chair en sera tout à la fois tendre et parfumée.

À côté de ces bouteilles et de ces quartiers de chair crue sont des ventres de truie, mets fort estimé des gens du peuple ; des foies, des œufs, et, dans des vases pleins d'eau, des échantillons, où ils paraissent un tiers plus gros que nature, des différens légumes tels que pois, fèves, noix, radis et bettes que l'on trouve dans

l'établissement.

Dans les interstices, on voit, pendus au plafond de la grande salle commune qui sert en même temps de cuisine, des jambons, des bottes de légumes secs et des fromages ronds traversés à leur centre par des brins de genêt.

C'est dans ces *popinae*, où l'on ne loge, au reste, à la nuit, que les habitués de la maison ou les voyageurs recommandés par eux, que se nourrissent les hommes du peuple, les artisans et les esclaves.

Nous nous étions, en entrant, recommandés de notre conducteur, de sorte que le tavernier, s'informant de nos besoins, dont le principal était celui d'un bon dîner, avait à l'instant même préparé une table sur laquelle, en un clin d'œil, il nous servit une polenta faite avec de la farine, des saucisses et des boudins ; une tête de mouton bouillie à l'ail et des betteraves dans une sauce au vin et au poivre.

J'avais très faim ; j'eus le malheur, ou plutôt le bonheur, de commencer par la tête de mouton à l'ail, dont j'avalai une bouchée sans la déguster. Habitué aux viandes fraîches, aux châtaignes douces et au lait pur de nos montagnes, je me crus empoisonné.

J'eus beau me rincer la bouche avec de l'*alica*¹, manger des lupins et des choux crus au vinaigre, l'odeur n'en persista pas moins, et le dégoût avec elle. De là vient ma haine pour l'ail, haine que j'ai manifestée vingt-cinq ans plus tard dans mon ode qui commence par ces mots :

« S'il est un monstre qui, de sa main forcenée, ait étranglé son vieux père, qu'on le condamne à manger de l'ail. » Au reste, je fus, sinon guéri de mon empoisonnement, du moins distrait de mon dégoût par ce qui se passait autour de moi. La nuit était venue, et à la mesure usuelle du jour qui divise les douze heures éclairées par le soleil en trois parties, le matin, le midi, le soir, nous en étions à la quatrième heure du soir, heure à laquelle tous

1. *Alica*, boisson de grains fermentés.

les travaux cessent, et où les esclaves et les artisans prennent un peu de repos, ou plutôt de distraction ; car, à Rome, la distraction des gens du peuple est loin d'être un repos.

La taverne fut donc tout à coup envahie par une foule de gens dont les mines indiquaient suffisamment les conditions : c'étaient des mariniers, nous n'étions qu'à quelques pas du Tibre ; c'étaient des porteurs d'eau, nous n'étions qu'à un jet d'eau de la piscine publique ; c'étaient des faiseurs de cercueils descendus du mont Esquilin ; des prêtres de Cybèle venus du mont Palatin avec leurs cymbales ; des esclaves marqués au front comme fugitifs ; tout cela demandant ces têtes de mouton qui m'avaient soulevé le cœur et ces saucisses qui m'avaient brûlé le palais.

Il est vrai qu'ils éteignaient largement l'incendie avec ces vins cuits dans lesquels, vu leur bas prix, il est facile de reconnaître qu'il entre de tout, excepté du raisin.

Au fur et à mesure que chacun était repu, il se mettait à jouer aux dés ou aux osselets.

Pas un qui n'eût noué, dans un coin de sa tunique ou dans le lambeau d'étoffe qui le remplaçait, ses osselets ou ses dés.

Tout cela me semblait bien nouveau. Mon père, effrayé par le dialogue des joueurs, voulait se retirer, mais il resta, cédant à mes instances. Il est vrai que la langue que tous ces gens-là parlaient, grâce aux enjolvemens dont elle était ornée, devenait complètement inintelligible pour moi.

Une courtisane, accompagnée ou plutôt précédée d'une négresse jouant de la flûte, entra dans la taverne, jeta son manteau et, apparaissant vêtue d'une tunique de gaze, commença, au milieu des cris de joie et des applaudissemens frénétiques des spectateurs, une danse qui promettait, dès ses premières mesures, d'atteindre une telle licence que, cette fois, mon père, inexorable, me prit par la main et me força de sortir.

On peut augurer dès lors que si j'avais une répulsion invincible pour les têtes de mouton bouillies à l'ail, j'aurais une attraction non moins invincible pour les chants et les danses.

Notre hôte nous précéda, une petite lampe de terre à la main, et nous conduisit à une chambre dont le plafond était arrondi comme le couvercle d'un four.

Rien de plus facile à comprendre : notre chambre était faite du haut de l'arcade dont le bas faisait la boutique.

J'éprouvai, je l'avoue, une grande répugnance à la vue de ce taudis et du grabat qui le meublait. La maison de mon père était pauvre, mais d'une admirable propreté. Ma chambre, peinte à la chaux avec un simple petit ornement grec tout autour, me faisait l'effet, par la comparaison avec ce que j'avais sous les yeux, d'un petit temple à la déesse Vesta. Je sentis mon cœur se serrer.

— Sois tranquille, me dit mon père, nous ne resterons ici que jusqu'à demain matin. Je louerai un appartement qui, sans être un palais, ne te semblera pas trop inférieur à notre petite maison de Venusia.

L'hôte aussi vit l'effet que nous produisait son réduit.

— Je vous ai donné, nous dit-il, ce que j'avais de meilleur et de plus beau ; je sais bien que tout cela n'est pas riche ; mais que voulez-vous ? une nuit est bientôt passée, et, si vous connaissiez les baraques de mes confrères, vous ne vous plaindriez pas.

— Je ne me plains aucunement, dit mon père, mais entendrons-nous ce bruit effroyable toute la nuit ?

— Oh ! non ; jusqu'à la troisième ou la quatrième heure seulement. Notre quartier est même un quartier fort tranquille comparé à celui de Coelius ou de l'Esquilin.

Et sur cette promesse et cette glorification de la treizième région, il se retira, nous souhaitant une bonne nuit et nous enfermant dans notre chambre pour plus de sûreté ; non pas pour nous, mais pour lui.

Ce n'était point un faux pressentiment que celui qui m'avait frappé en entrant dans la chambre ; le matelas du seul lit qui devait nous servir, à mon père et à moi, était garni de bourre de roseau au lieu de laine ; et à peine y fûmes-nous couchés, que des milliers d'aiguillons qui m'entrèrent dans toutes les parties du

corps m'apprirent que si, grâce à la fatigue, j'avais dû compter sur le sommeil, il y avait là des insectes qui s'opposeraient à cette prétention.

Jamais nuit ne me parut plus longue. Ce ne fut qu'une torture de huit heures.

Au point du jour, j'étais debout, et je tourmentais mon père pour quitter la taverne de l'*Ours d'Apulie*. Mon père frappa vigoureusement à la porte de notre chambre. Notre hôte, qui n'était selon toute probabilité couché que depuis une heure ou deux, vint nous ouvrir, les yeux tout bouffis, en nous demandant si nous nous trouvions indisposés. Mon père le rassura, lui dit que, ni lui ni moi n'ayant pu dormir un instant, vu la quantité d'insectes sanguivores que contenait sa chambre, nous avions hâte de quitter son établissement. En conséquence, il le pria de lui faire son compte.

Je dois dire à la louange de notre hôte que, si nous avions fait un mauvais souper et passé une mauvaise nuit, au moins ne nous les faisait-il point payer cher. Nous en fûmes pour douze semisses, tout compris, table et coucher¹.

Mon père se fit indiquer sa route. Il s'était renseigné à Venu-sia du maître chez lequel il devait me conduire, et on lui avait indiqué un certain Pupillus Orbilius, né à Bénévent. Privé de son enfant, de ses parens, égorgés probablement dans les premières proscriptions de Sylla et de Marius, dépouillés de leur fortune par les assassins qui, on le sait, avaient pour habitude d'hériter des victimes, il s'était d'abord fait appariteur² des magistrats subalternes de son pays. Ayant atteint l'âge d'entrer dans la milice, il avait combattu en Macédoine et était parvenu au grade de corniculaire³ ; mais, son temps à peine achevé, il avait quitté le service militaire pour se consacrer tout entier à l'étude des lettres.

Revenu à Bénévent, il avait ouvert une école, et les succès

1. À peu près sept sous de notre monnaie.

2. Huissier.

3. Brigadier.

qu'il avait obtenus comme professeur lui avaient fait espérer que l'enseignement public lui offrait un avenir de fortune dans une ville telle que Rome. En conséquence, il y était venu, l'année du consulat de Cicéron, l'an 692 de Rome, et s'était établi professeur. Il ne s'était pas trompé, et bientôt, il avait acquis une grande vogue. Ses leçons étaient suivies par tous les fils de chevaliers et de patriciens. Par malheur, âcre et mordant, il avait publié un livre, intitulé *Entretiens*, dans lequel il faisait ressortir le tort que causait aux professeurs l'ambition des parens.

C'était chez cet homme, qui devait se lever avant le jour, que mon père voulait me conduire.

Maître Pupillus Orbilius tenait sa classe dans une grande maison du Vélabre supérieur, entre la basilique, ou plutôt ce qui devait être plus tard la basilique Julia, et les autels d'Ops et de Cérès, en face du mont Palatin, et à quelque distance de la porte Fiumentane.

Pour quitter l'auberge, après avoir descendu l'escalier de notre chambre, nous passâmes à travers une atmosphère que les émanations du vin, du charbon et de la viande rendaient impossible à respirer, et nous parvînmes à la grande salle où nous avions soupé la veille.

Elle était soigneusement fermée et barricadée en dedans – ce qui n'était pas sans raison, car, à la porte, nous retrouvâmes, endormie pêle-mêle, la société de la veille, les uns adossés à la muraille, les autres couchés sous les arcades vides – ; personne n'y manquait, pas même la danseuse et sa noire joueuse de flûte.

Mon père paya notre hôte, se fit dire notre itinéraire, et nous partîmes.

Arrivé au pied du temple de l'Hercule Pompée, rien ne borna plus ma vue, et je vis de l'autre côté du Tibre la quatorzième région, c'est-à-dire le Janicule, qui s'élevait comme un amphithéâtre de verdure tout parsemé de temples et de monumens.

C'était, en sortant de l'enfer, un aperçu des champs Élysées.

Nous avions devant nous, de l'autre côté du fleuve, le temple

et le bois de Fucina où, l'an 633 de Rome, c'est-à-dire 66 ans avant l'époque où il s'offrait ainsi tout à coup à ma vue, Caius Gracchus avait été tué ; le tombeau de Numa Pompilius, grand et magnifique monument qui entra si profondément dans ma pensée par la porte des yeux que, vingt ans après, je fis cette strophe dans mon *Ode* à Auguste :

Nous avons vu le Tibre, ramenant avec violence
Du rivage étrusque
Ses flots jaunissans, aller renverser le tombeau
Du roi Numa
Et le temple de Vesta.

Nous avions à notre gauche, toujours sur la rive droite du Tibre, la voie Portuensis, et derrière la voie ces magnifiques jardins de César qu'il devait, douze ans plus tard, laisser au peuple dans son testament, si habilement interprété par Antoine ; enfin, à gauche, l'île Tibérine, qui semble un immense bateau à l'ancre, rattachée à la rive droite par le pont Cessius, à la rive gauche par le pont Fabricius, et dominée par le temple d'Esculape.

J'avais enfin quelque idée des magnificences de Rome.

Je demandai à mon père s'il ne voulait pas, au lieu d'aller droit chez notre professeur, traverser le fleuve sur le pont que nous avions à notre gauche et revenir au Vélabre par le pont que nous avions à notre droite.

Nous longeâmes en conséquence la voie Trigemina ; nous passâmes devant le temple d'Hercule Vainqueur, et nous arrivâmes au pont.

Un poteau de bois portait cet écriteau :

« C'est sur ce pont, sur l'extrémité qui touche à la rive droite du fleuve, que l'intrépide Horatius Coclès arrêta seul l'armée du tyran Porsenna, tandis que ses compagnons démolissaient le pont derrière lui ; le pont démoli, l'intrépide Horatius Coclès sauta tout armé dans le fleuve et regagna sain et sauf l'autre rive, au

milieu des flèches des ennemis. »

Je demandai à mon père, qui m'avait fait lire l'écriteau, si cet Horatius Coclès était notre parent. Mon père sourit, et, pour la première fois, en face de cette immense renommée qui avait traversé les siècles pour venir jusqu'à nous, il me dit le peu que nous étions.

J'avoue que j'éprouvai une certaine honte de notre humilité. J'étais loin de me douter en effet que moi, enfant auquel on racontait cette gigantesque histoire, j'étais ce même poète qui un jour se croirait le droit d'écrire à la fin de son troisième livre d'*Odes* : « J'ai élevé un monument plus durable que l'airain. »

Nous traversâmes ce noble pont qu'une crue du Tibre a emporté il y a huit ans, et que le censeur Æmilius Lepidus a fait rebâtir en pierre, en enlevant la vieille inscription républicaine et en substituant son nom inconnu d'Æmilius Lepidus au magnifique nom historique qu'il avait porté jusque-là.

Un jour, dans les siècles à venir, le voyageur demandera quel était cet Æmilius qui crut que son nom suffirait à remplacer un nom comme celui d'Horatius Coclès.

L'oubli seul répondra à cette question.

Le pont Sublicius¹, ainsi nommé de la matière avec laquelle il était construit, avait été bâti par Ancus Marcius.

1. De *sublica*, bois, en langue volsque.

III

PROMENADE À LA CITADELLE DE SERVIUS TULLIUS. – ROME VUE DU JANICULE. – RETOUR DANS ROME. – LE VÉLABRE. – ARRIVÉE DE LA MARÉE À ROME. – LE MARCHÉ AUX LÉGUMES. – LES BOUQUETIERS. – PUPILIUS ORBILIUS, MAGISTER. – ASPECT DE L'ÉCOLE. – PORTRAIT DU MAÎTRE. – MA TERREUR. – HÉSITATION DE MON PÈRE. – MÉPRIS D'ORBILIUS POUR CATULLE. – SON ADMIRATION POUR LIVIUS ANDRONICUS. – JE PASSE SOUS LA FÉRULE D'ORBILIUS. – J'ENTRE À L'ÉCOLE.

Nous suivîmes l'enceinte des murs bâtis par Servius Tullius, et nous arrivâmes au pied de la citadelle, qui est le point le plus élevé de la ville. Ce point peut, en effet, avoir trois cents pieds de haut.

Souvent je suis venu depuis, homme, méditer à cette place où je m'assis enfant sans avoir idée de la majesté du spectacle qui se déroulait sous mes yeux.

En effet, c'est de là que l'on peut voir comment s'est formée et comment s'est accrue la cité à laquelle les douze vautours de Romulus ont promis douze siècles d'existence.

Ces deux buttes, à peine hautes de cent pieds, Saturnia et Palatinus – la première, village de chaume bâti par Evandre, la seconde, volcan éteint –, séparées par une vallée qui fut le Forum, c'est-à-dire le point sur lequel l'univers a l'œil fixé, voilà l'espace où l'aigle a déployé ses ailes pour couvrir, en se perdant au milieu des nues, la terre de son ombre.

C'est que, dès son premier jour, Rome a été le symbole de la force. Aussi, cent-soixante-quinze ans après sa fondation, Servius Tullius comptait-il quatre-vingt mille citoyens en état de porter les armes, et traçait-il une enceinte qui pouvait contenir deux cent soixante mille hommes.

C'était la quatrième fois que l'on élargissait l'enceinte tracée par Romulus comme devant être immuable, et que Romulus lui-

même fut obligé d'agrandir.

De nos jours, nous avons vu Sylla, l'an six cent soixante-quatorze, forcé de tracer une nouvelle enceinte, qui commençait déjà à craquer à l'époque où tout enfant je longuais pour la première fois ses murailles.

Autrefois, en dedans et au-dehors du mur de *pomoerium* s'étendait un espace interdit à la truelle et à la charrue, c'est-à-dire où l'on ne pouvait ni labourer, ni bâtir. Aujourd'hui, entre les murs du *pomoerium*, il y a des quartiers tout entiers.

Si je suis venu quelquefois ici pour méditer, je dois avouer que j'y suis revenu bien souvent pour jouir tout simplement de la vue, qui est magnifique. On a Rome à trois cents pieds au-dessous de soi, de sorte que l'on domine même les monumens les plus élevés bâtis sur les autres collines. De là, j'ai à ma gauche le Capitole, devant moi le Palatin, et à ma droite le mont du peuple, l'Aventin.

Au double sommet, au milieu de ce prodigieux amas de constructions, quelques îles de verdure trahissent les maisons dont les riches propriétaires tremblent à chaque Caius Gracchus, à chaque Catilina, à chaque Jules César nouveaux ; à ma gauche s'étend le champ de Mars, les jardins qu'Agrippa est en train de planter, le théâtre que Pompée a bâti et qu'il a à peine vu ouvrir. Je plonge dans ce Forum où il y a tant de temples et de statues que, du temps de César, il fallait déjà une autorisation pour ajouter une statue à ces statues, un temple à ces temples.

Je vois entrer le Tibre là-dedans, je l'y vois se tordre comme un immense serpent ; je l'en vois sortir avec un dernier repli, comme s'il hésitait à quitter la reine du monde. J'ai à l'horizon tout un hémicycle de verdoyantes collines, dont les plus éloignées semblent non pas l'arête solide d'une chaîne de montagnes, mais une brume azurée flottante ; puis, l'œil plein de l'immense spectacle, je redescends, oubliant tout souvenir, pour chercher un vers ou regarder des enfans jouer aux noix.

Ibam forte via Sacra, sicut meus est mos,
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis¹.

Mais à l'âge où je le vis pour la première fois, ce spectacle était bien superficiel pour moi ; aussi, quoique mon désir d'entrer chez maître Pupillus Orbilius fût médiocre, comme la visite au digne professeur me rapprochait du déjeuner, et que j'avais, on s'en souvient, assez mal soupé la veille, je rappelai le premier à mon père qu'il était temps de rentrer dans Rome. Nous descendîmes donc, laissant à notre gauche, de l'autre côté de la muraille, le temple de Marcia et le tombeau de Caecilius, et nous atteignîmes le bord du fleuve, que nous longeâmes jusqu'au mont Palatin ; là, nous traversâmes le Tibre, et nous nous trouvâmes en plein Vélabre.

Je crus que nous ne passerions jamais.

La marée arrivait, et le marché aux poissons² était entre nous et la maison d'Orbilius.

Il en résultait que la voie Ostiensis, depuis le pont Sublicius jusqu'à la porte Fiumentane, était encombrée de mauvais petits chevaux apportant le poisson de mer dans des paniers accrochés à leurs flancs, ou par des gens du peuple portant des corbeilles sur leur dos ; chevaux et gens du peuple courant depuis Ostie, les hommes criant Gare ! les chevaux se faisant faire place sans crier.

Joignez à cela des charrettes transportant au grand trot d'immenses caisses pleines d'eau de mer, où les poissons plus délicats que les autres, et qui perdraient à être attendus, sont apportés vivans. Or, comme ce jour-là coïncidait avec celui du marché aux légumes, qui se tient en dehors de la porte Carmentale, entre la roche Tarpéienne et l'endroit où s'élève aujourd'hui le théâtre de Marcellus, à cette bagarre s'étaient jointes des cohortes d'ânes chargés de fruits entassés dans de grands cornets de jonc pendant,

1. « J'allais dans la voie Sacrée, ainsi que c'est ma coutume, rêvant à quoi ? Je n'en sais rien ; à des niaiseries, et perdu tout entier en elles. »

2. *Forum piscatorium*.

l'un à droite, l'autre à gauche, et traînant presque à terre ; des chariots pleins de choux d'Arpinum, de poireaux d'Aricie, de raves de Nurica, de navets d'Amiterne, de bottes d'ail et d'oignons, de pavots et d'aneths ; le tout surmonté de chapelets de grives grasses, de lièvres pendus par les pattes et de petits cochons de lait tout dressés et prêts à être mis à la broche.

Au milieu de tout cela brillaient, comme des étoiles filantes, de charmantes bouquetières gauloises, aux chevaux blonds, qui venaient, joyeuses et chantant comme des alouettes, acheter à des paysans, qui les portaient par brassées, des narcisses blancs, des jacinthes bleues et des roses de toutes les nuances, depuis le jaune paille jusqu'au pourpre le plus foncé.

On comprend quel sujet d'étonnement un pareil remue-ménage devait être pour un enfant qui n'avait jamais vu que le marché hebdomadaire d'une petite ville de l'Apulie.

Nous parvînmes enfin à nous dégager de toute cette foule et à gagner la voie Triomphale ; une fois là, nous nous glissâmes entre le forum Olearium et les deux temples de Matute et de la Fortune ; nous longeâmes les Laequimetium, et nous arrivâmes à une porte au-dessus de laquelle ces mots étaient creusés dans une plaque de marbre :

PUPILLUS ORBILIUS, MAGISTER.

Nous frappâmes, ou plutôt mon père frappa, car ce n'était pas sans un certain frisson que j'abordais le temple de la science.

Une vieille femme, qui avait la charge de débarbouiller les jeunes élèves, et même ceux qui, plus grands, avaient échappé à cette toilette quotidienne, vint nous ouvrir.

Nous demandâmes maître Pupillus Orbilius.

— Il fait sa classe, nous répondit la vieille femme en nous indiquant une porte ; geste inutile, le bruit qui venait à nous du côté de cette porte nous indiquant suffisamment que c'était là que se tenaient le maître et les élèves.

La porte en s'ouvrant me montra un spectacle qui était plutôt

destiné à me faire faire trois pas en arrière qu'un pas en avant.

Maître Orbilius, revêtu du grand manteau qui, chez les Grecs, remplaçait la toge romaine, et que l'on nommait *pallium*, ayant deux écritaires pendues à son côté et tenant un martinet à la main, châtiait un élève qui, si le vieux proverbe romain : « Qui aime bien frappe fort » est vrai, devait être rudement aimé de son professeur.

L'impression que me fit cette vue se manifesta par des signes auxquels il n'y avait point à se tromper, et je crois bien que si, au bruit que nous avions fait en ouvrant la porte, le magister ne s'était point retourné, mon pauvre père eût tout doucement refermé la porte et eût été chercher un autre professeur, moins savant peut-être, mais moins prompt aussi à jouer du martinet.

Par malheur, nous avons été vus.

Orbilius fit signe à mon père d'entrer et de refermer la porte ; mon père obéit comme si lui-même était entré dans la classe en qualité d'élève.

Le magister lui fit signe d'approcher.

Mon père approcha.

Je pus voir alors deux écoliers qui, à genoux dans la classe et la tête coiffée de ces bonnets à longues oreilles qu'on appelle des bonnets d'âne, attendaient en pleurnichant leur tour d'être punis.

Orbilius se tourna vers mon père.

— C'est un élève que vous m'amenez ? lui demanda-t-il.

Mon père balbutia que *oui*.

— Alors, qu'il regarde ; il est bon qu'il sache comment on traite ici les paresseux.

Et, déposant son martinet pour prendre une férule, il s'avança en brandissant l'instrument de torture vers les deux écoliers, qui, au fur et à mesure que le terrible Orbilius s'approchait d'eux, passaient des plaintes aux gémissemens et des gémissemens aux cris.

Et cependant Orbilius ne les avait pas encore touchés ; mais il était évident que ce n'était point la première fois qu'ils fai-

saient connaissance avec sa fêrule.

Il y eut des degrés dans la punition.

L'un reçut le coup à plat dans la main.

L'autre fut obligé de réunir ses cinq doigts en faisceau, et reçut le coup sur les ongles.

Celui-là poussa de tels hurlemens que la peur me prit, et que, lâchant la main de mon père, je pris ma course du côté de la porte.

Mais pour que les élèves ne pussent pas sortir sans doute sans la permission du maître, cette porte ne s'ouvrait de l'intérieur qu'à l'aide d'un ressort connu du seul Orbilius. De sorte qu'arrivé là, j'eus beau tirer à moi de toutes mes forces et me retourner les ongles en me cramponnant aux saillies, la porte résista.

— Amenez-moi ce petit drôle, dit Orbilius s'adressant à mon père.

— Parlez-lui doucement, de grâce, monsieur, lui répondit celui-ci ; il a été jusqu'aujourd'hui habitué à être traité doucement.

— Mauvais habitude, mauvaise habitude, dit Orbilius, et qu'il perdra dans ma classe.

Alors, s'avancant vers moi, il me prit par le bras et, malgré tous mes efforts, dont il ne parut au reste nullement s'inquiéter, il me conduisit jusqu'à son bureau, et, me posant debout sur la table pour me mettre au niveau de sa haute taille :

— Et d'où venons-nous comme cela, mon bel ami ? me demanda-t-il.

Mon père répondit pour moi, ma langue était collée à mon palais et j'étais incapable de répondre.

— De Venusia, en Apulie, dit-il.

— Ah ! ah ! Nous aurons un petit accent de province à corriger si nous voulons devenir orateur, dit maître Orbilius, mais Démosthène était bègue, et, fussions-nous aussi bègue et plus bègue que Démosthène, avec des cailloux et ces deux instrumens-là – Orbilius montrait sa fêrule et son martinet –, nous arriverons,

soyez tranquille, mon bel ami, à vous faire parler aussi distinctement que Cicéron.

— L'enfant n'est pas bègue, dit mon père, et je ne crois pas même qu'il ait beaucoup d'accent.

— C'est ce que nous allons voir, dit le grammairien. Connais-tu Livius Andronicus, jeune homme ?

C'était la première fois que j'entendais prononcer ce nom.

Je fis signe de la tête que je ne le connaissais pas.

— Eh bien ! tu feras connaissance avec lui, attendu que c'est un autre poète que tous ces freluquets de faiseurs de vers de nos jours, qui chantent les moineaux de leurs belles, et qui veulent que Vénus et les Amours pleurent quand le chat les mange.

— Ah ! fis-je, c'est pour Catulle que vous dites cela !

— Oui, c'est pour lui. Connaîtrais-tu les vers de Catulle, petit malheureux ?

Je n'osai répondre.

— Les connaîtras-tu ? insista Orbilius en me secouant comme un prunier dont on voudrait faire tomber les prunes.

Je regardai mon père, l'appelant des yeux à mon aide.

— Il n'y a pas de sa faute, répondit mon père. S'il lui faut oublier le peu qu'il sait, il l'oubliera.

— Et que sait-il ? demanda le terrible Orbilius.

— Il sait lire, écrire et un peu compter.

— Voyons.

Il prit un rouleau de papier.

— Lis-moi quatre vers au hasard.

Je lus en tremblant :

Allons, enferme ton pied dans le cothurne de pourpre ;
Que ta ceinture ramène sur ta poitrine les plis fugitifs de ta robe ;
Allons, que le carquois plein de flèches retentisse sur ton dos ;
Dirige sur la piste, jusqu'au gîte de la bête, le chien au subtil
[odorat.

— À la bonne heure ! s'écria le grammairien ; voilà des vers,

jeune homme ! C'est Livius Andronicus qu'il faut apprendre, c'est Nevius, c'est Ennius, et non pas des beaux, des freluquets, des *trossuls* comme ce polisson de Catulle. Ah ! le dernier des poètes latins mourra avec Lucrèce, car ce ne sont pas des poètes par Jupiter ! que ce Marius qui a mis l'*Iliade* en vers iambiques, et ce Varron de l'Atax qui a traduit en latin les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes. Soyez tranquille, père inquiet, ajouta-t-il en se retournant vers l'auteur de mes jours, votre fils n'apprendra chez moi que ce qu'il doit apprendre. Quand commencerons-nous, voyons ?

Je regardai mon père d'un air suppliant.

— L'enfant est arrivé d'hier soir, dit-il, il a fait un voyage de deux cents milles.

— C'est juste : il faut qu'il se repose. Je lui donne jusqu'à demain ; que demain, à la troisième heure du matin, il soit ici.

Mon sang se glaça dans mes veines à l'idée que le lendemain j'allais appartenir au terrible grammairien.

Sans doute mon père, de son côté, eût bien voulu m'accorder un sursis.

— Mais encore, maître, dit-il, faut-il que nous fassions nos conditions.

— Si l'enfant doit faire honneur au maître, vous donnerez toujours trop au maître ; si l'enfant est un idiot, vous ne lui donnerez jamais assez. Dans un mois, je vous dirai ce que je veux, et si vous n'êtes pas content de mon prix, vous me payerez mon mois, et vous conduirez votre fils ailleurs. Allez, vous m'empêchez de faire ma classe.

Et, marchant à grands pas vers la porte, il en poussa le ressort ; la porte s'ouvrit d'elle-même, et, avec un geste qui eût été plein de majesté sans la férule qu'il tenait à la main, il nous fit signe que nous pouvions sortir.

Je passai sous la férule comme Spurius Posthumius sous les fourches caudines.

Le lendemain, à la troisième heure du matin, j'entrais chez

Pupillus Orbilius, non plus en simple visiteur, mais en écolier portant sous mon bras et roulés dans une lanière de cuir, Homère et Livius Andronicus, le dieu et le demi-dieu de mon pédagogue.

IV

NOUS NOUS ÉTABLISSONS À ROME. — DANS QUEL QUARTIER. — SOINS DE MON PÈRE POUR ME PRÉSERVER DE TOUT CONTACT AVEC LA CONTAGION DE L'ÉPOQUE. — CONGÉ DONNÉ À L'OCCASION DU RETOUR DE CICÉRON DE L'EXIL. — COUP D'ŒIL EN ARRIÈRE. — CLODIUS PULCHER. — IL EST SURPRIS DANS LA MAISON DE CÉSAR. — LETTRE DE CICÉRON À ATTICUS. — CLODIUS ET SES SŒURS. — LA LESBIE DE CATULLE. — LA DÉESSE AUX YEUX DE BŒUF DE CICÉRON. — JALOUSIE DE TERENTIA, FEMME DE CICÉRON. — CICÉRON DÉPOSE CONTRE CLODIUS. — CLODIUS EST ABSENT. — PRUDENCE ET SUSCEPTIBILITÉ CONJUGALE DE CÉSAR.

Un mois après, mon père demandait pour la seconde fois à Orbilius à quelles conditions il me gardait chez lui, et Orbilius lui fixait le prix de cent sesterces par mois.

C'était le prix des élèves qui devaient lui faire honneur.

La modicité des exigences de mon pédagogue permit à mon père de reporter sur un autre point la dépense qu'il économisait sur mon éducation.

Il se logea au pied du mont Capitolin, derrière le temple et le trésor de Saturne, dans le quartier d'Argitète, où se vendent les chaussures les plus élégantes de Rome.

Il était à cent pas à peine de l'école d'Orbilius, et cependant je ne me rappelle pas être revenu de chez lui ou y être allé une seule fois seul pendant les six premières années de mon séjour à Rome. À mes habits, aux esclaves qui me suivaient, on me pouvait prendre, lorsque je passais dans les rues de Rome, pour le fils d'un homme riche ou pour le rejeton d'une longue série d'aïeux. Bien plus, mon père, gouverneur vigilant et incorruptible, ne me perdait point de vue un seul instant ; il savait à quel degré de débauche en était arrivée la société romaine, et j'eusse été une jeune fille consacrée au culte de Diane ou de Vesta, que le regard dont il me suivait n'eût pas été plus sévère.

Aussi, je le déclare, si la nature nous reprenait les années qui se sont envolées depuis notre naissance, et que chacun, selon son orgueil, fût libre de se choisir des parens, je laisserais les autres s'emparer des noms illustres qui ont brillé au milieu des faisceaux et sur les chaises curules, et, dussé-je passer aux yeux de tous pour un insensé, je resterais, fils pieux, satisfait des parens qui m'ont été accordés par les dieux immortels.

Je sortais deux fois par semaine avec cet excellent père qui, les jours de sortie, faisait tout ce qu'il pouvait pour m'amuser, me conduisait au champ de Mars, au Forum et au cirque les jours de représentation.

Puis, chaque fois qu'une occasion se présentait de me faire voir quelque chose d'extraordinaire, il ne manquait point de me venir chercher sans que cela empiétât sur mes jours de sortie.

Au reste, Orbilius était content de moi, et quoique dans mon épître à l'empereur Auguste je l'aie désigné sous le nom d'Orbilius le frappeur, c'était rarement sur moi que retombait le cuir dont était doublée sa fêrule ou les lanières qui pendaient à son martinet.

Un jour, de lui-même et quoiqu'il n'y eût aucune fête indiquée par le calendrier que César n'avait pas encore réformé, Orbilius nous annonça qu'il nous donnait congé pour le lendemain.

Que se passait-il donc de si extraordinaire ?

Cicéron, après seize mois d'exil, rentrait dans Rome.

Qui donc avait été assez puissant, après les services rendus à Rome pendant son consulat, pour chasser Cicéron de Rome ?

Clodius Pulcher.

Tout le monde sait aujourd'hui à Rome ce que je vais raconter, mais il viendra un temps dans l'avenir où l'ombre ira sans cesse s'épaississant sur les événemens contemporains, et alors, si ces *Mémoires* traversent les siècles, ils auront l'intérêt qu'aurait pour nous un récit de la mort de Lucrece ou de Tullius racontée par un témoin oculaire.

Je n'ai vu Clodius que couché sur son bûcher, le quatrième

jour des calendes de février de l'an 703 de la république.

Il y a de cela trente-six ans, mais cette vue m'a tellement frappé que j'ai toujours son cadavre devant les yeux.

Clodius Pulcher avait débuté par un grand scandale.

On célébrait chez Pompea, femme de César, les mystères de la bonne déesse. Amoureux de Pompea, Clodius Pulcher était entré chez elle sous un déguisement de musicienne.

Très jeune encore et sans barbe, beau comme tous les hommes de sa race, qui avait mérité le nom de Pulcher, l'imprudent espérait n'être pas reconnu, mais il s'était égaré dans les immenses corridors de la maison, et il avait été rencontré par une jeune fille nommée Aura, suivante d'Aurélia, mère de César.

Il avait voulu fuir ; ses mouvemens par trop masculins avaient trahi son sexe ; Aura l'avait interrogé et forcé de répondre ; sa voix, qui était celle d'un homme, avait confirmé ses soupçons ; la servante avait appelé ; des dames romaines étaient accourues, apprenant ce qui se passait ; elles avaient fermé les portes, puis s'étaient mises à chercher comme cherchent les femmes, jusqu'à ce qu'elles trouvent, si bien qu'elles avaient trouvé Clodius caché dans la chambre d'une jeune esclave qui était sa maîtresse.

Cicéron s'était trouvé mêlé dans toute cette affaire.

D'abord j'ai vu depuis entre les mains d'Atticus une lettre que Cicéron lui avait écrite, dont il m'a permis de prendre copie, et qui était conçue en ces termes :

25 janvier, an 693 de Rome.

À propos, il y a ici une vilaine affaire, et je crains bien que la chose aille plus loin qu'elle n'en a l'air au premier aspect. (L'illustre orateur ne se trompait pas, l'affaire alla jusqu'à son exil à lui et jusqu'à la mort de Clodius.) Je pense que tu n'ignores pas qu'un homme s'est glissé, déguisé en femme, dans la maison de César, et cela au moment même où l'on offrait un sacrifice pour le peuple ; si bien que les vestales ont dû recommencer le sacrifice, et que Cornificius a déféré ce sacrilège au

sénat ; Cornificius, entends-tu bien ? Ne va pas croire qu'aucun des nôtres ait pris l'initiative. Renvoi du sénat aux pontifes, déclaration des pontifes qu'il y a sacrilège, et par conséquent lieu à poursuivre ; là-dessus, sénatus-consulte, publication d'un réquisitoire par les consuls et acte par lequel César répudie sa femme.

Lorsque Cicéron écrivait cette lettre à Atticus, c'était quelques jours après l'événement, il ne savait pas encore que l'homme trouvé chez Pompée était Clodius, ou s'il le savait, il ne voulait pas le dire.

L'événement fit un bruit énorme à Rome.

Clodius était loin d'être le premier venu ; dans une époque où vivaient Catilina et César, il avait mérité le titre de roi des débauchés.

Autrefois, il avait été envoyé contre les gladiateurs, battus plus tard par Crassus, achevés par Pompée. — Pompée était encore à cette époque le favori de la fortune ; les autres, dans cette circonstance du moins, prenaient la peine de battre, et on lui attribuait la victoire.

L'expédition de Clodius n'avait pas été heureuse ; plus tard, servant sous Lucullus, son beau-frère, il avait fait révolter les soldats de Pompée.

Pourquoi Clodius trahissait-il son beau-frère en faveur d'un étranger ?

Disons-le pour l'intelligence des faits qui vont suivre, disons-le surtout pour l'intelligence de toute cette époque où les grands événements ont souvent tenu à de bien petites, disons mieux, parfois à de bien vilaines causes.

Clodius avait quatre sœurs, toutes quatre belles et de ce sang ardent qui avait fait nommer Clodius le roi des débauchés.

Terentia, qui avait épousé Marcus Rex.

Clodia, mariée à Metellus Celer, et que l'on nommait Quadrantaria, parce qu'un de ses amans, lui ayant promis une bourse

pleine d'or, lui avait envoyé une bourse pleine de quadrants, c'est-à-dire de la plus petite monnaie de cuivre.

C'était cette même Clodia que Catulle son amant a appelée Lesbia, et qui depuis, ayant empoisonné son mari, s'est jetée dans la vie la plus déréglée.

C'était encore elle que Cicéron appelle dans ses lettres la *déesse aux yeux de bœuf*, parce que, dans l'*Iliade*, c'est ainsi qu'Homère appelle Junon.

La plus jeune avait épousé Lucullus. Or, malgré ce mariage avec l'illustre général et le magnifique banquier, Clodius, à la suite d'une querelle, avait jugé à propos de lui jouer ce mauvais tour de passer avec une partie de ses soldats sous les étendards de Pompée.

Enfin restait une quatrième sœur, qui, pour être plus libre de ses faits et gestes, ne s'était point mariée. Cicéron en était amoureux, et Terentia, la femme de Cicéron, en était très jalouse.

Nous verrons plus tard quelle influence cet amour de Cicéron et cette jalousie de sa femme eurent sur le sort de Clodius.

Nous avons dit que les pontifes avaient déclaré dans l'affaire de Clodius qu'il y avait lieu à accusation.

Clodius fut donc accusé, et l'on instruisit son procès.

Cicéron, jusque-là, avait toujours été très lié avec Clodius. Quoiqu'il fût près de la cinquantaine, il était, nous l'avons vu, un des soupirans de la sœur de Clodius.

Aussi, dans la conspiration de Catilina, Clodius avait-il appuyé Cicéron avec beaucoup de zèle. Le jour où Cicéron avait été menacé et où la noblesse de Rome lui avait fait une garde, Clodius s'était rangé parmi ces volontaires et s'était, l'épée à la main, élancé au premier rang de ceux qui avaient voulu tuer César.

Cicéron fut appelé comme témoin au procès.

Clodius était bien tranquille à l'endroit de Cicéron. C'était le dernier par lequel il s'attendait à être trahi.

Seulement, voici ce qui arriva juste au moment du procès.

Clodia était venue loger sur le Palatin, à quelques pas seulement de Cicéron.

Cet emménagement avait augmenté les soupçons de Terentia, femme acariâtre et jalouse dont son mari finit par se débarrasser en faveur d'Hortensius.

Mais alors elle était encore reine de la maison et portait le sceptre avec un despotisme absolu.

Cependant on disait que Cicéron, fatigué de cette tyrannie conjugale, voulait répudier Terentia et prendre pour femme à sa place la sœur de Clodius.

Quelque temps avant les événemens qui occupaient Rome, Cicéron avait fait un voyage à Baïa, et l'on disait que ce voyage, il l'avait fait pour voir tranquillement sa maîtresse.

Or, que disait Clodius pour sa justification ?

Il disait qu'au moment même où l'on prétendait l'avoir surpris dans la maison de César, il était à cent lieues de Rome.

Il invoquait ce qu'en langage de barreau – Jupiter permette que pas un mot de ce langage n'entre jamais dans mes vers ! – il invoquait ce qu'en langage de barreau on appelle un alibi.

Terentia, qui détestait la sœur, détestait naturellement le frère. Clodius, adoré des jeunes Romaines, était détesté des vieilles.

Les dieux voulurent que, la veille du jour où Clodius fut surpris chez Pompée, elle le vît entrer chez son mari.

Cela renversait tout le système de défense de Clodius. Si Clodius, la veille de la fête de la bonne déesse, était entré chez Cicéron, le lendemain, il ne pouvait pas être à cent lieues de Rome.

Elle déclara donc à Cicéron, avec cette énergie qui la caractérisait, que, s'il ne disait pas la vérité, elle la dirait.

Cicéron vit sa femme entrant au tribunal, et à quel tribunal ! au sénat, et faisant une déposition qui démentait la sienne.

Il eut peur.

Il avait déjà eu force désagréemens à cause de la sœur ; il résolut d'immoler le frère à la paix domestique.

Le procès dévoilait tous les jours un scandale nouveau ; plusieurs des premiers citoyens de Rome accusaient Clodius, les uns de parjure, les autres de friponnerie, les autres d'adultère.

Mais tout cela était en dehors de la question.

Clodius niait toujours le fait principal, c'est-à-dire sa présence chez César.

Vint le tour de Cicéron de déposer.

Cicéron déposa que, la veille de l'événement, Clodius était venu chez lui pour l'entretenir d'une affaire.

C'était un coup de foudre pour Clodius, d'autant plus terrible qu'il était plus inattendu.

J'ai lu l'histoire de ce procès, dont on épargna les détails à mes jeunes oreilles. J'ai dit dans quelle réserve mon père m'élevait. J'ai lu l'histoire de ce procès dans Cicéron. Je ne crois pas qu'il eût mis dans l'affaire une semblable haine s'il avait eu la conscience bien nette.

Voici comment il parle du tribunal, c'est-à-dire du sénat :

« Jamais tripot ne réunit un pareil monde : sénateurs souillés, chevaliers en guenilles, tribuns gardiens du trésor couverts de dettes, décousus d'argent, et, au milieu de tout cela, quelques honnêtes gens que la récusation n'avait pu atteindre, siégeant l'œil morne, le deuil dans l'âme, la rougeur au front. »

Et cependant personne ne doutait que, par cette assemblée, si impure, si déguenillée, si corrompue qu'elle fût, Clodius ne fût condamné. Aussi, au moment où Cicéron acheva sa déclaration, les amis de Clodius, indignés contre *le traître*, éclatèrent-ils en menaces et en démonstrations violentes.

Mais les sénateurs se levèrent, enveloppèrent Cicéron et montrèrent leur gorge du doigt en signe qu'ils le défendraient au péril de leur propre vie.

À ces hommes qui montraient leur gorge, un autre homme répondit en montrant sa bourse.

Cet homme, c'était Crassus.

« Ô muses ! s'écrie Cicéron, racontez maintenant de quelle

façon éclata ce grand incendie. Vous connaissez le *Chauve*, mon cher Atticus, le Chauve, héritier des Nannius, mon panégyriste, qui fit autrefois en mon honneur un discours dont je vous ai dit quelques mots. Eh bien ! voilà l'homme qui en deux jours a tout conduit au moyen d'un seul esclave, vil coquin sorti d'une troupe de gladiateurs ; il a promis, cautionné, payé. Ceux des juges qui s'étaient laissé séduire à prix d'or demandaient une garde pour rentrer chez eux.

» — Par Jupiter ! leur cria Catullus, craignez vous donc qu'on vous vole l'argent que vous avez reçu ? »

César avait été plus prudent que Cicéron.

Appelé comme témoin contre Clodius, qui après avoir été trop son ami était devenu son ennemi, César avait répondu qu'il n'avait rien à déposer.

— Et cependant, lui avait crié Cicéron, qui eût voulu que tout le monde déposât comme lui contre Clodius, afin que la colère du terrible jeune homme s'amoindrît en tombant sur un plus grand nombre, et cependant tu as répudié ta femme !

— J'ai répudié ma femme, répondit César, non point parce que je la croyais coupable, mais parce que la femme de César ne doit pas même être soupçonnée.

Il eût pu ajouter : et aussi parce qu'il se croyait assez fort pour se brouiller avec Pompée en chassant de chez lui sa sœur.

En somme, le *Mignon*, comme l'appelle Cicéron, fut acquitté.

Les suites de cet acquittement furent terribles. C'était lâcher un tigre furieux dans les rues de Rome.

V

LENTULUS ET CETHEGUS ÉTRANGLÉS, AU MÉPRIS DE LA LOI SEMPRONIA. — CICÉRON IMPERATOR, CONSUL ET AVOCAT. — CICÉRON, LE TROISIÈME ROI ÉTRANGER DE ROME. — RÉACTION POPULAIRE EN FAVEUR DE CLODIUS. — ESPRIT DE CICÉRON. — LE TORT QU'IL LUI FAISAIT. — SOBRIQUETS DONNÉS PAR LUI À SES CONTEMPORAINS. — IL ATTAQUE CÉSAR ET POMPÉE. — PLÉBISCITE QU'ILS FONT RENDRE. — CLODIUS, ADOPTÉ PAR FONTEIUS, EST NOMMÉ TRIBUN DU PEUPLE. — CLODIUS ATTAQUE CICÉRON. — CÉSAR OFFRE À CICÉRON UNE LIEUTENANCE DANS SON ARMÉE. — POMPÉE AU MONT ALBIN. — LA MAISON À DEUX PORTES. — CICÉRON QUITTE ROME. — CLODIUS FAIT RENDRE CONTRE LUI UN DÉCRET D'EXIL.

Cet acquittement de Clodius, c'était toute une révolution sociale.

On sait quelle barrière avait opposée au parti démagogique, à Rome, le fameux consulat de Cicéron.

On sait comment avait été étouffée, ou plutôt étranglée, la conjuration de Catilina.

Cicéron, profitant d'un moment d'enthousiasme provoqué par son éloquence, à laquelle l'absence de Catilina avait donné des ailes d'aigle, avait fait arrêter Lentulus et Cethegus, les avait fait jeter dans la prison Mamertime, et les y avait fait étrangler.

Et la loi Sempronia, direz-vous, la loi Sempronia ne garantit-elle pas la vie sauve à tout citoyen romain ? La peine la plus terrible que puisse subir le *civis romanus*, n'est-ce pas l'exil ?

Sans doute, mais Cicéron, qui avait été imperator, et qui était consul, était en même temps avocat.

Cicéron trouva un argument peut-être un peu subtil, mais cependant assez solide pour serrer la corde autour du cou des prisonniers.

Cicéron dit :

— La loi Sempronia protège, il est vrai, la vie des citoyens ; mais l'ennemi de la patrie n'est plus un citoyen.

La chose était si inouïe que Catilina mourut sans avoir voulu y croire.

Cicéron avait eu si grande peur, le jour où il prit sur lui cet étranglement illégal et clandestin, qu'il en était devenu non-seulement brave, mais téméraire.

Lancé à grande course, comme les chars dans nos cirques, il avait dépassé le but.

Puis, tout étonné lui-même de sa témérité, il s'était mis à chanter ses louanges.

Il avait félicité Rome d'avoir eu le bonheur de naître sous son consulat¹.

Je dirais bien que les vers par lesquels Cicéron se glorifiait étaient exécrables ; mais on me dirait que je dis cela par jalousie de confrère.

Cicéron grandit de cent coudées ; Cicéron se crut un instant roi.

Et, en effet, Pompée était absent, César effacé, Crassus muet.

— C'est le troisième roi étranger que nous ayons eu à Rome, disaient les Romains en parlant de Cicéron.

Les deux autres étaient Tatius et Numa, tous deux nés à Cures.

Cicéron était né à Arpinium.

Tous trois donc étaient étrangers à Rome.

Or, Clodius, ce second Catilina, pygmée tombé de la peau de lion d'Hercule, étant acquitté, Clodius était un homme ayant, outre son influence naturelle, l'influence extraordinaire que donne un succès récemment obtenu.

Cicéron, au contraire, tombait dans le discrédit qui s'attache à un vieux succès, à un succès presque oublié.

Cependant Cicéron était comme tous les hommes, gâté par un triomphe au-dessus de la victoire.

Il ne pouvait pas croire à une défaite.

Le sénat étant réuni le jour des ides de mai, il prit la parole.

1. « O fortunatam natam me consule Romam ! »

Il était résolu à ne pas lâcher Clodius ainsi. Il avait contre lui ce ressentiment implacable que donne un tort qu'on se reproche au fond, mais qu'on veut se faire pardonner par le public.

— Pères conscrits, dit-il s'adressant au sénat, pour une blessure reçue vous ne devez ni lâcher prise ni abandonner la place, il ne faut ni nier les coups, ni s'exagérer les blessures. Il y aurait stupidité à s'endormir, mais il y aurait lâcheté à s'effrayer. N'avons-nous pas vu Catulle acquitté deux fois, Catilina deux fois ? Clodius n'est qu'une bête enragée de plus, lâchée, par des juges vendus, sur la république.

Puis, se tournant vers Clodius assis sur sa chaise curule.

— Oh ! tu te trompes grandement, Clodius, lui dit-il, si tu crois que tes juges t'ont renvoyé libre ! Erreur, Clodius, ils t'ont donné Rome pour prison. Ils ont voulu non pas te sauvegarder comme citoyen, mais t'ôter la liberté de l'exil. Courage, pères conscrits, soutenez votre dignité ! Les gens de bien sont toujours unis dans la république.

— Alors, homme de bien que tu es, lui cria Clodius, dis-nous ce que tu es allé faire à Baïa.

Clodius le savait mieux que personne, puisque Cicéron y était allé voir la sœur de Clodius.

Aussi Cicéron, l'homme d'esprit, éluda-t-il la question.

— D'abord, dit-il, je n'ai point été à Baïa, et puis, y eussé-je été, ne peut-on aller prendre les eaux à Baïa ?

— Bon ! répondit Clodius, est-ce que les paysans d'Arpinium ont quelque chose de commun avec les eaux, quelles qu'elles soient ?

Puis, s'adressant au sénat :

— Je conçois, continua Clodius, que tu en veuilles à mes juges : tu leur affirmais que j'étais à Rome le jour des mystères de la bonne déesse, et ils n'ont pas voulu croire à ta parole.

— Tu te trompes, Clodius, répondit Cicéron, vingt-cinq y ont cru ; c'est à la tienne que trente et un n'ont pas voulu croire, puisqu'ils se sont fait payer d'avance.

En effet, Clodius avait été acquitté à la majorité de trente et une voix contre vingt-cinq.

Clodius voulut répondre, mais les huées couvrirent sa voix. Il sortit du sénat en menaçant Cicéron.

Quelle était désormais la grande affaire de Clodius ? Se venger de Cicéron, dont tous les mots répétés au sénat, au Forum, au champ de Mars le marquaient comme un fer rouge. Le pauvre Cicéron avait la maladie des gens d'esprit. Il eût raillé Jupiter et les onze grands dieux de l'Olympe.

Lorsqu'il trouvait un mot spirituel, à défaut d'un ami, de deux amis, de trois amis à qui le répéter, il l'eût dit aux roseaux du roi Midas.

Ses parents, ses amis, ses alliés n'en étaient pas exempts.

— Qui a attaché mon gendre à cette épée ? disait-il en voyant le mari de sa fille, haut de trois coudées, porter un glaive aussi long que lui.

Le fils de Sylla avait-il de mauvaises affaires (c'était la mode pour les jeunes gens d'en avoir à cette époque-là), et faisait-il afficher la liste de ses biens :

— J'aime mieux la liste du fils, disait-il, que les listes du père.

Car Rome tremblait encore au souvenir de ces listes terribles, affichées à l'angle de ses murs, et qui proscrivaient la tête ou la fortune des citoyens.

— Je t'accablerai d'injures, lui disait un jeune noble soupçonné d'avoir empoisonné son père dans de la pâtisserie.

— Soit ! répondit Cicéron, j'aime mieux recevoir de toi des injures que des gâteaux.

Publius Corta avait la prétention d'être un jurisconsulte ; la vérité était qu'il ne savait pas un mot de notre législation.

Cité comme témoin dans une affaire, Publius Corta répondit qu'il ne savait rien.

— Bon ! lui répliqua Cicéron, tu crois peut-être que l'on t'interroge sur le droit.

— Quel est ton père ? lui demandait un jour Metellus Nepos, voulant humilier Cicéron à l'endroit de sa basse origine.

— Ta mère, mon pauvre Metellus, répondit l'illustre orateur, ta mère t'a rendu la réponse plus difficile qu'à moi.

Ce même Metellus, qui avait la langue assez peu déliée, avait, en revanche, les doigts fort agiles. Il était publiquement accusé d'avoir, grâce à l'agilité de ses mains, attiré plus d'une fois dans sa bourse de l'argent destiné à celle des autres.

Son gouverneur Phéagre mourut. Metellus Nepos lui fit faire de magnifiques obsèques et lui éleva un sépulcre surmonté d'un corbeau.

— C'est fort bien fait à toi d'avoir placé un corbeau sur la tombe de ton gouverneur, lui dit Cicéron.

— Et pourquoi cela ? demanda Metellus Nepos.

— Parce que ton gouverneur t'a appris à parler mal, mais à bien voler.

Il donnait des sobriquets à tout le monde : il appelait Antoine la Troyenne, Pompée Epicratès, Caton Polydamas, Crassus le Chauve, César la Reine.

Tout cela faisait à Cicéron un monde d'ennemis qui se tut tant que Cicéron représenta une majorité, mais qui se dressa contre lui au premier échec qu'il éprouva.

Il y avait un moyen de perdre Cicéron, tiré du service même qu'il avait rendu à la république et dont il était si fier.

Nous avons dit qu'il avait sous sa responsabilité, et sans en avoir le droit, fait étrangler Lentulus et Cethegus.

Ses ennemis avaient reproché cette illégalité, d'abord tout bas, et commençaient, le sentant ébranlé dans sa racine, à la lui reprocher tout haut.

Mais ce n'était point assez de reprocher, il fallait accuser. Or, Cicéron ne pouvait être accusé que par un tribun du peuple, et l'on ne pouvait être tribun du peuple que si l'on était du peuple.

Aucun tribun du peuple ne voulait accuser Cicéron.

Clodius se proposait, lui. Qu'on le fît nommer tribun du peu-

ple, et il accuserait ; mais Clodius était non-seulement noble, mais patricien.

Ce fut encore Cicéron qui leva la difficulté par sa terrible intempérance de langue.

Un jour, il prit la défense d'Antonius, son ancien collègue, contre César et Pompée, et il attaqua *Epicratès* et la *Reine* comme il attaquait, c'est-à-dire cruellement. Pompée et César allèrent trouver les consuls et firent rendre un plébiscite qui autorisait l'adoption d'un noble par un plébéien.

Du moment où un plébéien adoptait un noble, ce noble pouvait être tribun du peuple.

On trouva un plébéien obscur, nommé Fontenus, qui adopta Clodius.

Dès lors, Clodius pouvait être nommé tribun du peuple.

César et Pompée appuyèrent l'élection de Clodius de leur influence militaire et politique.

Crassus, de son argent.

Clodius se présentera aux prochaines élections.

Cette nouvelle, c'est l'éclair à la lueur duquel Cicéron entrevoit la foudre.

Cicéron écrivait à Atticus :

Le cher Clodius ne cesse de me menacer et se déclare ouvertement mon ennemi, l'orage est sur ma tête. Au premier coup, accours.

Il est vrai que Pompée le rassure en lui disant :

Je tiens Clodius dans ma main, et je te promets que Clodius n'entreprendra rien contre toi.

Il est vrai que César, qui s'est fait donner le gouvernement des Gaules pour cinq ans, lui propose de l'emmener comme lieutenant.

Mais que fera-t-il à l'armée de César ? Ses bons mots seront perdus ; les Gaulois, qui parlent une langue barbare, ne les

comprendront pas, et par conséquent ne les répéteront pas.

Il restera à Rome ; Cicéron ne peut vivre loin de Rome.

Mais, au mois d'août de l'an 695, le danger se présente à Cicéron dans toute sa gravité.

Il écrit, toujours à Atticus :

Le frère de la déesse aux yeux de bœuf n'y va pas à demi dans ses menaces contre moi. Il nie ses projets à Lampciseramus (c'est un nouveau surnom dont il affuble Pompée), mais vis-à-vis des autres, il s'en vante. Vous m'aimez tendrement, n'est-ce pas ? Oui. Eh bien ! si vous êtes couché, vite hors du lit ! Si vous êtes levé, allons, en marche ! Si vous marchez, doublez le pas. Si vous courez, prenez des ailes. Il faut que vous soyez à Rome pour les comices, ou, si la chose vous est impossible, au plus tard pour le moment où on proclamera Clodius tribun.

En effet, dans le courant de l'année de Rome 696, Calpurnius Pison et Gabinius étant consuls, Clodius obtint le tribunat.

Son premier soin, comme tribun du peuple, fut d'acheter les deux consuls. Les gouvernemens des provinces étant à sa nomination, il fit donner la Macédoine à Pison et la Syrie à Gabinius.

Dès lors, Cicéron ne pouvait plus compter sur les consuls.

Restaient Crassus, Pompée et César, qui pouvaient le défendre.

Crassus n'avait garde ; il exérait Cicéron, qui jamais ne l'appelait Crassus, mais tantôt le *Chauve*, tantôt le *Millionnaire*.

Quant à Pompée, il avait bien autre chose à faire que de s'occuper de Cicéron ; il venait de se marier à cinquante ans, et à cinquante ans était amoureux fou de sa jeune femme Julie. Aussi, à chaque terreur de Cicéron, se contentait-il de dire :

— Ne craignez rien, je réponds de tout.

Et il avait quelque raison de dire cela.

Clodius, en effet, était venu le trouver.

— On m'assure que Cicéron veut quitter Rome, dit-il à Pompée. Pourquoi cela ? Croirait-il, par hasard, que je lui en veux,

moi ? Pas le moins du monde. À sa femme peut-être, à cette vieille prude de Terentia, oui ; mais contre lui, par les grands dieux ! je n'ai ni haine ni colère.

Pourquoi Clodius se donnait-il la peine de mentir à Pompée ?

C'est bien simple. Il avait appris que Cicéron était allé conter ses craintes à César, et que César lui avait offert une lieutenance dans son armée ; Cicéron, acceptant cette lieutenance, échappait.

Aussi Cicéron, rassuré par Pompée, refusa-t-il cette lieutenance.

— Tu as tort, lui dit César.

Et il se crut quitte avec lui.

Un beau matin, Clodius accusa Cicéron.

César était parti ; pas moyen de rejoindre César.

Cicéron courut chez Pompée.

Pompée, qui était en train de se perdre de son côté, passait sa lune de miel dans sa villa du mont Albin.

On lui annonça Cicéron.

Il comprit que c'était lui qui l'avait perdu en le tranquillisant. Lutter contre Clodius, c'était abandonner les délices de l'amour pour les luttes du forum.

Pompée se sauva par une porte de derrière en criant :

— Dites que je n'y suis pas.

Et en ordonnant de faire voir à Cicéron la maison, depuis la cave jusqu'au grenier, pour lui prouver en effet qu'il était absent.

Cicéron ne fut pas dupe de la ruse, il comprit qu'il était perdu.

Il prit la robe noire, laissa croître sa barbe et ses cheveux, et parcourut la ville en suppliant le peuple.

Clodius, de son côté, entouré de ses partisans, allait de rue en rue, et, quand il rencontrait Cicéron, il le raillait sur son changement de costume et, tirant son épée à demi du fourreau, lui demandait s'il croyait toujours que les armes cédaient à la toge.

Les amis de Clodius ne s'en tenaient point là. Ils jetaient à Cicéron et à ses amis ce qu'ils trouvaient sous leurs mains ; des pierres de préférence, de la boue quand ils ne trouvaient pas

mieux.

C'était surtout aux chevaliers que Cicéron s'adressait. Cette nouvelle noblesse l'avait autrefois pris pour son chef. Elle s'en souvint ; l'ordre tout entier prit le deuil comme Cicéron. Quinze mille jeunes gens, l'anneau d'or au doigt, allaient par les rues, sollicitant le peuple.

Le sénat, qui détestait Clodius, fit plus encore.

Il décréta le deuil public et ordonna à tout citoyen romain de vêtir la robe noire.

Clodius entoura le sénat avec ses hommes, c'est-à-dire avec le peuple ; le peuple avait pris parti pour son tribun.

Le peuple aime ces joueurs téméraires qui mettent leur tête au jeu. Il avait aimé les Gracques, il avait aimé Catilina, il aimait Clodius, il devait aimer César, ou plutôt c'était déjà César qu'il aimait.

Il ne s'agissait plus de combattre avec la parole ; il s'agissait de combattre avec le fer.

Cicéron était entre deux hommes qui lui donnaient chacun un conseil différent.

— Reste, lui disait Lucullus, qui gardait à Clodius une haine de mari trompé, reste et combattons ; je te réponds du succès.

— Pars, disait Caton, et le peuple, fatigué des rapines et des emportemens de Clodius, te regrettera bientôt.

Cicéron avait le courage civil, nullement le courage militaire.

Il suivit le conseil de Caton. Après avoir pris une statue de Minerve qu'il gardait chez lui avec une dévotion toute particulière, l'avoir portée au Capitole, au milieu d'un tumulte effroyable, et l'avoir consacrée avec cette inscription :

À MINERVE, CONSERVATRICE DE ROME,

ses amis lui faisant escorte, il sortit de Rome vers le milieu de la nuit.

À peine Clodius sut-il sa fuite, qu'il fit rendre contre lui un décret d'exil et publia un édit qui défendait à tout citoyen de lui

donner l'eau et le feu, et de le recevoir sous son toit à cinq cents milles des frontières de l'Italie.

Cicéron était à Thessalonique.

VI

FOLIES DE CLODIUS. – IL INSULTE POMPÉE. – POMPÉE PROPOSE AU SÉNAT LE RAPPEL DE CICÉRON. – RIXES ENTRE ANNIUS MILO ET CLODIUS. – COMBAT ENTRE CLODIUS ET POMPÉE. – QUINTUS CICÉRON EST BLESSÉ. – LE SÉNAT APPELLE L'ITALIE ENTIÈRE À VOTER SUR LE RETOUR OU LA CONTINUATION DE L'EXIL DE CICÉRON. – DIX-HUIT CENT MILLE VOIX DEMANDENT LE RETOUR. – TRIOMPHE DE CICÉRON.

Caton avait eu raison. Resté maître de Rome, Clodius se livra aux plus étranges folies. Il pouvait ce qu'il voulait, jamais dictateur n'eut une autorité plus absolue.

Personne n'était là pour le contrarier.

César faisait la guerre dans les Gaules,

Crassus sollicitait le gouvernement de Syrie,

Pompée était amoureux de la fille de César,

Caton était à Chypre, dont Clodius l'avait nommé gouverneur,

Lucullus était dans sa villa de Naples.

Cependant, tout muet et inoffensif que demeurât Pompée, Pompée pouvait se réveiller un jour. Clodius résolut non pas d'attendre qu'il se réveillât, mais de le réveiller lui-même.

Peut-être l'insensé rêvait-il la dictature et voulait-il avoir la mesure de son pouvoir.

Pompée, dont le sort était d'achever de vaincre ceux que d'autres avaient commencé de battre, avait vaincu Tigrane, roi d'Arménie, déjà battu par Lucullus.

L'an 691 de Rome, il avait fait un traité avec lui, par lequel Tigrane payait 6 000 talens et cédait aux Romains la Syrie, la Cappadoce et la petite Arménie.

Mais, tout en traitant avec Tigrane le père, Pompée avait mis la main sur le jeune Tigrane et l'avait ramené à Rome, où il le réservait pour son triomphe.

Le jeune Tigrane était en prison en attendant.

Clodius se fit ouvrir les portes de la prison et amena le prisonnier chez lui.

Pompée ne dit rien. Il avait probablement oublié le jeune Tigrane.

Clodius suscita des procès aux amis de Pompée et les fit condamner.

Pompée se tut ; depuis qu'il était amoureux, que lui importaient ses amis ?

Enfin, un jour que Pompée avait mis par hasard les pieds hors des jardins enchantés de sa villa du mont Albin, il rencontra Clodius avec une centaine de ses amis. Je me rappelle avoir connu ces amis-là ; ils ressemblaient fort aux bandits du Samnium et de la Calabre que je voyais conduire, tout enfant, dans les prisons de Venusia. C'était une bonne fortune pour Clodius : il allait donc savoir à quoi s'en tenir sur cette longanimité de Pompée. Au fond, Clodius était convaincu que Pompée avait peur de lui.

On barra le chemin à Pompée, et comme rien ne fait venir la foule comme la foule, au bout d'un instant, la rue fut encombrée.

Alors Clodius monta sur une pierre afin de dépasser toutes les têtes de la tête.

— Quel est le général, cria Clodius, qui ne pense qu'à boire, à manger et à faire l'amoureux ?

— Pompée, répondirent en chœur tous ses amis.

— Quel est celui qui, depuis qu'il est marié, se gratte la tête avec un seul doigt, de peur de déranger sa coiffure ?

— Pompée !

— Qui veut aller à Alexandrie rétablir sur son trône Ptolémée, le roi joueur de flûte, mission qui sera bien payée ?

— Pompée !

Cela dura ainsi un quart d'heure, après quoi la foule reconduisit Clodius chez lui en huant Pompée.

Bonne foule ! elle l'avait tant applaudi que c'était bien le moins qu'elle le huât un peu.

Pompée comprit qu'il était temps d'en finir avec Clodius.

Mais Pompée avait un mauvais estomac, et, comme tous les gens qui ont l'estomac mauvais, il était fort indécis.

Il consulta ses amis.

Il y eut, comme dans toutes les consultations, grand nombre d'avis.

Celui qui fut reçu avec le plus de faveur par tout le monde fut de rappeler Cicéron.

On se rappelle l'attitude que le sénat avait prise dans cette affaire. Le sénat était tout entier pour Cicéron.

Aussi ouvrit-il l'oreille à cette proposition de Pompée.

— Faites une proposition de rappel, et je soutiendrai la proposition les armes à la main.

Le sénat rendit un décret portant que l'absence de Cicéron faisait un tel vide dans le sénat qu'il n'entamerait aucune affaire avant que Cicéron fût rappelé.

C'était une belle et bonne déclaration de guerre à l'adresse de Clodius.

Le même jour, au reste, deux nouveaux consuls entraient en charge, au lieu et place de Pison et de Gabinius, ceux qui, l'œil tourné l'un vers la Macédoine et l'autre vers la Syrie, n'avaient pas vu l'exil de Cicéron.

Les consuls entrans étaient Cornelius Lentulus Spinter et Metellus Nepos.

Lentulus Spinter appuya la proposition du sénat.

Metellus Nepos, qui ne pouvait oublier les mauvaises plaisanteries de Cicéron, resta neutre.

Clodius, lui aussi, était sorti de charge. Il avait toujours ces bons amis dont j'ai essayé de donner une idée ; mais il n'était plus tribun.

Le tribun qui le remplaçait était Annius Milo.

Pompée avait été pour beaucoup dans sa nomination.

Milo devait être doublement l'ennemi de Clodius : il remplaçait Clodius et était nommé sous l'influence de Pompée.

Il avait épousé une fille de Sylla nommée Fausta, et il jouissait

d'un certain crédit à Rome.

Pompée s'ouvrit franchement à lui.

Il fallait débarrasser Rome de Clodius. Sa proposition n'effraya aucunement Milo. Il se contenta de répondre à Pompée qu'il était à sa disposition. Seulement, il allait se mettre en mesure, Clodius traînant toujours après lui une centaine de gladiateurs.

— Engagez-en deux cents, dit Pompée.

Milo suivit le conseil et engagea deux cents bestiaires.

Les deux troupes se rencontrèrent : elles n'étaient sorties que pour cela. On s'insulta, on en vint aux mains, on se battit ; les amis de Clodius accoururent de tous côtés ; on n'avait jamais vu tant de bandits à la fois sur le Forum.

Clodius fut vainqueur.

Le sang coula à flots dans les ruisseaux ; les égouts regorgèrent de morts.

Pour faire un feu de joie digne de la victoire, Clodius mit le feu au temple des Nymphes.

Pompée pensa qu'il était temps de se mettre de la partie.

Il envoya chercher Quintus, le frère de Cicéron, et, le prenant par le bras, il descendit avec lui du mont Albin et s'achemina vers le Forum.

Il va sans dire que Pompée ne se hasardait pas à une pareille démonstration sans s'être muni d'une bonne escorte.

Tout fier de sa première victoire, Clodius attaque Pompée.

Cette fois, il avait affaire non plus à Milo, mais au vainqueur de Carbon, de Sertorius, de Mithridate et de Tigrane ; non plus à des bestiaires, mais aux vétérans des guerres d'Espagne et d'Asie.

Clodius fut battu.

Mais, dans la mêlée, Quintus Cicéron fut blessé.

Cette blessure fut un coup de partie pour Marcus Cicéron.

Le peuple lui-même comprit qu'il était temps d'arrêter Clodius.

D'ailleurs, Rome ne vivait plus que par secousses et par

soubresauts. Il n'y avait plus de sénat au Capitole, plus de tribunaux aux basiliques, plus d'assemblées au Forum.

Le sénat résolut d'épouvanter, par une immense démonstration, ce qui restait du parti démagogique.

Il déclara que le retour de Cicéron était une question qui intéressait non-seulement Rome, mais l'Italie tout entière ;

Qu'en conséquence, l'Italie tout entière enverrait ses députés au champ de Mars et déciderait entre Clodius et Cicéron.

Tout ce qui avait droit de cité accourut à Rome avec une espèce de fureur ; on voulait une bonne fois en finir avec ce chien enragé que l'on appelait Clodius.

Dix-huit cent mille votes ordonnèrent le retour de Cicéron.

C'était à ce retour de Cicéron, c'était à cette fête donnée par la patrie à un homme, que le congé donné par maître Pupillus à ses élèves nous permettait d'assister.

Je ne savais pas trop à cette époque ce que c'était que Cicéron et que Clodius.

Cependant, depuis deux ans, il était arrivé vingt fois qu'en sortant avec mon père j'avais entendu crier : « Aux pierres ! » ou « Aux bâtons ! » J'avais vu des agens qui se sauvaient et d'autres qui les poursuivaient. J'avais croisé des blessés que l'on emportait sur des civières ; j'avais rencontré des morts sous mes pieds, avec la face dans la boue et dans le sang.

Et, chaque fois, j'entendais dire par mon père :

— C'est encore ce misérable Clodius !

De sorte que, tout naturellement, Clodius était pour moi un misérable.

Sans compter que mon père ne manquait jamais d'ajouter :

— Il n'en était pas ainsi du temps de l'honnête Cicéron.

De sorte que, pour moi, Clodius était un misérable, et Cicéron un honnête homme.

D'ailleurs, mon père, qui voyait en moi un futur avocat, m'avait toujours parlé de Démosthène et de Cicéron comme des deux seuls modèles que j'eusse à suivre.

De mon côté, je n'avais aucune répugnance à être avocat ; le peu d'accent que j'avais eu s'était éteint sans que j'eusse besoin de recourir à l'emploi des cailloux. Puis, à Rome, tout le monde est plus ou moins avocat.

César lui-même n'avait-il pas commencé par accuser Dolabella de concussion ?

Les vœux de mon pauvre père étaient donc comblés ; il allait donc pouvoir me montrer le premier orateur du monde depuis Démosthène.

On avait des nouvelles de Cicéron ; on ne s'entretenait que de Cicéron ; on savait ce que faisait, ce que disait Cicéron.

Tous les yeux étaient tournés vers le point par où il allait apparaître.

Cicéron avait reçu à Thessalonique le décret du sénat qui convoquait le peuple au champ de Mars.

Après bien des hésitations – Cicéron était presque aussi irrésolu que Pompée –, Cicéron s'était décidé à partir pour Dyrachium.

Il était parti, après de nouvelles hésitations, pour Brindes, le jour même où avait été publié son décret de rappel.

Il était arrivé à Brindes et y avait trouvé sa fille Tullie, qu'il appelait Tulliola et à la mort de laquelle nous devons son beau *Traité de la consolation*.

C'était à la fois le jour anniversaire de sa naissance et le jour de la fête de la colonie.

C'était à Brindes seulement qu'il avait appris que la loi de son rappel avait passé à une foudroyante majorité.

Sur toute la route, les populations allaient à sa rencontre ; on eût dit le dieu de la paix revenant en Italie après un long exil.

Il fallait qu'on eût eu bien peur de Catilina et de Clodius pour qu'on fît une pareille fête à Cicéron.

Son amour était fait de la haine qu'on avait pour eux.

À son entrée à la porte Capène, il aperçut les degrés des temples couverts par la population.

Dès qu'elle le reconnut, cette population éclata en cris de joie frénétiques, en applaudissemens insensés.

Dès le matin, mon père et moi avions été prendre place sur le plus haut degré du temple de Mercure, le premier que l'on rencontre dans la ville en entrant par la porte Capène et qui longe la via Appia.

L'*area Radicaria*, qui était en face de nous, semblait prête à s'écrouler. Le grand cirque semblait bâti avec des têtes.

Quant aux rues, elles offraient une telle affluence de peuple qu'il était impossible de comprendre comment tout ce peuple tenait dans les maisons.

On força Cicéron de suivre la voie Triomphale comme eût fait un vainqueur.

Chacun se précipita à sa suite.

Mon père ne cessait de me répéter :

— L'as-tu bien vu, au moins, l'as-tu bien vu ?

En suivant la voie Triomphale, on passait devant la maison de Cicéron, autrefois située en face des vieilles curies ; je dis autrefois, parce que Clodius l'avait fait abattre et avait, sur son emplacement, fait élever un temple à la Liberté.

Quant à ses autres maisons, celle de Tusculum et celle de Formies, elles avaient été tout simplement rasées comme appartenant à un ennemi de l'État.

Cicéron jeta en passant un coup d'œil sur le temple qui avait poussé à la place où s'élevait autrefois cette ravissante habitation achetée par lui à Crassus pour trois millions cinq cent mille sesterces¹, ce qui lui avait fait écrire à Sextus :

Me voilà criblé de dettes, mon cher Sextus. Trouve-moi quelque conspiration où l'on daigne me recevoir.

Devant ce temple, tous ses amis l'attendaient.

Tullie et Terentia étaient sur les degrés et semblaient dire au peuple romain :

1. Environ 800 000 francs de notre monnaie.

— Vous le voyez, l'homme à qui vous faites ce triomphe n'a plus, ni dans Rome ni dans toute l'Italie, une pierre où reposer sa tête.

Le peuple les comprit, éclata en applaudissemens, et, après avoir laissé le temps à Cicéron d'embrasser sa femme et sa fille, il continua de l'entraîner vers le Forum.

Au lieu d'accompagner Cicéron avec la foule, nous avions, mon père et moi, suivi le flanc du grand cirque du côté où est aujourd'hui la conserve d'eau. Arrivés à son extrémité qui regarde le Tibre, nous avons tourné à droite, en face de la fontaine Moscosus, écorné l'angle du forum Boarium, passé entre lui et le temple de Jupiter Stator, suivi le *vicus Tuscus*, en laissant à notre gauche le temple de Vertumne, et comme nous avions passé, nous, par des rues à peu près solitaires, tandis que Cicéron passait, lui, par des rues encombrées de curieux, il en résulta que nous étions arrivés près d'une heure avant lui, et que nous pûmes nous placer au pied du tribunal des prêteurs, devant lequel passe la voie Sacrée, afin de le revoir encore au moment où il traverserait le Forum pour monter au Capitole.

Des cris de joie, qui allaient se rapprochant, et un mouvement d'ondulation pareil à celui du vent courbant les épis, qui agita les spectateurs placés sur les maisons et sur les degrés et les plates-formes des temples, nous annoncèrent l'approche du héros du jour.

Au Forum, l'affluence était si considérable qu'il fallut employer les licteurs pour ouvrir un passage jusqu'au Capitole.

La foule et les cris suivirent Cicéron jusque dans le temple de Jupiter.

Deux ou trois fois il faillit être étouffé.

Cela eût mieux valu que de mourir de la main du centurion Herennius sur le chemin de Gaëte ; cela valait mieux que d'avoir la langue percée par l'aiguille d'or de Fulvie et les mains clouées à la tribune aux harangues par Antoine.

Au reste, qui sait si le plus beau dénouement d'une belle vie

n'est pas la proscription injuste ?

Les dieux seuls tiennent dans leurs mains la destinée des hommes.

VII

LES VIVRES HAUSSENT DE PRIX. — SUR LA DEMANDE DE CICÉRON, POMPÉE EST CHARGÉ D'APPROVISIONNER ROME. — SES CONDITIONS. — ELLES SONT ACCEPTÉS PAR LE SÉNAT. — CICÉRON REÇOIT UNE INDEMNITÉ POUR SES MAISONS DÉTRUITES. — EXPROPRIATION DE LA Déesse LIBERTÉ. — NOUVEAUX TROUBLES SUSCITÉS PAR CLODIUS. — IL BRÛLE LA MAISON DE QUINTUS. — IL EST BATTU PAR ANNIUS MILO. — IL DISPARAÎT. — COLIQUE DE CICÉRON.

Finissons-en tout de suite avec cette vilaine affaire de Clodius.

Pendant les quelques jours qui avaient suivi le retour de Cicéron à Rome, les vivres avaient éprouvé une hausse considérable.

Clodius profita de cette augmentation, qui pesait sur les pauvres, pour faire des émeutes. Le sénat, qui voyait sous ces émeutes autre chose que leur but apparent, se déclara en permanence.

Le retour de Cicéron, qui était surtout dû à Pompée, avait remis Pompée en lumière. Pompée, oublié parce qu'il s'oubliait lui-même, avait, dans toute cette course triomphale, été le second héros de la journée.

On souffla tout bas à l'oreille de Cicéron que, pour s'acquitter avec Pompée, il devait demander pour lui l'approvisionnement de la ville.

La place de curateur des villes était à la fois une bonne affaire commerciale et une haute charge politique.

Au moment où Cicéron reprenait au sénat la place qu'il y avait autrefois occupée, un grand nombre de voix crièrent : Pompée ! Pompée ! Pompée !

Cicéron savait ce que cela voulait dire.

Il se leva et demanda la parole.

Il y avait si longtemps qu'on n'avait entendu cette voix éloquente qu'à force de travail l'habile orateur était en même temps

parvenu à faire harmonieuse, que le silence se fit comme par enchantement.

Cicéron parla longtemps et parla bien.

Sur sa proposition, un sénatus-consulte fut rendu qui priaît Pompée de prendre la direction des vivres. Lu au peuple, il fut reçu par des applaudissemens unanimes.

Pompée accepta, mais en se faisant prier, ce qui lui permit d'imposer ses conditions.

Il consentait à se charger de l'approvisionnement de Rome, mais il voulait quinze lieutenans.

Cicéron devait être le premier de ces quinze lieutenans.

Il voulait que cette surintendance des vivres fût donnée pour cinq ans et *pour toute la terre*.

La chose fut accordée. On croyait qu'il se bornerait à cela ; mais Mellius, une de ses créatures, prit alors la parole et proposa d'accorder en outre à Pompée la disposition de toutes les finances de l'empire, le commandement des flottes et des armées, et l'autorité sur les gouvernemens de province.

Cicéron commençait à secouer la tête ; il voyait où on allait. C'était tout bonnement à la dictature accordée à Pompée, et il s'effrayait d'un tel pouvoir remis aux mains d'un seul homme, aux mains de celui qu'il appelait, depuis certain jour, l'*Homme aux deux portes*.

Toutes les propositions passèrent d'enthousiasme. La peur que le sénat avait de Clodius lui faisait livrer non-seulement Rome, mais l'Italie, non-seulement l'Italie, mais nos provinces pieds et poings liés à Pompée.

C'est le propre des assemblées politiques de ne pas savoir s'arrêter sur les pentes.

Le troisième jour, on en revint à Cicéron. Depuis son retour à Rome, Cicéron logeait avec sa femme, sa fille et son fils chez Hortensius.

Il s'agissait non pas de rendre à Cicéron ses maisons : elles avaient été rasées, comme nous avons dit, mais de lui en rendre

les terrains, et de l'indemniser de la perte des bâtimens renversés.

Seulement, il s'élevait une grave question.

Sur l'emplacement de la maison de Rome avait été bâti, comme nous l'avons dit, un temple à la Liberté.

Il s'agissait de ne point commettre un sacrilège en expropriant une déesse.

Il est vrai que celle-là était si malade qu'à vrai dire, c'était plutôt un enterrement qu'une expropriation.

La question fut soumise aux pontifes.

Ceux-ci s'assemblèrent et, après avoir longtemps délibéré, rendirent un avis ainsi conçu :

« Si celui qui dit avoir consacré l'emplacement n'a agi ni en vertu d'une prescription générale ni en vertu d'un mandat nominatif émanant d'une loi ou écrit dans un plébiscite, la restitution en peut être opérée sans porter atteinte à la religion. »

La distinction était peut-être un peu subtile, mais ce n'est pas pour rien que l'on était pontife.

Clodius prit la parole et soutint que, d'après l'avis même du conseil des prêtres, la maison ne pouvait être rendue à Cicéron, attendu qu'il avait parfaitement le droit, Cicéron étant banni, de faire, comme tribun du peuple, ce qu'il avait fait.

Mais les beaux jours de Clodius étaient passés ; il fut arrêté que l'on rendrait à Cicéron sinon sa maison, du moins l'emplacement de sa maison, et qu'il lui serait alloué comme dommages et intérêts deux millions de sesterces.

C'était pour la maison de Rome.

La discussion s'ouvrit pour la maison de Tusculum et pour celle de Formies.

Pour la maison de Tusculum, il obtint cinq cent mille sesterces.

Pour celle de Formies, deux cent cinquante mille.

Cicéron trouva que c'était bien peu. Beaucoup de gens furent de son avis.

Clodius n'en était pas moins battu.

Cicéron fit des sacrifices pour que la Liberté ne prît pas en mauvaise part la démolition de son temple et y mit des maçons.

Le temple disparut, et les fondations d'une maison nouvelle commencèrent à sortir de la terre.

Le quatre des ides de novembre, comme j'étais en train de prendre chez mon père le repas de midi, nous entendîmes de grands cris, et nous vîmes une grande agitation populaire.

Ma curiosité était fort excitée par les événemens qui se passaient. J'aurais bien voulu courir avec tout le monde, mais, loin de me laisser sortir, mon père m'arrêta par le bras et se contenta d'envoyer un de nos serviteurs s'informer de ce qui se passait.

Il revint au bout d'une heure en disant que c'était Clodius qui, avec cette troupe de vagabonds qu'il traînait derrière lui, était tombé sur les maçons et les tailleurs de pierre occupés à la reconstruction de la maison de son ennemi.

Ceux-ci, attaqués à l'improviste et ne sachant point de quoi il s'agissait, avaient abandonné la place.

Encouragés par le succès, Clodius et ses hommes avaient empli leurs manteaux de pierres et s'en étaient allés assiéger la maison de Quintus.

Au bout de quelques instans, nous entendîmes retentir les cris : Au feu !

C'était la maison de Quintus qui brûlait.

On se porta en foule vers la maison de Pompée : lui seul pouvait calmer le tumulte ; par malheur, depuis la veille, Pompée avait quitté Rome pour aller acheter du blé.

Il était évident que Clodius avait attendu son départ pour recommencer les hostilités.

Le 3 des ides de novembre, nouveau trouble dans Rome.

Au moment où Cicéron descendait la voie Sacrée, entouré de ses clients et de cette cour de chevaliers qui ne le quittaient jamais, Clodius attaqua Cicéron avec une troupe d'hommes armés d'épées et de bâtons ; ceux qui n'ont ni bâtons ni épées se contentent de pierres.

Cicéron n'était pas pour ces sortes de luttes ; il battit en retraite, trouva par bonheur la maison de Tellius ouverte ; il se réfugia dans le vestibule avec une partie de sa suite.

On se barricada, le bruit de l'agression se répandit dans la ville, les amis de Cicéron accoururent, et Clodius finit par être chassé.

Ce succès guerrier, dans lequel il n'était personnellement pour rien, enfla fort l'orgueil de l'orateur.

— J'aurais pu le faire tuer, dit-il ; mais la chirurgie me répugne, et je commence par la diète.

Nous le verrons arriver plus tard à la chirurgie, et nous ferons connaissance avec ce rude chirurgien que nous avons déjà entrevu, et que l'on appelle Annius Milo.

D'ailleurs, ils vont se retrouver en présence.

Quelques jours après, Clodius, qui a disparu un moment, sort tout à coup de la maison de Publius Sylla avec une troupe d'esclaves qu'il a recrutée, et lui et sa troupe armée d'épées, de boucliers et de torches s'en vont attaquer sur le mont Germaïus la maison de Milo, avec intention de la brûler comme ils ont fait de celle de Quintus Cicéron.

Mais Milo a été prévenu ; Milo a deux maisons dans le même quartier.

Il s'est fortifié dans l'une et a mis dans l'autre Quintus Flaccus avec une garnison.

Clodius attaque la maison dans laquelle se trouve Milo ; mais tandis que lui et ses hommes sont tout entiers au siège de la maison, Flaccus fait une sortie avec sa garnison, tombe sur les derrières de Clodius et le met en fuite.

Qu'on juge de l'état de Rome quand Rome n'avait pas pour la soutenir une de ces deux épées que l'on appelait César et Pompée.

Tout ce que je raconte se passait au grand jour, en face du sénat, à la barbe des consuls, des préteurs et des tribuns.

Milo profita de sa victoire pour faire perquisition dans la

maison de Publius Sylla, où l'on disait que Clodius était caché ; on l'y chercha jusque dans les coussins des lits et des tricliniums. Si on l'y eût trouvé, je doute que cette fois on se fût borné à la diète.

Le sénat se rassembla le lendemain. On espérait y voir Clodius ; Clodius se garda bien d'y paraître.

Alors Milo se présente comme tribun et accuse Clodius.

Clodius reste muet et invisible.

Voici la cause de son absence et de son mutisme.

Dans quelques jours, les comices doivent avoir lieu, et Clodius s'y présente comme édile une fois édile ; il ne pourra plus être jugé.

Le jour des comices arrive ; mais, comme tribun, Milo a dû consulter les auspices.

Il se présente au peuple, déclare les auspices défavorables : les poulets sacrés ont refusé de manger, quoiqu'on leur ait offert trois sortes de grains.

On ne votera donc que le lendemain ; mais le lendemain, 11 des calendes, Milo se rend au champ de Mars avec une troupe, bien déterminé à en finir avec Clodius.

On ne votera pas, on se battra. Le champ de Mars ne sera plus un tapis vert où l'on jouera aux élections ; le champ de Mars sera un champ de bataille où la question de vie ou de mort se décidera entre Milo et Clodius.

Clodius ne paraît pas plus que les autres jours.

Mais à sa place, un de ses amis se hasarde à passer en courant sur la place. C'est Metellus.

Ne pas confondre avec le banquier Metellus Celer, beau-frère de Clodius et rival de Catulle. Metellus Celer a eu l'imprudence de se déclarer contre son beau-frère, et il est mort subitement.

De quelle mort ? Il faut s'en informer auprès de Clodia, la déesse aux yeux de bœuf, comme l'appelle Cicéron.

L'autre beau-frère de Clodius, Marcius Rex, le riche banquier, est mort aussi.

C'est dangereux d'épouser une sœur de Clodius.

Reste Lucullus.

Mais Lucullus donne vingt-quatre mille sesterces à son cuisinier. On n'empoisonne que bien difficilement un homme qui paye son cuisinier ce prix-là.

Sans compter qu'il a deux dégustateurs qui goûtent avant lui de tous les plats qu'il doit manger, de tous les vins qu'il doit boire.

En outre, il a quitté Rome et habite Naples.

Metellus, un Metellus quelconque, peu de chose puisqu'il est l'ami de Clodius, passe donc en courant à travers le champ de Mars.

Milo court après lui et lui signifie sa protestation comme trêve.

Si Milo rencontre Clodius, Clodius est un homme mort.

Atticus m'a montré à Athènes une lettre de Cicéron dans laquelle celui-ci lui dit en toutes lettres :

Si se inter viam obtulerit, occisum iri ab ipso Milone video.

Que faisait Cicéron pendant tout ce temps-là ?

Il gardait le lit, en proie, disait-il, à une violente colique qui dura dix jours, et qu'il attribuait à des champignons et à de petits choux que l'on tire de la Belgique et dont il avait mangé en trop grande quantité au festin augural de Lentulus.

Au reste, personne à Rome qui ne tienne Clodius pour un homme perdu. Je me souviens que, un soir, mon père me mena voir, sur le mont Palatin, la maison que l'orageux tribun avait achetée de Scaurus. Son vestibule était vide, et une vieille lanterne éclairait de sa lueur tremblante quelques misérables en guenilles.

C'était le reste de l'armée de Clodius.

VIII

LE SÉNAT NOMME UN INTERROI. — CE QUE C'EST QUE L'INTERROI. — ÆMILIUS LEPIDUS. — ASSASSINAT DE CLODIUS PAR LES ESCLAVES DE MILO. — LE CADAVRE DE CLODIUS EST JETÉ SUR LA VIA APPIA, TROUVÉ PAR LE SÉNATEUR SEXTIUS TEDIUS ET RAMENÉ À ROME. — L'ATRIUM DE LA MAISON DE CLODIUS. — FULVIE.

Enfin, le hasard amena cette rencontre que Milo avait tant et si inutilement cherchée.

À la suite des troubles, et voyant que rien ne se décidait, le sénat avait nommé un interroi.

Comme nos vieilles institutions s'en vont l'une après l'autre, et que dans cinquante ans peut-être on ne saura plus ce que c'était qu'un interroi, expliquons-le non pas à nos contemporains, qui s'en souviennent encore, mais à nos descendants, qui probablement ne s'en souviendront plus.

Quand, par défaut d'augures favorables ou par une opposition quelconque des tribuns, les comices sont ajournés assez longtemps pour que les consuls ne soient point élus au commencement de l'année, les consuls quittant ne s'en retirent pas moins au jour dit, et il y a interrègne.

Le sénat pourvoit alors au gouvernement en créant un interroi, toujours choisi parmi les patriciens.

Chaque interroi ne peut recevoir le pouvoir que pour cinq jours.

Il assemble les comices, les préside et remet le pouvoir aux consuls dès qu'ils sont élus.

Souvent les discussions entre le sénat et le peuple font indéfiniment reculer les comices. Rome, une fois, resta cinq années consécutives sans consuls, gouvernée seulement par des tribuns du peuple et des édiles qui toujours s'opposaient à ce que l'on nommât aucune magistrature curule. Une autre fois, onze inter-

rois consécutifs exercèrent la puissance consulaire pendant cinquante-cinq jours.

Or, le sénat, comme je viens de le dire, avait donc nommé un interroi.

Cet interroi, nommé Æmilius Lepidus, avait été nommé le douzième jour des calendes de février.

Le treizième, Annius Milo se rendait à Lanuvium, ville municipale dont il était dictateur ; il voyageait en char avec sa femme Fausta et Marcus Fufius, son ami.

Sa suite se composait d'une bande nombreuse d'esclaves, au milieu de laquelle se trouvaient une douzaine de gladiateurs, et parmi ces derniers, deux renommés par leur force et leur férocité.

Leurs noms étaient Ludamus et Birria.

Ils marchaient les derniers, formant l'arrière-garde de la suite d'Annius Milo.

Vers la neuvième heure du jour, ou la troisième de l'après-midi, cette troupe se croisa avec une seconde moins nombreuse de moitié dont le chef était à une centaine de pas du chemin, causant, aux environs du petit temple de la bonne déesse, avec les décurions des Arétiens.

Quelques injures échangées entre les esclaves des deux troupes amenèrent d'abord une querelle, puis une rixe.

Le bruit que faisaient sur le pavé les roues de la voiture empêchait Annius Milo de rien entendre, et la voiture, par conséquent, continuait son chemin sans s'inquiéter ou plutôt sans se douter de ce qui se passait derrière elle.

Il n'en était pas de même du cavalier qui causait à droite de la route avec les décurions des Arétiens ; il se retourna au bruit et vit qu'une lutte était engagée, dans laquelle naturellement sa troupe allait avoir le dessous, puisqu'elle était de moitié moins forte que l'autre.

Or, comme il voyait bien que ses gens avaient affaire à des esclaves et à des gladiateurs, il pensa qu'il suffisait de sa présence pour rétablir l'ordre, ces sortes de gens tenant rarement tête à

un patricien.

Il mit donc son cheval au galop, et, suivi de deux de ses amis et d'un jeune homme de quinze ou seize ans, il s'élança vers le milieu du tumulte.

Mais il n'était pas encore arrivé, qu'il était déjà reconnu, et que le nom de Clodius circulait dans la troupe de Milo.

Cette troupe l'avait attendu sur le champ de Mars, cette troupe l'avait cherché dans les rues de Rome. Elle avait entendu pendant huit jours son chef Annius Milo répéter tous les matins :

— Si vous rencontrez Clodius, pas de quartier !

Or, on rencontrait Clodius.

Aussi, comme Clodius levait son fouet pour en frapper un des assaillans, celui-ci, au lieu de reculer comme il eût fait en toute autre circonstance, répondit au coup de fouet par un coup de lance qui lui traversa l'épaule.

Grièvement blessé, Clodius serait tombé de son cheval si l'un de ses amis ne l'eût retenu entre ses bras.

Effrayés eux-mêmes de ce qu'ils venaient de faire, les esclaves mirent leurs chevaux au galop et rejoignirent le gros de la troupe. Les autres cavaliers qui accompagnaient Clodius étaient Caninius Schola, qui, dans l'affaire de la maison de César, avait affirmé que Clodius était à cent lieues de Rome, et deux plébéiens, Pomponius et son neveu.

Tous trois, en le soutenant toujours, le conduisirent jusqu'à la taverne d'un nommé Caponius située sur la voie Appienne.

Peut-être Clodius ne fût-il pas mort de sa blessure, et les soins que lui prodiguaient ses amis, dont l'un s'était déjà détaché pour aller chercher un médecin, eussent-ils été efficaces si l'un des valets de la taverne ne fût venu leur dire que l'on voyait revenir vers la taverne une troupe de cavaliers dont les intentions semblaient hostiles.

Les amis de Clodius prirent peur et s'enfuirent ; le maître de la taverne fit cacher le blessé dans une espèce de petit fournil et amoncela des fagots devant la porte.

En ce moment, les cavaliers firent irruption dans la taverne.
Voici ce qui était arrivé :

Un esclave, plus hardi que les autres, était arrivé jusqu'à la portière du char et avait dit à Annius Milo :

— Maître, nous venons de rencontrer Clodius ; il nous a cherché querelle, une rixe s'en est suivie, et dans la bagarre il a reçu un coup de lance qui lui a traversé l'épaule.

— Il est mort ? demanda vivement Milo.

— Non, mais fort blessé, ses amis l'emportent.

— S'il est si blessé que cela, dit Annius Milo, c'est un service à lui rendre que de l'achever.

Puis, se tournant vers le chef de ses esclaves :

— Va, Fustinius, dit-il ; au point où en sont les choses, il y a plus de danger à le laisser vivre qu'à le tuer.

Fustinius ne se le fit pas dire deux fois, et, voyant que l'on transportait Clodius dans la taverne de Caponius, il prit avec lui une trentaine d'hommes, Ludamus et Birria, qui en valaient bien dix, et s'élança à toute vitesse pour exécuter les ordres de son maître.

C'était cette troupe que le valet avait vue venir de loin et qui avait fait fuir les trois amis de Clodius et son escorte.

Clodius, retrouvé à moitié mort dans le fournil où l'avait caché Caponius, fut achevé par Fustinius, et son cadavre, percé de coups, traîné et abandonné sur la via Appia.

Quant à Annius Milo, il continua son chemin comme si ce qui venait d'arriver n'était qu'un événement ordinaire.

Cela se passait à peu près vers la onzième heure du jour, où la nuit tombait ; on tourna la face du cadavre contre terre dans l'espérance sans doute que quelque chariot passerait sur lui dans l'obscurité.

Il n'en fut point ainsi : le premier qui passa sur la via Appia après le meurtre fut un sénateur nommé Sextius Tediùs, qui revenait de la campagne à Rome en litière. À la vue du corps, ses porteurs firent halte et lui dirent ce dont il était question. Il des-

cendit alors de sa litière, et, à la lueur du peu de jour qui restait, il reconnut Clodius.

Non-seulement il avait rendu le dernier soupir, mais il avait perdu tant de sang que le corps était déjà froid.

En rentrant par la porte Capène, Sextius Tediùs fit sa déclaration aux gardes de la porte, de sorte que le bruit se répandit aussitôt que Clodius venait d'être assassiné.

Ce ne fut qu'un immense cri dans toute la populace de Rome, et lorsque la litière arriva au Palatin, c'est-à-dire à la maison de Clodius, elle avait un cortège de plus de deux mille personnes.

Au bruit que faisait cette foule, Fulvie se présenta sur le seuil, juste au moment où la litière s'arrêtait devant la porte.

Fille d'une affranchie, Clodius l'avait épousée par amour ; c'était en effet une femme de haute taille, avec des dents, des yeux et des cheveux magnifiques.

Elle se refusait de croire à la fatale nouvelle, et il fallut que, couché dans la litière, elle vît le cadavre criblé de coups pour être convaincue.

Alors, avec une force toute masculine, elle prit le cadavre entre ses bras et le déposa dans l'atrium.

Puis, tandis qu'on le couchait sur un lit, toute sanglante de son contact avec le corps, elle apparut à la porte, criant :

— Venez tous, braves gens, venez voir l'œuvre de Cicéron et de Milo.

Voisins que nous étions de la maison de Clodius, nous fûmes des premiers avertis. Alors mon père, me prenant par la main :

— Viens, Quintus, me dit-il, viens voir le cadavre de l'homme qui depuis deux années met Rome à feu et à sang. Pauvre Rome ! tu vas donc passer des jours tranquilles ; tu ne t'éveilleras donc plus en sursaut au milieu de la nuit, maintenant que cet homme est mort.

Mais une fois dans la rue, il eût été dangereux de manifester une pareille opinion ; aussi suivîmes-nous silencieusement la voie Neuve jusqu'au temple de la Victoire ; nous prîmes la rue à qui

le temple avait donné son nom, puis nous descendîmes entre les maisons de Scanius et de Calvinus, et nous nous trouvâmes en pleine voie Triomphale, sur laquelle donnait le portique de la maison de Clodius, qui par ses jardins touchait à celle du flamine Dial.

Des jardins et un mur la séparaient seuls de cette maison de Cicéron que l'on rebâtissait sur le temple de la Liberté.

Nous n'eussions pas su où était située la maison du mort, que la foule nous y eût conduits en nous entraînant avec elle.

Au fur et à mesure que nous avançons vers la maison, le bruit devenait plus grand, et la bande plus nombreuse.

Mon père craignait que je ne fusse étouffé au milieu de cette foule, et, traversant la voie Triomphale, nous prîmes la rue qui monte au Coelius entre les curies vieilles, et nous gagnâmes le portique du marché à la viande ; de là, nous dominions le vestibule de Clodius, et nous pouvions tout voir.

Le cadavre, parfaitement nu, à l'exception des pieds qui étaient restés chaussés, était couché sur un lit couvert de pourpre dont le rouge foncé faisait ressortir la pâleur. Fulvie, dont nous entendions les cris et quelquefois même les paroles, montrait les blessures du cadavre, secouait ses vêtements ensanglantés et appelait le peuple à la vengeance.

Puis, de temps en temps, en s'arrachant les cheveux, en se tordant les bras, en criant : « Clodius ! cher Clodius ! » elle colait ses lèvres sur les lèvres glacées du mort.

L'impression que j'éprouvai de ce spectacle fut profond, mais ne fut pas celle qu'en attendait mon père ; je ne vis qu'un cadavre et une femme qui pleurait dessus, et mon jeune cœur s'apitoya sur ce que je voyais, et non sur ce qu'on m'avait raconté.

Nous fîmes un grand détour pour revenir à la maison. Nous longeâmes le temple de Minerve captive, nous allâmes prendre la via Sacra à la maison de Pompée, située en face de la Concorde maritale, et nous revînmes par la voie Neuve. Le lendemain, nous sûmes que la foule avait été telle que, malgré la largeur de la voie

Triumphale, plusieurs personnes avaient été étouffées.

Au point du jour, nous fûmes réveillés par une immense clameur. Nous montâmes sur la terrasse de la maison, et nous vîmes la foule qui débouchait sur le Forum, conduite par les tribuns du peuple, Munatius Plaucus et Pomponius Rufus ; six hommes tenant à la main des branches de lauriers portaient le cadavre sur une civière. Amis de Clodius, ils animaient le peuple contre Annius Milo que l'on savait, par les esclaves qui avaient fui et par Caninius Schola, Pomponius et son neveu, être le meurtrier de Clodius.

Fulvie, les cheveux épars, les vêtemens déchirés, marchait près de la civière de son mari.

On déposa le corps sur les Rostres¹, et, quoiqu'il fût à peine jour, le Forum était rempli d'artisans, d'ouvriers, d'hommes du peuple et d'esclaves, tous armés de bâtons et criant : « Mort à Annius Milo ! »

Mais bientôt, excité par le scribe Sextus Clodius, le peuple porta le corps dans la curie Hostilia, ainsi nommée de Tullus Hostilius qui l'avait bâtie et sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui la curie Julia. Comme parfois le sénat siégeait dans cette curie Hostilia, elle était pourvue d'un grand nombre de bancs et de tables. Avec ces bancs et ces tables, le peuple improvisa un immense bûcher sur lequel il coucha le cadavre de Clodius, et que l'on alluma avec les cahiers des écrivains libraires dont les boutiques attaient à la curie. En un instant, une flamme immense s'éleva, se communiquant à la curie, qui prit feu et qui, pour faire des funérailles dignes du mort, s'écroula sur le bûcher.

Alors, n'ayant plus rien à faire sur le Forum, où corps, bûcher et curie n'étaient plus que cendres, la foule se divisa en deux troupes ; l'une alla piller la maison d'Annius Milo, qui, après ce qui s'était passé, n'avait pas jugé prudent de rentrer dans Rome ;

1. Tribunes aux harangues appelées ainsi des six rostres d'airain conquis par les Romains sur les Autiates, petit peuple du Latium maritime.

l'autre, assiéger la maison de l'interroi Æmilius pour le forcer à tenir les comices et à nommer consuls Hypseus et Scipion, amis de Clodius.

Mais Lepidus, qui se doutait de quelque tentative de ce genre, avait réuni chez lui une garde armée qui reçut les partisans de Clodius à coups de flèches ; ceux-ci s'acharnèrent pendant près de deux heures après la maison, mais ils furent repoussés avec assez grande perte des leurs.

Alors ils revinrent sur le Forum, enlevèrent les faisceaux du lit Libilinaire et les portèrent à la maison de Scipion et à celle d'Hypseus.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que Pompée était revenu. Alors une grande foule se porta à sa maison, située, comme nous l'avons dit, à la réunion de la voie Sacrée et du vicus Cyprius. L'appelant à grands cris, les uns lui offraient le consulat, les autres la dictature.

Mais, qu'il fût revenu ou non, Pompée ne donna pas signe d'existence.

Le peuple se rua de nouveau sur la maison d'Æmilius Lepidus.

Cette fois, les assaillans parvinrent à enfoncer la porte et, une fois entrés dans la maison, renversèrent les images des ancêtres, déchirèrent les toiles que l'on tissait dans les pièces environnantes et brûlèrent le lit de Corneia, femme de Lepidus.

Par bonheur, comme ce ne fut qu'au bout de deux jours de siège qu'ils arrivèrent à ce résultat, Lepidus, au moment où il allait sans aucun doute être égorgé par eux, fut secouru par une troupe de partisans d'Annius Milo, qui rentrait lui-même dans Rome, affrontant toute cette haine populaire et décidé à lui tenir tête.

Les troubles prirent bientôt un tel caractère de gravité qu'un sénatus-consulte, comme c'était l'habitude dans les grandes crises, ordonna à l'interroi et aux tribuns du peuple d'*aviser à ce que la république n'éprouvât aucun dommage.*

Enfin, comme les troubles allaient toujours croissant, et que beaucoup prétendaient que le seul moyen de les faire cesser était de nommer Pompée dictateur, en vertu d'un sénatus-consulte proposé par Bibulus et l'interroi Servius Sulpitius, le cinq des calendes de mars de l'an de Rome 703, Pompée fut proclamé consul unique.

À peine cette proclamation fut-elle faite, que Pompée reparut.

Il acceptait le consulat unique et prit sur-le-champ possession de sa magistrature.

Je gagnai à ces troubles d'être trois jours sans aller à l'école de maître Orbilius, mon père ne voulant pas se séparer de moi dans de pareilles circonstances.

Pompée, pour répondre à la confiance que lui montrait le sénat en le faisant nommer seul consul, devait rétablir la tranquillité.

La chose lui fut facile, Clodius n'étant plus là pour la troubler.

D'abord, il fallait qu'il se montrât impartial.

La première marque de cette impartialité, c'était d'accorder la mise en accusation d'Annius Milo à ceux qui la demandaient.

Annius Milo fut donc mis en jugement sous la double accusation de violence et de brigue.

Il choisit naturellement Cicéron pour défenseur.

Le troisième jour des ides d'avril fut encore un congé pour moi, mon pauvre père m'ayant conduit au Forum pour me faire assister au triomphe de son héros Cicéron.

Dès le matin du jour où les plaidoyers devaient avoir lieu, toutes les tavernes de Rome avaient été fermées.

Nous eûmes grand peine à traverser le cordon de troupes que Pompée avait placé autour du Forum.

Au reste, on ne voyait reluire que cuirasses et épées ; plus de dix mille soldats entouraient le tribunal et se tenaient sur les degrés des temples.

Pompée lui-même, avec une garde choisie, se tenait sous le péristyle du temple de Saturne.

Milo connaissait son ami Cicéron. Il savait qu'il n'était pas précisément brave.

La veille, il avait été insulté par la multitude, on l'avait traité de brigand et d'assassin. On avait été jusqu'à dire que c'était lui qui avait conseillé le meurtre.

Milo ne voulait pas que pareille scène se représentât le jour où son défenseur avait besoin de toute sa présence d'esprit.

En conséquence, il le fit transporter au Forum en litière.

Il est vrai que, lorsqu'il en sortit et qu'il se vit tout à coup entouré d'hommes armés, cet appareil militaire l'effraya bien davantage que si graduellement il s'était habitué à cette vue.

Les accusateurs ayant fini, son tour vint de parler.

Cicéron se leva, attendit quelque temps que le tumulte qui avait suivi les discours de ses adversaires fût apaisé ; il passa la main sur son front, poussa de grands soupirs pour attendrir ses juges, promena un regard triste et suppliant sur la foule, fit craquer les articulations de ses doigts ; enfin, paraissant en proie à une violente émotion, il commença d'une voix tremblante.

Peut-être tout cela n'était-il, jusqu'au tremblement de la voix, qu'une comédie habilement jouée ; mais, aux premiers mots qu'il prononça, les partisans de Clodius répondirent par des vociférations mêlées de menaces.

Les menaces firent leur effet.

Cependant Pompée, qui avait juré d'être impartial jusqu'au bout, ordonna de chasser à coups de plat d'épée les perturbateurs du Forum ; mais comme ils injuriaient les soldats qui les frappaient, ceux-ci, au lieu de s'en tenir aux recommandations de Pompée, c'est-à-dire au lieu de frapper tout simplement du plat, se mirent à frapper du coupant et même de la pointe. Peut-être était-ce la force de l'habitude, mais on entendit de vrais cris de douleur. Sept ou huit hommes du peuple furent blessés, deux tués.

Cicéron pensa à ce qui pouvait lui arriver à son retour, et cette pensée le troubla fort.

Il reprit son discours, mais le coup était porté : les amis de Milo eurent beau l'applaudir et lui crier : « Bien ! très bien ! » son discours resta faible, languissant et, dans beaucoup d'endroits, inintelligible.

En somme, ce fut une effroyable chute.

Ce qui me frappa, au milieu de ce procès, ce furent le calme et l'assurance de l'accusé. Il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans. C'était un homme aux traits fortement accentués et offrant tous les caractères de la résolution. Loin de s'abaisser devant le peuple, loin de paraître en suppliant devant ses juges, loin de laisser croître sa barbe et ses cheveux en signe d'humilité, loin de revêtir une robe de deuil, il avait peut-être encore donné à son visage, à sa toilette, plus de soin que de coutume, contrastant en cela avec ses amis qui s'étaient soumis à la formalité ordinaire.

Pendant tout le temps que Cicéron parlait, Milo ne cessa de le regarder avec un œil où il y avait plus de pitié pour l'avocat que de crainte pour lui.

Enfin, Cicéron termina son discours ; lui-même en avait senti la faiblesse et l'avait écourté. On distribua au tribunal des petites tablettes de buis longues de quatre doigts, enduites de cire. Chaque juge y devait tracer la lettre initiale de son vote, un A pour *absolvo*, un C pour *condamno*, ou bien un N ou un L pour *non liquet*¹.

Tous les juges, en votant, eurent soin de cacher leur vote, car il y avait autant à craindre de voter pour que contre. Un seul, déjà chauve quoique dans la force de l'âge, au nez crochu, à l'œil vif, à la mâchoire fortement dessinée, vêtu d'habits plus que simples, vota à haute voix pour l'absolution.

J'entendis murmurer autour de moi :

— Caton ! Caton ! Caton !

— Regarde bien, me dit mon père, car tu as peut-être devant

1. « Il n'est pas clair. » C'était le vote de ceux qui ne voulaient pas se compromettre.

les yeux le seul honnête homme de Rome.

Je le regardai bien, et je me le rappelle, quoique ce fût la seule fois que je le vis.

Plus tard, à Athènes, je me liai d'amitié avec son fils.

On dépouilla les votes.

Treize portaient un A.

Trente-huit un C.

Dès lors, il n'y avait pas à s'occuper de ceux qui portaient un N et un L.

Le questeur se leva, et avec tristesse et solennité, dépouillant sa robe prétexte en signe de deuil, il prononça ces mots au milieu d'un profond silence :

— Il paraît qu'Annius Milo mérite d'être exilé et que ses biens doivent être vendus. Il nous plaît de lui interdire l'eau et le feu.

C'est la formule de la condamnation à l'exil.

Des applaudissemens frénétiques accueillirent ce jugement ; c'était, nous l'avons déjà dit, la peine la plus grave que l'on pût appliquer à un citoyen romain.

Le même soir, Milo partit pour Marseille, ville importante de la Gaule narbonnaise.

Nous avons l'*Oratio pro Milone*, revue, corrigée, augmentée, et non pas telle que Cicéron la prononça, mais telle qu'il l'envoya à Milo à Marseille.

On assure qu'en lisant ce discours, Milo s'écria :

— Ah ! Cicéron ! Cicéron ! si tu avais parlé comme tu as écrit, Milo ne mangerait pas de si bonnes figues à Marseille.

Le grand souvenir qui me resta de cette journée fut d'avoir vu Pompée au milieu de sa garde, son bâton de commandement à la main, sur les degrés du temple de Saturne.

Il correspondait exactement à l'idée que je m'étais faite jusque-là du dieu Mars.

IX

CRASSUS EST CHARGÉ DE LA GUERRE CONTRE LES PARTHES. — MAUVAISE IMPRESSION QUE CETTE GUERRE PRODUIT À ROME. — CE QUE C'ÉTAIENT QUE LES PARTHES. — CRASSUS. — SON AVARICE. — HISTOIRE DU CHAPEAU DE PAILLE. — SOUS QUEL PRÉTEXTE POMPÉE AVAIT RANÇONNÉ L'ÉGYPTE ET PILLÉ LA JUDÉE. — SES MOTIFS POUR ÉLOIGNER CRASSUS. — CE À QUOI PENSAIT PEUT-ÊTRE CÉSAR EN PÊCHANT DES PERLES. — ÉMEUTES CONTRE CRASSUS. — IMPRÉCATIONS DU TRIBUN ATEIUS. — IL DÉVOUE CRASSUS, ROME ET LUI-MÊME AUX DIEUX INFERNAUX.

Pour suivre jusqu'au bout toute cette période de notre histoire, occupée par Cicéron, Clodius et Milo, j'ai passé sous silence quelques événemens de la plus haute importance qui doivent retrouver leur place ici.

Sur la proposition du tribun du peuple Trebonius, les principaux gouvernemens relevant de Rome allaient être accordés pour cinq ans :

Le gouvernement des Gaules à César,

Le gouvernement d'Espagne à Pompée,

Le gouvernement de Syrie à Crassus.

Ce partage avait eu lieu l'an 700 de Rome.

César, qui avait eu une entrevue à Lucques avec Pompée et Crassus pour renouveler le triumvirat, et qui, dans cette entrevue, avait donné à Pompée cette belle Julia dont le vainqueur de Mithridate était si fort amoureux, était retourné dans les Gaules.

Pompée était revenu à Rome, d'où, nommé seul consul, il faisait gérer l'Espagne par ses lieutenans.

Enfin, Crassus attendait, pour aller prendre, en Syrie, possession de son gouvernement, que la guerre fût déclarée aux Parthes.

La guerre fut déclarée, et Crassus eut la conduit de cette guerre.

Ce fut une sensation néfaste que celle que produisit dans

Rome cette déclaration.

La guerre parthique était impopulaire.

Les Parthes inspiraient une frayeur instinctive à ce peuple romain qui, cependant, n'était pas un peuple timide.

Les Parthes fuyaient toujours, mais un proverbe disait que les Parthes étaient plus dangereux dans leur fuite que dans leur attaque.

Disons en quelques lignes ce que c'était que ce peuple qui renouvela pour les Romains cette défaite du Samnium où nos légions passèrent sous les fourches caudines.

Scythes d'origine, les Parthes avaient fait invasion dans les provinces méridionales de l'Asie et s'étaient établis dans le voisinage de l'Hircanie ; ils y restèrent un ou deux siècles obscurs et inconnus ; Alexandre les soumit en passant, et après lui ses lieutenans les reprirent. Mais un homme de génie nommé Arsace naquit au milieu d'eux, se révolta contre Agathocle, lieutenant d'Antiochus, et, l'an de Rome 505, fonda la monarchie des Arcades, représentée, à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire au commencement de l'an 701 de la fondation de Rome, par Orodes I^{er}, son treizième successeur.

Les conquêtes successives des rois parthes, en agrandissant incessamment leur empire, les avaient amenés dans le voisinage de l'empire romain.

Leur royaume renfermait vingt-cinq villes principales et, parmi ces villes, Hecatonpylos, ou la ville aux cent portes.

On comprenait d'autant moins une pareille guerre que Rome avait tout à y perdre et rien à y gagner. Il est vrai que Crassus croyait y avoir tout à gagner et rien à y perdre.

Disons un mot de Crassus, puis nous tâcherons de voir clair dans cette fatale complaisance de Pompée pour son ex-collègue, complaisance qui resta obscure pour les trois quarts des contemporains.

Mais nous autres poètes, nous avons, on le sait, le privilège d'être dans les secrets des dieux ; c'est pour cela sans doute que

notre langue n'a qu'un seul mot pour poète et pour divin : *Vates*.

Crassus, dont on n'a jamais bien su l'âge, pouvait avoir, l'an 700 de Rome, de 55 à 58 ans.

Il s'appelait, de ses prénoms et de son nom de famille, Marcus Linnius Crassus. Cicéron, nous l'avons dit, ne le désignait jamais que par les surnoms de *Calvus* ou de *Dives*.

Ses contemporains en ont fait le type de l'avarice, et je crois que sous ce rapport l'avenir héritera du présent. Il a, sous ce rapport, effacé, chose que l'on eût cru impossible, le souvenir du père de Pompée, Strabo.

Vers l'an 672 de Rome, déjà désigné par ses richesses à la faction de Marius, il quitta l'Italie et se sauva en Espagne, d'où il ne revint que deux ans après.

Marius était mort, Sylla avait triomphé.

Cinna et le jeune Marius poussaient et recommandaient Crassus près de Sylla. Ne sachant qu'en faire, le dictateur l'envoya lever des mercenaires chez les Marse.

Les Marse, à cette époque, jouissaient d'une réputation de bravoure qu'ils n'ont pas perdue. Qui pourrait triompher des Marse ? disait un proverbe romain.

Pour arriver à sa destination, Crassus avait à passer au milieu de cinq ou six partis ennemis.

— Quelle escorte me donnes-tu ? demanda-t-il à Sylla.

— Les ombres de ton père, de ton frère, de tes parens et de tes amis assassinés par Marius, lui répondit laconiquement le dictateur.

Crassus passa.

Ses Marse réunis, il voulut les essayer ; il s'en alla prendre et piller avec eux une ville de l'Ombrie.

Au pillage, Crassus augmenta sa fortune de sept à huit millions.

Mais il y perdit la faveur de Sylla.

Sylla était pourtant, à l'endroit des millions volés, de facile composition. Ce pillage fut la cause de la préférence que le dic-

tateur accorda à Pompée sur Crassus.

À partir de ce moment, Pompée et Crassus furent ennemis et jamais ne se réconcilièrent sincèrement.

Mais, avec ces mêmes Marses, Crassus allait rendre un si grand service à Scylla, qu'il faudrait bien que celui-ci lui pardonnât.

Les Samnites étaient aux portes de Rome ; leur chef Telesinus les y avait conduits à travers l'Italie, laissant derrière eux une trace de feu et de sang. Sylla avait voulu les arrêter ; mais au premier choc des terribles pâtres, son aile droite avait été anéantie.

Il s'était retiré vers Preneste et se regardait comme perdu, quand on lui annonça un courrier de Crassus.

Il se préparait à décharger sa colère sur cet homme, lorsque celui-ci lui raconta, comme la chose du monde la plus simple, que par hasard Crassus et ses Marses avaient rencontré sur leur chemin l'armée des Samnites, étaient tombés sur elle, et au beau milieu de leur victoire avaient tué Telesinus, fait prisonniers ses deux lieutenans Eductus et Censorinus, et poursuivaient vers Omsenne l'armée en déroute.

Le prodige n'eût pas été plus grand quand un coup de foudre eût anéanti les chefs et un tremblement de terre englouti l'armée.

De ces Samnites qui venaient de mettre Rome et Sylla à deux doigts de leur perte, il n'en était plus question.

À la suite de cette victoire, Crassus obtint la préture, puis il fut chargé de conduire la guerre contre Spartacus.

Il la conduisit si bien que Pompée, envoyé à son secours, arriva quand tout était à peu près fini.

Pompée s'en tira par un mot :

— Crassus a triomphé des rebelles, dit-il, mais moi, j'ai triomphé de la rébellion.

En conséquence, Crassus n'eut que l'ovation, tandis que Pompée eut le triomphe, ce qui ne le raccommoda pas avec Crassus.

Tout le monde connaissait à Rome certain chapeau de paille pendu dans l'antichambre de Crassus et qui servait non pas à lui,

si chauve qu'il fût, mais au rhéteur Alexandre.

Le rhéteur Alexandre était le favori de Crassus, et souvent, pour se distraire en route et à table, il l'emmenait dîner à la campagne avec lui.

Dans ce cas, il lui prêtait le chapeau en question pour faire la route aller et retour.

Mais, au retour, il lui reprenait le chapeau et le rependait au clou.

Aussi Cicéron disait-il de lui, à propos de cette anecdote :

— Un pareil homme, fût-il dix fois aussi riche qu'il est, ne sera jamais le maître du monde.

Eh bien ! cependant, un jour, Crassus avait ouvert son coffre-fort, et au moment où l'on s'y attendait le moins.

Ce fut pour prêter trente millions de sesterces à César, qui, gardé à vue par ses créanciers dans la via Subarra, ne pouvait partir pour sa préture d'Espagne.

Il est vrai que Crassus avait ce que c'est qu'une préture.

C'est un lieu du monde quelconque où l'on donne rendez-vous à ses créanciers et où on les paye avec l'argent que l'on vient de voler à ses administrés.

Crassus, lorsqu'il se décida à tirer César d'embarras, avait-il deviné le génie de César, que personne ne soupçonnait encore ?

Cela ferait honneur à sa perspicacité.

Ou plutôt, comme on l'a dit, ne serait-ce pas que la femme de Crassus avait une clef de son coffre-fort, comme César avait une clef de la chambre de la femme de Crassus ?

Au reste, nous l'avons vu, dans certaines circonstances, Crassus ne marchandait pas.

L'acquiescement de Clodius lui coûta presque aussi cher que la préture de César.

Mais, soit crainte, soit oubli, soit impossibilité, Clodius ne put faire donner à Crassus la conduite de cette guerre des Parthes tant ambitionnée par lui.

Il fallut la dictature de Pompée.

Comment Pompée avait-il consenti à faire une pareille faute ?

C'est que, sous le rapport de l'argent, Pompée n'était point irrécusable.

Disons ce qui venait de se passer entre Pompée et l'Égypte à propos de Ptolémée le joueur de flûte¹.

Fils naturel de Ptolémée Soter II, Ptolémée Aulètes, ou le joueur de flûte, avait eu des démêlés avec ses sujets.

Rome, à cette époque, était, comme elle est encore aujourd'hui, le tribunal des nations.

Un roi avait-il à se plaindre de son peuple, un peuple avait-il à se plaindre de son roi, ils en appelaient à Rome.

Rome rendait son jugement, et le jugement était sans appel.

Le roi Ptolémée était donc venu à Rome.

À Rome, il s'était mis sous la protection de Pompée.

Deux ans après, Gabinius, lieutenant de Pompée, avait rétabli Ptolémée dans ses États.

Gabinius avait envoyé des millions à Pompée et était revenu lui-même avec des millions.

Ces millions empêchaient Crassus de dormir.

Gabinius avait pillé l'Égypte, Gabinius avait pillé la Judée, il avait bien envie d'aller piller Séleucie et Ctésiphon, mais les chevaliers, furieux que Gabinius ne laissât rien pour ceux qui venaient après lui là où il avait été, écrivirent à Cicéron.

Cicéron, toujours prêt à accuser, accusa Gabinius.

Mais derrière Gabinius, il trouva Pompée ; comme je le disais quelques lignes plus haut, Gabinius n'avait pas volé pour lui seul.

Cicéron vit qu'il avait fait fausse route ; il alla trouver Pompée et s'excusa ; ce ne fut point assez pour Pompée.

Non-seulement il persuada Cicéron que Gabinius n'avait pas volé, mais encore il lui prouva que c'était le plus honnête homme du monde.

Cela prouvé, il n'y avait plus aucun motif pour que Cicéron, au lieu de plaider contre Gabinius, ne plaidât point pour lui.

1. Aulètes.

Mais, en somme, cela lui fit gros cœur. Il l'écrivit à Atticus, et Atticus nous montra un jour, au fils de Caton et à moi, la lettre que le grand orateur écrivait à ce propos.

J'y lus cette phrase que j'ai retenue : « C'est un triste et misérable métier que celui que je fais. Mais, bah ! l'estomac s'endurcit. »

Or, cette magnifique partie du monde échappée, nous l'avons dit, à Gabinius, Crassus la convoitait.

Cela tombait à merveille. Pompée, seul consul, ayant César à un bout du monde, n'était pas fâché d'avoir Crassus à l'autre.

Pendant ce temps-là, il verrait s'il n'y avait pas moyen de faire de la dictature, et même de la royauté.

Que lui importait que Crassus se fît tuer en Syrie ; au contraire, c'était un concurrent de moins.

Peut-être César suivrait-il son exemple dans les Gaules ; la chose avait bien manqué lui arriver quand il s'était amusé à aller pêcher des perles pour Servilie sur les côtes de la Grande-Bretagne.

Pompée ne s'opposa donc point à ce que l'on décrêtât la guerre contre les Parthes.

Crassus était au comble de la joie ; seulement, il ne se dissimulait point que cette guerre n'était pas sans danger.

Il fit demander à César de lui renvoyer son fils Publius Crassus qui servait sous ordres.

César lui renvoya non-seulement son fils, mais avec lui mille cavaliers et un corps de Gaulois de sa garde personnelle.

Ces Gaulois, disait César, étaient les premiers soldats du monde après les Romains, et peut-être même, ajoutait-il, avant les Romains.

César non plus n'était peut-être pas fâché que Crassus allât se faire tuer n'importe où.

Mais, avant tout, il s'agissait pour Crassus de sortir de Rome, et sortir de Rome n'était pas chose facile.

Ce n'était point, comme à César, quelques créanciers deman-

dant des acomptes qui lui barraient la rue, c'était le peuple tout entier.

Caton, l'oracle de ce peuple, avait hautement désavoué la guerre parthique.

— À quel propos, disait-il, Rome va-t-elle chercher la guerre à des hommes qui n'ont aucun tort envers elle, et avec lesquels il existe des traités qu'ils ont fidèlement accomplis ?

De son côté, Ateius, le tribun du peuple, avait déclaré qu'il ne laisserait pas sortir Crassus de Rome.

Crassus eut peur : il flairait une émeute dans laquelle sa maison pouvait être pillée. C'était ordinairement le dénouement des émeutes, et Clodius avait mis ce dénouement à la mode.

Il alla trouver Pompée, le priant de l'accompagner jusque hors de la ville. Pompée, qui ne demandait pas mieux que de le voir hors de Rome, lui promit, le jour venu, de l'aller prendre à sa maison.

Il lui tint parole. Crassus partit de sa maison de la rue du Forum-de-Mars ; en arrivant à la voie Sacrée, il trouva le peuple assemblé en telle foule qu'il n'y avait pas moyen de passer.

Cependant on gagna la voie Triomphale, le chemin étant de sortir par la porte Capène, Crassus suivant la voie Appia et allant s'embarquer à Brindes.

Le peuple était venu là pour barrer le chemin à Crassus, pour l'insulter et même pour lui faire violence. Mais Pompée, qui marchait en avant, adressait la parole, de sa voix grave et calme, aux mécontents, les invitant à se retirer.

S'ils ne se retirèrent pas, au moins s'ouvrirent-ils pour laisser passer Pompée, et derrière lui Crassus.

Mais à l'entrée de la voie Triomphale, Crassus trouva le tribun Ateius au milieu du chemin.

Il fit deux pas au-devant de Crassus, lui ordonnant, au nom du peuple, de suspendre sa marche et, au nom du peuple, protesta contre la guerre. Mais, avec Pompée, Crassus crut n'avoir rien à craindre, et il continua son chemin.

Ateius donna l'ordre à un huissier de l'arrêter. Et telle était la puissance des tribuns qu'un huissier posa sa main sur l'épaule d'un gouverneur de province, lui défendant de faire un seul pas de plus.

Force fut à Crassus de s'arrêter.

Mais les autres tribuns accoururent, et, le voyant protégé et conduit par Pompée, ils désapprouvèrent la conduite de leur collègue et permirent à Crassus de continuer son chemin.

Alors Ateius prit les devants, courut à la porte Capène, y dressa un trépied plein de charbons ardents, et, lorsque Crassus apparut, il y répandit des parfums, fit une libation et dévoua Crassus aux dieux infernaux.

C'était une extrémité terrible ; aussi l'événement produisit-il une profonde sensation dans Rome.

Il n'y avait point d'exemple que l'homme ainsi dévoué échappât à la mort dans les trois années qui suivaient le sacrifice. Il est vrai qu'en tombant, presque toujours il entraînait avec lui dans la tombe l'imprudent provocateur qui avait appelé ainsi à son aide les terribles divinités des enfers.

Ateius avait fait plus que dévouer Crassus et lui-même aux dieux infernaux, il y avait dévoué l'armée.

Il y avait dévoué jusqu'à Rome, la cité sacrée.

L'imprécation devait porter ses fruits. Trente mille Romains restèrent sur le champ de bataille de Carrhes, et les deux têtes de Crassus et de son fils font encore trophée aux mains des successeurs d'Orodes.

X

REPRISE DE MES ÉTUDES. — MORT DE LUCRÈCE. — DÉTAILS SUR CETTE MORT. — APPRÉCIATION DU POÈME *DE NATURA RERUM*. — LUCRÈCE EST UN VRAI POÈTE LATIN. — ÉTUDE SUR LES ANCIENNES POÉSIES ET LES ANCIENS POÈTES. — LES FRÈRES ARVALES. — LES CHANTS SABINS. — LES PRÉDICTIONS DE MARCIUS. — LIVIUS ANDRONICUS. — NÆVIUS. — ENNIUS. — ATTA. — LUCILIUS. — PLAUTE. — TÉRENCE. — POURQUOI LES POÈTES DISPARAISSENT PENDANT LES GUERRES CIVILES ET REPARAISSENT AVEC LA PAIX.

Clodius mort, le calme était à moitié rétabli. Milo exilé, le calme fut rétabli tout à fait.

Je repris avec assiduité mes études chez maître Orbilius.

Mon pédagogue m'avait positivement pris à partie ; il voulait faire de moi la colonne de la vieille poésie romaine.

L'Italie, sous ce rapport, venait de faire une perte immense. Lucrèce venait de mourir âgé de quarante-six ans.

Beaucoup de bruits différents, excepté celui d'une fin naturelle, coururent sur la mort de Lucrèce. Les professeurs, les moralisateurs, les pessimistes dirent qu'il s'était tué parce qu'il ne pouvait plus supporter la vue de la corruption romaine.

Il eût mal choisi son moment.

Clodius tué, Milo exilé, César absent, Cicéron de retour, il y eut une espèce de retour à la morale. Gabinus avait bien pillé la Judée et l'Égypte pour son compte et un peu pour le compte de Pompée, Crassus s'était bien fait adjuger la guerre des Parthes pour piller Séleucie et Ctésiphon, Ateius avait bien, au moment du départ de celui-ci de Rome, dressé à la porte de la ville un trépied plein de charbons ardents et avait bien voué aux dieux infernaux le général spéculateur qui livrait Rome aux flèches des Parthes. Tout cela n'était pas un motif pour que l'auteur du poème *De natura rerum*, le philosophe épicurien, l'élève de Zénon

et de Phœdrus, sortit de la vie par la porte du suicide.

Non, la probabilité est qu'il s'étrangla, disent les uns, qu'il s'empoisonna, disent les autres, dans un moment d'une folie épileptique à laquelle il était sujet et qui lui venait d'un philtre que lui avait donné sa maîtresse¹.

C'était l'époque des philtres, et cette façon de se faire aimer était fort à la mode à Rome ; on trouvait cela plus commode que d'être aimable, plus facile que d'être beau.

Disons que c'étaient surtout les femmes arrivées à un certain âge et ne trouvant plus d'amans, même à prix d'or, qui avaient recours à ce moyen.

Dans mes vers contre la magicienne Canidie – je dirai plus tard le vrai nom de cette Canidie –, j'ai lancé l'anathème contre les philtres et les magiciennes.

Le souvenir de la mort de Lucrèce, vivace comme tous les souvenirs de l'enfance, eut sa part dans mes imprécations.

Revenons au poème *De natura rerum*, tant admiré par Orbilius, et qui en effet scintille de splendides beautés.

La morale en est épicurienne et athéiste. Le poète établit pour principe que les dieux, s'il y en a, ne se soucient et ne se mêlent en rien des événemens de cette fourmilière humaine qui s'agite sur une agglomération d'atomes qu'on appelle la terre.

Je n'ai rien à dire sur le fond du poème, ayant été longtemps de l'avis de Lucrèce, mais un coup de tonnerre par un ciel serein m'a converti, et j'offre pieusement aujourd'hui mon encens à tous les dieux.

Ce poème, il faut le dire, a eu une grande influence sur la jeunesse romaine, et il a fait douter le religieux Virgile lui-même.

— Heureux qui peut connaître les causes réelles, dit-il en s'adressant à Lucrèce ; heureux qui a pu fouler aux pieds la superstition, l'inexorable destin et les terreurs de l'avare Achéron.

1. La folie de Caligula eut la même cause ; seulement, elle eut plus de gravité. César le mal-chaussé tuait les autres au lieu de se tuer lui-même.

Plus tard, à propos d'Auguste, le grand restaurateur des dieux latins (ne pas les confondre avec les dieux grecs), je reviendrai sur les différentes croyances qui forment les faisceaux d'erreurs que Pyrrhon et Enésidème, ces deux consuls du doute, font porter devant eux par leurs élèves.

Nous avons dit le fond du poème de Lucrèce.

Quant à la forme, elle est supérieure de beaucoup à ce qui a paru avant Lucrèce : la Peste d'Athènes, l'Invocation à Vénus, l'Éloge d'Épicure, le Sacrifice d'Iphigénie sont des chefs-d'œuvre de poésie et de versification ; ce sont des chefs-d'œuvre aussi que les débuts de chaque chant.

Sans doute le dernier est plus faible que les autres, mais rappelons-nous que Lucrèce meurt à quarante-six ans, et de quelle mort ! Rappelons que cette folie fatale, qu'il devait au philtre de Lucilia, allait croissant toujours, puisqu'elle l'a conduit au suicide. Sans doute Lucrèce n'a pas eu le temps de revoir son sixième chant. Virgile, l'inimitable Virgile, n'avait-il pas ordonné, par son testament, que l'on brûlât les six derniers livres de l'*Énéide* ?

Le grand mérite de Lucrèce est, à mon avis, d'être ce que j'ai toujours cherché à être moi-même, un poète latin. Un peu plus jeune que Cicéron et César, un peu plus âgé que Saluste, appartenant à la noble famille Lucrecia, et pouvant prendre part – ni le génie ni l'éloquence ne lui manquaient – à tous les troubles civils de l'époque, il préféra un repos studieux aux honneurs, dont il proclama le néant dans ses vers. Honneur donc à Lucrèce, car il est du petit nombre de ceux qui ont su mettre en harmonie non-seulement leur vie et leurs œuvres, mais leur mort et leurs croyances, même erronées.

On eût pu mettre cette épitaphe sur son tombeau : « Ne croyant pas à l'immortalité de l'âme, Lucrèce a tué son corps, pensant qu'en cessant de vivre, il cesserait de souffrir. »

Revenons à Orbilius et au genre d'études qu'il imposait à ses élèves. Pour bien comprendre l'éducation que recevait la jeunesse

romaine, il faut jeter un coup d'œil sur la littérature nationale de Rome et sur ce qu'elle était avant l'introduction de l'élément grec dans l'éducation latine.

Dans la première épître de mon livre II, adressée à l'auguste empereur, j'ai raillé cette manie du critique de notre époque, qui a été et qui sera, j'en ai bien peur, la manie ou plutôt le système des critiques de tous les temps, c'est-à-dire d'abaisser éternellement les vivans en exaltant les morts. C'est surtout de nos jours que cet abaissement systématique a lieu. Chacun de nous a eu sa massue avec laquelle on a essayé de l'assommer. Ceux qui ont changé de forme en ont eu deux au lieu d'une. Virgile, poète champêtre, a été battu avec Théocrite. Virgile, poète épique, a été battu avec Homère.

Je suis bien convaincu d'une chose, c'est que les Champs-Élysées existent, soit sur un coin ignoré de notre globe, soit dans une de ces étoiles qui brillent au-dessus de nos têtes, et que les ombres des grands hommes revivent, parlent, agissent sous des ombrages touffus et aux bords de frais ruisseaux, comme le disent les poètes, et comme je le dis moi-même, sans trop l'espérer, je suis bien convaincu que mon cher Virgile se promène entre Homère qui l'appelle son fils et Théocrite qui l'appelle son frère, et que tous deux lui expriment leurs regrets des chagrins qu'on lui a fait en leurs noms.

Revenons à mon épître à Auguste.

Dans cette épître, je dis :

« Si les poèmes, à la manière des vins, s'améliorent en vieillissant, je voudrais savoir juste le nombre d'années qui leur donne leur prix. Le poète mort depuis cent ans doit-il être placé au rang de ces anciens si parfaits, ou rejeté parmi ces modernes si méprisables ? Voyons, marquons un terme qui prévienne tout débat. Après cent ans, dites-moi, un poète est-il ancien et digne de nos suffrages ? Mais s'il lui manque un seul mois, une seule année, où le placerons-nous ? Parmi ces anciens qu'on admire ou parmi ces modernes qui ne méritent que le mépris de notre siècle

et de la postérité ? Car enfin, on peut, il me semble, sans injustice, ranger parmi les anciens celui auquel il ne manque, pour être ancien, que le court espace d'un mois, ou même une année entière.

» Eh bien, j'use de la permission, et comme si j'arrachais l'un après l'autre les crins de la queue d'un cheval, je retranche une année, puis une autre, et vous allez voir s'écrouler le frêle échafaudage des raisonnemens de ce critique qui, ses fastes à la main, mesure le mérite sur les années et n'admire rien de ce que Libitène a consacré.

» Ennius, le sage, le sublime ; Ennius, le second Homère, comme l'appellent nos critiques, semble peu s'inquiéter de tenir les engagemens de ses rêveries pythagoriciennes. Naevius n'est plus dans les mains de personne ; non, mais il est dans toutes les mémoires, comme s'il eût été écrit d'hier, tant un vieux poème est une chose sacrée. S'agit-il de savoir qui sera le premier ? On vante l'érudition de Pacuvius, la profondeur d'Accius. La toga d'Afranus irait bien à la taille de Ménandre. Plaute, dans sa marche, ne reste pas en arrière du Sicilien Epulianus ; Cecilius a plus de gravité ; Térence plus d'art. Voilà ceux dont la puissante Rome apprend par cœur les vers ; voilà ceux pour lesquels ses enfans se pressent dans les étroits théâtres : ce sont les seuls qui méritent d'être comptés depuis le siècle de Livius.

» Et cependant si parfois le vulgaire voit juste, parfois aussi il se trompe ; s'il admire et loue les vieux poètes à ce point qu'il ne leur trouve pas de maître ou même de rivaux, il fait fausse route ; au contraire, s'il avoue qu'on peut leur reprocher une forme surannée, s'il avoue que leur vers est d'ordinaire dur ou lâche, alors il a raison. Il pense comme moi, et son jugement est juste.

» Je ne veux pas cependant décrier les poèmes de Livius que me dictait Orbilius. Mais qu'on les trouve châtiés, admirables, touchant à la perfection, voilà ce qui m'exaspère. Pour y trouver par hasard une expression saillante, un ou deux vers plus harmonieux que les autres, il ne faut pas vanter tout le poème comme

une merveille. J'avoue que je m'indigne d'entendre blâmer une composition non comme laide et sans grâce, mais comme nouvelle, et de voir réclamer pour les anciens non pas l'indulgence, mais la palme et le prix.

» Tel qui vante les vers saliens de Numa, et qui veut se donner les airs de comprendre seul ce qu'il ne comprend pas plus que moi, n'admire ni n'approuve en réalité les morts ; non, il insulte aux vivans, voilà tout, et nous poursuit d'une haine jalouse, nous et nos ouvrages. Si les Grecs avaient eu le même mépris que nous pour les auteurs nouveaux, qui serait ancien aujourd'hui ? qui lirait-on, et où la curiosité publique puiserait-elle ? »

Eh bien, cette boutade adressée à Auguste était la combinaison d'une souffrance et d'un ennui, la souffrance de ce que m'avait fait admirer de force Orbilius, l'ennui que me cause cette pauvre critique qui va toujours dénigrant le présent au profit du passé.

En effet, jetons un coup d'œil en arrière sur cette littérature primitive que l'on va sans cesse opposant et préférant à celle qui constitue aujourd'hui, poétiquement et littérairement parlant, ce qu'on appellera un jour le siècle d'Auguste.

Prenons les œuvres et les hommes chronologiquement, et commençons par ces fameux vers saliens, les meilleurs de tous, par la seule raison qu'ils remontent au roi Numa, c'est-à-dire à l'an 70 ou 80 de Rome, et qu'ils ont un peu plus de 600 ans.

Pourquoi ne pas remonter tout de suite aux chants des frères Arvales ? Ceux-là auraient un demi-siècle de plus, puisqu'ils remontent à Romulus.

C'est qu'à notre époque, on sait à peine ce qu'étaient les frères Arvales. Disons-le donc, et pour les contemporains et pour l'avenir.

Les frères Arvales, du moins par ce que nous en savons aujourd'hui, étaient au collège de prêtres institué par Romulus. Ils étaient douze.

Chaque année, au retour du printemps, ils faisaient une pro-

cession à travers la campagne, leur nom vient de là, *arvum*¹, pour obtenir une abondante récolte.

Ils menaient devant eux une truie pleine, symbole de fécondité, et chantaient une prière qui se composait de cinq phrases et d'un mot exclamatif.

Chacune de ces phrases se répétait trois fois, le mot exclamatif, cinq.

La première phrase, la seule que nous comprenions, même aujourd'hui, signifie : Lares, soyez-nous en aide !

Le mot exclamatif est : triomphe !

Les quatre autres phrases sont parfaitement inintelligibles pour moi comme pour les autres.

Pollio et Terentius Varon ont pâli dessus, et m'ont, l'un et l'autre, avoué leur ignorance.

Tout ce que l'on devine est que cette pièce est en vers saturnins de longueur indéterminée que non-seulement on ne peut pas traduire, mais que même on ne peut pas mesurer.

Admirez donc, messieurs les savans, voilà un vaste champ à votre admiration.

Passons aux chants saliens.

Ceux-là étaient chantés par les prêtres du dieu Mars, institués par Numa et chargés par lui de veiller sur les boucliers sacrés².

On les appelle Saliens, on le sait, du saut démesuré qu'ils faisaient lorsque, vêtus d'une tunique de pourpre avec de larges baudriers d'airain, un casque d'airain sur la tête, ils portaient en procession dans les rues de Rome ces boucliers sacrés en les frappant du plat de leurs glaives.

Non-seulement il est impossible de déterminer l'objet de ces prières, mais ni Cicéron ni Varo n'y ont rien compris, sinon un certain rythme caché sous ses paroles. Mais en quoi consiste ce rythme ? C'est ce que ni l'un ni l'autre ne se sont hasardés à dire.

Je passe sous silence les lois des douze tables, l'inscription

1. Terre labourée.

2. Anciles.

funèbre de Scipion le Barbu, les prédictions de Marius, dont je conteste l'authenticité, surtout de celle qui a rapport à la bataille de Cannes¹ ; des chants fescenniens dont j'ai parlé moi-même au livre II de mes *Épîtres* ; des satires triomphales que chantaient les soldats derrière le char des triomphateurs, et qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Demandez à César, le galant chauve et la reine de Bythinie.

Et j'en arrive au fameux Livius Andronicus, qui ne se doutait pas, lorsqu'il écrivait ses tragédies, que deux cents ans plus tard, il ferait le désespoir d'un pauvre poète en herbe nommé Horace.

Oh ! celui-là, grâce à Orbilius, je le connais bien. C'était un Grec de Tarente qui avait été fait esclave, et qui fut affranchi par un Livius Salinator, dont il prit le nom. Il commença à écrire un an avant que naquît Ennius. Il débuta 150 ans environ après la mort de Sophocle, 52 ans après celle de Ménandre.

Or, en sa qualité de Grec de Tarente, Livius Andronicus comprenait le grec d'Athènes. Aussi ses pièces ne sont-elles en réalité que des tragédies ou des comédies traduites des Grecs. Ce qui lui donna, à mon avis, le plus de peine, ce ne furent point ses pièces à écrire, ce furent ses acteurs à trouver. Ne pouvant les recruter parmi les jeunes gens de condition libre, il les prit parmi les affranchis et les esclaves. De là le mépris qui s'attache chez nous au métier d'histrion.

Au reste, les Romains du temps de Livius Andronicus étaient faciles à contenter. Acteur lui-même, il s'était fatigué la voix à jouer ses pièces. Il demanda et obtint de placer devant le joueur

1. Horace ne la cite pas, parce que, de son temps, tout le monde connaissait cette prédiction à Rome. La voici, car nous supposons qu'elle est fort inconnue de nos jours :

« Romain, fils de Troie, évite le fleuve Canna ; garde-toi que les étrangers ne te forcent à engager la bataille dans le champ de Diomède ; mais tu ne m'en croiras pas jusqu'à ce que de ton sang tu aies arrosé les campagnes !... jusqu'à ce que des milliers des tiens soient tués, et que le fleuve les roule dans la vaste mer ; jusqu'à ce que ta chair soit la proie des poissons de la mer, des oiseaux du ciel et des bêtes féroces de la terre. »

de flûte un jeune esclave qui chantait et déclamait pour lui ; quant à lui, il faisait les gestes.

Je doute que les Romains de notre époque soient d'aussi bonne composition que les contemporains d'Atticus Regulus et de Clodius Pulcher, devant lesquels mimait Livius Andronicus.

Livius Andronicus joua ainsi, après les avoir traduites, de vieilles tragédies grecques ; un Ajax, une Hélène, un Egyste, une Hermione, un Persée, une Io, un Achille, un Cheval de Troie. Il a fait une comédie, intitulée *Le Poignard*, où se trouve ce vers, sur la simplicité duquel s'extasiait Orbilius :

Source des puces ou des punaises ou des poux, réponds-moi.

De plus, il essaya de traduire l'*Odyssée* d'Homère. Je dois dire qu'il avait fait de grands efforts pour rester fidèle au texte original, et il était aidé dans ses efforts par le vers saturnien, admirablement choisi pour se plier aux exigences de l'hexamètre grec.

Cicéron, au reste, était loin de mépriser le vieux tragique. « Il me semble, quand je le lis, disait-il, voir une de ces statues de dieux et de héros sculptées par Dédale, qui, tout en laissant à désirer pour la vie et pour le dessin, ont cependant un grand caractère et une suprême majesté. »

Mais, grands dieux ! qu'il y a loin de tout cela aux vers de mon bon Virgile et aux tragédies de mon cher Varius.

Son *Thyeste* surtout, que l'on s'est obstiné à attribuer à Virgile, tant il a fait parler une mélodieuse langue au fils de Pélops.

Quant à Naevius, c'est autre chose, et il y a du vrai dans ce que j'ai dit de lui : « Naevius n'est point resté dans nos mains, mais il est resté dans notre mémoire. »

La raillerie, si le lecteur le veut, peut devenir un éloge, car Naevius n'est pas un traducteur, c'est un poète romain, de la vraie famille des poètes. Lui, comme Tyrtée, fut poète et soldat. Il chanta Regulus, sous les ordres duquel il avait servi.

C'était surtout un poète satirique dévoué au peuple.

Il dit des Metellus, auxquels il reprochait leur incapacité, qu'il traitait de parvenus, qu'il proclamait un des fléaux de la patrie :

C'est le destin qui fait à Rome les Metellus consuls.

Vers auquel les Metellus répondirent par un vers qui n'avait pas plus de double sens que l'attaque :

Dabunt malum Metelli Naevio poetae¹.

Et ils lui tinrent parole, ces bons Metellus. Naevius, livré aux tribunaux pour chants diffamatoires, fut condamné à une prison fort dure, où Plaute nous le montre la tête appuyée sur son menton, flanqué de deux gardes qui ne le quittent ni jour ni nuit, et d'où il ne sortit que pour recommencer ses attaques.

Cette fois, il fut exilé et se retira à Utique, où il mourut, comme ce même Scipion mourut à Litterne.

Scipion en disant : « Ingrate patrie ! tu n'auras pas mes os. »

Naevius en écrivant : « S'il était permis aux immortels de pleurer les mortels, les muses² pleureraient le poète. Oui, depuis qu'il est enfermé dans le trésor de l'avare Orcus, on ne sait plus à Rome parler la langue latine. »

N'oublions pas que c'est Naevius qui a introduit dans la tragédie et dans la comédie le vers dramatique, le vers trimètre ou senaire, le vers *né pour l'action*, comme je l'ai dit le premier, rendant cette justice à Naevius.

Livius s'était contenté de transporter la comédie grecque sur le théâtre romain. Naevius y créa la comédie latine.

On se rappelle que les farces grossières, nommées atellanes, étaient étrusques.

La comédie de Livius n'était que la comédie à manteau.

La comédie de Naevius est la comédie à tige.

Cicéron a dit de l'époque où Naevius écrivait : « Le siècle où l'on parlait vraiment latin. »

1. Les Metellus rendront le mal au poète Naevius.

2. Naevius se sert du vieux nom *Camēnae*.

Et le grand orateur nomme Plaute et Naevius et dit de la langue qu'ils parlaient : « C'est la diction urbaine, c'est le latin de la source, c'est l'idiome national. »

Après lui vient Ennius, découvert en Sardaigne par Caton, qui va le chercher dans les derniers rangs de l'armée, qui l'amène à Rome et en fait un citoyen romain ; Ennius qui fit pour le tombeau de Scipion cette épitaphe, moins connue que celle que nous avons citée et que Scipion fit lui-même : « Ici est enfermé un homme que nul, ni citoyen, ni ennemi, n'a pu payer dignement de ses exploits. »

C'est lui aussi qui a dit dans ses hexamètres, dont chacun est suivi d'un pentamètre, toujours parlant du même Scipion, ou plutôt faisant parler Scipion lui-même : « Depuis le lieu où le soleil se lève par-delà les marais Méotides, il n'est personne qui puisse égaler ses exploits aux miens ; et s'il est permis à un mortel quelconque de monter dans les régions qu'habitent les dieux, c'est pour moi seul qu'est ouverte la vaste porte du ciel. »

Il faudrait être fou pour contester la majesté et la grandeur de ces vers. Aussi les Scipions reconnaissans se pressèrent-ils dans leur sépulture pour faire une place à Ennius.

Comme Livius Andronicus, Ennius était de race grecque, de Rudiae en Calabre. Il le dit lui-même : « Je suis Romain, moi qui autrefois fut Rudien. »

Il avait déjà trente-cinq ans, c'est-à-dire était déjà un poète, quand il rencontra Caton. Il mourut à Rome l'an 585 ; il eut le bonheur de jouir de son vivant d'une réputation immense, incontestée alors, mais à son propre point de vue contestable aujourd'hui. Pythagoricien de religion, il prétendait avoir hérité l'âme d'Homère ; c'était un lourd héritage et qui demandait à l'héritier une nouvelle *Iliade*, une *Odyssée* nouvelle.

Ennius ne disant pas de lui-même qu'il a l'âme d'Homère, et surtout les critiques qui savent aussi bien que moi qu'il n'en est rien ne le répétant pas, je me contenterai d'admirer Ennius ; mais on le compare à ce qu'il y a de plus grand au monde, je le dis-

cute. On l'élève pour le laisser retomber sur notre tête, à Virgile, à Varius et à moi. Comme Polydamas, j'étends les bras et je soutiens le poids avec lequel on veut nous écraser.

Pour lui, ni Livius, ni Naevius n'existent. Nul avant celui-ci – c'est de lui qu'il parle – n'avait franchi les rochers des Muses, nul n'était curieux de style.

Cicéron a dit de lui : « Ennius, au terme de la vie, à l'âge de soixante-dix ans, supportait des choses que les hommes regardent comme bien lourdes, la vieillesse et la pauvreté. On eût dit même qu'il était heureux. »

Sans doute qu'il était heureux. On est toujours heureux quand on croit être arrivé si haut qu'on a dépassé tous les poètes morts et qu'aucun des poètes à venir ne vous dépassera.

Fût-il vieux et fût-il pauvre, c'est un homme heureux que celui qui a célébré les hauts faits de vos pères. Que personne ne m'honore avec des larmes ou ne se lamente à mes funérailles. Pourquoi ? Parce que je vole tout vivant de bouche en bouche parmi les hommes.

Au reste, Cicéron était un grand admirateur d'Ennius ; sa prose est toute hérissée, je ne trouve pas de mot plus juste pour rendre ma pensée, des vers du vieux poète, mais disons vite qu'il n'a connu aucun de nos poètes contemporains, excepté Catulle et Lucrèce ; il n'a connu ni Virgile, ni Varius, et, après eux, dirai-je, ni moi.

Lucrèce a dit de l'auteur ou plutôt du traducteur de l'*Andromaque*, de la *Médée*, de l'*Hécube* : « C'est Ennius qui le premier a rapporté du brillant Hélicon une couronne dont le feuillage ne se flétrira point ; mais lui non plus, qui mourait deux ans après que Virgile avait pris la robe virile, lui non plus ne connaissait pas les poètes du règne d'Auguste. »

Quant à Virgile, à qui l'on reprochait d'imiter le protégé de Caton, on sait sa réponse : « Je ramasse l'or que je trouve dans le fumier d'Ennius. »

Tout au contraire de Naevius, Ennius, quoi qu'on en ait dit,

est non pas un poète latin, mais un imitateur des poètes grecs ; toutes ses tragédies, et nous en avons plus de vingt, sont empruntées aux classiques grecs et particulièrement à Euripide. L'emprunt est même tel que ce n'est point une imitation, mais une traduction. Or, disons-le, Ennius était mieux qu'un traducteur vulgaire. Son vers iambique, trimètre, est net et bien coupé. Euripide et Eschyle, transportés sur notre scène, y parlent un langage qu'eux-mêmes ne désavoueraient point. Aussi ce qu'on l'on applaudit surtout dans Ennius, c'est la forme, c'est le mètre, c'est le vers, c'est enfin ce qui appartient à Ennius.

Pourquoi nous l'a-t-on tant vanté ? nous l'eussions vanté nous-mêmes, et il n'y eut pas perdu.

Quant à la satire, c'est à tort que l'on a dit qu'Ennius en fut l'inventeur.

Qu'étaient-ce donc que les atellanes, si ce n'était de la satire ? Seulement, Ennius lui donna un caractère particulier, une forme plus savante et mieux déterminée. Au reste, sous ce rapport, il n'avait pas de lui une idée moindre qu'en tragédie et en comédie.

« Salut, se dit-il à lui-même ; salut, poète Ennius, toi qui lanças aux mortels tes vers enflammés jusque dans la moelle de leurs os. »

Après ces poètes, non-seulement dramatiques, mais lyriques et satiriques, viennent les poètes purement comiques, Plaute, Cecilius, Térence, avec lesquels nous n'avons rien à faire, Virgile et moi, et avec lesquels nous laisserons se débattre notre ami Lucius Varius, qui est bien de taille à leur tenir tête.

Je dirai seulement un mot d'Atta. J'aurais dû n'en point parler. J'en ai parlé ; c'est à moi d'en porter la peine.

J'ai dit de lui : « Si je parais douter que le drame d'Atta marche droit ou non, à travers les fleurs et le safran. » Quelle effronterie ! vont s'écrier tous les vieux. Quoi ! dénigrer ce que représentent le grave Esope et le savant Roscius. À leur sens, il n'y a de bon que ce qui a plu autrefois, et ils rougiraient d'oublier dans leur vieillesse ce qu'ils ont appris sans barbe au menton.

N'attachons pas à ces vers plus d'importance qu'ils n'en méritent. Atta, en vieille langue latine, veut dire *boiteux*, et Atta boitait en effet. J'ai cédé au plaisir de faire un mauvais jeu de mots, comme j'en ai fait un sur moi-même à propos de Flaccus.

Qu'on me pardonne. Hélas ! je dirai, comme je disais à maître Orbilius, quand j'avais commis une faute quelconque et qu'il me menaçait de son martinet ou de sa férule :

— Cela ne m'arrivera plus.

Quant à Lucilius, j'en ai dit dans mes *Satires* tout ce que j'avais à en dire, et ce n'est point la peine de revenir sur mon jugement.

Et maintenant, à partir d'Ennius, pourquoi cette grande lacune parmi les poètes ?

Pourquoi cette chute de la tragédie et cette exaltation de la comédie ?

Pourquoi, à part son mérite, cette exaltation de Térence, qui mourut l'an 596 de Rome ?

Est-ce parce qu'il a fait le plus beau vers qui ait jamais été fait peut-être :

Homo sum, homini nil a me alienum puto.

Non, c'est que les hommes d'action vont succéder aux poètes. C'est que, six ans après sa mort, Tiberius Gracchus se fait élire tribun ; c'est que, deux ans après sa mort, Marius est né ; c'est que, dix-neuf ans après Marius, Sylla va naître.

Alors s'ouvrira la grande période des guerres civiles, où les ambitions, les orateurs, les aventuriers remplaceront les poètes.

Les poètes qui suivront Ennius, Plaute, Térence – nous en avons déjà nommé quelques-uns –, ce sont Tiberius Gracchus, Caius Gracchus, Marius, Sylla, Pompée, Catilina, César, Caton, Cicéron, Antoine, poètes terribles qui écrivent sur les places publiques et sur les champs de bataille la sanglante épopée du glaive, et qui font naître dans le cœur de leurs concitoyens tant d'émotions réelles qu'ils leur ôtent le goût des émotions factices.

Ainsi, dans ce grand intervalle de près d'un siècle, deux poètes :

Lucrèce, né l'an six cent cinquante-huit de Rome ;

Catulle, né l'an six cent soixante-huit.

Mais aussi, voyez : dès qu'Auguste a fermé le temple de Janus, les poètes reparaissent. Vous voyez naître Virgile, Varius, Ovide, Tibulle, Properce – et moi.

Sans compter Moevius et Bavius.

XI

POMPÉE ET SA FEMME. — INTÉRÊT QUE ROME PREND À LA SANTÉ DE JULIA. — POMPÉE PROMET DES JEUX DONT VÉNUS VICTORIEUSE N'EST QUE LE PRÉTEXTE. — LEUR VÉRITABLE CAUSE. — JE CONCOURS POUR OBTENIR UNE PLACE RÉSERVÉE DANS LE CIRQUE. — MES PREMIERS VERS LATINS. — ORBILIUS ME PROCLAME LE PREMIER DE L'ÉCOLE. — PROCESSION DES JEUX. — PLACE QUE J'Y OCCUPE. — LE GRAND CIRQUE. — ENTRÉE DE POMPÉE ET DE JULIA. — POURQUOI ROME PORTAIT UN SI GRAND INTÉRÊT À JULIA.

J'ai raconté la profonde tendresse que, malgré ses cinquante ans, Pompée, que l'on commençait à appeler le Grand, avait pour sa jeune femme, fille de César.

Julia, de son côté, malgré ses vingt ans, aimait beaucoup son mari, et cela s'explique : je tiens de la courtisane Flora, qui avait connu Pompée, que la gravité du grand général n'avait rien d'austère, et qu'il y avait au contraire dans sa conversation un charme tout particulier.

Nommé, comme nous l'avons dit, seul consul, et obligé, pour l'approvisionnement de Rome, de parcourir toute l'Italie, il emmena sa femme avec lui et la montra aux populations comme la déesse de la Paix.

Un accident qui lui était arrivé, et qui avait failli lui coûter la vie, la lui avait rendue encore plus chère.

Dans cette rencontre où Pompée avait été attaqué par Clodius et où Cicéron avait été blessé, Pompée, en se portant au secours de Quintus, avait eu son manteau tout taché du sang de son ami.

Il rentra chez lui sans songer à changer de manteau ; sa jeune femme, en voyant ce sang, le crut blessé ; elle s'évanouit.

À son retour à la vie, elle fut rassurée, mais le coup était porté, sinon à elle, du moins à l'enfant dont elle était enceinte.

Julia fit une fausse couche.

Quoiqu'il eût à ce moment deux fils, et que ces deux fils eussent, l'un vingt-six ans, et l'autre vingt-quatre, il n'en éprouva pas moins une grande douleur de la perte de l'enfant, nous ne dirons pas de sa vieillesse, mais qui lui eût fait oublier qu'il devenait vieux.

Rome, chose étrange, au milieu de ses troubles civils, au milieu de sa corruption générale, Rome avait pris part à cet petit drame domestique.

Mais le deuil se changea en joie. Pompée annonça aux cliens du mont Albin que Julia était enceinte.

Et, en même temps, il annonça qu'il allait donner des jeux.

Par contrecoup, Pupilius Orbilius, notre pédagogue, nous fit connaître qu'il avait obtenu de l'édile curule présidant les jeux douze places réservées qu'il était autorisé à donner aux douze écoliers dont il serait le plus satisfait au jour des jeux.

Une grande composition nous fut donnée : c'était la traduction en latin des adieux d'Andromaque et d'Hector. J'eus l'idée de la faire en vers latins au lieu de la faire en prose.

Ce furent les premiers vers qui sortirent de ma plume, et c'est peut-être le succès qu'ils obtinrent qui décida de ma vocation de poète.

Grâce à ma traduction en vers, je fus non-seulement classé parmi les douze privilégiés, mais encore nommé par maître Orbilius le premier des douze.

Pompée avait pris pour prétexte la dédicace de Vénus victorieuse.

Les jeux étaient des chasses de bêtes et devaient avoir lieu dans le grand cirque.

Le grand cirque est situé dans la vallée Murcia, qui s'étend entre l'Aventin et le Palatin. Il forme la limite du champ de Mars. Autrefois, toute la région, appelée depuis Flaminienne, n'était qu'une vaste prairie où l'on élevait des chevaux et qui, à cause des exercices auxquels se livraient les jeunes Romains, a été nommé le *champ de Mars*. Quand Rome fit craquer sa ceinture

de murailles, le champ Sacré demeura longtemps intact. Cependant, vers l'an 425 de Rome, quelques monumens commencèrent à y croître. Le sixième siècle en augmenta le nombre ; enfin, le septième en fit un magnifique quartier qui chaque jour s'embellit encore.

Revenons au grand cirque.

Cette magnifique bâtisse s'élève sur la même place que Tarquin le premier fit enclore de charpentes dans le but d'y donner des jeux plus tard. Il fut bâti en pierre, sans que les plus savans archéologues puissent fixer de nos jours une date précise à son érection. Jules César, pour les jeux de son édilat, le haussa d'un étage, et, de nos jours, l'empereur en a fait un des plus splendides monumens de Rome.

Il a deux mille cinq cents pieds de long sur trois cents de large.

À l'orient, il se termine par un hémicycle. À l'occident, c'est-à-dire vers le mont Janicule, il est coupé droit ; ses murailles sont des portiques superposés. Nous avons dit que les portiques inférieurs étaient des tavernes ou popines, des boutiques de barbiers, etc.

Un certain nombre de ces arcades est réservé pour servir d'entrée au monument. On pouvait y tenir 300 000 personnes.

Le cirque, dans les deux tiers de sa longueur, est coupé par une muraille de brique large de douze pieds, haute de quatre.

À l'extrémité s'élèvent trois colonnes sur une seule base, que les chevaux et les chars doivent tourner avec la plus grande précaution. Ce sont les bornes, *metae*.

Une ligne blanche marquait la limite de la course. C'est ce qui me fait dire, dans le dernier vers de ma seizième épître à Quinctius :

Moriar : mors ultima linea rerum est¹.

Quand on résolut de faire du cirque une arène non-seulement

1. « ... Je mourrai : la mort est la dernière limite des choses. »

pour la course des chevaux, mais pour les combats et les chasses de bêtes, on y creusa un euripe, c'est-à-dire un canal d'eau vive, large et profond de dix pieds. Ce canal, destiné à sauver les spectateurs des accidens que pourraient causer les bêtes épouvantées ou furieuses, sépare les gradins de l'arène.

Il est en outre muni d'une grille de fer à lances acérées.

Sur la *spina*¹, qui représente l'épine dorsale du monument et qui a reçu son nom de cette ressemblance, sont des statues d'airain doré représentant des dieux et des déesses, avec des autels devant eux. Ces statues y étaient déjà à l'époque dont je parle, mais, ce qui n'y était pas, c'est un magnifique obélisque, monolithe de granit oriental haut de cent vingt pieds que l'auguste empereur a fait venir d'Héliopolis et au sommet duquel brille une flamme dorée, image du soleil auquel il est dédié.

Le monument est tout en pierre de Tibur qui avec le temps prend une si belle nuance de brun roux.

Les meilleures places du cirque sont du côté du mont Aventin, d'abord parce qu'on n'y a pas le soleil de midi dans les yeux, et ensuite parce que derrière le monument, on voit s'élever les magnifiques maisons et les splendides monumens du mont Palatin.

L'inventeur des jeux romains fut Romulus. Il célébra les premiers pour avoir l'occasion d'enlever les Sabines.

Les jeux romains (il va sans dire que les chasses font partie des jeux) commencent toujours par une procession sacrée.

Le jour des jeux venu, la procession, dont faisaient partie les douze élèves du digne Orbilius – je dirai tout à l'heure à quel titre –, partie du Capitole, traversa le Forum dans toute sa longueur, passa devant la basilique Julia, entra dans le Tuscus Véius, longea le forum Boarium et gagna le grand cirque, en se détournant à gauche par la voie Triomphale.

Quoique le trajet, en temps ordinaire, pût se faire en un quart d'heure, la procession y mit près de trois heures. Tout le Forum

1. Épine.

et les rues étaient encombrés de spectateurs. Mais ce qui la retarda surtout, c'est que, l'un des chevaux du char de Minerve ayant cessé de tirer, le conducteur en prit les rênes de la main gauche.

Ce mouvement fut considéré comme de mauvais présage, et la procession, déjà au bout du Forum, remonta au Capitole, où il fallut répéter toutes les cérémonies déjà accomplies.

On regarda cette imprudence du conducteur comme un mauvais présage pour la mère ou pour l'enfant qui étaient la véritable cause des jeux, et, en effet, six mois après, Julia et l'enfant qu'elle portait étaient morts tous deux.

La procession était splendide.

Une centaine d'adolescents de quatorze à quinze ans, tous fils de chevaliers, marchaient à cheval et par escadrons ; cent autres venaient ensuite à pied, par compagnies et par classes ; puis s'avancait l'édile curule, vêtu d'une toge de pourpre brochée d'or drapée sur une tunique brodée et monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs attelés de front. Après lui venaient les grands magistrats et les sénateurs. Il était suivi de musiciens ; c'étaient des flûtistes à flûtes courtes, des citharistes avec des lyres d'ivoire à sept cordes et des joueurs de luth.

Un chorège conduisait chaque cœur, donnait le signal, marquait aux danseurs le pas et la cadence, et la mesure aux musiciens.

Ces danseurs étaient divisés en trois chœurs : le premier d'hommes faits, le second d'impubères, le troisième d'enfants. Ils portaient une tunique d'écarlate serrée avec un ceinturon d'airain, une épée au côté et une petite lance à la main. Leur coiffure consistait en un casque d'airain orné d'aigrettes.

Aux danseurs armés, car nos danses à cette époque étaient encore guerrières, succédait un chœur de satyres exécutant une danse appelée liénie hellénique. Leur costume à eux se composait de peaux de bouc et d'un caleçon. Leurs têtes étaient couvertes de crinières hérissées. Au milieu d'eux roulaient, plutôt qu'ils ne marchaient, d'énormes silènes vêtus de tuniques à longs poils et

de manteaux de fleurs.

Tout cela exécutait des danses grotesques, tandis qu'un bouffon jetait en passant aux spectateurs, quels qu'ils fussent, des railleries et même des injures dont son costume lui assurait l'impunité.

D'autres citharistes et d'autres joueurs de flûte venaient derrière les satyres et les silènes ; ils étaient suivis d'une foule de prêtres de toutes sortes de dieux portant des coffrets destinés à recevoir les offrandes et des cassolettes d'or et d'argent où fumaient de l'encens et des aromates.

Alors, au milieu de la fumée et des parfums, paraissaient les statues des dieux, escortées par les quatre collèges de pontifes. Outre les douze grands dieux, il y avait les dieux et les déesses dont ceux-ci tirent leur origine. Au milieu de cette troupe d'immortels, on distinguait Jupiter, Junon, Minerve s'élevant sur des chars incrustés d'argent et d'ivoire, tirés par quatre chevaux. Ces chevaux étaient conduits par des patrimés, jeunes patriciens vêtus de toges peintes et portant sur la tête une couronne de chêne entremêlée de perles.

Les autres dieux étaient portés dans des litières fermées ou à l'épaule sur de simples brancards.

La procession entra dans le cirque par la porte occidentale, c'est-à-dire du côté de l'eau, et fit le tour de la spina.

À part les postes réservés, c'est-à-dire un millier de places à peine, le cirque était déjà encombré de monde. Notre arrivée établit à l'instant même le calme dans l'immense cohue, et l'on n'entendait plus, au milieu des flots d'harmonie qui semblaient rouler dans la vallée Murcia comme un affluent du Tibre, que les applaudissemens partiels donnés par les corps des métiers aux divinités protectrices de leurs professions, quand ces divinités passaient devant eux. La Victoire seule, avec les ailes étendues pour s'élancer de Rome sur le monde, avait le privilège d'être applaudie de tous.

Le tour du cirque achevé, on rangea les statues des grands

dieux devant le *pulvinar* qui s'élève derrière la seconde rangée des gradins de gauche. Celles des autres dieux furent placées sur la *spina* ; puis l'édile présidant les jeux, les prêtres, les consuls, les sénateurs et nous-mêmes prîmes les places qui nous étaient réservées.

Les chasses allaient commencer. Une trompette donna le signal de la sortie des animaux enfermés dans les carcères, c'est-à-dire dans les endroits où d'ordinaire, dans les courses de chars, on met les chars et les chevaux.

Les chasses, devenues fort à la mode aujourd'hui que l'Afrique conquise offre aux triomphateurs mêmes toutes sortes d'animaux féroces, ne datent pas, comme les grands jeux, du temps de Romulus, mais ont pris naissance par un accident.

Vers l'an 500 de Rome, au milieu de la grande guerre de Rome et de Carthage, on avait pris sur les Carthaginois cent quarante-deux éléphants.

À cette époque, Rome était pauvre ; ce surcroît de bouches inutiles lui parut lourd ; elle condamna à mort les cent quarante-deux animaux, et les édiles résolurent d'en faire un spectacle pour le peuple.

Conduits au grand cirque, ils y furent tués à coups de flèches et de javelots.

Les Romains avaient pris goût à ce spectacle. Les pères racontaient à leurs fils ce qu'ils avaient vu, les vieillards aux petits-enfants.

Scipion Nasica et Lentulus résolurent de donner une fête dans le genre de celle que le peuple avait tant de regrets de ne pas voir se renouveler.

Ils firent combattre dans le cirque soixante-trois panthères d'Afrique et quarante autres animaux, tant ours qu'éléphants.

Il paraît que deux panthères, l'une mâle et l'autre femelle, s'étaient échappées et produisirent de grands ravages, car un sénatus-consulte, postérieur de quelque temps à cette époque, défend d'amener des panthères en Italie. L'édit eut force pendant

un siècle environ.

Mais, vers l'an 670, Cneius Aufidius posa devant le peuple la question de rappel de ce sénatus-consulte, et le peuple le brisa.

Il s'agissait de varier.

Scaurus fit transporter à Rome, au moment des jeux de son édilité, un hippopotame et cinq crocodiles, pour lesquels il fit exprès creuser un bassin qu'il remplit d'eau.

Puis, le sénatus-consulte relatif aux panthères anéanti, il donna d'autres jeux, et l'on égorga cent cinquante de ces animaux.

Clodius Pulcher, un des ancêtres de ce Clodius dont j'ai raconté les folies et la mort, fit le premier non plus tuer, mais combattre des éléphants dans le cirque.

Vingt ans après, Lucius et Marcus Lucullus lâchèrent au milieu des éléphants une cinquantaine de taureaux.

Sylla, préteur, donna une chasse de cent vingt lions à crinière.

Un simple citoyen nommé P. Servilius se fit une réputation par un spectacle de ce genre où l'on tua trois cents ours et autant de panthères et de léopards.

Lorsqu'on me dit que, dans les chasses auxquelles j'allais assister, dix-huit éléphants, six rhinocéros, cent panthères et deux cents lions à crinière devaient être mis à mort, ma première question fut de demander comment on pouvait se procurer un pareil nombre d'animaux.

La réponse fut bien simple : un impôt est mis en nature par le gouvernement romain sur les gouverneurs des provinces lointaines. Ceux-ci obligent en conséquence leurs administrés à faire des battues fort dangereuses, attendu que les chasseurs ne peuvent se servir de leurs armes, mais seulement de filets et de claies. Qu'importe que le sang des hommes coule, pourvu que celui des bêtes soit respecté ! Il y aura toujours trop d'hommes, pense-t-on, il n'y aura jamais assez d'animaux.

Le produit de ces battues s'expédie à Rome dans des cages de fer.

Tout cela est su de tout le monde aujourd'hui, mais si ce que

j'écris survit à notre époque et par hasard traverse les siècles, il viendra un temps où l'on se fera sur notre Rome contemporaine des questions auxquelles répondront les détails que je viens de donner.

Au moment où la trompette sonna, Pompée parut dans une loge préparée pour lui au-dessus des carcères. Il tenait par la main sa jeune femme Julie, type distingué de la famille Julia, et qu'on reconnaissait pour la fille de César à ses beaux yeux pleins de flammes et à sa peau blanche et fine comme la soie de l'Inde.

Pompée était accompagné de nombreux cliens qui prirent place, les plus favorisés dans sa loge, les autres autour d'elle.

À sa vue, et surtout à la vue de Julia, des applaudissemens universels éclatèrent.

C'est qu'en effet jamais on ne s'occupait tant de César que quand il n'était pas à Rome. Les nouvelles qui arrivaient des Gaules et qui, chaque fois qu'elles arrivaient, annonçaient quelque exploit gigantesque accompli comme par un héros de l'Antiquité ; des victoires sur les Belges, jusque-là invaincus ; une descente dans cette Bretagne jusqu'à lui à peu près ignorée ; des marches où il faisait cent milles par jour ; des rencontres où il combattait lui-même comme un soldat ; des victoires où il soumettait dix peuples en une seule bataille : tout cela, à travers les nuages de la perspective et les vapeurs de l'éloignement, effaçait Pompée visible aux yeux de tous, de même que la lune apparaît plus grande et plus rouge quand elle s'élève à l'horizon lointain que lorsque, arrivée à son zénith, elle plane majestueusement au-dessus de notre tête.

XII

DESCRIPTION D'UNE CHASSE. — DAIMS, CERFS ET MOLOSSES. — RHINOCÉROS ET LIONS. — ÉLÉPHANS, PANTHÈRES ET LÉOPARDS. — COMBAT DE VINGT ÉLÉPHANS CONTRE VINGT CONDAMNÉS À MORT ET DEUX CENTS GÉTULES. — EFFROYABLE CONSOMMATION QUE POMPÉE ET CÉSAR FAISAIENT DE BÊTES FÉROCES. — COMBIEN L'EMPEREUR AUGUSTE EN FIT TUER DANS SA VIE.

Les applaudissemens soulevés par l'arrivée de Pompée et de Julia avaient interrompu la fanfare. Les applaudissemens finis, la fanfare recommença.

Les premiers animaux qui entrèrent dans le cirque furent douze daims et douze cerfs. Ils s'étaient précipités tout effarés dans l'espace libre ; mais, aux cris poussés par trois cent mille voix qui accueillaient leur entrée, ils s'arrêtèrent tout tremblans, regardant autour d'eux et tournant gracieusement leurs têtes chargées de leurs magnifiques ramures.

Pendant ce temps, on entendait dans une espèce de niche attenante aux carcères les aboiemens d'une centaine de chiens molosses. À chacun de ces aboiemens, cerfs et daims frissonnaient comme s'ils eussent compris que ces aboiemens leur révélaient leurs véritables adversaires.

On ouvrit les niches ; le meute affamée apparut, l'œil sanglant, la lèvre retroussée, le nez au vent.

Les chiens semblèrent douter un instant qu'une si magnifique proie leur fût livrée. Mais tout à coup, tous ensemble, d'un seul élan, ils bondirent à la poursuite des daims et des cerfs.

Ce fut vraiment un magnifique spectacle à voir que celui de ces beaux animaux effarouchés qui, pleins de force et de souplesse, reposés et bien nourris depuis plusieurs jours, s'élancèrent de leur côté pour échapper à leurs ennemis.

La longueur du cirque paraissait d'abord leur en offrir les

moyens. À peine les pieds légers de la bande fugitive laissaient-ils leur trace sur le sable dont on avait semé l'arène. Mais, pour être plus lente, la poursuite des chiens n'en était pas moins sûre. Au bout d'un quart d'heure, ces bonds gigantesques et pleins de souplesse par lesquels cerfs et daims avaient débuté commençaient à se ralentir.

De leur côté, les chiens, avec un admirable instinct, s'aperçurent que, s'ils se contentaient de suivre les animaux qui, comme dans les courses de chars, tournaient autour des bornes et longeaient la *spina*, la course pourrait durer tout un jour ; de sorte que, tandis que le gros de la meute continuait de poursuivre la piste, quelques molosses mieux avisés bondirent sur la *spina*, et de la *spina* au milieu du troupeau de daims et de cerfs, qui se croyaient garantis par l'avance qu'ils avaient sur les chiens.

Dès lors, le désordre se mit parmi les pauvres bêtes. Les uns continuèrent leur course, les autres revinrent sur leurs pas, comme pour se jeter d'elles-mêmes dans la gueule des molosses. Quelques-unes s'élancèrent dans l'euripe et tentèrent de bondir par-dessus la grille, mais les spectateurs les effrayèrent en agitant leurs toges, et la boucherie commença.

Ce fut alors qu'on put voir que, dans les animaux ainsi que chez les hommes, la nature a mis des caractères différens. Les uns ne songèrent plus qu'à fuir, tandis que d'autres essayèrent de se défendre.

La majeure partie crut trouver un refuge dans le ruisseau qui faisait le tour du cirque.

Au bout d'une demi-heure, l'arène était jonchée de cadavres de cerfs et de daims. Au milieu d'eux gisaient quelques chiens tués raides, tandis que d'autres piétinaient sur leurs entrailles traînantes, et que l'eau de l'euripe bouillonnait dans une dernière lutte entre ceux des cerfs et des daims qui étaient allés y chercher refuge et leurs ennemis.

On enleva les cadavres des daims et des cerfs sur des traîneaux ; tout ce qu'il y avait de chiens vivans et pouvant se

mouvoir encore les suivit en hurlant et en demandant la curée.

Cent esclaves parurent à la fois et passèrent des râteaux sur le sable, qui, à part quelques taches de sang, reprit bientôt sa teinte et son niveau.

Les esclaves n'étaient pas encore sortis du cirque, qu'on y lâcha une douzaine de lièvres et quatre lions.

Le peuple romain se plaît à ces oppositions de la force et de la faiblesse, de la terreur et du courage.

Les lions entrèrent en bondissant, mais l'un d'eux s'assit, ouvrit la gueule et fit entendre un si formidable rugissement que beaucoup, qui eussent souri au bruit du tonnerre, frémirent au cri de l'animal.

Les lions n'eurent pas même besoin de poursuivre les lièvres. Ceux-ci s'arrêtèrent tout frémissants. De leur côté, comme si une pareille proie était indigne d'eux, les lions se contentèrent de jouer avec eux comme le chat fait avec la souris.

Au milieu de ce jeu, on fit entrer dans le cirque quatre rhinocéros à la couleur de buis. Les plis de leur lourde peau les couvraient d'une cuirasse presque aussi dure et aussi impénétrable que la carapace d'une tortue.

Au premier abord, ces animaux paraissaient stupides : leurs jambes courtes, leur ventre traînant jusqu'à terre, leur œil morne ne donnaient pas de grandes garanties aux spectateurs ; aussi commença-t-on par les huer, ce qui parut leur être parfaitement indifférent.

Mais quand, en les apercevant, les lions commencèrent à rugir, quand, en aspirant l'air, les rhinocéros commencèrent à sentir les lions, la physionomie de ces lourdes masses changea visiblement.

Les rhinocéros levèrent la tête, poussèrent un cri éclatant comme celui d'une trompette de cuivre qui, sans modulation aucune, jetterait un seul son métallique et strident, puis, avec leurs pieds de devant, ils firent jaillir la poussière autour d'eux.

De leur côté, les lions semblaient s'exciter à la lutte en se

fouettant les flancs de leur queue et en poussant des rauquemens qui ne ressemblaient à aucun bruit humain.

On comprenait bien que ces rugissemens, entendus dans le désert, disent au désert : « Je suis ton roi. »

Tout à coup, un des rhinocéros fit sur lui-même un bond dont on n'aurait jamais cru une pareille masse capable, puis, labourant le sol avec sa corne, il chargea le lion.

Le lion qu'attaquait le rhinocéros était justement celui qui s'était assis et qui, ouvrant sa large gueule, avait poussé un si terrible rugissement.

Comme s'il eût besoin, avant de commencer le combat, de mieux reconnaître l'ennemi auquel il avait affaire, il attendit que le rhinocéros fût tout près de lui, lui posa la patte sur la tête, et, se faisant de cette tête un point d'appui, il bondit avec une admirable légèreté par-dessus son corps, et alla retomber à quinze pas avant lui.

Le rhinocéros, ne sachant pas ce qu'était devenu son ennemi, se retourna pour le chercher et l'aperçut qui l'attendait en se tenant sur la défensive.

Il fonça de nouveau sur lui.

Avec la légèreté d'un chat, le lion sauta sur la *spina*, mais à peine l'eut-il touchée, que, d'un second bond, il se lança sur le rhinocéros, lui retomba sur le dos, enfonçant griffes et dents au plus profond de l'épais manteau de cuir devenu une cuirasse impuissante.

L'animal essaya de secouer, mais inutilement, son terrible adversaire. Il fit quelques pas pour le fuir ; le lion resta cramponné à sa proie. Alors, pour dernière ressource, il se laissa tomber et se roula, comme fait un âne qui s'ébaudit.

On entendit craquer les os du lion sous le poids énorme. Le rhinocéros lui avait écrasé la poitrine ; mais quand le vainqueur voulut se relever, les forces lui manquèrent. Griffes et dents avaient pénétré jusqu'aux sources de la vie, et les deux combattans restèrent couchés l'un près de l'autre.

Au bout de dix minutes, les trois autres rhinocéros étaient morts, et les deux autres lions éventrés.

Restait un lion blessé, mais d'autant plus dangereux qu'il était blessé.

Un bestiaire entra. C'était un Gaulois d'une taille colossale. Il faisait volontairement ce dangereux métier. Il avait la tête nue, portait pour tout vêtement une légère tunique serrée sur les hanches ; il était armé d'une courte épée et d'un bouclier rond ; sa chaussure était une espèce de bottine laissant à nu la partie inférieure du pied.

En voyant l'homme venir droit à lui, le lion, qui était couché, se releva. On vit alors qu'il perdait son sang par une large blessure que lui avait fait à la poitrine la corne d'un rhinocéros ; mais néanmoins on sentait qu'il restait en lui assez d'existence et de force pour briser les uns après les autres dix de ces atomes qu'un coup de sa queue suffit pour renverser.

Mais si le lion a la force, l'homme a l'adresse. L'animal, d'un coup de sa large patte paré par le bouclier d'airain, jeta l'homme sur un genou ; mais celui-ci, en tombant, enfonça son épée dans la poitrine du lion. La lumière, en se réfléchissant sur la lame du glaive, lança un éclair, mais rapide, à peine saisissable ; la courte épée avait disparu tout entière dans le cœur du lion.

Il ouvrit une gueule pleine de sang, se dressa sur ses pattes de derrière, fit un petit bond de côté, poussa un rugissement et retomba mort.

Le bestiaire se releva ; l'extrémité de la griffe du lion l'avait atteint à l'épaule, mais, quoique douloureuse et grave, la blessure n'était pas mortelle.

Il alla mettre le pied sur le cœur du lion et resta un instant, au bruit des applaudissemens du cirque, dans la pose de l'Hercule vainqueur.

Mais quels que fussent sa force et son courage, on le vit pâlir et chanceler. Les esclaves alors accoururent, et le blessé sortit appuyé sur l'un d'eux, tandis que les autres attelaient aux cada-

vres des animaux morts des chevaux qui les entraînaient tout frissonnans, l'odeur du lion, même mort, les faisant cabrer d'épouvante.

Le cirque évacué et nettoyé, on ouvrit une des carcères, et une trentaine de panthères et de léopards s'élancèrent dans l'arène comme autant de chats gigantesques.

On les laissa d'abord amuser les spectateurs par leurs sauts et leurs bonds, si légers qu'ils ne produisaient aucun bruit. Ces sauts et ces bonds étaient accompagnés d'une espèce de miaulement qui devait, pour ceux qui les voyaient de loin, doubler la ressemblance avec les animaux domestiques dont ils avaient la forme et le pelage.

Mais, au bout d'un instant, on vit entrer par les quatre issues du cirque quatre éléphans portant quatre tours, et dans chacune de ces tours, six hommes habillés avec de magnifiques costumes persans.

Deux étaient armés d'arcs et portaient à la ceinture un carquois, dans chacun desquels étaient vingt-quatre flèches.

Deux étaient armés d'épieux à pointes d'argent, magnificence inconnue jusqu'alors, et que César devait surpasser en donnant à ses gladiateurs et à ses bestiaires des épieux d'argent massif.

Enfin, les deux derniers étaient armés à la fois d'une lance et de deux javelots.

Ces deux javelots étaient à leur portée, attachés à la tour.

À la vue de ces colosses, les panthères et les léopards s'écrasèrent comme s'ils espéraient se dérober à la vue des hommes et des animaux ; mais, tout immobiles qu'étaient leurs corps, les yeux lançaient des flammes et les queues balayaient le sable.

Tout à coup, l'une des panthères poussa un cri de douleur et fit un bond.

Une flèche venait de lui traverser la gorge.

Ce fut le signal aux archers de faire tomber leur pluie de flèches sur les panthères et les léopards.

Alors commença la lutte véritable.

Les panthères et les léopards, voyant d'où venait l'attaque, y répondirent et commencèrent à s'élancer contre les éléphants, qui ne faisaient qu'un pour eux avec les ennemis qu'ils portaient.

Mais là se trouvait une double défense :

L'intelligence de l'homme et la force de l'animal.

D'abord, léopards et panthères s'élancèrent sur les éléphants sans s'inquiéter des endroits où ils s'abattaient. Mais les quatre griffes et les dents avaient beau entrer dans le corps du colosse, s'ils s'étaient abattus à la portée de la trompe de l'animal, celui-ci les enveloppait, les arrachait de son corps, les faisait tourner un instant en l'air et les lançait contre le sol.

Si la panthère n'était pas tuée du coup, l'éléphant lui posait le pied sur la tête et la lui écrasait.

Un des éléphants lança ainsi un léopard avec tant de violence qu'il alla tomber au milieu des spectateurs. Par bonheur, la simple pression de la trompe l'avait étouffé.

Lorsque léopards et panthères attaquaient les éléphants par derrière ou sur leurs flancs, les hommes montés dans les tours, et protégés par elles, criblaient les assaillans à coups de flèches, de lances et de javelots.

Atteints de loin ou de près, les panthères et les léopards furent exterminés depuis le premier jusqu'au dernier.

La lice fut évacuée par les vivans ; les cadavres disparurent, entraînés par des chevaux.

Pendant tout le combat, on avait entendu pousser des cris formidables répondant à ceux des éléphants qui combattaient. La chose fut expliquée lorsque, la carcère du milieu ouverte, on en vit sortir une troupe d'éléphants.

Les spectateurs les comptèrent avec des cris de joie : ils étaient vingt.

Du côté opposé s'avancèrent vingt condamnés à mort avec des boucliers ronds et de longues lances.

Puis, derrière eux, parut une troupe de Gétules à cheval, armés de javelots et de flèches.

Une musique terrible annonça et accompagna cette entrée, et l'on put voir l'effet que le bruit des instrumens de guerre produisait sur les éléphans.

Comprenant qu'ils étaient menacés d'un grand danger et que c'était contre eux que s'avançaient ces hommes, ils commencèrent à s'exciter l'un l'autre au combat.

Ceux des condamnés qui voulurent en finir vite avec la vie marchèrent droit à eux et enfoncèrent leurs lances dans ces masses de chair que l'on eût pu croire immobilisées par leur poids, tandis que les Gétules faisaient pleuvoir de loin sur la troupe une grêle de flèches.

Mais comme les flèches les avaient atteints avant que les lances eussent pu les toucher, les éléphans comprirent que leurs vrais ennemis n'étaient pas ceux qui étaient les plus proches.

Ils s'élancèrent donc d'un trot qui dépassait le galop du cheval le plus rapide, rompirent la ligne des condamnés à mort, dont ils renversèrent et écrasèrent quelques-uns en passant, puis, avec le bruit de la foudre, imprimant au sol une trépidation que l'on eût pu prendre pour un tremblement de terre, ils se mirent à la poursuite des Gétules.

Ceux-ci eurent le temps de leur envoyer leur seconde volée de flèches, qui ne firent que redoubler leur irritation ; mais, à l'approche de ces terribles adversaires, quelque effort que fissent leurs cavaliers pour les retenir, les chevaux s'effrayèrent et, se cabrant, hennissant de terreur, tournèrent le dos et prirent la fuite.

En un instant, éléphans, chevaux, Gétules et condamnés à mort ne formèrent plus qu'une terrible mêlée dont à chaque instant on voyait s'échapper quelque cheval sans maître qui, insensé d'effroi, allait se jeter tout fumant dans l'euripe ou se briser le front contre les bornes.

Cette fois, ce n'était plus des panthères et des léopards que les éléphans enlevaient au bout de leurs trompes, balançant dans les airs et brisaient au sol ; c'étaient des hommes et des chevaux.

Un instant il fut impossible de rien distinguer dans la terrible

mêlée que dominaient, comme des vagues plus hautes, les colosses qui, d'assailis, étaient devenus assaillans. Seulement, de temps en temps, comme si ces vagues tumultueuses rentraient dans le sein de la mer, une d'elles s'affaissait et disparaissait au-dessous du niveau mouvant.

Enfin, l'un des éléphants, atteint à l'œil d'un javelot, poussa un cri de douleur et d'effroi qui sembla pour tous les survivans non-seulement un signal de retraite, mais de panique. Huit ou dix de ces colosses encore debout se tirèrent de la mêlée et s'enfuirent vers le pont du cirque par lequel ils étaient entrés, s'acculant à la muraille et levant leurs trompes en l'air comme pour demander grâce et déclarer qu'ils se rendaient.

Jamais champ de bataille, excepté celui d'Héraclée peut-être, ne présenta spectacle pareil à celui qu'offrait le cirque.

Hommes et chevaux étaient écrasés, broyés, troués de blessures effroyables. De leur côté, ceux des éléphants qui étaient morts étaient hérissés d'autant de flèches et de javelots que les pelotes de toilette de nos dames romaines sont hérissées d'épingles.

Tout ce qui restait d'hommes en état de porter une lance ou d'envoyer une flèche se réunit et marcha à l'attaque des gigantesques animaux, dont quelques-uns étaient si cruellement blessés qu'ils étaient obligés de s'appuyer à la muraille pour ne pas tomber.

Mais, à cinquante pas d'eux, les archers s'arrêtèrent et, au hasard, sans viser dans la troupe informe, vidèrent leurs carquois.

Les éléphants poussaient alors des cris qui avaient complètement changé d'expression. Ce n'était plus ces terribles fanfares d'encouragement avec lesquelles ils avaient chargé ; c'étaient des lamentations, des plaintes, des prières aussi compréhensibles que si elles eussent été proférées dans un langage humain. Il y eut plus : comme pour ajouter à l'illusion, quelques-uns, à qui leurs blessures enlevaient la force de se tenir debout sur leurs quatre pieds, tombèrent à genoux et semblèrent implorer la pitié des spectateurs.

Les cris de « Grâce ! » se firent entendre.

Peut-être allait-on, comme pour les gladiateurs, consulter les vestales et les appeler à juger le procès, quand un des éléphants, irrité sans doute par quelques blessures trop nombreuses, s'élança des rangs de ses compagnons et chargea de nouveau condamnés, chevaux et Gétules.

En un instant, il se trouva au milieu de la troupe, broyant avec sa trompe, écrasant avec ses pieds, transperçant avec ses défenses, répondant par des mugissemens terribles aux cris de mort de ses adversaires, de sorte que, la rage des archers et des condamnés à mort étant portée à son comble, ils s'élancèrent contre les autres éléphants, qui se laissèrent égorger comme si, s'étant en effet rendus, ils n'avaient plus droit de se défendre.

Ce massacre, ce carnage, cette boucherie termina la journée. Vingt-cinq hommes et quarante chevaux restèrent sur la place. Pas un des éléphants ne fut épargné.

Pendant deux autres jours encore, les jeux continuèrent.

Tant criminels que soldats ou bestiaires, cent dix hommes furent tués.

Quant aux animaux, on calcula qu'il avait péri cinquante daims ou cerfs, soixante panthères ou léopards, quatre rhinocéros, trente éléphants et deux cents lions à crinière.

On aurait cru avoir atteint, avec ces chiffres, l'apogée de ces sortes de jeux ; mais César, dictateur, donna une chasse de quatre cents lions, et l'empereur, à qui je parlais l'autre jour de ces souvenirs de ma jeunesse, m'assura avoir, dans le cours de sa vie, fait tuer, dans les différens cirques de Rome et dans les différens spectacles qu'il a donnés, environ trois mille cinq cents animaux, dont mille lions au moins.

XIII

DIRECTION DE MES ÉTUDES. — MON ADMIRATION POUR HOMÈRE. — JE SUIS LES COURS DE SYRONUS. — JE FAIS LA CONNAISSANCE DE VARIUS ET DE VIRGILE. — POPULARISATION DE LA LANGUE EN ITALIE. — LE JOUR DE LA TOGE VIRILE. — GRANDE RENOMMÉE DE CÉSAR. — POURQUOI J'AI ATTAQUÉ CATON. — ÉTRANGETÉ DE CATON, SES HABITUDES, SA MANIÈRE DE VOYAGER, LES FUNÉRAILLES DE SON FRÈRE. — IL PASSE SES CENDRES AU TAMIS POUR NE PAS PERDRE L'OR DES ÉTOFFES. — CATON PENDANT LA CONSPIRATION DE CATILINA.

Cependant j'atteignis ma quatorzième année, et grâce à mon entraînement naturel vers les poètes grecs, plus encore qu'à la fêrûle et au martinet d'Orbilius, je commençais à avoir une connaissance assez complète de la littérature grecque.

J'ai dit dans mon épître à Auguste que les plus anciens écrivains de la Grèce étaient aussi les meilleurs, et c'était l'opinion de tout homme qui comme moi a commencé ses études par Homère. Homère a toujours été mon grand poète, et de Préneste j'écrivais à Lollius, vingt ans après avoir quitté l'école :

Mon cher Lollius, tandis que dans Rome vous vous exercez à l'éloquence, j'ai relu à Préneste le chantre de la guerre de Troie¹.

Cependant cette admiration pour le père des poètes ne fut point exclusive. J'étudiai Ménandre, le chef de la nouvelle comédie grecque², mais en même temps les vieux comiques de la Grèce : Eupolis, Cratinus, Aristophane ; les lyriques, que Catulle seul a tenté parfois d'imiter : Alcée, Sapho, Stésichore, Anacréon. En outre, je prenais à part les leçons d'un philosophe épicurien nommé Syronus. Ce fut chez lui que je connus les deux

1. « Trojani belli scriptores, Maximi Lolli,
Dum tu declamas Roma, Prenestae relegi. »

2. « Dicitur Afranii toga convenisse Menandro. »

jeunes gens qui, devenus hommes, furent les amis de toute ma vie, Lucius Varius et Virgilius Maro.

Ils firent d'abord peu d'attention à moi ; j'étais un enfant auprès d'eux : j'allais atteindre ma quinzième année, tandis que Lucius Varius avait vingt-deux ans, était déjà connu par des fragmens de sa tragédie de Thyeste ; Virgile, vingt et un, et avait déjà fait quelques poésies légères.

Mais eux déjà s'étaient voué cette amitié qui dura toute leur vie.

Catulle, qui vieillissait à cette époque, aimait et vantait Varius.

Les conférences chez Syronus se tenaient en grec, car à cette époque déjà le grec était la langue élégante de Rome ; elle était usitée dans tout l'Orient, et notre jeunesse n'avait rien à faire chez les barbares de l'Occident, si ce n'est la guerre. Un seul fait peut faire comprendre combien le goût des Romains pour cette langue s'était répandu rapidement et était devenu universel. Il y avait vingt ans à peu près que les censeurs Domitius Ænobarbus et Lucius Lucinius avaient banni de Rome les grammairiens et les philosophes grecs, parce que, disaient-ils, ils corrompaient la jeunesse par l'art funeste de l'éloquence et de l'argumentation. Le célèbre Rhodien Molo, sous lequel avait étudié César, vint alors à Rome pour réclamer, au nom de ses compatriotes, le remboursement des sommes qu'ils avaient avancées pour la guerre contre Mithridate. Or, l'orateur ne savait pas un mot de la langue latine. Que fit le sénat, devant lequel il venait plaider ?

Il lui permit de plaider en grec, et tout le monde le comprit parfaitement.

Voilà à quoi avait servi la rigueur de Domitius Ænobarbus et de Lucius Licinius.

Ce fut pendant que j'étudiais chez Syronus que vint pour moi l'époque de prendre la robe virile.

Le jour de la robe, ou plutôt de la toge virile, n'arrive qu'une

fois l'an, le 16 des calendes d'avril¹. Ce jour-là, l'enfant qui devient homme dépose sa bulle, qu'il va pendre au cou des lares domestiques, en attendant qu'il quitte sa robe bordée de pourpre comme celle des sénateurs, distinction accordée à l'enfance, et qui indique qu'elle ne doit pas être moins respectée que la plus grande puissance magistrale.

La toga virile est donnée à l'enfant par son père ou par quelque parent délégué par lui ; c'est ce qui est arrivé dans les familles qui ont des chefs occupant de grandes positions dans l'État.

Nous n'avions pas de parens, mais seulement quelques amis ; mon père invita Orbilius et ceux de mes jeunes camarades d'école avec lesquels j'étais le plus lié ; j'invitai de mon côté Varius et Virgile, qui acceptèrent, et je me préparai à cette grande cérémonie.

Dès la veille, j'avais revêtu une tunique entièrement blanche, une régilla, des réseaux couleur de safran, et je m'étais, en signe de bon présage, couché avec le costume.

À la troisième heure du matin, tous les invités étaient réunis chez mon père, où nous prenions un léger repas en attendant le déjeuner que l'on préparait pour notre retour du Capitole.

Rome offre ce jour-là, qui correspond avec les libérales, c'est-à-dire avec les fêtes de Bacchus, un aspect tout particulier. À chaque pas, dans les rues, sur les places, aux angles des carrefours, on trouve des vieilles femmes assises le long des maisons et couronnées de lierre, ayant devant elles un petit réchaud sur lequel elles font cuire des gâteaux couverts de miel blanc ; elles vendent ces gâteaux à ceux qui passent, en criant leur marchandise et en la mettant sous la protection du dieu Bacchus.

Chaque procession de famille qui passe achète de ces gâteaux miellés dont une partie est mangée et dont l'autre est offert au dieu.

La toga virile s'appelle aussi la toga libre. D'où vient ce

1. 17 mars.

nom ? Est-ce de la liberté qu'elle donne à celui qui la revêt ? est-ce du surnom de Bacchus Liber ?

Ce léger repas achevé, nous nous mîmes en route. Je marchais le premier, ayant mon père à ma droite et Orbilius à ma gauche ; Virgile et Varius venaient ensuite ; puis, autour d'eux et derrière eux, le reste des amis de mon père et mes compagnons.

Nous montâmes au Capitole, où ma tunique me fut ôtée, et où je revêtis la toge pure.

Pendant que je changeais de costume, on offrait aux dieux des sacrifices et des actions de grâce.

La cérémonie terminée, nous redescendîmes vers le Forum, où le peuple attendait en grande foule. Cette espèce de présentation signifie qu'à partir du jour où il a revêtu la toge, l'enfant est devenu membre de la grande cité.

Le reste de la journée se passa en divertissemens dont la table occupa la meilleure partie, et Virgile fit des vers pour célébrer cette grande journée.

Il y avait six ans que lui-même, à Mantoue, avait revêtu la robe virile, l'an 700 de Rome, l'année où avait été renouvelé à Lucques le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César.

Varius l'avait prise l'année suivante.

Les Romains partagent la vie en cinq âges dont je venais d'accomplir le premier : la *pueritia*, qui finit à quinze ans ; l'adolescence, qui finit à trente ; la jeunesse, qui finit à quarante-cinq ; la maturité, qui finit à soixante ; la vieillesse, qui finit avec la vie.

Si l'année où Virgile prit la toge pure fut signalée par un grand événement, celle où s'accomplit pour moi la même cérémonie menaçait de ne point rester en arrière.

J'ai déjà dit comment le triumvirat avait perdu l'un de ses membres, Crassus.

J'ai déjà dit, à propos des jeux donnés par Pompée, comment une si grande réception avait été faite à Julia, non point parce qu'elle était la femme de Pompée, mais parce qu'elle était la fille de César.

J'ai déjà dit, enfin, comment César, tout absent qu'il fût, tenait plus de place à Rome que Pompée qui y était présent.

Il y avait surtout un homme qui s'inquiétait de cette renommée de César.

Cet homme, c'était Caton.

On m'a reproché de mon vivant, et très probablement me reprochera-t-on après ma mort, ce que j'ai dit dans mon ode à Asinius Pollion¹.

Je ne me rejeterai point sur les nécessités du vers qui m'auraient imposé l'épithète d'*atrocem*. Je dirai tout simplement que j'ai aimé et admiré Brutus, mais que j'ai admiré Caton sans parvenir à l'aimer jamais.

C'est que, pour moi, l'amour naît de l'amour, et à mon avis Caton n'aima jamais rien, pas même la république ! personne, pas même son frère !

Le cœur de Brutus, au contraire, était un abîme de tendresse.

Peut-être Caton était-il trop vertueux pour notre époque, comme Aristide était trop juste pour la sienne. En ce cas, je m'humilie, je ne suis pas assez vertueux pour avoir compris Caton.

Disons sous quel jour ce grand stoïque m'apparut.

Caton ne faisait rien comme tout le monde.

D'habitude, on sortait dans les rues de Rome avec des souliers et une tunique.

Caton, lui, sortait sans tunique et sans souliers.

La pourpre à la mode était la pourpre de couleur vive. La pourpre n'est même la pourpre qu'à cette condition.

Lui portait la pourpre couleur de rouille.

On eût dit que, vu de devant, de derrière, de près, de loin, il voulait qu'on pût le reconnaître et s'écrier : « C'est Caton ! »

Il est vrai que quand tout le monde prêtait au taux légal, c'est-à-dire à douze pour cent (j'en excepte, bien entendu, ceux qui prêtent à cent pour cent), il est vrai que, quand tout le monde

1 « Je vois l'univers entier soumis, excepté l'âme féroce de Caton. »

prêtait à douze pour cent, lui, tout avare qu'il fût, prêtait pour rien, et même, s'il n'avait pas d'argent, donnait, pour rendre service à un ami, même à un étranger, une terre ou une maison pour que le trésor y prît hypothèque.

La guerre des esclaves éclata. Cépion, frère de Caton, le seul homme que Caton aima, si Caton aimait jamais rien, Cépion, frère de Caton, commandait un corps de mille hommes sous Gellius.

Caton partit comme simple soldat et alla rejoindre son frère.

Il se distingua de telle sorte que Gellius réclama pour lui les honneurs militaires.

Mais Caton refusa, disant qu'il n'avait rien fait qui méritât une pareille distinction ; de sorte que, Caton n'acceptant pas, les autres n'osèrent accepter.

Tout le monde connaît les services que rendent aux candidats sollicitant une charge quelconque les hommes chargés de nommer, et à ceux qui briguent les suffrages les gens auxquels ils s'adressent.

Ces hommes se nomment des nomenclateurs.

Eh bien ! une loi parut qui défendait aux candidats d'avoir des nomenclateurs. Il n'y avait plus de candidature possible. Qui peut connaître de vue, de nom et de vie deux cent mille citoyens romains auxquels il faut adresser des paroles et des flatteries pendant les cinq ou six jours qui précèdent les élections ?

Caton brigua la charge de tribun des soldats.

Il en résulta que Caton seul donna cette humiliation à tous ses rivaux de se conformer en tout point à la loi.

Mais qui avait la mémoire de Caton ? D'ailleurs, la mémoire est un don des dieux dont il ne faut pas plus se prévaloir que d'être beau devant ceux qui sont laids, d'être bien fait devant ceux qui sont bossus ou boiteux.

Caton avait un jarret d'athlète. Étant enfant, il remportait tous les prix de course ; devenu homme, il ne marchait jamais qu'à pied, voyageât-il comme magistrat et au compte de l'État.

Ses amis, ses serviteurs, ceux enfin qui l'accompagnaient à un

titre quelconque marchaient à cheval ; lui les suivait, de quelque pas qu'ils marchassent, se contentant d'appuyer la main sur le garrot du cheval de celui à qui il parlait.

Cela donnait aux barbares chez lesquels voyageait Caton une étrange idée de la grandeur du peuple romain, eux qui voyaient le représentant de ce peuple voyager comme un ouvrier serrurier ou comme un aide maçon qui va quêtant de l'ouvrage.

Voici, au reste, quelle était sa manière de procéder en voyage.

Dès le matin, il envoyait à cheval et en avant son cuisinier et son boulanger à la halte du soir ; si Caton avait dans la ville ou dans le village un ami ou une personne de sa connaissance, il préférait ne pas déranger les magistrats et allait chez cette personne, et, à défaut d'ami et de connaissance, à l'auberge.

Mais il y avait des localités où Caton n'avait ni amis ni connaissances, et où il ne trouvait pas d'auberge.

Alors il fallait bien s'adresser aux magistrats, qui, par billets de logement, étaient obligés de loger Caton.

Il arrivait souvent que les magistrats ne voulussent pas croire l'annonce que leur faisaient les envoyés de Caton de l'arrivée de leur maître, et les traitaient avec mépris, à cause de la politesse avec laquelle ceux-ci leur parlaient, Caton leur ayant défendu de jamais employer ni cris ni menaces.

Alors les envoyés de Caton, sans autres récriminations, se retiraient.

Il résultait de ce défaut d'instance et de cette retraite que Caton, en arrivant, ne trouvait rien de prêt, ce que voyant, Caton s'arrêtait à l'entrée de la ville où ses courriers étaient venus l'attendre, s'asseyait sur ses bagages, et disait :

— Que l'on m'aille chercher les magistrats.

Souvent, les magistrats refusaient de venir, car ils ne pouvaient croire qu'un préteur ou un gouverneur de province employât vis-à-vis d'eux de telles délicatesses.

Alors il allait à eux et se faisait reconnaître.

Les magistrats, convaincus qu'ils avaient bien affaire à Caton,

se confondaient en excuses.

Mais lui se contentait de leur répondre :

— Malheureux ! quittez ces manières dures avec les étrangers, car ce ne sera pas toujours Caton que vous recevrez chez vous ; tâchez donc d'émousser par vos prévenances le pouvoir d'hommes qui ne cherchent qu'un prétexte pour vous enlever de force ce que vous ne leur aurez pas donné de bon gré.

Une fois, entre autres, Caton dut voir, en face de ce qui se faisait pour un simple affranchi, combien sa conduite à lui était en dehors des mœurs du temps.

Caton entraît en Syrie et, selon son habitude, marchait à pied au milieu de ses amis et de ses serviteurs, lorsque, aux alentours d'Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie aux deux bords du chemin. C'étaient, d'un côté de la route, des enfans splendidement parés, de l'autre, des jeunes gens vêtus de longues robes.

À leur tête étaient des hommes habillés de blanc et portant des couronnes.

Cette fois, Caton crut que, quelque indiscretion ayant révélé son arrivée, les magistrats et les habitans d'Antioche lui avaient préparé cette réception.

Il prit son parti des honneurs qu'on s'apprêtait à lui rendre, se consolant en se disant à lui-même qu'il n'avait rien fait pour les provoquer, et il s'avança vers toute cette troupe.

De son côté, un homme tenait à la main une baguette et portait sur sa tête une couronne ; il s'avança vers Caton, et lui adressant la parole :

— Bonhomme, lui dit-il, n'aurais-tu pas rencontré sur ta route l'illustre seigneur Demetrius, et, dans ce cas, pourrais-tu nous dire s'il est loin ou près ?

Caton ignorait complètement ce que c'était que l'illustre seigneur Demetrius.

Il avoua son ignorance.

— Le seigneur Demetrius ! s'écria l'homme à la baguette, au

comble de l'étonnement ; le seigneur Demetrius ! mais c'est l'affranchi de Pompée le Grand !

Caton baissa la tête et passa.

Tels étaient les affronts auxquels Caton exposait la majesté romaine, dans la personne de son représentant, en affectant une pareille humilité.

On sait le bruit que Caton fit de sa douleur lorsqu'il perdit son frère Cépion. Il était à Thessalonique lorsqu'il apprit que ce frère était malade. Malgré une tempête affreuse qui bouleversait la mer, Caton se jeta dans une petite barque, et, avec un bonheur égal à celui de César, quoique son bateau portât la fortune contraire, après avoir vingt fois failli être submergé, il arriva à Enus juste au moment où son frère venait de mourir.

Rendons à Caton cette justice de dire que le stoïcien disparut et que le frère prit sa place.

Alors, si avare qu'il fût, il fit pour les funérailles de son frère des dépenses telles que l'on eût cru qu'il s'agissait de la dépouille non pas d'un simple lieutenant de la république, mais d'un roi d'Asie. Il brûla sur le bûcher des étoffes splendides toutes brodées d'or et lui fit élever sur la place d'Enus un monument en marbre de Paros qui lui coûta huit talens¹.

Comment un homme si simple pour lui faisait-il, pour les funérailles d'un frère qui n'avait occupé aucune grande charge de l'État, un tel bruit et une pareille dépense ?

Il est vrai que César prétendit dans son *Anti-Caton* qu'il avait passé au tamis les cendres de son frère pour en retirer l'or des étoffes précieuses qui avait été fondu par le feu.

Nommé questeur, il poursuivit les prévaricateurs avec un acharnement tellement inouï que les plus honnêtes citoyens trouvèrent qu'il poussait trop loin la rigidité.

Par ce moyen, il fit rentrer tout l'argent qui était dû à la république et paya tout ce que la république devait ; ce qui blessa tous ceux qui vivaient de ces abus, tellement communs qu'on s'est

1. Environ 44 000 francs de notre monnaie.

habitué à les regarder comme nécessaires, et lui fit beaucoup d'ennemis.

Il osa plus, il osa s'attaquer aux égorgeurs de Sylla, et cela au bout de quinze ou vingt ans d'impunité.

Tout était oublié, même la source de la fortune de ces sortes de gens ; ils étaient redevenus des citoyens comme tous les autres ; on ne disait plus leur nom tout bas, on ne les montrait plus du doigt : s'ils n'étaient pas honorés, ils étaient au moins tranquilles.

Caton les poussa les uns après les autres devant les tribunaux, et, de même qu'on fait dégorger aux sangsues le sang qu'elles ont avalé, il leur fit dégorger l'or infâme qu'ils avaient ramassé dans les égouts de la guerre civile.

Tout cela, c'était de la vertu, mais de cette vertu âpre et sombre qui n'était à Rome du goût de personne.

Il en résultait que Caton pouvait être fort estimé, mais n'était pas aimé.

Or, Caton, avec son inquiète vigilance pour la chose publique, ne voyait pas, nous l'avons dit, grandir sans inquiétude non-seulement la renommée, mais même la popularité de César.

D'ailleurs, sa haine pour César ne datait pas de la veille.

Elle datait de la conspiration de Catilina.

César, on le sait, était de cette conspiration.

Tous les élégans, tous les débauchés, tous les nobles ruinés, tous les élégans à tunique de pourpre, tous les joueurs, tous les buveurs, tous les hommes perdus de dettes en étaient.

Le peuple aussi, qui mourait de faim, en était.

Aussi la chose est-elle mal nommée conspiration ; ce n'était pas une conspiration, c'était une guerre.

La guerre du pauvre contre le riche. L'empereur Auguste l'appelait la guerre sociale.

Contre Catilina et ses complices étaient les propriétaires, les usuriers, les agioteurs, les banquiers, les chevaliers, presque tous hommes d'argent.

Ils avaient porté Cicéron, homme nouveau, fils d'un foulon, les autres disent d'un maraîcher, au consulat, mais ils lui avaient fait leurs conditions.

Leurs conditions étaient que Cicéron écraserait Catilina.

Dès le premier discours de Cicéron au sénat, Catilina vit ce qui l'attendait.

Tout le sénat était derrière Cicéron.

— Ah ! s'écria Catilina, vous allumez un incendie contre moi ! Soit ! je l'éteindrai dans le sang et sous des ruines !

Dès le lendemain, dénonciation en forme de Cicéron. L'avocat savait mener rondement une affaire criminelle.

« Ruine et sang, Catilina a tout avoué.

Centulus, son complice, doit incendier Rome ;

Cethegus, son complice, doit égorger le sénat ;

Quelqu'un qu'on ne nomme pas prêtera ses gladiateurs ;

Ils sont tout prêts et n'attendent que le signal. »

Ce quelqu'un que l'on ne nomme pas, c'est César.

Caton monte à la tribune à son tour.

Caton, c'est l'homme positif.

Il comprend que le temps est passé d'invoquer le patriotisme : on rirait au nez de Caton s'il invoquait le dieu des premiers jours, si complètement oublié des nôtres.

Non, sous ce rapport, Caton est de son temps.

Voici ce que dit Caton :

— Au nom des dieux immortels, je vous adjure, vous pour qui vos maisons, vos statues, vos terres, vos tableaux ont toujours été d'un plus grand prix que la république. Si vous voulez conserver ces biens, objets de vos tendres attachemens, de quelque nature qu'ils soient ; si à vos jouissances vous voulez ménager un loisir nécessaire, sortez de votre engourdissement, prenez en main la chose publique !

Le discours de Caton souleva les bravos de tous les riches.

Mais le peuple secouait la tête et était près de retourner à Catilina.

Que fait Caton ? Caton fait distribuer pour vingt-huit millions de sesterces de blé au peuple. Non pas au nom de Caton – ce n'est pas Caton qu'il s'agissait de sauver –, mais au nom du sénat.

Le peuple fut pour le sénat.

Ce que voyant, Catilina quitta Rome.

Dès lors, la partie était perdue. La fuite de Catilina redoubla le courage de Cicéron.

Il lança en avant un de ses hommes, Silanus.

Silanus accusa Catilina, accusa ses complices et opina pour qu'ils fussent punis du dernier supplice.

Mais alors César prit la parole et prononça un discours tellement habile sur la nécessité de l'indulgence, que, épouvanté d'avoir été si loin, Silanus dit que, par le dernier supplice, il avait seulement entendu l'exil, puisqu'un citoyen romain ne pouvait être puni de mort.

Caton fut indigné d'une pareille faiblesse.

Il se leva et réfuta César.

C'est à la suite de ce discours de Caton que Cicéron, sentant tout le sénat pour lui, fit étrangler, au mépris de toutes les lois, Lentulus et Céthégus.

En apprenant leur mort, César comprit tellement le danger qu'il courait lui-même, qu'il se leva, bondit jusqu'à la porte, se jeta dans la rue et se mit sous la sauvegarde du peuple.

Avant d'arriver au peuple, il avait failli être égorgé par les chevaliers, c'est-à-dire par les cicéroniens.

Mais le peuple, sous la sauvegarde duquel César s'était mis, ne put empêcher qu'on l'accusât.

Trois voix s'élevèrent contre lui :

Celle du questeur Novius Negro,

Celle du tribun Villius,

Celle du sénateur Curius.

Curius avait, le premier, donné avis de la conspiration ; il avait nommé César comme étant au nombre des conspirateurs.

Vellius avait fait mieux, il avait accusé César d'être lié à la conspiration non-seulement de parole, mais par écrit.

César lâcha le peuple sur eux comme on lâche une meute sur des bêtes fauves.

Novius fut mis en prison pour s'être porté juge d'un magistrat plus élevé que lui.

Quant à Vellius, on envahit et l'on pillà sa maison ; ses meubles furent brisés et jetés en morceaux par les fenêtres ; peu s'en fallut qu'il ne passât lui-même par où ses meubles avaient passé.

C'était un grand trouble dans Rome. Le tribun Metellus, qui venait d'être nommé pour faire cesser ce trouble, proposa de rappeler Pompée à Rome et de le mettre à la tête des affaires.

César, pour se faire un ami de Pompée, se réunit au tribun Metellus.

Tout le peuple cria : « Pompée ! Pompée ! »

Caton seul s'opposa à cette dictature, et s'y opposa comme s'opposait Caton, en barre de fer.

Metellus s'entendit avec César.

— Faites venir vos gladiateurs à Rome, lui dit-il, je ferai venir mes esclaves.

César avait un dépôt de gladiateurs à Capoue. Ils restaient là à ses gages. Lors de son édilité, il en avait fait combattre six cents.

Or, comme César était très humain et que, lorsqu'un gladiateur était blessé, il le faisait soigner comme si c'était un homme, César était adoré de ses gladiateurs comme s'il était un dieu.

Disons en passant que tout noble avait à cette époque un certain nombre de gladiateurs à ses gages ; seulement, comme ce luxe amenait à chaque instant des rixes sanglantes, le sénat avait rendu une loi par laquelle nul ne pouvait garder dans Rome plus de cent vingt gladiateurs.

Voilà pourquoi les quatre ou cinq cents gladiateurs de César étaient à Capoue.

La veille du jour où Pompée devait être proposé comme dicta-

teur par Metellus et César, Caton, quoiqu'il sût parfaitement les périls qu'il courait, se coucha à son heure habituelle et s'endormit profondément.

Il dormait encore le lendemain lorsque Minutius Thermus, un de ses collègues au tribunal, vint le réveiller.

Tous deux se rendirent sans armes au Forum ; en route, ils recrutèrent une douzaine d'amis.

Le Forum présentait un aspect bien autrement terrible que le jour du jugement de Milo ; il était encombré d'esclaves armés de bâtons, de gladiateurs armés de leur sabre de combat.

Caton fendit la foule en disant : « Place à Caton ! » afin que personne n'ignorât que c'était lui. Puis, arrivé au temple de Castor et Pollux, au haut des degrés duquel étaient assis Metellus et César :

— Audacieux et lâches tout à la fois ! leur cria-t-il, qui contre un homme nu et sans armes avez réuni tant d'hommes armés et cuirassés. Allons, place !

Et s'ouvrant un chemin comme il avait fait jusque-là, il monta seul les degrés, car seul on le laissa passer, et il alla s'asseoir entre Metellus et César.

Sans doute César et Metellus allaient donner le signal à leurs gladiateurs et à leurs esclaves de les débarrasser de Caton, mais de tous côtés on entendit des voix qui criaient :

— Bravo ! Caton ! tiens ferme, Caton ! Nous sommes là ! tiens ferme !

Metellus et César firent signe au greffier.

Le greffier se leva et commença de lire la loi.

Mais, à la première ligne, Caton la lui arracha des mains ; Metellus à son tour l'arracha des mains de Caton ; Caton, entêté plus que jamais, la lui arracha de nouveau des mains, et cette fois, la déchira.

Metellus, qui l'avait rédigée, la savait par cœur.

Il se mit à la dire au peuple, mais Minutius Thermus, qui, séparé de Caton, avait fini par se glisser jusqu'au haut des degrés,

se trouvait derrière Metellus.

Il lui mit la main sur la bouche et l'empêcha de parler.

Alors César crie à la violence ; les esclaves lèvent leurs bâtons, les gladiateurs tirent leurs sabres.

César et Metellus se jettent en arrière et laissent Caton isolé au milieu des esclaves et des gladiateurs.

Mais Murena, qui a suivi Minutius Thermus, couvre Caton de sa toge, le prend à bras le corps, et, malgré sa résistance, l'entraîne dans le temple.

Débarrassés de Caton, Metellus et César vont faire passer la loi.

Mais aux premiers mots que prononce Metellus, il est interrompu par des cris que rien ne peut faire taire :

— À bas Metellus ! à bas le tribun !

Ce sont les amis de Caton qui se recrutent et reviennent à la charge.

En ce moment, furieux et haletant, Caton échappe à Murena, sort du temple et reparaît entre César et Metellus.

En même temps, on voit le sénat qui descend du Capitole et qui vient en corps au secours de Caton.

César, à cette vue, a compris qu'il n'y avait rien à faire. Il disparaît.

Metellus en fait autant, quitte Rome et va joindre Pompée en Asie.

Le sénat propose alors de noter Metellus d'infamie.

Un seul homme s'y oppose, c'est Caton.

— Non, dit-il, vous ne ferez pas cette injure à un homme aussi distingué que l'est Metellus.

Et Metellus, grâce à Caton, ne fut point noté d'infamie.

Le moyen d'aimer un homme comme Caton, qui faisait tout à l'envers des autres hommes.

XIV

CÉSAR AU FOND DES GAULES. — CE QU'IL Y FAIT. — PRODIGES ACCOMPLIS PAR CÉSAR. — CE QU'ON RACONTE DE LUI. — SIÈGE D'ALÉSIA. — VER-CINGÉTORIX. — MORT DE JULIA. — POMPÉE CONVOITE LA DICTATURE. — OPPOSITION DE CATON. — POMPÉE AMOUREUX. — POMPÉE EST NOMMÉ SEUL CONSUL AVEC LE DROIT DE S'ADJOINDRE UN COLLÈGUE. — CICÉRON HÉRITE D'UNE PLACE AU CONSEIL DES AUGURES. — CICÉRON EST NOMMÉ IMPERATOR. — LES TROIS HOMMES AUXQUELS CÉSAR AVAIT AFFAIRE.

Au reste, disons-le, ce n'était point sans raison que cette renommée croissante de César inquiétait Caton.

Il est évident que, du fond des Gaules, César avait les yeux constamment tournés vers l'Italie.

Il avait une immense qualité pour les ambitieux : il savait attendre.

Il avait attendu le moment où on avait été las de Cicéron ; il avait attendu le moment où on avait été las de Clodius ; il attendait le moment où on serait las de Pompée.

César était dans cette période de bonheur où tout ce qui tourne mal à certains hommes dont le rôle finit tourne bien à certains autres dont le rôle commence.

Nous avons vu comment Crassus avait été puni d'avoir attaqué les Parthes avec lesquels on était en paix.

Il y avait, à l'autre extrémité du monde, une nation non moins terrible que les Parthes, et qui, un jour, traita Varus et les légions de l'empire comme les Parthes avaient traité Crassus et les légions de la république : c'étaient les Germains.

Eh bien ! quelque temps après que la nouvelle de la défaite et de la mort de Crassus se fut répandue à Rome, le bruit y parvint que César avait attaqué les Germains, avec lesquels on était en paix, comme Crassus avait attaqué les Parthes. Seulement, Crassus avait été vaincu par les Parthes et avait laissé trente mille

hommes sur le champ de bataille, tandis que César avait vaincu les Germains et, en différens combats, leur avait tué trois cent mille hommes.

Au bruit de cette victoire qui balançait et au-delà la défaite de Crassus, le peuple poussa de grands cris de joie et demanda que l'on rendît grâces aux dieux.

Mais, nous l'avons dit, Caton ne voyait jamais rien au point de vue des autres et ne faisait jamais rien comme tout le monde. Il demanda que César fût arrêté et livré aux Germains pour avoir attaqué un peuple avec lequel on était en paix.

Une fois que l'on aurait livré César aux Germains, les Germains feraient de César ce qu'ils voudraient.

La proposition de Caton fut repoussée, mais au fond des Gaules, César sut la bonne volonté de Caton pour lui.

Maintenant, voyons comment César justifiait cet enthousiasme que le peuple avait pour lui. Tandis que Cicéron pérorait, que Clodius révolutionnait, qu'Annius Milo assassinait, que Pompée pacifiait, aimait, donnait des jeux et perdait sa femme, que Crassus se faisait battre, tuer, couper la tête, voyons ce que César faisait.

Il y avait neuf ans qu'il n'était venu à Rome.

Pendant ces neuf ans, il avait passé de trente-neuf à quarante-huit ans, de la jeunesse à la maturité, comme disent les Romains : de l'âge des folies à l'âge de l'ambition.

Pendant ces neuf ans, il avait accompli des prodiges.

Il avait pris d'assaut huit cent villes ; il avait soumis trois cents nations différentes ; il avait combattu trois millions d'ennemis ; il en avait tué un million, fait prisonnier un million, mis en fuite un million.

Et tout cela avec cinquante mille hommes.

Mais quelle armée ! une armée formée de sa main, pétrie de sa main, organisée de sa main jusqu'en ses moindres détails ; une armée qui renverse comme l'éléphant, qui bondit comme le lion, qui glisse comme le serpent, tout cela sur un ordre, sur un mot,

sur un signe de César.

C'est que César est non-seulement le général de cette armée, le maître de cette armée, mais le père de cette armée.

Inflexible sur deux points, la révolte et la trahison, César est indulgent sur tous les autres. Dans toutes les autres armées, la peur est punie ; les hommes qui ont eu peur sont décimés.

César dit : « Telle légion a fui, elle sera brave un jour : les plus forts ont leur moment de faiblesse. »

Après la victoire, tout est permis, tout est donné, tout est offert aux soldats de César.

Il leur permet le repos, le luxe, le plaisir ; il leur donne des armes d'or et d'argent, il leur offre des essences et des esclaves.

« Les soldats de César peuvent vaincre, même parfumés », dit César.

Mais il faut que cette armée soit toujours prête ; qu'elle se réveille au milieu de son sommeil ; qu'elle se mette en marche au milieu de son repos ; qu'elle aille sans savoir où ; qu'elle s'arrête sans s'inquiéter où elle est ; qu'elle combatte sans savoir contre qui.

Sans motif apparent de s'arrêter, César s'arrête ; sans motif apparent de partir, César part. Toutes raisons sont en César ; César ne doit de compte à personne, pas même de la vie à ceux auxquels il prend la vie.

Tout à coup, il part avec une légion, disparaît avec une centurie et indique en partant la route à suivre. Qu'est-il devenu ? où va-t-il ? quand le reverra-t-on ? Personne n'en sait rien.

Il souffle en partant une parcelle de son âme sur chacun de ses hommes ; cette parcelle vit en eux, les anime, les pousse, les conduit.

À l'heure du danger, à l'heure décisive, quand on dira : « Mais où est donc César ? » César dira : « Me voici ! » On sait cela.

Ces hommes qui avec un autre général ne seraient que des hommes sont des héros avec lui ; ils l'aiment parce qu'ils se sen-

tent aimés. Il ne les appelle pas soldats, comme Sylla ; il ne les appelle pas citoyens, comme Pompée. Il les appelle camarades. Aussi chaque soldat n'est plus le soldat de Rome, le citoyen de la république ; chaque soldat est le camarade de César.

On dit César efféminé, on dit César faible, on dit César épileptique.

Demandez à ses soldats.

Il est vrai qu'il transporte dans ses bagages des tentes de pourpre, des planchers de mosaïque, de la vaisselle d'or et d'argent.

Mais on l'a vu déchirer des tentes de pourpre pour faire des couvertures à ses soldats ; brûler ses planchers de mosaïque pour leur faire du feu ; fondre sa vaisselle d'or et d'argent pour payer leur solde.

Il est vrai qu'on l'a vu se faire porter en litière comme une femme, se faire éventer par des esclaves quand il faisait chaud, se couvrir de fourrures quand il faisait froid.

Mais il a fait dans l'occasion jusqu'à cent milles par jour, à cheval, en charrette, même à pied ; il a marché dans les rangs, tête nue en plein soleil ; il a repoussé de son bouclier et de sa poitrine les neiges de l'Auvergne.

Il est épileptique.

C'est son Dieu qui s'empare de lui, avec lequel il lutte, contre lequel il combat, qu'il finit par vaincre et par terrasser.

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de l'ennemi, est-il efféminé, a-t-il chaud, a-t-il froid, est-il épileptique ? Non ; il combat à cheval ou à pied, comme il se trouve : armé ou désarmé, selon l'occasion.

Puis, après la bataille, lorsqu'il s'agit de poursuivre l'ennemi, il se fait amener un cheval étrange, presque fabuleux comme la chimère ; qui tient de l'homme et du cheval comme le Minotaure tenait de l'homme et du taureau ; qui a des pieds au lieu de sabots ; avec lequel on l'a entendu s'entretenir la nuit, et qui, comme les chevaux d'Achille, pleurera lorsque son maître courra risque d'être assassiné.

Tous ces faits, toutes ces actions, toutes ces victoires reviennent à Rome grossis par l'écho, grandis par l'éloignement.

On raconte que, lorsqu'il est parti, il a fait si grande diligence que, en huit jours, choses que l'on eût jugée impossible, il était au bord du Rhône ; de sorte que les courriers qu'il avait fait partir deux jours avant lui pour annoncer son arrivée à ses soldats n'avaient rejoint que deux jours après lui.

On raconte que, une de ses légions ayant été massacrée, César l'a pleurée comme Pompée a pleuré sa femme, a laissé pousser sa barbe en signe de deuil, et n'a coupé sa barbe que lorsque la légion a été vengée.

On raconte qu'outre ses douze légions, il en a formé une treizième, prise chez le peuple conquis, chez les Gaulois ; qu'il l'a nommée la légion de l'Alouette, parce qu'elle a les ailes de l'oiseau pour franchir les distances, son chant pour l'égayer dans les marches et dans le combat. On a vu passer par Rome mille de ces soldats blonds, à la barbe dorée, aux yeux bleus, aux armes étincelantes, qui, quand gronde le tonnerre, lancent leurs flèches à l'orage, qui, quand déborde l'Océan, le repoussent avec leur bouclier, et qui, lorsqu'on leur demande ce qu'ils craignent, répondent : Une seule chose, c'est que le ciel ne tombe sur leurs têtes.

On se souvient que ce sont ces mêmes hommes qui ont fait disparaître la domination étrusque et fondé la Gaule cisalpine, qui ont pris Rome, qui ont pris Delphes, et qui ont été, sur un ordre de César, mourir en Orient pour Crassus.

Ces hommes, César les a vaincus, disciplinés, formés ; mais par quels merveilleux efforts !

Et, en effet, quel homme a fait ou fera jamais ce qu'a fait César ?

Un jour, il apprend que les Belges, les plus puissans et surtout les plus indomptés des Gaulois, se sont soulevés et ont mis sur pied cent mille hommes. Il court à eux avec ce qui peut le suivre, sa légion de l'Alouette et sa dixième légion. Il tombe sur eux au

moment où ils le croient à cent cinquante mille d'eux ; il les attaque, les bat, les taille en pièces, en tue, enfin, un si grand nombre que les soldats qui poursuivent les survivans passent sans pont, sur les cadavres des morts, les étangs et les rivières.

Mais quelquefois aussi, au lieu de surprendre, César est surpris. Les Nerviens, un jour, au nombre de soixante mille, tombent sur lui au moment où il se retranche et ne s'attend pas à combattre. Au premier choc, la cavalerie est rompue, les Nerviens enveloppent la douzième et la septième légions, et les massacrent. César arrache un bouclier au bras d'un soldat, se fait jour au milieu de la mêlée en criant : « Place à César ! » arrive au plus fort du combat et se trouve en un instant entouré de tous les côtés.

Par bonheur, la sixième légion, placée sur une colline, a vu ce qui vient de se passer ; elle se précipite comme une avalanche, roule de la montagne dans la vallée, renverse tout ce qu'elle rencontre, arrive à César, le dégage et laisse le temps à toute l'armée de donner à son tour.

À toute l'armée, c'est-à-dire à trente mille Romains ; les Nerviens sont soixante mille.

Chaque soldat de César tue deux ennemis. Les soixante mille Nerviens restent couchés sur le champ de bataille Cinq cents seulement survivent.

Sur quatre cents de leurs sénateurs, trois cent quatre-vingt-dix-sept ont été tués.

Un autre jour, des débris du peuple se renferment à Alésia avec un roi. Alésia, située au haut d'une montagne, passe pour être imprenable ; ses murailles ont trente coudées.

César assiégera et prendra la ville.

Le roi rassemble tous ses cavaliers, les charge de se répandre dans les Gaules, de dire partout qu'il a pour trente jours de vivres et de ramener à son secours tout ce qui est en état de porter les armes.

Les cavaliers ramènent trois cent mille hommes, et César,

avec ses soixante mille hommes, est pris entre les soixante mille assiégés et les trois cent mille qui l'assiègent lui-même.

Mais César avait su le départ des cavaliers. Il avait deviné pourquoi ils partaient, et il s'était fortifié doublement : et contre ceux qu'il assiégeait et contre ceux qui allaient l'assiéger.

Il a creusé trois fossés de vingt pieds de large, de quinze de profondeur ; il a élevé un rempart de douze pieds ; il a tracé huit rangs de petits fossés, avec pieux au fond, palissades au bord.

Tout cela dans un circuit de deux lieues.

Un jour, César laisse au camp juste ce qu'il faut d'hommes pour empêcher les assiégés de sortir de la ville et tombe avec quarante mille hommes sur les trois cent mille hommes qui l'enveloppent.

Deux heures après, les cris et les lamentations des femmes d'Alésia apprennent aux soldats restés au camp la victoire de César. Eux, du camp, ne peuvent rien voir, tandis que, du haut des remparts, les femmes voient revenir les vainqueurs avec les boucliers cerclés d'or et d'argent des Gaulois et avec la vaisselle et les tentes gauloises.

Les trois cent mille hommes qui assiègent César étant vaincus et dispersés, les soixante mille qu'il assiège sont forcés de se rendre.

Les défenseurs d'Alésia ne se rendirent, du reste, à César que mourant de faim et après avoir proposé de tuer et de manger les enfans.

On annonce à César qu'ils demandent à se rendre. Il fait dresser un tribunal et attend leurs députés.

Le roi, qui avait été l'âme de cette guerre, se couvre alors de ses plus belles armes, sort de la ville sur un cheval magnifiquement caparaçonné, fait caracolier son cheval autour de César, saute à terre, jette son épée, ses javelots, son casque, son arc et ses flèches aux pieds du vainqueur, et, à son tour désarmé et à moitié nu, vient s'asseoir sur les marches de son tribunal.

César le montre du doigt aux soldats.

— Pour mon triomphe, dit-il.

Tout cela se dit, se redit, se répète à Rome.

Chacun y ajoute les fleurs de son esprit, les merveilles de son imagination, de sorte que, César absent, on ne parle que de César.

César a fait plus que les Metellus, qui ont battu les Carthaginois, réduit la Macédoine en province romaine, vaincu Jugurtha, vaincu jusqu'à eux ; plus que les Scipions, qui ont conquis la Sardaigne, battu les Carthaginois, réduit Panorme, pris deux cents vaisseaux, soumis une partie de l'Espagne, gagné la bataille de Bétulle et de Zama, contraint Carthage à demander la paix, battu Antiochus le Grand, vaincu les Bocéens, tué Tibérius Gracchus, rasé Carthage et ruiné Numance ; plus que Marius, qui a pris Jugurtha, exterminé les Teutons à Aix, anéanti les Cimbres à Verceil ; plus que Sylla, qui a rétabli Ariobarzane sur le trône de Cappadoce, pris Stabies, Pompéia, réduit le Samnium, pris Athènes, remporté les victoires d'Orchomène et de Chéronée ; plus que Lucullus, qui a remporté deux victoires navales sur Amilcar, battu Mithidate, soumis Tigrane, apporté de Cérasonle le premier cerisier à Rome, qui avait soumis la Cisalpine, repris la Sicile perdue, défait Domitius Ænobarbus, conquis la Narbonnaise, exterminé les pirates, écrasé les esclaves, forcé Tigrane à la paix, enlevé son royaume à Antiochus et remplacé Aristobule par Hyrcan.

Car, en comparant César à ses précédesseurs, ses victoires à leurs victoires, on se dit qu'il a surpassé l'un par la difficulté des lieux où il a fait la guerre, l'autre par l'étendue des pays qu'il a subjugués ; celui-ci par le nombre et la force des ennemis qu'il a vaincus, celui-là par la perfidie des nations qu'il a soumises ; enfin, qu'il a été supérieur à tous par le nombre des combats qu'il a livrés et par la multitude effroyable d'hommes qu'il a fait périr.

Aussi Rome est-elle émerveillée de ce que l'on raconte, tellement effrayée de ce que l'on suppose, que, sur les suggestions de Pompée, le sénat propose, la Gaule étant pacifiée, de donner un successeur à César, et que Caton annonce hautement qu'il citera

César en justice du moment où César aura renvoyé son armée.

Mais quand César renverra-t-il son armée ? C'est ce que personne ne peut dire.

Maintenant, qu'on me permette, pour la parfaite intelligence des faits, de jeter un coup d'œil sur Rome et sur les principaux personnages que nous allons avoir à suivre dans les événemens dont, comme je l'ai dit, le pressentiment était déjà dans tous les cœurs.

Hommes et événemens sont, après trente ans, présens à mon esprit. C'est quand la mémoire est jeune qu'elle prend et conserve facilement l'empreinte des événemens qu'elle a vus s'accomplir.

Commençons par Pompée.

Le lien qui attachait Pompée à César s'était rompu par la mort de Julia.

Raison de plus pour que Pompée tentât d'être dictateur. Être seul consul ne lui suffisait plus.

Tous les pompéiens se mirent donc en campagne. Ils allaient racontant les envahissemens de César sans comprendre qu'ils popularisaient d'autant plus César.

Puis ils disaient tout bas :

— C'est triste à avouer, mais il faut un dictateur à Rome. Rome ne se tirera point de là sans un dictateur.

Et c'était si bien arrêté que, nous autres écoliers, dans nos récréations, nous jouions au dictateur.

Seulement, les agens de Pompée ajoutaient :

— Et qui peut être nommé dictateur, sinon Pompée ?

Et chacun répondait :

— En effet, il n'y a que Pompée qui puisse être dictateur.

Quand je dis chacun répondait, je me trompe. Il y avait un homme qui répondait tout au contraire :

— Non ! il ne faut pas de dictateur ; pas plus Pompée qu'un autre.

Cet homme, c'était Caton.

On résolut de passer outre. On espérait que Caton se tairait.

On trouva un homme, le tribun Lucilius, qui se chargea de se faire l'interprète du désir des Romains.

Il proposa publiquement d'élire Pompée dictateur.

Au milieu des cris d'enthousiasme, des applaudissemens et des bravos, Caton monta à la tribune.

Ce fut une digue lâchée sur un incendie.

Non-seulement il s'opposa à la dictature de Pompée, mais il attaqua Lucilius, et cela de telle façon qu'il faillit lui faire perdre son tribnat.

C'était sur Pompée que retombait le coup.

Aussi les amis de Pompée dirent-ils le lendemain au sénat que, quand on eût offert la dictature à Pompée, il l'eût refusée.

— Parlez-vous au nom de Pompée ou en votre nom ? leur cria Caton.

— Nous parlons au nom de Pompée, répondirent ceux-ci.

— Eh bien ! dit Caton, il y a un moyen bien simple pour Pompée de prouver ce que vous avancez en son nom.

— Lequel ?

— Qu'il fasse rentrer Rome dans la légalité en aidant à la nomination de deux consuls.

Il n'y avait pas moyen de reculer.

Le lendemain, Pompée descendit au Forum.

— Citoyens, dit-il, j'ai toujours obtenu les charges avant de les avoir demandées, mais je les ai rendues avant qu'on ne me les redemandât. Caton désire que, par mon influence, deux consuls soient élus. Je fixe les comices à un mois et déclare que tous les citoyens sont libres de se présenter pourvu qu'ils remplissent les conditions nécessaires au consulat. Je promets qu'ils seront élus sans troubles, ou, s'il y a des troubles, je me charge de les réprimer.

Et, deux mois après, Domitius et Messala étaient élus sans troubles.

Les deux consuls élus, Pompée se démit du pouvoir.

Qui rendait Pompée si facile ?

Pompée était amoureux.

Encore ?

Oui, malgré ses cinquante-deux ans. Oui, quoique sa bien-aimée Julia fût morte depuis un an à peine.

Et de qui donc Pompée était-il amoureux ?

D'une femme charmante et fort à la mode en ce moment-là à Rome.

De la fille de Metellus Scipion, de la veuve de Publius Crassus qui avait été tué avec son père chez les Parthes.

De la belle et de la savante Cornélie.

Nous disons belle et savante ; c'était une femme en effet très versée dans la littérature grecque et latine, en outre excellente musicienne, jouant de la lyre comme Orion et faisant des vers comme Sapho.

En outre, elle lisait les philosophes sans bâiller, étudiait la géométrie sans s'endormir.

Un matin, on annonça le mariage de Pompée avec la veuve de Publius Crassus. C'était la cinquième ou la sixième femme de Pompée. Elle avait dix-neuf ans et était juste d'âge à épouser le plus jeune de ses deux fils, Sextus.

Pompée était rentré dans la vie privée. Les deux consuls avaient, comme Pompée l'avait promis, été élus sans troubles. Que pouvait-on demander de plus à Pompée ?

Il est vrai que, les deux consuls nommés, les troubles recommencèrent comme aux beaux jours de Clodius et de Milo.

C'était la faute de Caton. Pourquoi ne pas laisser Pompée seul consul ? Tout allait si bien sous le consulat de Pompée !

Aussi, avant que Domitius et Messala eussent fait leur année, on revint à ce refrain bien connu :

— Il faut décidément un dictateur à Rome, et ce dictateur ne saurait être autre que Pompée.

Un jour que les troubles avaient été, ou plutôt étaient graves, Bibulus, le gendre de Caton, monta à la tribune et renouvela la

proposition de Lucilius.

C'est-à-dire de nommer Pompée dictateur.

On s'attendait à ce que Caton allait s'opposer à la proposition de son gendre comme il avait fait un an auparavant à celle du malheureux tribun qu'il avait failli faire lapider.

Mais non.

— Jamais, dit Caton, je n'eusse ouvert l'avis que vous venez d'entendre ; mais puisqu'il y a un autre que moi qui donne cet avis, suivez-le et essayons de Pompée. Je préfère une magistrature régulière à l'anarchie quelle qu'elle soit.

Le sénat renomma donc Pompée non pas dictateur, mais seul consul, avec le droit de s'adjoindre qui il voudrait au consulat.

Voilà où en était Pompée au moment où le sénat parlait de donner un successeur à César, et où Caton menaçait de le mettre en jugement.

Quant à Cicéron, pendant que Pompée héritait de la femme du jeune Publius Crassus, lui qui disait hautement ne pas comprendre comment deux augures, lorsqu'ils se rencontraient, se regardaient sans rire, lui héritait de sa place au conseil des augures.

Puis enfin, le sort lui ayant, dans le partage des provinces, donné la Cilicie avec une armée de douze mille fantassins et de deux mille six cents cavaliers, l'avocat devenu imperator s'était embarqué pour sa province.

Cicéron était donc en Cilicie, occupé à soumettre la Cappadoce au roi Ariobarzane, se maintenant au mieux avec Pompée, mais tâchant de n'être pas trop mal avec César.

La Cappadoce soumise, il revint à Rome. Il y arriva juste au moment où les dés commençaient à se brouiller entre César et Pompée.

On voulut lui décerner le triomphe.

Mais Cicéron avait trop peur de se faire deux ennemis en triomphant : un de César, un de Pompée.

Il répondit en conséquence qu'il aurait plus de plaisir à suivre

le char de César, quand il se serait raccommo   avec Pompée et aurait donné satisfaction à la république, qu'à triompher lui-même.

Voilà donc où en étaient, l'an 705 de Rome, les trois hommes importans de la république ; ceux à qui César, s'il tentait un coup d'audace, allait avoir affaire :

Pompée, Caton, Cicéron.

XV

CÉSAR PAYE LES DETTES DE CURION ET ACHÈTE MARC ANTOINE. — CE QUE C'ÉTAIT QUE MARC ANTOINE. — SON PÈRE ANTONIUS. — SA MÈRE JULIA. — SA FEMME FULVIE. — SES MOTIFS DE HAINE CONTRE CICÉRON. — IL COMMANDE L'AVANT-GARDE DE GABINIUS. — IL EMPÊCHE LES EXÉCUTIONS DE PTOLÉMÉE. — ANTOINE EST NOMMÉ TRIBUN DU PEUPLE ET ASSOCIÉ AU CONSEIL DES AUGURES. — CÉSAR PRÊTE VINGT-CINQ MILLIONS DE SESTERCES À ÆMILIUS PAULUS, CONSUL SORTANT. — ON SOLLICITE LE CONSULAT POUR CÉSAR. — POPULARITÉ DE CÉSAR. — LUTTE DE CURION ET DE MARCELLUS. — POURPARLERS ENTRE CÉSAR ET POMPÉE. — FUITE D'ANTOINE, DE CURION ET DE QUINTUS CASSIUS.

Que faisait César pendant ce temps ?

Comme un athlète, il se frottait d'huile pour le combat.

Seulement, tout en se frottant d'huile, il frottait les autres d'or.

Depuis neuf ans, il avait fait passer à Rome des sommes immenses.

Il avait donné de l'argent et des congés à plus de vingt mille de ses soldats.

Il avait envoyé à Pompée deux légions que celui-ci lui avait demandées, en donnant à chaque homme cent cinquante drachmes.

Puis il avait payé les dettes du tribun Curion, cinquante à soixante millions de sesterces.

Et comme Marc Antoine avait répondu des dettes de son ami Curion, et qu'en payant les dettes de Curion César libérait Marc Antoine de sa caution, il avait fait d'une pierre deux coups, s'attirant Marc Antoine en même temps que Curion.

Mais César voulait faire plus pour Marc Antoine que de le décharger des dettes de Curion.

Il lui fit dire par un ami commun que, le sachant un peu gêné, il lui offrait ses services.

Marc Antoine lui fit répondre qu'il recevrait volontiers de lui, à titre de prêt, quelques millions de sesterces.

À tout moment un nom nouveau se trouve sous ma plume, qui a pris ou qui va prendre tant d'importance que je suis obligé de faire une halte pour dire, non pas à mes contemporains, mais à la postérité, quel homme était celui qui portait ce nom.

Ainsi arrive-t-il de Marc Antoine que je viens de nommer.

Marc Antoine était né, disaient les uns, l'an 669, les autres, l'an 672 de Rome ; il avait donc, à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à l'an 705, trente à trente-deux ans.

C'était, par ses aïeux et même par lui-même, un homme d'une certaine importance.

César était généreux, non prodigue.

César n'eût pas jeté trente millions de sesterces dans un abîme sans fond.

Celui à qui il faisait un pareil prêt devait être en état de les lui rendre, sinon en capital, au moins en intérêts ; sinon en argent, du moins en influence.

Marcus Antonius eut pour grand-père ce même Antonius que Marius fit tuer pour avoir pris le parti de Sylla, et pour père cet Antonius qui, ayant commencé la conquête de la Crète, achevée par Metellus, partagea avec lui le surnom de Crétique.

Cet Antonius le Crétique était un cœur fort large et une main fort ouverte. Il en résultait que souvent il n'avait pas chez lui cinquante sesterces.

Un jour, un de ses amis vint le prier de lui prêter quelques philippes d'or, un millier de sesterces à peu près.

Si faible que fût la somme, Antonius ne l'avait point.

Il appela un de ses esclaves et lui ordonna d'apporter un bassin d'argent avec de l'eau tiède dedans, attendu qu'il se voulait faire la barbe.

L'esclave obéit.

Alors Antonius lui dit qu'il se ferait la barbe lui-même, qu'en conséquence il pouvait se retirer.

L'esclave sortit.

Alors, fourrant sous le manteau de son ami le plat à barbe d'argent :

— Prends, dit-il, afin qu'il ne soit pas dit qu'un ami a demandé un service à Antonius et qu'Antonius le lui a refusé.

Le lendemain ou le surlendemain, Antonius entendit un grand bruit du côté des cuisines : c'était sa femme Julia qui voulait à toute force que ses esclaves retrouvassent le bassin d'argent, et qui menaçait, s'il ne se trouvait pas, de faire mettre le barbier à la torture.

Antonius la prit par le bras, l'attira dans un coin et lui avoua tout.

Or Julia était une femme à qui l'on pouvait avouer de ces sortes de choses, étant de la grande race Julia, cousine de la mère de César, ce qui faisait qu'Antoine et César étaient par les femmes quelque peu parens.

Le père d'Antonius était mort jeune. Julia avait survécu et avait élevé son fils qu'elle adorait. Il en résultait que Marcus Antonius avait tous les défauts et toutes les qualités des hommes élevés par les femmes : il était faible, passionné, volontaire, entêté et bon.

Sa mère s'était remariée à Lentulus, à ce Lentulus que Cicéron, lors de la conspiration de Catilina, avait fait étrangler dans la prison Mamertine avec Céthégus.

Vous allez comprendre tout à l'heure les grandes haines d'Antonius contre Cicéron.

Marcus Antonius, en effet, beau-fils de Lentulus étranglé par ordre de Cicéron, vient, au moment où nous en sommes, d'épouser Fulvie, veuve de Clodius tué ou à peu près sur les instigations de Cicéron.

À vingt ans, Marcus Antonius était d'une beauté parfaite ; on eût dit le Bacchus indien, auquel plus d'une fois ses flatteurs le comparèrent.

Il était en outre d'une telle force que, au détriment d'une de

ses aïeules maternelles, il laissa s'accréditer le bruit qu'il avait quelques gouttes du sang d'Hercule dans les veines.

Marcus Antonius avait deux amis de cœur, Curion et Clodius, les deux plus grands débauchés de Rome.

Il achevait son éducation à Athènes lorsque Clodius fut tué.

L'Italie était mauvaise en ce moment pour les amis de Clodius. D'ailleurs, Antonius trouvait de l'emploi ailleurs.

Gabinus allait en Égypte au nom de Pompée pour terminer cette fameuse affaire dont j'ai déjà parlé : la restauration sur son trône de Ptolémée, le joueur de flûte.

Ptolémée offrait à Gabinus, lisez à Pompée, dix mille talens.

Deux cent millions de sesterces.

C'était une jolie somme tentant fort Gabinus qui devait mordre dans le gâteau à belles mâchoires.

Mais l'entreprise offrait de grands dangers.

Gabinus, qui avait apprécié Antonius dans la guerre contre Aristobule, offrit au jeune homme le commandement de son avant-garde.

Antonius accepta.

Péluse fut la première ville d'Égypte qu'Antonius reconquit au nom de Ptolémée.

Ptolémée arriva à Péluse le lendemain du jour où la ville était tombée aux mains d'Antonius.

Le roi banni voulut faire un grand exemple en entrant dans son royaume.

Il voulut faire massacrer les habitants de Péluse.

Mais Marcus Antonius, nous l'avons dit, aimait le vin et les femmes ; les hommes qui ont ces deux défauts, en supposant que ce soient des défauts, ce que je nie et nierai toujours, ne sont pas sanguinaires. Il refusa d'exécuter l'ordre de Ptolémée, disant que si Ptolémée voulait agir ainsi, il n'avait qu'à reconquérir son royaume lui-même ; mais que, tant qu'il serait chargé par le roi de lui reprendre ses villes, il ne tomberait pas un cheveu de la tête de ses habitants.

Ptolémée se rabattit sur la garnison.

Mais Marcus Antonius déclara que c'était bien plus impossible encore, attendu qu'il avait promis à la garnison la vie sauve.

Il n'y eut donc pas moyen de faire tomber, tant qu'Antonius fut là, une seule tête à Péluse ni dans les autres villes.

On citait de lui encore une autre preuve d'humanité :

Un Égyptien nommé Archelaüs avait été son hôte et son ami ; puis, comme cela arrive dans les guerres civiles, d'ami, Archelaüs était devenu ennemi. On s'était battu l'un contre l'autre, et dans le combat Archelaüs avait été tué.

Marcus Antonius apprit sa mort, fit chercher le corps sur le champ de bataille et lui fit faire de magnifiques funérailles.

Cette pitié lui fit honneur près de ses amis et de ses ennemis, de sorte que le jeune capitaine revint à Rome avec une certaine célébrité.

C'était cette célébrité que César engageait à son service moyennant trente millions de sesterces.

Au reste, une partie des sesterces envoyés avec tant de prodigalité à Curion et à Antoine avait son emploi.

Il s'agissait de faire nommer Antoine tribun du peuple ; Antoine fut nommé.

Puis, quelque temps après sa nomination, il fut associé au collège des augures.

On était sûr que, cette fois, la voix du peuple serait la voix des dieux.

Restait un homme bien important ; c'était le consul Æmilius Paulus, qui faisait bâtir la magnifique basilique remplaçant la curie brûlée aux funérailles de Clodius. Æmilius Paulus était gêné par les dépenses que lui occasionnait cette bâtisse.

César lui envoya vingt-cinq millions de sesterces.

Æmilius Paulus fit dire à César qu'il pouvait compter sur lui.

Or le consulat de Paulus finissait l'an 705 de Rome.

Curion proposa de nommer César pour l'an 706.

Il se fit alors de grands cris parmi les pompéiens.

César ne pouvait briguer le consulat sans venir à Rome, le consulat se briguant toujours en personne.

Curion fit signe qu'il demandait à être écouté.

— César, dit-il, est prêt à venir à Rome seul et sans armée, pourvu que Pompée licencie ses troupes et reste de son côté à Rome seul et sans armée. Si Pompée gardait son armée, César viendrait à Rome avec la sienne.

Le consul Marcellus, que Pompée s'était deux ans auparavant associé, en répondant à Curion, traita César de brigand.

— Si César ne veut pas mettre bas les armes, dit-il, il faut le traiter en ennemi public.

Mais alors Paulus et Marcus Antonius se réunirent à Curion.

Curion demanda non pas le vote au bulletin secret, mais un vote visible.

Il demanda que ceux des sénateurs qui voudraient que César seul posât les armes et que Pompée refînt seul le commandement passassent d'un côté de la salle.

Qu'au contraire, ceux qui étaient d'avis que César et Pompée posassent tous deux les armes, et qu'aucun des deux ne gardât son armée, passassent de l'autre côté.

Vingt-deux sénateurs seulement restèrent fidèles à Pompée.

Pendant que ces deux votes s'accomplissaient, Marcus Antonius était descendu au Forum et haranguait le peuple.

Curion descendit tout courant du Capitole et annonça la victoire remportée par César.

Le peuple arracha des fleurs dans les jardins, des branches de lauriers aux haies et les jeta à Curion et à Antoine.

Qu'on n'oublie pas que, par la situation de la maison d'Orbilius, en montant sur la terrasse, nous voyions tout ce qui se passait au Forum.

Alors Antonius remonta au sénat suivi du peuple ; il venait demander à lire une lettre de César.

Mais le vent soufflait d'un autre côté, Marcellus avait ramené la majorité à Pompée.

Il s'opposa à ce que la lettre de César fût lue.

Un des officiers envoyés par César à Rome, un centurion, se tenait à la porte et entendit ce refus.

— Bon, dit-il en frappant sur la garde de son épée, qu'ils refusent à César ce qu'il demande, voilà qui donnera à César tout ce qu'on lui aura refusé.

Antonius redescendit au Forum. Au Forum, il lut cette lettre que n'avait pas voulu écouter le sénat.

César proposait de tout abandonner pourvu qu'on lui laissât le commandement de la Gaule Cisalpine et celui de l'Illyrie avec deux légions, jusqu'à ce qu'il eût obtenu un second consulat.

Le peuple trouva que c'était si juste qu'il rendit de son autorité deux décrets.

Le premier, que l'armée dont disposait Pompée serait envoyée en Syrie pour aider Bibulus qui faisait la guerre aux Parthes.

Le second, qu'il était défendu à tout citoyen romain de s'enrôler sous Pompée.

Lorsque la nouvelle de ces deux décisions populaires parvint au sénat, Lentulus s'écria :

— Citoyens, il ne vous reste plus qu'à prendre le deuil !

Et le sénat décida que Rome prendrait le deuil.

En conséquence, sur un sénatus-consulte, Rome prit le deuil.

Cicéron était au désespoir. Cicéron, c'était la paix incarnée. Il alla trouver Pompée.

Il supplia Pompée de laisser à César les deux légions que César demandait.

Pompée refusa.

— Prenez garde, dit Cicéron à Pompée, vous allez pousser César à bout.

— C'est mon seul désir, répondit Pompée, il faut en finir avec César.

— Mais les décrets du peuple qui envoient votre armée en Syrie, les décrets du peuple qui font défense aux citoyens de s'engager sous vos ordres ? Sans armée, avec quoi combattrez-

vous César ?

— Je frapperai la terre du pied, dit Pompée, et il en sortira des soldats.

Cicéron, ne pouvant rien obtenir de Pompée, eut recours à ses amis ; à force de prières, on obtint de Pompée que si César faisait une nouvelle concession, on se rendrait aux désirs de César.

On s'adressa à Antoine.

Antoine répondit qu'au lieu de deux légions, César consentait à ne garder qu'une demi-légion, six milles hommes au lieu de vingt-quatre.

— Proposez vite la chose au sénat, dit Cicéron au fondé de pouvoirs de César.

Marcus Antonius et Curion coururent au sénat et lui firent part de la nouvelle concession de César.

Mais Lentulus refusa tout net et chassa du sénat Antonius et Curion.

Alors Marcus Antonius rentra chez lui, se déguisa en esclave, détermina ses collègues au tribunat, Quintus Cassius et Curion, à en faire autant, et tous trois, en tunique courte, sans manteaux, sortirent de Rome dans une voiture de louage pour aller joindre César et lui dire que le moment était venu de risquer le tout pour le tout.

XVI

CÉSAR À RAVENNE. — ARRIVÉE DES TRIBUNS. — RÉOLUTION DE CÉSAR. — SON DÉPART NOCTURNE. — SON ARRIVÉE AU BORD DU RUBICON. — LE PASSAGE DU RUBICON. — L'HOMME À LA FLÛTE. — COMMENT HORACE EST D'ABORD POMPÉIEN. — MARCHÉ DE CÉSAR SUR ROME. — TERREUR DE L'ARISTOCRATIE. — POMPÉE PERD LA TÊTE, CICÉRON S'ENFUIT, CATON S'ENFUIT, LE SÉNAT S'ENFUIT, LENTULUS S'ENFUIT SANS PRENDRE LE TEMPS DE REFERMER LA PORTE DU TRÉSOR PUBLIC. — GÉNÉROSITÉ DE CÉSAR. — LETTRE DE CÉSAR À CICÉRON. — LETTRE DE POMPÉE À CICÉRON. — LA TRANQUILLITÉ RENAÎT À ROME. — LES HONNÊTES GENS REFUSENT L'USURE.

On comprend le bruit que fit cette fuite des tribuns du peuple. Dès le matin, nous fûmes réveillés par des grands cris ; le Forum était encombré d'hommes redemandant Antoine et Quintus Cassius.

Le sénat avait fait courir après eux des cavaliers armés à la légère, mais ils ne les rejoignirent pas, et peut-être même s'arrangèrent-ils pour ne pas les rejoindre.

Tout ce qui portait tout simplement l'épée et la cuirasse était pour César. C'étaient les chevaliers et les nobles qui étaient pour Pompée, ou plutôt qui étaient pour eux-mêmes.

César était à Ravenne, du moins les dernières lettres qu'Antoine avait reçues de lui étaient-elles datées de là.

Ce fut donc vers Ravenne que les fugitifs se dirigèrent.

Du plus loin qu'ils aperçurent les soldats de César :

— Soldats, crièrent-ils, prévenez votre général. Nous sommes les tribuns du peuple chassés de Rome par le sénat. Tout est confondu à Rome. Les tribuns n'ont plus la liberté de parler. On nous a chassés parce que nous étions pour la justice. Nous voilà ! nous voilà !

Les soldats coururent à César en criant : « Les tribuns du peuple ! » César ne comprenait pas ce qu'ils voulaient dire.

Lorsqu'ils se furent expliqués, il ne voulait pas les croire. C'était trop de chance, en effet. Il avait déjà la force, et voilà qu'ils lui apportaient la légalité.

Aussi reçut-il les trois fugitifs à bras ouverts.

Il leur donna aussitôt des commandemens.

Depuis longtemps, au reste, sénat et consuls outrageaient César. Comme l'avait dit Pompée, on voulait le pousser à bout.

Les deux consuls, Marcellus et Lentulus, élus l'an 705 de Rome, avaient, sans aucune raison, enlevé le droit de bourgeoisie aux habitans de Niocome, que César avait établis dans les Gaules.

Ils avaient fait, six mois auparavant, battre de verges un de leurs sénateurs, et quand celui-ci avait demandé la raison d'une pareille indignité, Marcellus avait fait répondre que la raison était sa volonté, et que si le sénateur était mécontent, il pouvait aller se plaindre à César.

Maintenant, le succès était dans la diligence. Il s'agissait de ne pas perdre une heure.

César n'avait avec lui que cinq mille fantassins et trois cents chevaux, mais il avait à Rome les vingt mille soldats auxquels il avait donné des congés et dont faisait partie ce centurion qui frappait énergiquement sur son sabre.

Mais il avait ces deux légions qu'il avait envoyées à Pompée et dont chaque homme, en partant, avait reçu de lui cent cinquante drachmes.

En outre, il avait sa fortune, qui était dans son accroissement tandis que celle de Pompée était dans sa décadence.

On se mettrait en route le même jour, et l'on s'emparerait d'abord de la ville d'Ariminium.

Seulement, on s'en emparerait par surprise. Les soldats et les capitaines chargés de la prendre n'auraient d'autres armes que leurs épées.

César, au reste, ne change rien à sa manière de vivre. Il remet secrètement le commandement de son armée à Hortensius, passe

la journée dans ses occupations ordinaires, regarde combattre les gladiateurs, un peu avant la nuit prend un bain, après son bain entre dans la salle à manger, y demeure quelque temps avec les convives qu'il a invités à souper ; au bout d'une heure se lève de table, invite chacun à faire bonne chère, promet qu'il reviendra bientôt, sort, s'élance dans un chariot de louage qu'on lui tient tout prêt, prend une route de traverse, s'égare, erre toute la nuit, retrouve son chemin au point du jour, rejoint soldats et capitaines au rendez-vous qu'il leur a donné, tourne vers Ariminium et se trouve en face du Rubicon.

Le Rubicon, si célèbre aujourd'hui, n'était alors qu'un mince filet d'eau séparant la Gaule Cisalpine de l'Italie, le territoire étranger du territoire romain.

De place en place, sur des poteaux, cette défense est inscrite :

« Au-delà du fleuve Rubicon, que nul ne fasse passer drapeaux, armes ou soldats. »

Quiconque contrevenait à cette défense était un rebelle.

On dit, et la chose m'a souvent été affirmée par l'illustre Asinius Pollion, qui accompagnait en ce moment le vainqueur des Gaules, on dit que, sur la rive de ce ruisseau, César s'arrêta, pensif.

En effet, qui pourra dire, à défaut de légions romaines, le nombre de pensées qui lui barraient le passage.

Il appela ses amis, et, posant sa main sur l'épaule d'Asinius Pollion qui se trouvait le plus proche de lui :

— Amis, dit César, le moment est venu de rester en deçà de ce ruisseau pour mon malheur à moi, ou de le traverser pour le malheur du monde.

Puis alors, avec une admirable lucidité d'esprit, il exposa ce qui allait arriver s'il restait en deçà du Rubicon, ce qui allait arriver s'il le passait.

Puis, tout haut et comme un homme qui a le droit de demander d'avance des comptes à l'avenir, il interrogea la postérité sur le jugement qu'elle porterait de lui.

Alors, soit qu'il fût préparé, soit qu'il fût amené par le hasard, un prodige mit fin à ses doutes.

Au moment où, voyant ses amis hésitants et muets devant une si grande question, il en appelait à ses soldats pour savoir ce qu'il devait faire, en disant :

— Camarades, il est encore temps : nous pouvons retourner en arrière, mais si nous traversons ce fleuve, le reste sera l'œuvre du glaive.

Un pâtre d'une taille extraordinaire, une espèce de géant, apparut sur le bord du fleuve en jouant de la flûte.

Les soldats étonnés l'entourèrent. Parmi les soldats, il y avait un trompette.

Le pâtre, sans lui adresser la parole, lui prit le clairon des mains, le porta à sa bouche et se jeta dans le fleuve en sonnant de toutes ses forces.

— Allons, dit César, où nous appellent la voix des dieux et l'injustice des hommes !

Et il ajouta en grec :

— Que le dé soit jeté ! *Kubos anerriphto* !

J'ai cherché longtemps dans les *Commentaires* de César pour voir comment lui-même raconte cette grande scène. César ne nomme pas même le Rubicon.

Mais ce que je raconte ici, je le tiens de témoins oculaires qui souvent à la cour ou à la table de l'empereur racontaient cette phrase si importante de la vie de son oncle.

Au reste, rien de tout cela ne nous était raconté à Rome sous son vrai jour. Mon père et Orbilius étaient pompéiens : je fus donc élevé encore plus dans la haine que dans la crainte de César ; cela explique ma liaison avec ses meurtriers, mes amitiés avec Messala, Caton fils et Cicéron fils.

Il a fallu que je fusse homme et que je pusse porter de moi-même un jugement pour arriver à me rendre compte de ce qui était, je ne dirai pas le juste ou l'injuste, mais le bon ou le mauvais.

Il m'a fallu surtout cette paix profonde que l'auguste empereur a donnée à la terre, et qui a si heureusement succédé à ces temps de meurtres, de proscriptions et de troubles qui avaient marqué les différentes périodes des guerres civiles.

Qu'on me pardonne cette courte digression ; elle était nécessaire, je crois, pour expliquer les deux faces opposées de ma vie. Au reste, comme on le verra plus tard, ce n'est pas moi qui suis allé à l'empereur Auguste, c'est l'empereur Auguste qui est venu à moi.

Revenons à César, qui marchait contre l'univers avec cinq mille hommes et trois cents chevaux.

Le lendemain, avant le jour, il était maître d'Ariminium.

Cette nouvelle nous arriva à Rome comme sur les ailes d'un aigle.

César avait passé le Rubicon, César avait pris Ariminium, César marchait sur Rome.

C'était ce cri terrible qu'on avait tant de fois entendu retentir dans les guerres civiles :

Marius marche sur Rome !

Sylla marche sur Rome !

Or que représentait ce cri ? Des tables de proscription affichées sur tous les murs, la mort entrant dans toutes les maisons, le sang coulant dans toutes les rues.

Pourquoi n'en serait-il pas cette fois-ci comme il avait été des autres ?

Avait-on moins offensé César que l'on n'avait offensé Marius et Sylla ?

Au contraire, nul plus que César n'avait été bafoué, vilipendé, honni.

Aussi la terreur fut-elle plus grande à Rome qu'elle n'avait jamais été. Tout ce qu'il y avait d'habitans sur la route que devait parcourir César s'élança hors de ses maisons ; les grandes routes se couvrirent de fugitifs effarés, d'hommes et de femmes éperdus traînant leurs enfans après eux, les uns en chariots, emportant ce

qu'ils avaient de plus précieux, les autres à cheval et à pied, ne songeant qu'à se sauver eux-mêmes, tous criant :

— César nous suit, César arrive, voilà César.

Qui, en effet, pouvait deviner que César serait clément ?

Or tous ces fugitifs, par les grandes routes, par les chemins de traverse, par les champs, se dirigeaient vers Rome.

Que venaient-ils chercher à Rome ? Un homme qui fût le contrepoids de César : Pompée !

Mais, par malheur, la folie générale avait atteint Pompée ; le sénat rejetait la faute sur lui.

— C'est toi, lui disait Caton, qui a grandi César contre toi-même et contre la république.

— Pourquoi, lui disait Cicéron, as-tu refusé les offres que te faisait César ?

— Où sont tes soldats, Pompée ? lui demandait Favorinus en l'arrêtant sur le Forum.

— Tu vois bien que je n'en ai pas, lui répondait Pompée, éperdu.

— Frappe donc du pied alors, puisqu'en frappant du pied tu devais faire sortir des légions de terre.

Et, en effet, Pompée sentait que le peuple tout entier allait à César, et qu'excepté pour fuir, la terre lui manquait sous les pieds.

Le sénat, qui n'avait d'espoir que dans Pompée, voyant que Pompée désespérait de sa propre fortune, cria : « Sauve qui peut ! »

Seulement, il déclarait traître quiconque ne fuirait pas avec lui.

Cicéron s'enfuit, emmenant son fils, mais laissant sa femme et sa fille sous la garde de Dolabella, son gendre, qui était l'ami et le partisan de César.

Caton s'enfuit, jurant de ne plus couper sa barbe et ses cheveux, de ne plus mettre de couronne sur sa tête avant que César ne fût puni, et la république hors de danger.

Labienus, ce lieutenant de César si connu par les *Commentaires* de César, cet homme pour qui César avait risqué sa vie et qui était passé de César à Pompée, Labienus s'enfuit.

Lentulus, ce consul ennemi acharné de César, qui avait chassé du sénat Marcus Antonius, Quintus Cassius et Cicéron, était occupé à tirer de l'argent du trésor secret déposé dans le temple de Saturne ; lorsqu'il entendit dire : « Voilà César ! César entre dans Rome par la porte Flaminia », Lentulus s'enfuit, et cela si rapidement qu'il oublia de refermer la porte du temple de Saturne.

Tout le monde fuyait. Qui eût vu l'Italie à vol d'oiseau eût cru que toute cette population fuyait devant quelque incendie, devant quelque inondation, devant la peste.

Je n'oublierai jamais l'aspect de Rome pendant ces jours terribles ; on se serait cru plus en sûreté, à coup sûr, sur un vaisseau sans pilote abandonné à une mer grosse de tempêtes que dans Rome pleine de terreur et d'épouvante.

Mon père délibéra un instant si nous ne fuirions pas avec tout le monde, si nous ne suivrions pas ce torrent qui roulait du côté de Brindes, qui allait traverser la mer et qui ne s'arrêterait qu'en Grèce.

Si nous n'avions pas vendu notre maison de Venusia, certes nous eussions été chercher un refuge dans notre vieux Samnium. Mon père hésitait, quand nous apprîmes que César se détournait de la route de Rome pour suivre Pompée.

Il suivait les bords de la mer Adriatique.

Puis on entendait dire des choses extraordinaires et que l'on ne pouvait pas croire.

On disait qu'il avait renvoyé à Labienus, ce lieutenant ingrat, cet ami infidèle, son argent et ses bagages.

On disait qu'un détachement envoyé contre lui s'étant réuni à lui, au lieu de le combattre, lui avait livré son capitaine Lucius Puppius, et que César, au lieu de faire mettre Lucius Puppius à mort, l'avait renvoyé sans lui faire aucun mal.

On disait que, à Corfinium, Domitius Ænobarbus, son ennemi mortel, se voyant sur le point de tomber entre ses mains, avait fait demander du poison et l'avait avalé, tant il était convaincu que César ne lui pardonnerait pas, et que cependant César lui avait pardonné.

Quant au poison, celui qui avait été chargé de le préparer, comptant sur la clémence de César, n'avait donné à Domitius qu'une boisson inoffensive.

De plus, disait-on encore, il avait fait rendre à Domitius cent soixante mille philippes d'or qu'il avait mis en dépôt chez les magistrats, quoiqu'il sût bien que cet argent n'était pas celui de Domitius, mais de l'argent destiné à payer les soldats que l'on envoyait contre lui.

Enfin, on faisait circuler dans Rome la copie d'une lettre que César avait écrite à Cicéron et lui avait fait remettre par Balbus.

Voici les termes de cette lettre qui était officielle en effet :

César imperator à Cicéron imperator, salut.

Tu ne te trompes point, et tu me connaissais parfaitement lorsque tu as dit : « César est la douceur même, César est incapable de répandre le sang ; rien n'est plus loin de César que la cruauté. » Je suis heureux et fier, je l'avoue, que tu aies cette opinion de moi. Des gens que j'ai renvoyés sains et saufs vont, dit-on, profiter de leur liberté pour reprendre les armes contre moi. Soit ! qu'ils fassent ainsi ; qu'ils soient eux, je resterai moi. Mais fais une chose, fais que je te trouve le plus tôt possible à Rome, afin que je puisse, comme j'y suis accoutumé, recourir à tes conseils et user de toi en toutes choses. Rien ne m'est plus cher que ton cher Dolabella, sois-en convaincu ; je lui devrai une nouvelle grâce, celle de t'avoir près de moi ; son humanité, sa tendresse pour moi et son bon sens m'en répondent.

Mais on disait les nouvelles controuvées, mais on disait la lettre apocryphe.

Comment César, qui représentait le parti des malhonnêtes

gens, des bandits, des pillards, le parti des Gracques, de Marius, des plébéiens, serait-il clément, lorsque Pompée, qui représentait le parti des honnêtes gens, Pompée, l'homme de l'ordre, de la moralité et de la loi, proclamait son ennemi quiconque ne le suivrait pas et vouait tous les partisans de César à la proscription, aux verges et aux gibets ?

Comment croire après cela à cette parole de César :

— Tout ce qui ne se déclarera pas contre moi sera mon ami ?

D'un autre côté, et pour faire pendant à la lettre de César, on faisait lire cette lettre de Pompée.

Comme celle de César, elle était adressée à Cicéron.

La voici :

Cnéius le Grand, proconsul, à Cicéron imperator.

J'ai reçu votre lettre. Votre santé est bonne, je vous en félicite. J'ai reconnu dans ce que vous me dites votre vieux dévouement à la république. Les consuls ont rejoint l'armée que j'avais dans l'Apulie ; je vous conjure, par cet admirable patriotisme qui ne s'est jamais démenti, de venir nous joindre, afin de délibérer en commun sur les meilleures mesures à prendre dans la situation affligeante de la république.

Prenez la via Appia, et arrivez à Brindes le plus tôt possible !

Au moins, on savait une chose, c'est que Pompée était à Brindes.

Aussi, huit jours après, apprend-on que César, avec six légions, assiège Brindes.

Puis un matin, enfin arrive cette nouvelle que Pompée a quitté l'Italie et qu'il est à Dyrrachium.

César a regardé du bord de la mer fuir les vaisseaux qui l'emportent et qu'il ne peut suivre, faute de flotte.

Puis il a dit, en se tournant du côté de l'Espagne :

— Allons combattre une armée sans général, et nous reviendrons battre ensuite un général sans armée.

Et César, quittant Brindes, était à l'instant même parti pour

Rome. Le 6 des calendes d'avril, il couchait à Serniesse, et le 8, à Bénévent.

Au reste, tout ce que l'on avait entendu dire de la clémence de César avait cessé d'être un doute.

Nul ne craignait plus ni pour sa vie, ni pour ses biens, ni pour son argent.

Tout était si calme à Rome lorsque César y rentra, dit Cicéron, que les *honnêtes gens* s'étaient remis à *faire l'usure*.

Et, en effet, quand les *honnêtes gens* se remettent à *faire l'usure*, c'est que tout va bien.

XVII

ENTRÉE DE CÉSAR À ROME. — JE VOIS CÉSAR ; SON PORTRAIT. — SON TRIOMPHE. — IL PART POUR L'ESPAGNE. — LETTRE D'ANTOINE À CICÉRON. — L'ESPAGNE SOUMISE ; RETOUR DE CÉSAR À ROME. — BANQUEROUTE DE VINGT-CINQ POUR CENT. — JOIE DES CRÉANCIERS. — MÉCONTENTEMENT DES DÉBITEURS. — MARCUS BRUTUS SE RALLIE À POMPÉE. — FORCES DE POMPÉE. — POMPÉE AU CAMP DE DYRRACHIUM. — CÉSAR À BRINDES. — IL PASSE L'ADRIATIQUE ET DÉBARQUE À APOLLONIE. — MURMURES DES SOLDATS DE CÉSAR. — LEUR DOULEUR EN TROUVANT CÉSAR PARTI.

César entra le soir dans Rome, sans aucune pompe, et s'en alla loger dans sa maison de la voie Triomphale, qu'il avait achetée du temps de son pontificat.

Il avait cantonné ses quarante mille soldats dans les environs et était entré avec cinq cents hommes à peine.

On sut sa présence à Rome par l'ordre donné par lui au sénat de se réunir.

Le lendemain, il sortit de sa maison à cheval, mais il trouva dans la rue une telle foule de peuple l'attendant qu'il fut forcé de remettre son cheval à un écuyer et de se rendre au sénat à pied. Mon père était venu me chercher, et nous avions été d'avance prendre notre poste sur les degrés du temple des Pénates, devant lequel il devait nécessairement passer.

Quoique partisan de Pompée, mon père tenait à me faire voir César.

César avait alors cinquante ans passés ; il était grand et maigre, quoique très vigoureusement constituée ; son teint, pour la blancheur et la finesse de la peau, était celui d'une femme ; il avait des yeux magnifiques dans lesquels on sentait la fixité et la profondeur du regard de l'aigle, le nez droit et ferme, la mâchoire fortement accentuée, comme celle des animaux de carnage et des conquérans. On le disait chauve sur le haut de la tête ; je ne pus

m'en assurer, sa tête étant couverte d'un casque léger sans panache ni aigrette ; il portait au côté une épée courte, une tunique blanche avec une frange d'or et un manteau de pourpre.

Il donnait sans fierté, mais aussi sans bassesse, la main à tout le monde, mais beaucoup n'osaient solliciter cette faveur et se contentaient de toucher sa tunique ou de baiser son manteau.

Depuis l'endroit où il sortit de sa maison jusqu'à l'entrée du sénat, la voie Sacrée était jonchée de lauriers ; en aucun endroit, j'en répons, son pied ne toucha le pavé.

Le cri de : « Vive César ! » était dans toutes les bouches, et peut-être eussé-je cédé à l'entraînement et crié : « Vive César ! » comme les autres, si je n'eusse senti la main de mon père toute frémissante de colère.

César se présenta au sénat avec la même simplicité que je l'avais vu affecter en passant. Il n'avait ni la tenue d'un dictateur ni celle d'un suppliant.

Il avait l'air d'un homme sûr de son droit.

Son discours ne fut ni une apologie ni une justification. Il raconta purement et simplement les faits, rappela qu'il n'avait aspiré à aucune charge dont la porte ne fût ouverte à un citoyen romain, qu'il avait attendu le temps prescrit par les lois pour briguer un nouveau consulat. Il rappela tout ce qu'il avait fait pour entrer en accommodement avec Pompée ; il montra la différence de sa conduite avec celle de ses ennemis, affirma que les citoyens n'avaient, quelle que fût leur opinion, à craindre de lui aucune persécution, pria le sénat de prendre avec lui le soin de la république, mais ajouta que, dans le cas où le sénat lui refuserait son concours, il y aviserait tout seul, ajoutant, avec un sourire, qu'il croyait pouvoir plus facilement se passer du sénat que le sénat ne se passerait de lui.

Puis il rentra dans sa maison, au milieu des mêmes acclamations qu'il en était sorti.

César, nous l'avons dit, ne revenait point à Rome pour y rester : César allait attaquer Pompée en Espagne.

L'Espagne avait été, on se le rappelle, donnée à Pompée lors de l'accommodement du triumvirat, en même temps que César avait eu les Gaules et Crassus la Syrie.

L'Espagne, c'était la province chérie de Pompée ; c'était là qu'étaient ses meilleurs lieutenans, Afranius, Pétréius et Terentius Varo.

César avait besoin d'argent ; il eut alors la même idée que le consul Lentulus, c'était d'en aller prendre au trésor public, c'est-à-dire au temple de Saturne.

Mais sa douceur incompréhensible avait porté ses fruits : beaucoup croyaient que cette clémence était de la peur, et cette croyance les enhardissait à résister à César.

Il en résulta qu'en face de la porte du temple de Saturne, il trouva le tribun Metellus, qui lui signifia de n'avoir point à toucher à l'or qu'il renfermait.

— Pourquoi cela ? demanda César.

— Parce que les lois le défendent, répondit Metellus.

— Tribun, dit César en haussant les épaules, tu devrais savoir que le temple des armes n'est point celui des lois.

Puis, comme Metellus ne se tenait point pour battu :

— Prends garde ! lui dit César ; il me serait moins difficile de te faire tuer que de te dire que je vais le faire.

Metellus livra le passage. César entra dans le temple de Saturne, trouva le trésor ouvert, mais intact.

Il y prit trois mille livres d'or.

Aussi, lorsqu'on lui reprocha plus tard d'avoir forcé les portes du trésor :

— Par Jupiter ! répondit-il, je n'ai pas eu besoin de les forcer : le consul Lentulus avait eu si grand peur de moi qu'il les avait laissées ouvertes.

Cependant César regrettait toujours Cicéron.

On a vu que tout le monde voulait avoir Cicéron ; Pompée le tirait de son côté, César du sien.

Comme deux forces égales se neutralisent, dit Euclide, Cicé-

ron n'avait rejoint ni César ni Pompée.

Il était resté à Cumes.

César eut l'idée que ce qui empêchait Cicéron de se décider en sa faveur, c'était la présence de Marcus Antonius à ses côtés. Marcus Antonius, on se le rappelle, était le beau-fils de Lentulus étranglé par Cicéron lors de la conjuration de Catilina, le mari de Fulvie, veuve de Clodius tué par Annius Milo.

Antonius, dont le cœur était sans fiel, prit la plume et écrivit à Cicéron :

Marcus Antonius, tribun du peuple et propréteur, à Cicéron imperator, salut.

Si je ne t'aimais, Cicéron, et beaucoup plus que tu ne veux croire, je ne m'occuperais pas d'un bruit qui court ici et que je crois parfaitement faux. Mais plus je te suis attaché, plus je me crois le droit de m'occuper d'une rumeur, fût-elle sans fondement.

Tu vas passer la mer, toi à qui ton Dolabella et ta Tullie sont si chers ; toi qui nous est si cher à tous que, par Hercule ! je te le jure, ton honneur et ta considération nous touchent comme toi-même.

Je tiens à te convaincre, Cicéron, que, César excepté, il n'y a personne pour qui j'aie plus d'affection que pour toi, et il n'est personne à ma connaissance sur le dévouement de qui César compte plus que sur le tien.

Je t'en conjure donc, mon cher Cicéron, ne t'engage dans aucune démarche qui te lie ; garde-toi de qui a déjà été si ingrat envers toi, et ne va pas, pour suivre cet ingrat, fuir comme un ennemi l'homme qui, ne t'aimât-il point, voudrait encore, si grand est le cas qu'il fait de toi, te voir puissant et honoré.

Je t'envoie cette lettre par Calpurnius, mon ami particulier, afin que tu saches à quel point j'ai à cœur tout ce qui se rapporte à ton salut et à ta gloire.

Toutes ces instances échouèrent ; la destinée de Cicéron était

écrite d'avance au livre du destin. Il partit de Cumes vers le commencement de juin, et, le 11 du même mois, il écrivait du port de Gaëte à sa femme Terentia qu'un grand vomissement de bile venait de mettre fin à l'indisposition qui l'avait retenu en Italie, et qu'il la priait, en femme pieuse qu'elle était, d'offrir un sacrifice à Apollon et à Esculape.

Pendant que Cicéron s'embarquait à Gaëte, César partait pour l'Espagne. Il y resta environ sept mois. En sept mois, l'Espagne avait été réduite. À son retour à Rome, le sénat le nomma dictateur.

C'est à la proclamation de la dictature de César qu'on s'attendait à voir commencer les proscriptions.

Il n'en fut rien. Le premier décret de César, au contraire, fut le rappel des bannis.

Tout ce qui restait encore d'exilés, même du temps de Sylla, rentra dans Rome.

Les biens des proscrits, qui avaient été confisqués, furent rendus aux enfans de ceux qui étaient morts en exil.

On décréta les *tabulae novae*, c'est-à-dire une petite banqueroute de vingt-cinq pour cent en faveur des débiteurs, et tout le monde fut content, même les créanciers, qui craignaient une banqueroute de soixante-quinze pour cent et même de cent pour cent.

Puis, le onzième jour de sa dictature, il se fit élire consul avec Servilius Isauricus, qui venait de lui donner un bon conseil, c'était de marcher à l'instant même contre Pompée.

C'était un de ces conseils comme on n'en pouvait donner qu'à César.

César avait laissé son armée en Espagne, et il lui fallait créer une autre armée ; tandis qu'au contraire, Pompée, à Dyracchium depuis près d'un an, avait eu le temps de rassembler une armée splendide.

Il n'avait eu que cela à faire, tandis que César soumettait l'Espagne, prenait Marseille, apaisait les séditions, calmait Rome, faisait rentrer les bannis, réglait les intérêts des débiteurs et des

créanciers.

Tout le monde avait eu le temps de rejoindre Pompée, Caton, Cicéron et même Marcus Brutus, dont Pompée avait autrefois tué le père, lorsque lui, Pompée, était lieutenant de Sylla.

Mais Brutus avait répondu à ceux qui s'étonnaient de sa conduite :

— Marcus Brutus est de ceux qui sacrifieront toujours leurs ressentimens à la patrie.

Ainsi il y avait deux patries : une patrie aristocratique près de Pompée, une patrie démocratique près de César.

Comment moi, fils d'affranchi, préférerais-je la patrie aristocratique à la patrie démocratique, Pompée à César ? Je dirai cela quand j'en serai à Athènes et à mes études avec Caton fils et Cicéron fils.

En attendant, Pompée, nous l'avons vu, avait une splendide armée.

D'abord, une flotte immense tirée des Cyclades, de Corcyre, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie, de la Cilicie, de la Phénicie et de l'Égypte.

Son fils Sextus, qui avait fait avec Gabinius et Antoine la campagne par suite de laquelle Ptolémée Aulètes avait été remis sur le trône, était resté en Égypte.

Au bout d'un an, Ptolémée Aulètes était mort, et sa fille Cléopâtre lui avait succédé.

Sextus avait été l'amant de la jeune reine et avait obtenu d'elle un grand secours de vaisseaux pour son père.

Il en résulta que la flotte de Pompée montait à cinq cents vaisseaux de guerre, sans compter les brigantins et les bâtimens légers.

L'armée de terre a neuf légions :

Cinq qui d'Italie étaient passées avec Pompée à Dyrrachium ; une vieille légion de Sicile que l'on appelait la Jumelle, parce qu'elle était composée des débris de deux autres légions ; une qui venait de Candie et de Macédoine, et qui se composait de vété-

rans établis en Grèce.

Enfin, les deux dernières, levées en Asie par ce même Lentulus qui, avec tant d'acharnement, s'était opposé à tout arrangement entre Pompée et César.

En outre, Scipion, beau-père de Pompée, en amenait deux autres de Syrie.

Sans compter trois mille archers de Crète et deux cohortes de frondeurs de six cents hommes chacune.

La cavalerie montait à quatorze mille hommes, moitié appartenant à la fleur de la chevalerie romaine, moitié fournie par les alliés.

Quant à l'argent, on en regorgeait.

On avait les caisses des usuriers de Rome, qui étaient tous pour Pompée, et les trésors des satrapes d'Orient. L'Orient appartenait de droit au vainqueur de Mithridate.

La Grèce surtout avait un suprême effort. Elle craignait César, elle craignait son armée de barbares, elle tremblait au nom des Gaulois qui avaient pillé Delphes.

On avait pour fournisseurs de vivres les deux greniers de l'Europe : l'Égypte et l'Asie.

On tenait toute la mer avec cette magnifique flotte divisée en six escadres.

Il y avait l'escadre d'Égypte commandée par le jeune Sextus Pompée, que nous verrons plus tard se faire appeler le fils de Neptune en se couronnant roi de la Méditerranée.

L'escadre d'Asie, commandée par Lelius et Triasus.

L'escadre de Syrie, commandée par Cassius.

L'escadre de Rhodes, commandée par Marcellus et Pomponius.

L'escadre d'Illyrie et d'Archaïe, commandée par Libon et Octavius.

Bibulus, le stupide mais brave Bibulus, gendre de Caton, avait le commandement de toutes les escadres, et par conséquent de la flotte.

Pendant un an, Pompée avait exercé l'armée et fait exercer la flotte.

Le vieux général, qu'on croyait amolli dans les délices de sa villa du mont Albin, avait repris, à cinquante-six ans, l'activité d'un jeune homme, faisant au milieu de ses soldats les mêmes exercices que ses soldats, tantôt à pied et tout armé, tantôt sur un cheval lancé à toute bride, tirant son épée et la remettant au fourreau, lançant le javelot à une telle distance et avec tant de force que les plus jeunes et les plus vigoureux essayaient en vain d'en faire autant qui lui.

Quant à César, qui accourait du fond de l'Espagne, qui avait traversé la Gaule et l'Italie, il arriva à Brindes presque seul, sans matériel et sans vivres, dans la saison des tempêtes.

Là, il rassembla une vingtaine de mille hommes, le sixième à peine de ce qu'avait Pompée.

— Camarades, leur dit-il, vous êtes venus avec moi pour faire de grandes choses, n'est-ce pas ? Eh bien ! pour les hommes qui ont fermement arrêté une pareille résolution, il n'y a ni hiver ni tempêtes. Ces hommes-là, rien ne doit les arrêter : ni l'absence de vivres, ni le défaut de machines, ni la lenteur de leurs compagnons. Dans la situation où nous sommes, la seule chose qui soit indispensable au succès, c'est la célérité.

» Laissons donc ici bagages, valets, serviteurs ; montons sur les premiers navires que nous trouverons, pourvu qu'il y en ait assez pour nous porter tous tant que nous sommes ; et que nous profitons de l'hiver qui rassure nos ennemis pour tomber sur eux au moment où ils s'y attendront le moins.

» Nous sommes peu, soit ! le courage suppléera au petit nombre.

» Restent les vivres.

» Le camp de Pompée en regorge : chassons Pompée de son camp, et nous ne manquerons plus de rien, le monde est à nous.

» Rappelez-vous seulement ceci ; c'est que nous sommes citoyens et que nous avons affaire à des esclaves.

» Maintenant, quiconque ne voudra pas risquer la même fortune que César est libre d'abandonner César.

Un cri universel et enthousiaste répondit :

— Partons !

On partit, et huit jours après, sans vivres, sans machines de guerre, sans attendre le reste des troupes auxquelles César avait donné rendez-vous à Brindes, César monta sur une cinquantaine de vaisseaux qui, aussitôt qu'ils l'auraient déposé en Illyrie, devaient venir chercher les autres légions. César avait passé au milieu de la flotte de Bibulus et débarquait près d'Appolonie, dans un endroit désert, au milieu des rochers, tous les ports étant gardés par les pompéiens.

Il venait avec vingt-cinq mille hommes en assiéger cent cinquante mille.

Il est vrai que, de toutes les parties de l'Italie occidentale, des hommes arrivaient. Partis des bords du Sicoris¹, ces hommes avaient traversé la Narbonnaise et la Gaule transalpine. Ils avaient fait une halte à Rome, et pendant cette halte, on les avait entendus dire, en parlant de César :

— Cet homme est donc fou ! Combien de temps encore nous traînera-t-il à sa suite ? Jusqu'où veut-il nous conduire ? Quand nous donnera-t-il quelque relâche ? Croit-il que nous ayons des corps de bronze et des jarrets de fer, pour nous pousser d'un bout du monde à l'autre ? Mais le bronze et le fer s'usent eux-mêmes. Aux cuirasses et aux glaives il faut du repos : aux cuirasses pour quelles résistent, aux glaives pour qu'ils ne s'émousent pas. César, en voyant nos blessures, doit comprendre cependant que nous sommes des hommes. Un dieu se laisserait à faire ce que nous avons fait. On dirait, à voir la rapidité de sa marche, qu'il fuit l'ennemi au lieu de le poursuivre. César, aie pitié de nous ! Nous te tendons les bras. César, assez ; assez, César !

Puis passaient les capitaines, les centurions, les décurions, qui disaient :

1. La Sègre.

— En marche ! César vous attend à Brindes.

Et se traînant, se plaignant, maudissant César, ces hommes se remettaient en route, et chacun disait qu'ils n'arriveraient à Brindes que pour mourir ou se révolter.

Et quand ils arrivèrent à Brindes, harassés, exténués, mourans, et qu'ils apprirent que César était parti, ces mêmes hommes, se redressant et pleurant de colère, se retournaient vers leurs chefs en disant :

— Vous le voyez, César ne nous a pas attendus. C'est votre faute ; il fallait nous presser sur les routes, au lieu de nous laisser reposer, camper, dormir comme des lâches et des paresseux. Ah ! nous sommes des malheureux ! nous avons trahi notre général !

Et tout l'espoir de ces hommes était que les cinquante vaisseaux qui avaient porté leurs compagnons de l'autre côté de l'Adriatique revinssent promptement les prendre, et qu'ils arrivassent à temps pour vaincre avec César ou pour mourir avec lui.

XVIII

PRÉSAGES EN FAVEUR DE CÉSAR. — PRÉSAGES CONTRE POMPÉE. — TU PORTES CÉSAR ET SA FORTUNE. — CÉSAR AVEC CINQUANTE MILLE HOMMES ASSIÈGE POMPÉE ET SES CENT MILLE HOMMES. — LE PAIN DES SOLDATS DE CÉSAR. — COELIUS ET ANNIUS MILO. — LEUR MORT. — ÉCHEC DE CÉSAR. — CÉSAR SE MET EN RETRAITE. — POMPÉE POURSUIT CÉSAR. — LA GUERRE EST FINIE OU À PEU PRÈS. — CATON PLEURE. — CÉSAR S'ARRÊTE À PHARSALE. — PRÉSAGES QUI PROMETTENT LA VICTOIRE À CÉSAR. — PRÉSAGES CONTRAIRES POUR POMPÉE. — CÉSAR SE DÉCIDE À COMBATTRE. — IL DONNE LE SIGNAL DU COMBAT.

Les yeux non-seulement de Rome, non-seulement de l'Italie, mais du monde entier étaient fixés sur ce petit coin de l'Illyrie.

En effet, la question intéressait non-seulement Rome et l'Italie, mais le monde entier.

Elle était à la fois simple et gigantesque.

L'aristocratie triomphera-t-elle avec l'élève de Sylla ?

Le peuple triomphera-t-il avec le neveu de Marius ?

L'Italie sera-t-elle couverte de proscriptions et de sang avec Pompée ?

L'univers subira-t-il la clémence de César ?

Les présages étaient pour César, et, quoique nous fussions déjà arrivés à une époque où les présages commençaient à s'apprécier à leur juste valeur, ces présages avaient une influence sur le peuple.

Voici ce qui s'était passé à Rome.

Au moment de quitter Rome, César avait fait un sacrifice à la fortune.

Le taureau que l'on conduisait à l'autel s'échappa, s'enfuit hors de la ville, rencontra un étang et le traversa à la nage.

César fit approcher les devins :

— Que veut dire cela ? demanda César.

— Cela veut dire, répondit-on, que, comme ce taureau, tu dois quitter Rome, que, comme lui, tu dois franchir la mer, vaste étang qui te sépare de Pompée.

Et c'était ce qui donnait tant de courage à César, l'homme superstitieux par excellence ; c'était ce qui lui avait fait traverser l'Adriatique avec vingt-cinq mille hommes sans qu'il voulût attendre le reste de ses soldats.

Puis, après son départ, un autre fait s'était produit.

Les enfans de Rome s'étaient séparés en pompéiens et en césariens, ils en étaient venus à une grande bataille à coups de pierres et de bâtons, et les pompéiens avaient été battus.

Je jouais un rôle distingué dans cette petite guerre, ayant été nommé lieutenant par celui de nos camarades qui représentait Pompée.

Je reçus une pierre dans le genou, dont je boitai pendant un mois.

D'autres présages plus sérieux éclataient à Dyrrachium.

Pompée avait résolu, sachant l'arrivée de César et le peu de monde qu'il avait avec lui, Pompée avait résolu de marcher à César et de l'écraser.

Mais deux rivières, qui prennent leurs sources dans les monts Caudaves, coupent le littoral qui s'étend de Dyrrachium à Appolonie : le Genusus et l'Apsus.

Tout alla bien au Genusus, et Pompée le traversa sans accident.

Mais de l'autre côté de l'Apsus étaient les avant-gardes de César.

Pompée demanda deux hommes de bonne volonté pour sonder le fleuve.

Mais en même temps que ces deux hommes entraient à l'eau par la rive droite, un soldat de César s'y élançait par la rive gauche et, traversant le courant à la nage, il allait attaquer et tuer les deux soldats de Pompée.

Pompée, ayant vu que la rivière ou plutôt le fleuve n'était

point guéable, résolut d'y jeter un pont.

César le laissa faire. À un moment donné, il comptait attaquer ceux qui seraient passés.

À peine trois cents hommes étaient-ils sur l'autre rive, que le pont s'affaissa, de sorte que tous ceux qui étaient dessus tombèrent et se noyèrent.

Ceux qui étaient passés furent taillés en pièces ou se rendirent.

Pompée regarda ce double événement comme un mauvais présage et se retira.

Quelques jours après, Antoine arriva ; il amenait à César les vingt-cinq ou trente mille hommes qu'il avait laissés en arrière.

César en sentait tellement le besoin qu'il avait résolu, voyant qu'ils ne venaient pas, de les aller chercher en personne. Déguisé en esclave, il s'était jeté dans un bateau qui conduisait cinq ou six passagers à Brindes.

Mais ce bateau devait, pendant une ou deux lieues, descendre l'Aoûs, sur les rives duquel est située Apollonie, pour gagner la mer.

Or le vent venait du large et faisait refluer les vagues de l'Adriatique dans le fleuve, de sorte qu'il y eut un moment où le pilote, ne pouvant surmonter l'obstacle, donna l'ordre de retourner à Apollonie.

César alors se leva, et, tout vêtu en esclave qu'il était, du ton du commandement, il lui donna l'ordre de continuer son chemin.

Sa voix était si impérative que le pilote ne songea pas même à demander à César qui il était pour prendre ainsi le ton du commandement.

Il se contenta de lui dire :

— Vous voyez bien que nous entêter à sortir du fleuve avec un pareil vent, c'est risquer notre vie.

Ce fut alors que César, en découvrant son visage jusque-là à moitié voilé par son manteau, dit ces paroles si célèbres depuis :

— Ne crains rien, pilote ; tu portes César et sa fortune.

Effectivement, la barque gagna la mer ; mais la mer, moins soumise que le fleuve à la fortune du dictateur, le jeta, lui et son bateau, sur la plage.

Et cependant sa fortune ne l'avait pas abandonné, puisqu'il regagna son camp sans être pris ; puisque, huit jours après, Pompée reculait devant les présages néfastes ; puisque, le lendemain de la retraite de Pompée, Marcus Antonius arrivait avec trente mille hommes.

Ce fut alors César qui, avec ses cinquante mille hommes, se décida à prendre l'offensive.

Bientôt, cette nouvelle inouïe arriva à Rome : César avec cinquante mille hommes assiège Pompée qui en a cent mille.

Et c'était vrai, César assiégeait Pompée.

Il avait passé entre Pompée et Dyrrachium, et l'avait isolé de la ville.

Il avait tracé une ligne de six lieues et bâti trente-six forts sur la croupe des montagnes dont Pompée occupait les sommets.

Seulement, c'étaient les assiégeans qui manquaient de tout, et les assiégés qui vivaient dans l'abondance.

Les assiégés, qui étaient acculés à la mer, avaient leur flotte qui les ravitaillait incessamment.

César, en pays ennemi, mangeait de l'orge et des légumes avec une espèce de pain fait d'une sorte de racine qu'avaient découverte des soldats qui, ayant été en Sardaigne, avaient mangé de cette racine.

Et quoiqu'ils n'eussent pas trop de ce pain, ces estomacs du nord et du couchant : Hélvétiens, Gaulois, Allobroges, qui cependant ont besoin d'une plus substantielle nourriture que nous autres hommes du midi, jetaient leur pain par-dessus les retranchemens de Pompée afin que ces beaux chevaliers, cette délicate jeunesse, ces *trossuli*, comme on les appelait, pussent voir de quelle nourriture savaient vivre les soldats de César.

Et Pompée faisait cacher ce pain pour que ces élégans *trossuli*, cette belle jeunesse, ces délicats chevaliers ne vissent point à

quels barbares ils avaient affaire et quelles bêtes féroces il leur faudrait un jour combattre.

Pendant ce temps, nous avions force émeutes à Rome.

Tout ce trouble en l'absence de César était causé par le préteur Coelius.

Quelle était la cause de la mauvaise humeur de Coelius ?

Je l'ai retrouvée, bien longtemps après, dans une lettre que l'historien Salluste, l'homme aux magnifiques jardins, écrivait à César.

Voici cette lettre :

Des hommes souillés de dissolution et de crimes, qui te croyaient prêt à leur livrer la république, sont venus en foule dans ton camp, menaçant du pillage les citoyens inoffensifs ; non-seulement du pillage, mais du meurtre, mais de tout ce que l'on peut attendre d'âmes dépravées. Mais quand ils ont vu que tu ne les dispensais pas de payer leurs dette ; que tu ne leur livrais pas les citoyens comme des ennemis, ils ont tout quitté. Un petit nombre seulement d'entre eux s'est cru plus en sûreté dans ton camp que dans Rome, tant ils avaient peur de leurs créanciers. Mais il est incroyable combien d'hommes et quelles gens ont déserté ta cause pour celle de Pompée et ont choisi son camp comme un inviolable asile contre les débiteurs.

Un de ces hommes qui étaient passés du camp de César dans celui de Pompée était Coelius.

Homme d'esprit, d'ailleurs, que ce Coelius. C'était lui qui disait un soir à un de ses parasites qui, parce qu'il soupait avec lui, croyait devoir toujours être du même avis que lui :

— Par Hercule ! dis une fois non, afin que nous soyons deux.

Or Coelius avait été en Espagne avec César ; il y avait combattu pour César ; il était revenu à Rome avec César ; il comptait sur les *tabulae novae*.

Pas du tout. César n'avait autorisé qu'une petite banqueroute de vingt-cinq pour cent. Ce n'était point l'affaire de Coelius.

Soixante-quinze pour cent à payer, pour Coelius, c'était juste soixante-quinze pour cent de plus qu'il ne possédait. Il lui fallait donc des *émotions* pour ne rien payer du tout.

Pour en arriver là, Coelius fait mettre son siège près du siège de son confrère Caius Trebonius, chargé de rendre la justice aux citoyens.

Puis il annonce qu'il recevra les plaintes non pas des créanciers, mais des débiteurs.

Personne ne se plaint.

Alors il propose un édit par lequel les débiteurs pourront s'acquitter en six payemens et sans intérêts de leur soixante-quinze pour cent.

Mais le consul Servilus Nasicus, que César a laissé derrière lui à Rome pour y maintenir la paix en son absence, s'oppose à la proposition de Coelius.

Coelius fait une autre proposition.

Il propose que, tant que la guerre durera entre César et Pompée, les locataires ne puissent être forcés de payer leurs loyers.

Cette fois, il a tous les locataires pour lui, et comme en même temps il a tous les propriétaires contre lui, il obtient ce qu'il veut, du trouble.

Le second préteur Trebonius est poussé hors de son siège, trébuche, tombe et se fend la tête sur les degrés de son tribunal.

Le consul fait chasser Coelius du sénat.

Il veut haranguer le peuple et monte à la tribune aux harangues, mais les licteurs du consul l'en font descendre.

Alors il expédie un courrier à Annus Milo, le meurtrier de Clodius, qui grâce à Cicéron mange de trop bonnes figues à Marseille.

Il lui dit que le moment est venu d'entrer en Italie et de soulever la province au nom de Pompée.

Annus Milo accepte avec empressement la proposition. Il lève une centaine d'hommes et passe les Alpes, ni plus ni moins qu'Annibal.

Coelius le rejoint avec quelques gladiateurs ; tous deux courent la province en proclamant l'abolition des dettes.

Mais ce n'est point assez pour eux que l'abolition des dettes : il leur faut le pillage.

Milo délivre un millier d'esclaves et va mettre, avec sa petite armée, le siège devant une ville de Calabre.

Mais le préteur Quintus Pedius, qui est enfermé dans la ville avec quelques centaines d'hommes, lui lance par-dessus la muraille une pierre, l'atteint à la tête et le tue.

Coelius en faisait autant de son côté.

Il mettait le siège devant Thurium.

Là, comptant sur son éloquence, il s'avance vers un groupe de cavaliers espagnols et gaulois, et leur propose de quitter le service de César pour celui de Pompée.

Mais un de ces cavaliers, qui trouve cette proposition malhonête, lui passe son épée au travers du corps et le tue.

Voilà Rome redevenue tranquille. Les yeux, un instant détournés de Pompée et de César pour suivre Coelius et Annius Milo, reviennent à Pompée et à César.

Les choses vont mal pour César.

Pompée, dit-on, a fait une sortie, a passé au fil de l'épée la moitié de l'armée de César, et César, avec le reste, est en fuite vers la Thessalie.

Grande fête pour les pompéiens.

Au bout de quinze jours, une autre nouvelle vient s'abattre au beau milieu du Forum.

Les deux armées se sont rencontrées à Pharsale. L'armée de Pompée a été anéantie. On ne sait ce qu'est devenu Pompée.

Et la joie passe des partisans de Pompée à ceux de César.

Racontons ce qu'il y avait de vrai dans tout cela et voyons ce que Pompée était devenu.

En effet, Pompée avait fait une double sortie, une de la ville, une de son camp. César avait perdu deux mille hommes tués ou blessés.

Cela fit réfléchir César. La fortune des plus grands capitaines a ses distractions et, pendant une distraction de sa fortune, César pouvait perdre l'empire du monde.

Lui-même l'avait dit le soir du combat où il avait perdu deux mille hommes :

— Si Pompée avait su vaincre, la victoire était aujourd'hui à Pompée.

César pouvait transporter la guerre en Thessalie ou en Macédoine. Là, au lieu de la contrée aride qui lui faisait manger du pain de racines, il rencontrerait un climat fertile où les estomacs gaulois et germains trouveraient à se repaître largement.

Pompée, croyant qu'il battait en retraite à cause de l'échec reçu, l'y suivrait probablement.

Si au contraire Pompée se rembarquait et rentrait en Italie, lui, César, tournerait par la Vénétie et viendrait lui présenter le combat sous les murs de Rome.

Mais il y avait chance que Pompée suivît César en Macédoine, et voici pourquoi.

Pompée avait envoyé en Macédoine son beau-père Scipion avec deux légions.

César et ses cinquante mille hommes allaient se mettre à la poursuite de ces deux légions et de Scipion.

Or il était probable que Pompée, plus amoureux que jamais de sa femme, ne laisserait pas son beau-père à la merci de César.

Le calcul de César était juste. Pompée se mit à sa poursuite. Ce fut alors que se répandit la première nouvelle de la défaite et de la fuite de César.

Pompée lui-même écrivit aux rois, aux généraux, aux villes, comme s'il était vainqueur. Sa femme, Cornélie, était à Mitylène ; il lui envoya des courriers pour lui dire que la guerre était finie ou à peu près.

Cette nouvelle était d'autant plus officielle à Rome que l'on commençait à y voir arriver les amis ou les intendans des proscrits. Ils venaient retenir aux environs du Forum des maisons du

seuil desquelles on pût briguer les suffrages.

On convoitait déjà dans l'armée de Pompée les places et charges que remplissait César.

Son grand pontificat surtout.

On désignait déjà trois concurrens sur lesquels tous les suffrages devaient s'arrêter : Lentulus Spinter, Domitius Ænobarbus et Scipion surtout, le beau-père de Pompée.

Aussi les pompéiens se promenaient-ils dans Rome la tête haute.

Les césariens étaient d'autant plus muets que des bruits sinistres circulaient dans Rome à l'endroit des proscriptions qui allaient suivre cette victoire de Pompée. On disait que Domitius rapportait dans le pli de sa toge une liste de proscription près de laquelle n'étaient rien les listes de Sylla et de Marius.

Beaucoup même disaient tout haut au Forum, au champ de Mars, sous le portique de Pompée surtout, rendez-vous ordinaire de ses partisans :

— Des tables de proscription ! pourquoi faire ? Bon pour les niais à perdre leur temps à dresser des tables ; nous ne proscrivons point par tête, mais par catégories ; nous ne frapperons pas des individus, nous anéantirons des masses.

Et cela était d'autant plus probable que Labienus avait donné un terrible spécimen de vengeance. Malgré la loi qu'avait fait rendre Caton, établissant que tous les prisonniers auraient la vie sauve, Labienus avait fait égorger cinq cents prisonniers faits à César.

Caton en avait pleuré et était rentré à Dyrrachium en se couvrant la tête avec sa robe en signe de deuil.

Aussi Pompée, en se mettant à la poursuite de César, avait laissé ce pleureur à Dyrrachium.

Comme il entendait tout autour de lui blâmer ses lenteurs ; qu'il se plaisait, disaient ceux qui trouvaient que les choses n'allaient pas assez vite, à avoir à son lever une cour de satrapes et de sénateurs ; qu'Ænobarbus ne l'appelait plus qu'Agamem-

non ou le roi des rois ; que Favonius avait dit tout haut, pour que Pompée l'entendît : « Allons, nous ne mangerons pas encore cette année de figes de Tusculum » ; qu'il lui revenait de tous côtés que cette belle jeunesse qui le suivait, déjà lasse de lui, disait tout bas : « Défaisons-nous d'abord de César, et nous verrons ensuite à nous défaire de Pompée », il résolut d'attaquer César dès que César s'arrêterait.

César marchait de l'ouest à l'est ; il traversa l'Épire, entra dans la Thessalie et s'arrêta à Pharsale.

César avait fait cent quatre-vingts milles à peu près. Pendant près de cent trente milles, sa marche avait été une lutte de tous les instans. Le bruit de sa défaite s'était répandu ; on le traitait comme un fugitif, lui refusant vivres et fourrages. Enfin, en entrant en Thessalie, il s'empara de la ville de Comphi, et l'armée se trouva dans l'abondance.

Ce fut une fête de trois jours parmi ces hommes qui depuis cinq mois mouraient de faim.

Puis, comme on signalait l'avant-garde de Pompée, César se remit en route.

Ce n'était point là l'emplacement qu'il voulait choisir pour livrer une bataille décisive.

Quand on s'appelle César et qu'on joue le monde à ce grand jeu de dés qu'on appelle une bataille, c'est bien le moins que l'on choisisse le tapis sur lequel on va le perdre ou le gagner.

Arrivé, comme nous l'avons dit, à Pharsale, César s'arrêta.

Le lendemain, Pompée, qui le suivait à une journée de marche, parut et établit sur une hauteur son camp en face de celui de César.

Souvent, dans nos promenades à l'Académie, dans ces longues soirées qui précédèrent la bataille de Philippes, nous fîmes redire par Brutus, Caton et moi, ce récit de la bataille terrible qui devait, comme celle de Philippes, décider du sort du monde. Le récit de Brutus est donc resté dans mon esprit. Témoin oculaire, acteur agissant, il avait tout vu et pris part à tout.

Ce qui fit la faiblesse de Pompée, c'était le doute.

Outre son indécision naturelle, Pompée avait encore contre lui les présages.

Et l'on sait ce que c'est que les présages.

Dans la nuit qui précéda la bataille, il avait rêvé qu'il était à Rome, qu'à son entrée au théâtre, le peuple le recevait avec de grands applaudissemens, et que, en sortant du théâtre, il avait orné de riches dépouilles le temple de Vénus Nicéphore.

À la première vue, ce songe semblait renfermer un heureux auspice, mais, en y réfléchissant, un double sens pouvait y être enveloppé.

César ne se vantait-il pas de descendre de Vénus ? n'était-ce pas de ses propres dépouilles que Pompée avait orné le temple de cette Vénus, mère de César ?

En outre, le camp de Pompée avait été toute la nuit troublé par des terreurs paniques. Trois ou quatre fois les sentinelles avaient crié : « Aux armes ! » croyant qu'on les attaquait ; enfin, un peu avant le jour, et comme on relevait les gardes, on vit au-dessus du camp de César, où régnait le plus grand calme et le plus grand silence, s'élever une vive lumière qui vint fondre sur le camp de Pompée.

De son côté, au fur et à mesure que Pompée était ébranlé, César était affermi.

Trois jours avant la bataille, il avait fait un sacrifice pour la purification de son armée.

Après l'immolation de la victime, le victimaire, qui était thessalien et par conséquent devin habile, le victimaire annonça à César que dans trois jours il en viendrait aux mains avec son ennemi.

Ce n'était point assez pour César.

— Ne peux-tu, lui demanda-t-il, me dire quelque chose sur le résultat de la bataille que tu m'annonces ?

— C'est à toi de répondre et non à moi, dit le devin. Les dieux indiquent dans ta vie le contraire de ce qui est à cette heure.

Es-tu heureux ? tu seras malheureux ; es-tu vainqueur ? tu seras vaincu ; es-tu vaincu ? tu seras vainqueur.

En outre, à Tralles, ville de la Lydie, près du Méandre, où, dans un temple de la Victoire, César avait une statue, le pavé du temple se souleva tout à coup, et l'on vit sortir de terre un palmier dont la cime gracieuse ombragea le front de la statue de César.

Ajoutons à cela une chose qui m'est personnelle.

J'ai connu à la cour de l'empereur un jeune homme nommé Tite-Live qui s'occupe en ce moment à réunir les matériaux d'une histoire de Rome. Il était né l'an 695 et avait par conséquent onze ans lors de la bataille de Pharsale. Il m'a souvent raconté que, le jour où la bataille eut lieu, il était à Pataviam¹, ville où il était né, près de Caius Cornelius, homme fort renommé dans l'art divinatoire et qui l'aimait comme son enfant. Celui-ci se tenait sur son siège augural et suivait le vol des oiseaux, quand tout à coup, à l'instant même où commençait la bataille, il eut une intuition et annonça que l'on en venait aux mains entre César et Pompée.

Puis il continua d'examiner les signes, et tout à coup, se levant avec enthousiasme, il s'écria :

— Tu triomphes, César !

Ceux qui l'entouraient doutaient de sa prophétie ; mais lui, ôtant sa couronne de dessus sa tête et la déposant, annonça qu'il ne la reprendrait que quand l'événement aurait confirmé sa prédiction.

Et cependant César hésitait. Pompée avait huit mille cavaliers ; lui, César, n'en avait que mille.

Il réunit ses soldats.

— Camarades, leur dit-il, voici devant nous Pompée avec une armée triple de la nôtre. J'attends Cornificius avec deux légions. Après-demain il m'aura rejoint. Dois-je l'attendre ?

» Calenus a autour de Mégare quinze cohortes, devons-nous

1. Padoue.

attendre Calenus ?

» Ou vous sentez-vous de force à livrer la bataille tels que nous sommes ?

Alors et d'une seule voix, les soldats crièrent :

— Bataille ! bataille !

Alors César monta sur un tertre pour être vu et entendu du plus grand nombre d'hommes possible.

— Amis, leur cria-t-il, le jour est enfin venu où Pompée nous présente la bataille et où nous allons lutter non contre la faim et la disette, mais contre des hommes. Vous avez désiré ce jour avec impatience, ce jour est venu. Vous m'avez promis de vaincre, tenez votre parole. Tout le monde à son aigle !

Puis, se tournant vers Antoine :

— Fais élever devant ma tente, dit-il, le signal du combat.

Un instant après, le drapeau couleur de sang flottait dans les airs.

XIX

DISPOSITION DES DEUX ARMÉES. — LES DEUX MOTS D'ORDRE. — CRAS-
TINUS. — LA BATAILLE S'ENGAGE. — FRAPPEZ AU VISAGE ! — TERREUR DES
ÉLÉGANS ROMAINS. — LA CAVALERIE FUIT ET MET LE TROUBLE DANS LE
RESTE DE L'ARMÉE. — POMPÉE QUITTE LE CHAMP DE BATAILLE ET RENTRE
DANS SON CAMP. — IL PARDONNE AUX ROMAINS. — CÉSAR ATTAQUE LE
CAMP. — FUITE DE POMPÉE À TRAVERS LARISSA ET LA VALLÉE DE POENIG.
— INQUIÉTUDE DE CÉSAR POUR BRUTUS. — IL BRÛLE, SANS LA LIRE, LA
CORRESPONDANCE DE POMPÉE. — MIEUX VAUT-IL ÊTRE THÉMISTOCLE
VAINCU QUE CÉSAR VAINQUEUR ?

Les deux armées étaient campées sur la rive droite de l'Apidanus, rivière qui prend sa source à la jonction du mont Panatolium et du mont Tymphustus.

Après la place occupée par les armées, disons celle qu'occupaient les généraux.

César avait pris pour lui la droite : il devait, selon son habitude, y combattre au milieu de sa dixième légion. Antonius devait combattre près de lui.

Calvinus Lucius commandait le centre.

Sylla, l'aile gauche.

Pompée, voyant cela, se réserva l'aile gauche et amassa, outre ses deux légions, autour de lui une multitude de frondeurs, d'hommes de traits et de cavaliers.

César, en voyant cette disposition, comprit que le plan de son ennemi était de l'envelopper et de l'isoler du reste de la bataille.

Il fit aussitôt venir de la réserve six cohortes ; il les cacha derrière la dixième légion avec ordre de ne pas bouger et de rester invisibles à l'ennemi jusqu'au moment où sa cavalerie chargerait.

En ce moment, les six cohortes s'élanceraient au premier rang, et au lieu de lancer leurs javelots, ils en présenteraient la pointe au visage de l'ennemi.

— Car, ajouta César, avant tout, frappez au visage.

Il pensait avec raison que cette belle jeunesse, que ces élégans cavaliers aimeraient mieux fuir que de se laisser défigurer.

Cette réserve se composait de trois mille hommes. César devait leur faire signe en balançant un étendard quand le moment serait venu d'exécuter la manœuvre indiquée.

Calvinus Lucius, qui commandait le centre de César, avait devant lui Scipion, beau-père de Pompée, avec les légions ramenées de Syrie.

Enfin, Sylla, qui commandait l'aile gauche de César, avait devant lui Afranius qui commandait l'aile droite de Pompée et qui avait sous ses ordres les légions de Cilicie et les cohortes amenées d'Espagne, que Pompée regardait comme ses meilleures troupes.

Cette aile droite de Pompée avait son flanc couvert par un ruisseau de difficile abord. Pompée la croyait donc suffisamment défendue, et c'est pour cela qu'il avait attiré à lui presque tous les archers et presque tous les frondeurs.

Du haut d'une colline, Pompée, à cheval, surveillait l'ordonnance des deux armées.

Un contraste le frappa tout d'abord ; c'était la calme immobilité de l'armée de César et l'agitation, je dirais presque le désordre, de son armée à lui.

Tous ces cavaliers, tous ces élégans, tous ces beaux n'obéissaient à aucun ordre ; tous voulaient être au premier rang.

Pompée leur envoya des courriers pour les prier de tenir leur ordonnance, de rester fermes à leurs postes et de se serrer les uns contre les autres.

En voyant ces courriers porter de tous côtés les paroles de Pompée, César crut qu'ils donnaient le signal de l'attaque.

Il fit aussitôt circuler le mot de ralliement : « Vénus victorieuse ».

Pompée, en même temps, donnait le sien : « Hercule l'invincible ».

En ce moment, César vit un soldat, volontaire dans son armée, qui l'année précédente était capitaine dans la dixième légion et qui s'écriait, s'adressant à une centurie de volontaires comme lui qui l'avaient choisi pour leur chef :

— Suivez-moi, compagnons, car le moment est venu de tenir à César ce que nous lui avons promis !

César le reconnut et, l'appelant par son nom :

— Eh bien ! Crastinus, lui demanda-t-il, que penses-tu de la journée d'aujourd'hui ?

— Qu'elle sera bonne et glorieuse pour toi, imperator. En tout cas, tu ne me reverras que mort ou vainqueur.

Puis, se retournant du côté de ses compagnons :

— Allons, camarades, dit-il, à l'ennemi !

Et le premier, avec ses cent vingt hommes, il alla attaquer les cinquante-deux mille pompéiens.

Arrivés à vingt pas du front de bataille, Crastinus et ses cent vingt hommes lancèrent leurs javelots.

Ce fut le signal de la bataille. Des deux côtés, comme d'eux-mêmes, les trompettes et les buccins sonnèrent.

Toute la ligne d'infanterie de César partit d'un seul élan et avec un seul cri, lançant ses javelots lorsqu'elle fut à distance et, sans ralentir sa course, mettant l'épée à la main.

Les pompéiens les reçurent sans reculer d'un pas.

Lorsque Pompée vit que son armée soutenait vaillamment le choc, il donna l'ordre à la cavalerie de charger l'aile droite de César et de l'envelopper.

César sentit la terre trembler sous cette masse de chevaux ; mais, en voyant venir à lui cette effroyable trombe, il ne dit ou plutôt ne répéta que ces mots :

— Amis, au visage !

Puis il fit faire avec l'étendard le signe convenu à ses trois mille hommes de réserve. Ceux-ci s'élancèrent en avant, présentant, comme César le leur avait recommandé, le fer de leur lance au visage des assaillans, chaque homme répétant ce cri de César :

— Au visage, amis, au visage !

Cette belle cavalerie, toute composée de patriciens, de nobles, de chevaliers, entendit le cri en même temps qu'elle se sentit frappée.

Elle tint un instant, plus par étonnement que par courage.

Puis, chacun préférant être déshonoré à être défiguré, lâcha son arme et s'enfuit, tenant son visage entre ses deux mains.

Les hommes de traits, qui avaient attaqué en même temps que cette cavalerie, se trouvèrent à l'instant même abandonnés par elle et isolés.

La dixième s'ébranla, leur passa sur le corps et vint, le javelot à la main, heurter l'aile gauche de Pompée.

En même temps, les mille cavaliers de César, ayant chacun un archer en croupe, se mirent à la poursuite de la cavalerie qui fuyait.

L'infanterie de Pompée, qui avait ordre de tourner l'aile droite de César quand les huit mille cavaliers l'auraient ébranlée, voyait ses cavaliers en fuite et comprit que c'était elle qui était tournée.

Elle tint un instant ; mais, attaquée de face par la dixième légion, sur son flanc par les hommes de traits, elle se débanda et s'enfuit.

En la voyant fuir, tous ces cavaliers venus de la Galatie, de la Cappadoce, de la Macédoine, de Crète ; tous ces arches du Pont, de la Syrie, de la Phénicie ; toutes ces recrues de la Thessalie, de la Béotie, de l'Achaïe et de l'Épire crièrent d'une seule voix, en dix langues différentes :

— Nous sommes vaincus !

Et tous s'enfuirent.

Au reste, ils avaient bien le droit de fuir, puisque Pompée avait fui.

À la vue de sa cavalerie en déroute, lui-même avait mis son cheval au galop et était rentré au camp.

« Jupiter, le père des dieux, assis sur un siège élevé, jeta dans Ajax la crainte, et celui-ci s'arrêta, frappé d'étonnement ; et

rejetant en arrière son bouclier couvert de sept peaux de bœuf, il s'enfuit hors de la foule, en regardant çà et là. »

Ces vers d'Homère me reviennent à l'esprit. Du moment où Ajax avait fui, Pompée pouvait bien fuir.

Antonius, qui le poursuivait en ce moment à la tête de sa cavalerie, ne devait-il pas fuir lui-même à Actium ?

En arrivant au camp, Pompée cria assez haut pour qu'officiers et soldats pussent l'entendre :

— Prenez garde à la défense des postes ; je vais faire le tour du camp pour donner mes ordres.

Sans doute que la pensée de Pompée était celle-ci : que les soldats fuiraient vers le camp et rentreraient dans le camp.

Là, on pouvait se défendre et attaquer un jour où les augures seraient plus favorables.

Ce fut dans cette espérance sans doute que Pompée se retira dans sa tente.

Mais Pompée avait compté sans le génie et surtout sans l'humanité de César.

Voyant la bataille gagnée, il lança au milieu des fuyards tout ce qu'il avait de trompettes et de hérauts d'armes avec ordre de crier :

— Mort aux étrangers, mais grâce aux Romains !

En entendant ces mots qui leur promettaient la vie sauve, des hommes qui peut-être se fussent défendus en désespérés, ou eussent fui de façon à ne pas être atteints, s'arrêtèrent et tendirent les bras aux soldats qui venaient à eux l'épée haute en criant :

— Nous sommes Romains !

Et alors vainqueurs et vaincus s'embrassèrent sur le champ de bataille. On eût dit que l'âme douce et pleine de pitié de César était passée dans le corps de chacun de ses soldats.

Pompée n'eut plus autour de lui que quelques fuyards ralliés par les chefs, et les deux ou trois mille hommes restés à la garde du camp et qui ignoraient cette amnistie.

César, au contraire, eut vingt mille hommes de plus, tous ceux

à qui il avait fait grâce.

Il fallait profiter de la fortune. César n'était pas, comme Pompée, un homme dont on peut dire : Il eût vaincu s'il avait su vaincre.

César réunit tout ce qu'il put de soldats, dix mille hommes à peu près, et avec eux, il s'en alla attaquer le camp de Pompée.

Pompée était dans sa tente, la tête entre ses mains ; il entendit des clameurs.

Il se leva, vint jusqu'au seuil de sa tente et demanda :

— Qu'y a-t-il donc ?

Des soldats fuyaient tout effarés en criant :

— César ! César !

Il arrêta un fugitif et le fit parler.

— Quoi ! jusque dans mon camp ! s'écria-t-il.

Alors il jeta loin de lui les insignes du généralat, sauta sur le premier cheval venu, ordonna aux soldats de tenir – c'étaient des soldats thraces, et par conséquent des étrangers –, sortit par la porte décumane et s'élança sur le chemin de Larissa.

Les Thraces, qui n'avaient point de quartier à espérer, n'étant pas Romains, tinrent jusqu'à six heures du soir.

Les vainqueurs traversèrent le camp sans s'arrêter, quoiqu'ils y trouvassent des tables toutes dressées, couvertes de vaisselle d'or et d'argent. Celle de Lentulus était toute jonchée de fleurs, toute tapissée de lierre.

Il eût fait bon de s'arrêter là, mais la voix de César cria :

— En avant !

Et les soldats eux-mêmes répétèrent :

— En avant !

César avait laissé un tiers de ses hommes à la garde de son camp ; il en laissa un autre tiers à la garde de celui de Pompée.

Enfin, il s'engagea avec le troisième tiers dans un chemin à l'aide duquel il devait couper la retraite des fugitifs, et, en effet, au bout d'une heure, cette retraite était coupée.

Les fuyards furent obligés de faire halte ; ils se groupèrent sur

une colline au pied de laquelle coulait un ruisseau.

César s'empara à l'instant même du cours d'eau ; l'ennemi, mourant de soif, se trouva dans l'impossibilité de se désaltérer. En deux heures, quatre mille hommes creusèrent un fossé en avant du ruisseau.

Voyant alors qu'il n'y avait plus d'espoir pour eux, la retraite leur étant coupée, s'attendant à chaque instant à être attaqués par derrière, les pompéiens demandèrent à capituler.

— Demain, je recevrai votre soumission, dit César ; en attendant, que ceux qui ont soif descendent par groupes de cinquante hommes ; il leur sera permis de boire.

On savait que l'on pouvait se fier à la parole de César ; les pompéiens descendirent.

Au fur et à mesure qu'ils descendaient, les vaincus reconnaissant de vieux compagnons dans les rangs des vainqueurs, on se tendit la main, on se jeta dans les bras les uns des autres, et ces hommes qui trois heures auparavant s'égorgeaient s'embrassèrent comme des frères.

Toute la nuit se passa ainsi ; ceux qui avaient des vivres en donnèrent à ceux qui n'en avaient pas ; on alluma des feux, on but, on mangea, on eût dit une fête.

César donna jusqu'au lendemain pour se retirer à ceux qui ne voulaient pas de son pardon.

Quelques-uns en profitèrent, mais, sur les quatre mille fugitifs, trois mille cinq cents étaient encore là quand, au jour venant, César sortit de sa tente.

Les vaincus s'agenouillèrent devant lui.

— Relevez-vous, leur dit César ; il n'y a plus d'ennemis le lendemain d'une bataille.

Et il leur tendit les deux mains ; puis tous ensemble, césariens et pompéiens, vainqueurs et vaincus, revinrent au camp.

Quinze mille pompéiens, morts ou mourans, couvraient le champ de bataille.

César n'avait guère perdu que deux cents hommes.

Il donna l'ordre d'examiner l'un après l'autre tous ces morts avec attention, afin de voir si l'on ne retrouverait point parmi eux le cadavre de Brutus. Pendant le combat, et même avant le combat, il avait recommandé, sous peine de la vie, de ne pas tuer Brutus, mais de l'épargner au contraire et de le lui amener s'il se rendait volontairement. S'il se défendait contre ceux qui tenteraient de l'arrêter, on devait le laisser fuir.

On revint dire à César que l'on avait retrouvé parmi les morts Domitius Ænobarbus, mais non Brutus.

Alors il envoya aux informations de tous les côtés.

Brutus était le fils de Servilia, et César, au moment où Servilia mit Brutus au monde, était l'amant de Servilia.

Puis il demanda si l'on savait ce qu'était devenu ce brave volontaire qui le premier avait engagé le combat, Crastinus.

Crastinus était mort ; on avait retrouvé son cadavre.

Voici les détails que donna sur sa mort un homme qui avait combattu près de lui.

Il avait taillé en pièces les premiers pompéiens qu'il avait rencontrés sur son passage, avait fait une trouée, était entré au plus épais des bataillons ennemis en criant :

— En avant, pour Vénus victorieuse !

Mais dans cette bouche ouverte par le cri glorieux, un pompéien avait enfoncé son épée avec tant de force que la pointe en était sortie par le derrière de la tête. Crastinus avait été tué sur le coup.

Le soir, on eut des nouvelles de Brutus.

Brutus, voyant la bataille perdue, s'était caché dans les marais qui accompagnent le cours de l'Apidanus.

La nuit venue, il avait gagné Larissa.

Là, il apprit que César le faisait chercher, et, sachant le souci qu'il avait de sa vie, il lui écrivit quelques mots pour le rassurer. Aussitôt César lui envoya un messenger pour l'inviter à venir. Brutus vint, et alors seulement César parut heureux de sa victoire.

Le soir de la bataille, César avait fait trois dons aux soldats,

avec pleine liberté à ceux-ci de les distribuer comme ils le jugeraient convenable.

Les soldats lui appliquèrent à lui-même le premier don, comme à celui qui avait le mieux combattu.

Le second fut appliqué au chef de la dixième légion.

Le troisième à Crastinus.

César lui fit creuser une tombe à part, et dans cette tombe, on déposa aux côtés du brave vétérân les objets dont se composaient la récompense militaire qui venait de lui être octroyée par ses camarades.

On apporta à César la correspondance de Pompée, que l'on avait retrouvée intacte dans sa tente. César la brûla tout en bloc et sans en ouvrir une seule lettre.

— Que fais-tu ? lui demanda Marcus Antonius.

— Je brûle ces lettres pour n'y pas trouver de motifs de vengeance, dit César.

Puis, jetant un dernier coup d'œil sur le champ de bataille rougi de sang, sur ces cadavres amoncelés, sur ces fosses que l'on creusait :

— Vous m'êtes témoins, ô dieux ! avait-il dit, que ce sont eux qui l'ont voulu et non pas moi. Si j'eusse licencié mon armée, malgré mes victoires, Caton m'accusait et j'étais condamné. Et maintenant, ajouta-t-il comme s'interrompant lui-même, valait-il mieux être Thémistocle banni que César victorieux ?

XX

FUITE DE POMPÉE. — ABANDON OÙ IL RESTE. — IL TROUVE UN PATRON DE BARQUE QUI LUI DONNE L'HOSPITALITÉ. — DÉPART POUR MITILÈNE, ENTREVUE DE POMPÉE ET DE CORNÉLIE. — SÉJOUR À ATTATIA. — POMPÉE SE DÉCIDE À ALLER DEMANDER L'HOSPITALITÉ À PTOLÉMÉE. — CONSEIL QUE TIENT PTOLÉMÉE EN APPRENANT QUE POMPÉE VA DÉBARQUER. — RÉOLUTION DE PTOLÉMÉE. — ASSASSINAT ET FUNÉRAILLES DE POMPÉE. — VENGEANCE QUE CÉSAR TIRE DES ASSASSINS.

Nous avons dit comment Pompée s'était enfui et était arrivé à Larissa.

Au fur et à mesure qu'il s'éloignait du champ de bataille, les quelques fidèles qui l'avaient accompagné dans sa fuite restaient en arrière et disparaissaient. Il y a quelque chose dans les grandes catastrophes qui semble contagieux, et il faut être bien dévoué pour courir le risque de gagner le malheur.

D'ailleurs, on savait César d'humeur facile, et moins on tarderait à se brouiller avec Pompée, plus il serait facile de se raccommoder avec César.

En sortant de Larissa, Pompée n'avait plus avec lui que cinq ou six personnes.

Il s'engagea dans cette belle vallée de Tempé que, dix ans plus tard, Virgile devait changer en si beaux vers.

Pressé par la soif, il se jeta la face contre terre, but au fleuve Pénée, se releva, remonta à cheval et s'achemina vers la mer.

À quel œil humain sera-t-il permis de sonder ce qui se passait alors dans l'âme de cet homme ?

Hier maître du monde, aujourd'hui maître à peine de sa propre vie.

Hier, il pouvait partager l'univers avec César, prendre à son choix l'Orient ou l'Occident.

Aujourd'hui, où se réfugiera-t-il, quel toit lui donnera un abri,

quel arbre le couvrira de son ombre ?

Il arriva vers la tombée de la nuit au bord de la mer. Il tourna à droite, longeant la base du mont Ossa, comme s'il allait à Crymna.

Enfin, il trouva une cabane de pêcheur ; il y demanda l'hospitalité pour lui et quelques personnes qui l'accompagnaient.

L'hospitalité lui fut accordée.

Depuis Pharsale, pas une parole ne s'était échappée de sa bouche. On avait respecté son silence si plein de sombres pensées.

Il se jeta sur une natte et dormit ou feignit de dormir.

Au point du jour, il s'éveilla, monta dans un bateau avec les deux ou trois personnes de condition libre qui l'accompagnaient, mais renvoya les esclaves en leur disant :

— Allez retrouver César, vous aurez une meilleure condition auprès de lui qu'auprès de moi.

Il avait donné l'ordre au patron du bateau de côtoyer le rivage, lorsqu'en tournant le cap de Maliba, il aperçut dans le golfe un grand navire marchand prêt à lever l'ancre.

Il le montra du doigt aux rameurs en leur faisant signe d'aller à lui.

Le maître de ce bâtiment, qui s'appelait Peticius, était sur le pont. En s'approchant du navire, Pompée fit des signes comme un homme qui demande à aborder.

Alors, à son grand étonnement, il entendit Peticius qui s'écriait :

— Courez sans perdre un instant et accueillez glorieusement cet homme ; c'est Pompée.

Pompée fut donc reçu sur le bâtiment avec tous les honneurs que l'on pouvait lui rendre. Peticius l'attendait au haut de l'échelle et l'aïda à monter.

— Vous me connaissez donc ? demanda Pompée en mettant le pied sur le bâtiment.

— Je vous ai vu à Rome au temps de votre puissance, répondit-il ; mais peut-être ne vous eussé-je point reconnu.

— Comment alors avez-vous su que c'était moi et m'avez-vous nommé ? demanda Pompée.

— Cette nuit, répondit Peticius, je vous ai vu en rêve, non pas comme à Rome, chef et triomphant, mais humilié, mais abattu et me demandant l'hospitalité sur mon navire ; de sorte que, lorsqu'on est venu me dire qu'un bateau faisait force de rames pour venir à mon bâtiment, et que sur ce bateau étaient des hommes en toge qui tendaient les mains comme des supplians, je me suis écrié : « C'est Pompée. »

Pompée baissa la tête et poussa un soupir.

Il présenta de la main, mais sans parler, ses deux amis au patron du bateau. Ces deux amis étaient Lentulus et Favonius.

Puis il alla s'asseoir à l'arrière en demandant au maître du navire de l'eau tiède pour se laver les pieds et de l'huile pour les frotter ensuite.

Le maître du navire lui fit apporter ce qu'il demandait.

Pompée regarda tristement autour de lui : il n'avait plus ni serviteurs ni esclaves.

Il commença de se déchausser lui-même.

Mais alors Favonius, cet homme rude qu'on appelait le singe de Caton, car il surpassait Caton en rudesse ; celui qui avait arrêté Pompée sur le Forum en lui disant : « Frappe donc du pied, Pompée, et fais donc sortir les légions de terre ! » ; celui qui, huit jours auparavant, raillait le noble imperator en disant : « Nous ne mangerons pas cette année de figues de Tusculum » ; Favonius se mit à genoux devant Pompée, et, quelque résistance que Pompée lui fît, il le déchaussa, lui lava les pieds et les lui frotta d'huile.

Favonius achevait à peine de rendre cet humble service à son général, que l'on vit sur le rivage un homme qui faisait des signes de détresse.

— C'est quelqu'un des miens, dit Pompée ; après m'avoir secouru, secourez-le donc.

On alla chercher cet homme avec un canot, et on l'amena sur

le pont.

C'était le roi Dejolarus, cet ancien tétrarque, puis roi de la Galatie, dépouillé de ses États par Mithridate, fait prisonnier par lui, mais qui, s'étant sauvé de sa prison, avait reconquis son royaume, plus une partie de la petite Arménie. Le sénat romain, auquel il s'était adressé, lui avait confirmé le titre de roi de ces deux contrées, et, par reconnaissance, il avait embrassé le parti de Pompée.

Aussi nu et aussi dépouillé que Pompée, il fuyait à son tour.

Le jour même, on partit.

À la prière de Pompée, on mit le cap sur Mytilène, où Cornélie attendait des nouvelles.

On laissa à gauche Mende et Scyone ; on passa entre Géronte et Hyera, et l'on aborda à Mytilène.

On jeta l'ancre dans le port, et l'on envoya un courrier à Cornélie.

— Oh ! s'écria-t-elle en l'apercevant, des nouvelles de Pompée ! La guerre est finie !

— Oui, répondit le messenger, mais finie d'une autre façon que vous ne l'entendez, à coup sûr.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Cornélie, qui remarqua le visage lugubre du messenger.

— Il y a, répondit celui-ci, que si vous voulez voir une dernière fois votre époux, il faut me suivre et vous attendre à le voir dans un état plus misérable que vous ne pouvez le rêver.

— Pompée ! Pompée qui m'écrivait qu'il était vainqueur !

— Il est vaincu ; il est fugitif, et sur un navire qui ne lui appartient même pas.

Alors Cornélie, saisissant le bras du messenger, exigea qu'il lui dît tout. Elle apprit alors Pharsale, la défaite et la fuite de Pompée.

À ce récit, Cornélie tout éplorée se jeta à terre et se roula sur le pavé en se tordant les bras et en s'arrachant les cheveux.

Puis enfin, revenant à elle-même, elle se releva, et criant

« Pompée ! Pompée ! » elle s'élança hors de la maison et courut vers le port.

Pompée la vit venir de loin, se rapprocha d'elle autant que le permettait la muraille du bâtiment et la reçut dans ses bras.

Ce fut une triste et douloureuse entrevue. Cornélie s'accusait de porter malheur à tout ce qu'elle aimait. Son premier mari, Quintus Crassus, avait été tué misérablement chez les Parthes. Plus malheureux peut-être de survivre à une si grande infortune, le second fuyait sans savoir où aller.

Pompée essayait vainement de la consoler.

Les habitants de Mytilène apprirent alors que le bâtiment qui venait de relâcher dans leur rade portait Pompée.

Ils lui envoyèrent une députation pour l'inviter à descendre à Mytilène ; mais il refusa obstinément, disant que le malheur était attaché à lui et qu'il craignait de le leur faire partager.

Puis il ajouta :

— Soumettez-vous avec confiance à César, César est bon et clément.

Il discuta ensuite avec le philosophe Cratippe sur l'existence de la Providence divine.

Cornélie voulut suivre Pompée avec son fils, et le vaincu qui venait de perdre tant de choses n'eut pas le courage de perdre encore sa femme et son enfant.

Pompée remit à la voile. Il passa entre les Sporades et les Cyclades, laissa Carpathus à sa droite, Rhodes à sa gauche, doubla le promontoire Sacré et s'arrêta entre la Lycie et la Pamphilie, à Attalea.

Là, il fut rejoint par cinq ou six galères qui venaient de la Cilicie, rassembla quelques troupes et réunit auprès de lui jusqu'à soixante sénateurs.

La flotte était intacte, et Caton, qu'on avait laissé à Dyrrachium pour garder les bagages, en ayant pris le commandement, y avait recueilli un grand nombre de fugitifs et était parti avec eux pour l'Afrique.

La douleur de Pompée fut grande alors d'avoir cédé aux obsessions de ceux qui l'entouraient et d'avoir livré la bataille avec son armée de terre sans utiliser sa flotte qui faisait sa plus grande force, ou tout au moins sans lui avoir donné avis de sa résolution de livrer bataille, avec ordre de se tenir prête à le recevoir en cas de défaite.

La même faute fut commise depuis et dans les mêmes circonstances par Brutus et par Cassius.

« Quos vult perdere Jupiter dementat. »

Privé de sa flotte, c'est-à-dire d'un immense moyen d'action, Pompée résolut de faire au moins tout ce qu'il était possible de faire dans sa situation. Il envoya ses amis sur tout le littoral, demandant des secours dans toutes les villes alliées, allant lui-même solliciter ces secours dans les plus voisines et déployant une prodigieuse activité.

Mais il savait que sous ce rapport nul n'égalait César. Craignant donc à tout moment de se trouver bloqué dans le coin où il se tenait caché, il rassembla ses amis, afin que l'on discutât le lieu où, en attendant la réunion d'une nouvelle armée, il devait chercher un asile.

Pompée voulait se retirer chez les Parthes. C'était, selon lui, la puissance qui pouvait lui donner la plus sûre protection ; mais Cornélie éprouvait une grande répugnance à se retirer chez ces mêmes barbares qui avaient égorgé son premier époux.

Favonius proposa de se retirer chez le Numide Juba. Là, on rejoindrait Caton, qui avait des forces considérables.

Par malheur, au nombre des conseillers de Pompée se trouvait Théophraste de Lesbos. Il insista pour que Pompée se retirât en Égypte.

Le petit roi Ptolémée, dont il avait rétabli le père sur le trône, lui devait tout, et sans doute il ne l'oublierait pas. En outre, l'Égypte n'était qu'à trois ou quatre journées de navigation, tandis qu'il fallait quinze jours pour rejoindre Caton.

Pompée appuya cette proposition. Ne faut-il pas que les des-

tins s'accomplissent !

Ce conseil se tenait à Chypre. Pompée partit de Salamis avec sa femme et son fils sur une galère de Séleucie. Les personnes de sa suite s'embarquèrent sur des navires marchands.

La mort avait intérêt à ce que la navigation fût heureuse : son haleine poussait les vaisseaux.

Pompée avait pris ses informations : il avait su que le jeune roi Ptolémée était à Péluse et faisait la guerre à sa sœur Cléopâtre.

Ils étaient mariés depuis deux ans. Ptolémée avait quinze ou seize ans, Cléopâtre dix-neuf à peine.

Cléopâtre, en sa qualité d'aînée, avait réclamé le trône.

Les confidens de Ptolémée l'avaient poussé à la guerre.

L'intimité de Sextus Pompée avec la jeune reine était peut-être un des motifs qu'ils avaient fait valoir pour éloigner son mari d'elle.

Ce fut dans cette situation politique et conjugale qu'un ami de Pompée, envoyé par lui, vint demander asile en Égypte pour le vaincu de Pharsale.

Les confidens de Ptolémée étaient au nombre de trois.

Un eunuque, un rhéteur, un valet de chambre.

L'eunuque se nommait Photin ; le rhéteur, Théodote de Chio ; le valet de chambre, Achillas.

On soumit à ce respectable conseil la demande de Pompée.

Pauvre Pompée !

L'eunuque Photin fut d'avis qu'on lui refusât l'hospitalité qu'il demandait.

Le valet de chambre Achillas fut d'avis qu'on la lui accordât.

Le rhéteur Théodote de Chio, interrogé, répondit :

— Il n'y a que les morts qui ne mordent pas.

On lui demanda ce qu'il voulait dire.

— Je veux dire, répondit le rhéteur, qu'il n'y a sûreté ni dans l'un ni dans l'autre avis : recevoir Pompée, c'est se donner César pour ennemi et Pompée pour maître ; refuser Pompée, c'est, si

Pompée se relève jamais, se créer une haine mortelle.

— Mais enfin, dit le jeune roi, concluez.

— J'ai déjà conclu : Il n'y a que les morts qui ne mordent point, répéta le rhéteur.

Le roi et les deux autres conseillers se regardèrent ; ils commençaient à comprendre.

Le reste de la délibération se passa à voix basse, et Achillas fut chargé de mettre à exécution ce qui avait été résolu.

Il prit avec lui deux Romains qui tous deux, autrefois, avaient servi sous Pompée, l'un comme chef de cohorte, l'autre comme centurion.

On nommait l'un Septimius, et l'autre Salvius. Il est bon de condamner à l'immortalité le nom des assassins.

On leur adjoignit trois ou quatre esclaves, et l'on alla en ambassade vers Pompée.

Pompée ne s'attendait à rien moins qu'à voir venir au-devant de lui la galère royale et Ptolémée en personne. Cornélie et lui interrogeaient l'horizon et avaient à peine fait attention à une misérable barque qui, se détachant de la rive, s'approchait, montée de sept à huit personnes, quand cette barque accosta le bâtiment.

Ce mépris pour une si haute infortune blessa les moins susceptibles, et il n'y eut qu'une voix pour conseiller à Pompée de reprendre le large.

Mais Pompée était à la fois à bout de ses forces et de sa fortune.

— Nous aurions l'air de fuir, dit-il, et ce serait honteux de fuir devant huit hommes.

Alors, se levant dans la barque, Septimius salua, en langue latine, son ancien chef du titre d'imperator.

De son côté, Achillas, prenant la parole en grec, invita Pompée, au nom du roi Ptolémée, à passer de sa galère dans le bateau.

Il n'y eut qu'une voix pour dissuader Pompée de le faire.

— Si tu approches de la côte, approche au moins dans ta

galère, lui disait Cornélie ; si tu descends sur le rivage, descends au moins avec une suite.

Mais, en grec toujours :

— Illustre imperator, dit Achillas, c'est impossible. La côte est vaseuse, la côte est hérissée de bancs de sable, et ton bâtiment toucherait.

Pendant ce temps, il se faisait un grand mouvement sur le port et sur le rivage.

On armait les vaisseaux, et des soldats couraient çà et là pour donner des ordres.

Pompée hésitait.

— Pourquoi ce mouvement sur ces vaisseaux et parmi ces hommes ? demanda Cornélie.

— C'est pour faire honneur à Pompée, répondit Achillas.

Cette dernière assurance détermina Pompée. Il embrassa Cornélie qui fondait en larmes, fit descendre avant lui deux centurions de sa suite, un de ses affranchis nommé Philippe, un de ses esclaves nommé Scéris, et comme Achillas lui tendait la main pour l'aider à descendre à son tour, se retournant une fois encore vers sa femme et son fils, il prit congé d'eux par ces deux vers de Sophocle :

Quiconque marche vers un tyran est son esclave,
Eût-il été libre même en s'approchant de lui.

Ce furent les dernières paroles que Cornélie et son fils entendirent sortir de sa bouche.

La barque s'éloigna silencieuse, sous le regard inquiet de ceux qui étaient restés dans le bâtiment. On n'entendait que le bruit des rames qui, à chaque effort des matelots, emportaient Pompée loin de ses amis et le rapprochaient du rivage d'Égypte.

Les rameurs étaient muets, les autres étaient sombres et immobiles.

Pompée interrompit ce silence de mort.

— N'as-tu pas servi sous mes ordres ? dit-il à Septimius.

Septimius répondit par un signe de tête, mais resta muet.

Alors Pompée poussa un soupir. Il avait écrit sur ses tablettes un discours grec qu'il comptait prononcer en abordant le jeune roi.

Il tira ses tablettes de sa poitrine, les ouvrit et, prenant son crayon, les corrigea.

Au reste, tous ces gens que l'on avait vus s'agiter sur le rivage se groupaient à l'endroit où allait aborder Pompée.

Cela rassurait un peu les gens du navire, dont les yeux ne quittaient pas cette barque qui portait l'avenir et la fortune des uns, le bonheur et l'amour des autres.

La barque aborda enfin.

Pompée se leva et, pour gagner le rivage, appuya sa main sur l'épaule de son affranchi Philippe.

Mais comme s'il lui eût été défendu de laisser Pompée toucher vivant la terre, Septimius, par un mouvement rapide comme l'éclair, tira son épée et en frappa Pompée dans le flanc.

Le coup fut terrible, et cependant Pompée demeura debout. Il faut plus d'un coup d'épée pour abattre un géant, comme il faut plus d'un coup de cognée pour abattre un chêne.

Pompée, sans jeter un cri, sans pousser un soupir, tourna un dernier regard vers sa femme et son fils, prit sa robe des deux mains, s'en voila le visage et reçut de Salvius et d'Achillas deux autres coups d'épée sans se plaindre et sans faire un mouvement pour les éviter.

Puis enfin il tomba en poussant un soupir, le premier, le dernier.

Il mourait à cinquante-huit ans et un jour.

Cet assassinat se commettait en présence de ceux qui étaient accourus sur le rivage et sous les yeux de ceux du vaisseau.

L'enfant pleurait ; Cornélie se tordait les bras de désespoir.

Elle criait aux assassins de lui rendre le corps de son époux.

Mais le capitaine qui commandait le navire, craignant d'être poursuivi, mettait dehors toutes ses voiles et s'éloignait malgré

les instances de Cornélie pour rester.

Cornélie, tournée vers le rivage dont il lui était impossible de détacher ses yeux, ne perdait rien de l'horrible scène qui s'accomplissait.

Les assassins scièrent avec leurs épées la tête de Pompée, afin que le roi Ptolémée, qui connaissait Pompée, ne doutât point que Pompée fût bien mort.

Quant au corps, ils le jetèrent nu sur le rivage, ayant pris la robe de Pompée pour envelopper sa tête.

Philippe avait sauté à terre ; il s'assit pleurant près de ce cadavre décapité.

Les assassins le laissèrent à sa douleur et s'éloignèrent.

Alors Philippe, resté seul avec les curieux qui venaient mesurer la grandeur humaine sur ce corps tronqué, commença de laver pieusement le cadavre avec l'eau de la mer, le revêtit de sa propre tunique et ramassa sur la plage les épaves d'un bateau pêcheur naufragé avec lesquelles il lui bâtit un bûcher.

Au milieu de ce funèbre travail, il vit un vieillard qui s'approchait lentement et s'arrêtait devant le cadavre.

— C'est le corps de Pompée, demanda-t-il à Philippe, que tu ensevelis là ?

— Oui, répondit celui-ci.

— Laisse-moi t'aider, dit le vieillard ; j'ai servi sous Pompée. Je n'aurai point à me plaindre de mon séjour sur la terre étrangère, puisqu'après tant de malheurs la gloire m'est réservée de t'aider à ensevelir le plus grand des Romains.

Telles furent les funérailles de Pompée.

Le lendemain, Lucius Lentulus, ignorant ce qui s'était passé, venant de Chypre lui-même, longeait la côte d'Égypte, et, debout sur le pont, les bras croisés ; regardait le feu mourant d'un bûcher, et près de ce bûcher, un homme assis qui pleurait.

— Quel est donc celui, demanda-t-il avec tristesse, qui est venu terminer ici sa destinée et se reposer de ses travaux ?

Puis, un moment après, jetant un soupir :

— Hélas ! ajouta-t-il, c'est peut-être toi, ô grand Pompée !
Le lendemain, Lentulus descendit lui-même à terre et fut tué.

Disons tout de suite, car je dois revenir à moi, ce qui advint de tous ces assassins.

Lorsqu'à son tour César arriva en Égypte, il y trouva les affaires dans un grand trouble. Le jeune roi, toujours en guerre avec sa sœur, crut se le rendre favorable en lui faisant présenter la tête de Pompée ; mais César se détourna avec horreur, et lorsqu'on lui offrit la bague qui avait scellé tant d'écrits et qui, symbole de l'inviolabilité, représentait un sphinx, il la prit en versant des larmes.

Peut-être avait-il le pressentiment d'une mort non moins terrible que celle qu'il pleurait !

Il fit tuer Achilles et Photin, et voulut punir du même supplice Théodote le sophiste, le plus coupable de tous, celui qui avait donné le conseil d'assassiner Pompée. Mais cet homme avait pris les devans et avait quitté l'Égypte. Longtemps il erra fugitif, misérable, haï, méprisé, montré au doigt, jusqu'à ce que Marcus Brutus, s'étant rendu maître de l'Asie, découvrit la retraite de Théodote et le fit expirer dans les tortures.

Quant au jeune roi Ptolémée, il disparut dans un combat contre César. On croit qu'il se noya dans le Nil.

Par ordre de César, enfin, Philippe rapporta à Cornélie l'urne qui contenait les cendres de Pompée, et Cornélie la déposa dans un tombeau, à cette maison d'Albe où elle avait passé avec Pompée de si glorieux et de si heureux jours.

Ceci se passa l'an 707 de Rome.

XXI

HORACE QUITTE ORBILIUS. — IL PART POUR ATHÈNES. — IL S'EMBARQUE À TARENTE. — LE BÂTIMENT LE DÉPOSE À CORINTHE. — CORINTHE. — MÉGARE. — ÉLEUSIS. — ATHÈNES. — HORACE PREND UN LOGEMENT RUE DES HERMÈS, EN FACE DU TEMPLE DE THÉSÉE.

J'avais dix-huit ans. Grâce à mes études chez Orbilius et à mes entretiens chez Syranus, je parlais le grec à peu près comme le latin. Mon père résolut de faire un dernier sacrifice et de m'envoyer à Athènes, afin d'y acquérir, comme dit Cicéron, cette dernière fleur de politesse et de savoir, fleur d'outre-mer née sur un sol étranger.

Athènes, conquise par Rome, était, par un retour de fortune, devenue la maîtresse de ses vainqueurs ; c'était la ville où l'on parlait le grec avec le plus de pureté et où l'on trouvait le plus grand nombre de professeurs habiles. Sylla avait usé de ménagement envers elle, tout en se montrant cruel pour quelques-uns des habitans. Mais il avait laissé la ville libre et honorée ; tous ses grands et magnifiques monumens étaient debout ; la plus grande partie de ses statues étaient encore sur leurs piédestaux. Athènes avait perdu son influence politique, mais elle avait conservé le premier rang comme puissance intellectuelle.

Je quittai donc l'école du Velabre et Orbilius, dont j'étais l'élève chéri, pour aller achever mon éducation à Athènes.

Disons tout de suite ce que devint ce brave homme, non-seulement après que je l'eus quitté, mais pendant tout le reste de sa vie.

Orbilius, se livrant toujours au professorat, mais ne faisant aucune concession ni aux élèves ni aux parens, et traitant de même tous ceux qui lui étaient confiés, plébéiens et patriciens, vécut pauvre et mourut, voici six ans bientôt, à près de cent ans. Jusqu'à l'âge de 98 ans, il conserva toute sa mémoire. Ses com-

patriotes, m'a-t-on assuré, lui ont élevé une statue sur la place de Bénévënt ; il est représenté assis, vêtu du pallium et ayant à ses côtés ces deux écritoirs traditionnelles qui m'avaient tant émerveillé quand je l'avais vu pour la première fois.

Nous nous rendîmes, mon père et moi, à Tarente, où je devais m'embarquer, et où je devais quitter mon père qui retournait à Venusia pour y vivre dans l'obscurité avec le peu qui lui restait après les sacrifices faits par lui pour mon éducation.

Tarente était la patrie d'Ennius. La maison où il était né existait encore et était signalée aux étrangers par une plaque de marbre sur laquelle on lisait la date de sa naissance et celle de sa mort.

Nous nous y arrê tâmes trois jours, soit que le vent fût contraire, soit que le bâtiment qui nous transportait n'eût pas achevé son chargement. Pendant ces trois jours, je visitai son immense cirque, d'où l'on découvre la mer et qui sert à la fois aux représentations théâtrales et aux délibérations politiques, sa splendide place publique avec sa gigantesque statue de Jupiter, qui ne le cédait en hauteur qu'au colosse de Rhodes, son tombeau des deux amans, témoignage immortel de l'amour de Plauteus pour sa femme Orestilla.

Au moment seulement du départ, le patron du bâtiment nous prévint qu'il allait non point à Athènes, comme il l'avait cru d'abord en doublant le cap Ténare, mais à Corinthe.

Il offrait donc de déposer ceux de ses passagers qui allaient en Attique dans le golfe Corinthien, au port de Lechée ; de là, ils gagneraient Athènes par Mégare et Éleusis.

Nous ne pouvions guère faire autrement que d'accepter, tous nos effets étant déjà portés à bord du navire qui devait nous transporter. J'embrassai mon pauvre père, et nous nous embarquâmes.

Au bout de six jours de traversée, on aperçut la terre, et l'on reconnut Corcyre.

Le pilote avait trop appuyé à gauche ; on navigua au midi.

Nous allâmes passer entre Leucade et Céphalonie, nous longeâmes Ithaque sur les rivages de laquelle je vis ces magnifiques troupeaux de cochons dont parle Ulysse, et nous entrâmes enfin dans la mer des Alcyons.

J'étais dans le ravissement depuis que l'on avait signalé la terre de Grèce. Je ne voyais que des îles aux noms sonores, des localités illustrées par les vieux chants des poètes grecs. En passant devant Leucade, j'avais redit les vers de Sapho, en passant devant Ithaque, ceux d'Homère, et voilà que tout à coup, en entrant dans le golfe Corinthiate, je voyais se dresser le Parnasse comme un majestueux Titan à la tête blanchie.

Un peu plus loin, ce fut la Béotie que je saluai avec les vers de l'*Œdipe* de Sophocle, tandis que, du bord du navire, je pouvais presque voir Leuctres, une des deux filles immortelles de Léonidas ; Platée, où Pausanias battit Mardonius ; enfin, Coronée, où Agésilas défit les armées alliées d'Athènes, de Corinthe, de Thèbes et d'Argos.

Enfin, nous abordâmes à Lechée.

Ce port tient à la ville par une double muraille longue de douze stades¹, tandis que Coronée, le port de la mer Saronique, en est éloigné de soixante-dix².

Je chargeai mon bagage sur le dos d'un portefaix, et je gagnai non pas la ville, mais le faubourg de Crissa, où nous nous arrê tâmes dans une auberge, quatre ou cinq voyageurs et moi. Nous allions à Athènes, et nous étions résolus à y aller ensemble.

Nous nous donnâmes rendez-vous pour le troisième jour.

Pendant ces trois jours, chacun devait, à sa fantaisie, visiter Corinthe ou ses environs.

Dès le soir même, je commençai mes explorations.

De même qu'en arrivant à Rome j'avais gravi le Janicule pour voir Rome, de même je m'empressai de monter à la citadelle.

En sortant de la ville, je trouvai le tombeau des enfans de

1. Une demi-lieue.

2. Près de trois lieues.

Médée. Leur mère les avait déposés au pied des autels et confiés à la garde des dieux.

Les Corinthiens les en arrachèrent et les assommèrent à coups de pierres.

Il est vrai qu'Euripide dit dans sa tragédie que ce fut Médée elle-même qui les tua. Mensonge de poète qui fut payé cinq talens par les magistrats de la ville.

Un ancien usage, tombé en désuétude aujourd'hui, voulait qu'en expiation du crime de leurs pères, les enfans des Corinthiens restassent jusqu'à l'âge de sept ans la tête rasée et portassent une robe noire.

Le chemin qui conduit à la citadelle serait de deux ou trois stades s'il montait en droite ligne, mais il s'égare dans de tels détours qu'il faut faire à peu près trente stades pour y arriver.

Sur la route est la fontaine Pyrène, consacrée aux muses. C'est dans son eau limpide et légère que se désaltérait le cheval Pégase quand Bellerophon, par surprise, sauta sur son dos et le força de lui servir de monture. Je bus dans le creux de ma main les larmes que verse encore aujourd'hui la nymphe sur la mort de son fils tué par Diane, et j'allai faire une halte dans le temple de Vénus armée qui garde la porte de la citadelle.

La déesse a à sa droite et à sa gauche les statues de l'amour et du soleil.

Vénus est la déesse des Corinthiens, ou plutôt des Corinthiennes ; cela tient sans doute à ce que la nature a été prodigue de beauté envers elles. Loin de rougir de l'extrême facilité de leurs mœurs, elles s'en sont fait et s'en font encore aujourd'hui une gloire. Vénus étant leur divinité, les courtisanes sont ses prêtresses. Dans les grandes calamités, dans les dangers imminens, elles marchaient en procession avec les citoyens. À l'arrivée de Xerxès, Corinthe implora leur crédit. Un tableau qui a été perdu lors du sac de Corinthe par Memmius les représentait adressant des vœux à Vénus, et des vers de Simonide, écrits au bas de ce tableau, leur attribuaient la gloire d'avoir sauvé les Grecs.

C'est surtout l'adresse que ces dames mettent à dévaliser les étrangers qui a donné lieu à ce proverbe : « Il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. »

Le culte des courtisanes de Corinthe se partage aujourd'hui entre une déesse divine et une déesse mortelle. La déesse divine est Vénus, la déesse mortelle est Laïs.

Laïs menace de détrôner Vénus.

Enlevée de Sicile, sa patrie, par Alcibiade, elle atteignit à Corinthe à l'apogée de sa réputation. Des artistes, des princes, des rois venaient de tous les coins de la Grèce pour la voir. Démosthène y vint comme les autres. Laïs lui demanda dix mille drachmes.

— Ce serait payer trop cher un repentir, répondit-il.

Et il se retira.

On me montra son tombeau. Il était couvert de plus de couronnes que je n'en vis jamais sur celui des plus illustres guerriers.

C'est à Corinthe, s'il faut en croire la tradition, que naquit l'art du dessin. Un amant, d'après l'ombre portée sur une muraille, traça le premier la silhouette de sa maîtresse.

Il va sans dire que les Égyptiens réclament la priorité.

Le fait est que, vers la première olympiade, c'est-à-dire lorsque Corèbe remportait le prix du stade, les artistes de Sycione et de Corinthe mirent au jour des essais qui étonnèrent par le progrès que l'on y remarqua. En même temps, par exemple, que Dédale de Sicyone détachait du corps les pieds et les mains des statues, Cléophanie de Corinthe coloriait les traits du visage avec de la brique cuite et broyée. C'est de Sicyone que sortit Eupompe, le chef de la troisième école de peinture : les deux autres sont celles d'Athènes et d'Ionie, qui nous ont donné Pausias et Pamphile, lequel nous a donné Mélanthe et Apelles.

On sait que l'airain de Corinthe est le plus estimé de tous les métaux pour faire les vases, les coupes, les candélabres et tous les objets où le luxe devient tributaire de l'art.

Au moment où je sortais du temple de Vénus armée, je fus

étonné de l'horizon que j'embrassais du haut de son péristyle. Au nord, c'est-à-dire en face de moi, j'avais la mer des Alcyons, le Parnasse au-dessus de Delphes, l'Hélicon au-dessus de Tiphos ; à l'est, c'est-à-dire à ma droite, tout le golfe Saronique, depuis l'île d'Égine jusqu'au cap Sunium, dont la limpidité de l'air me permettait de distinguer jusqu'aux moindres découpures ; enfin, à l'ouest, c'est-à-dire à ma gauche, le promontoire de Sicyone avec son temple de Neptune et les splendides rivages de l'Achaïe baignés par la mer de Crissa.

Rien de magnifique comme ces deux golfes qui viennent lécher de leurs vagues cet isthme que Pindare compare à un pont jeté entre les mers pour relier le nord au midi de la Grèce.

C'est à la vue de cette admirable position que l'on comprend la fortune commerciale de Corinthe ; tandis que les marchandises de la Grèce du nord arrivaient par l'isthme, les produits de l'Italie, de la Sicile, de l'Espagne et des Gaules arrivaient au port de Lechée par le golfe de Crissa, et celles de la mer Égée, de l'Asie, de la Phénicie abordaient au port de Coronée.

Corinthe devint dès lors l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe, et elle perçut un droit de transit sur les marchandises qui, ne s'arrêtant pas chez elle, passaient d'un port à l'autre.

Enfin vint un moment où l'on ne se contenta plus de transporter les marchandises par-dessus l'isthme et où l'on y transporta les vaisseaux.

Alors les marchés de Corinthe devinrent les plus riches du monde. On y trouva réunis l'ivoire de la Lybie, les cuirs de Cyrène, l'encens de Syrie, les dattes d'Afrique, les tapis de Carthage, l'ambre de la Livonie, la soie du pays des Sères, la gaze de Cos, les pierreries de l'Inde, les escarboucles des Gaules, la poterie de Pergame, la pourpre de Tyr, les fourrures de la Scythie, les faisans de Colchos et les laines de Pollentia.

Maintenant, figurez-vous les jeux isthmiques au milieu de cette affluence d'hommes venant de tous les points du monde.

Hélas ! quelle différence entre la Corinthe que je voyais sous

mes pieds et la Corinthe de Périandre et de Philippe !

Le troisième jour, comme il était convenu, nous nous réunîmes vers la troisième heure du matin pour partir.

Quatre ou cinq mules étaient destinées à porter notre bagage.

Nous nous mîmes en route comme si nous voulions descendre au port de Cenchrées ; arrivés là, nous le contournâmes, passant au pied du mont Oneius et suivant la même route, mais en sens inverse, qu'Hippolyte, banni d'Athènes par Thésée, suivait pour se rendre à Mycène.

Deux heures après, nous étions à Mégare.

La journée avait été bonne : nous avions fait trente-cinq à trente-six milles.

Mégare étant une ville importante, nous résolûmes de nous y arrêter un jour.

On l'appelait Mégare la disputeuse, à cause de son école de dialectique. C'était la patrie d'Euclide et de Stilpont. Elle a un beau temple à Jupiter Olympien entouré d'un bois sacré, et l'on y montre les tombeaux d'Iphigénie et d'Adraste.

Le surlendemain de notre arrivée, au point du jour, nous nous mîmes en route. Nous arrivâmes à Éleusis un peu avant la moitié du jour.

On sait combien ses mystères, tombés à peu près en désuétude aujourd'hui, avaient d'importance autrefois.

Une loi excluait tout homme qui n'était pas grec de naissance des mystères sacrés. Le traître qui en révélait le secret était non-seulement voué à la mort, non-seulement dépouillé de ses biens, mais encore voué à l'exécration publique.

Une colonne infamante perpétuait le souvenir du crime et de la punition.

Peu de chose a transpiré de ces mystères ; mais on disait que partout où les Athéniens les avaient introduits, ils avaient répandu un étrange esprit d'union et d'humanité.

Quant au dogme, c'était, disait-on, la croyance à un Dieu unique.

Les éleusines se célébraient tous les ans le 15 du mois de bœdromion, correspondant à notre 7 ou 8 septembre. Elles duraient neuf jours. Pendant ces neuf jours, toutes poursuites judiciaires étaient sévèrement prohibées ; toute saisie contre un débiteur, fût-il condamné, était suspendue.

Le fameux temple de la déesse est situé à l'extrémité orientale d'une grande colline qui domine la ville. Il a, du nord au midi, 384 pieds, et du levant au couchant, 325.

Lors des guerres médiques, les habitans d'Éleusis se retirèrent avec les Athéniens dans l'île de Salamine.

Nous nous arrêtâmes trois heures seulement à Éleusis : le temps de déjeuner, de faire reposer nos chevaux et de visiter le temple. Nous avions hâte d'arriver le même jour à Athènes. Nous y fîmes notre entrée par la porte Sacrée.

Nous allâmes nous loger dans la rue des Hermès, en face du temple de Thésée.

XXII

CE QU'ÉTAIT ATHÈNES À L'ÉPOQUE DE MON ARRIVÉE. — POMPONIUS ATTICUS. — LES DIFFÉRENTES ÉCOLES D'ATHÈNES : LES STOÏCIENS, LES PLATONICIENS, LES SCEPTIQUES, LES PYTHAGORICIENS ET LES ÉPICURIENS. — L'ACADÉMIE. — COLONNE. — LE LYCÉE.

Dans mes épîtres, livre II, je dis :

« Il m'était réservé d'être élevé à Rome et d'y apprendre tous les maux que la colère d'Achille avait fait souffrir aux Grecs. Cette excellente ville d'Athènes ajouta beaucoup à mon instruction : j'appris là comment on peut distinguer la ligne droite de la ligne courbe, et à rechercher la vérité dans les bosquets d'Académus. »

Ces vers expliquent parfaitement ce que j'étais venu faire à Athènes et ce que j'y fis.

Athènes avait un suprême attrait pour les étrangers de tous les âges. Jeunes, ils y trouvaient les plaisirs et l'amour avec les plus gracieuses femmes de la terre ; hommes mûrs, ils jouissaient de la conversation des philosophes ; mieux, sous un ciel pur, en face d'une mer limpide comme le ciel, ils recueillaient les souvenirs incomparables au milieu desquels ils vivaient.

« Ô Athéniens ! disait César après Pharsale, combien de fois encore vos fautes vous seront-elles pardonnées en mémoire des grandes actions de vos pères ? »

Titus Pomponius est un exemple de cette séduction qu'exerçait Athènes. Chevalier, né à Rome l'an 643 de Rome, il s'éloigna de sa ville natale afin, s'il était possible, de rester neutre dans les guerres de Marius et Sylla. Une fois à Athènes, il s'y livra tout à fait à l'étude et parvint à parler si purement le grec qu'on finit par oublier ses deux autres noms et par l'appeler Atticus.

C'est à lui que la plupart de ces lettres de Cicéron, qui sont un

modèle de style, sont adressées.

Cicéron, lui aussi, adorait Athènes, et comme il se pourrait que, dans la description topographique que je ferai de la ville, je ne me rencontraisse point parfaitement avec l'illustre orateur, je dirai, dans l'occasion, quelle est la cause de cette dissemblance dans la manière dont les choses ont été vues par nous.

Cicéron vint à Athènes à l'âge de vingt-huit ans et y fit ses premiers essais dans l'art oratoire. Là il retrouva Atticus et connut Antiochus, la plus célèbre des philosophes de l'ancienne école académique ; là il vit Phœdrus et Zénon, non pas le chef des stoïciens, mais le disciple d'Épicure ; là il entendit le célèbre orateur Démétrius de Syrie ; là enfin, malgré sa qualité de citoyen romain, profitant du relâchement qui s'était introduit dans les rites, il se fit initier aux mystères d'Éleusis.

En 702, c'est-à-dire quatre ans avant que je fisse le voyage que je viens de raconter, il y avait passé, se rendant dans son gouvernement de Cilicie ; il avait logé chez le philosophe Aristus, le plus célèbre professeur de l'Académie, et avait obtenu de Mummus, petit neveu de celui qui avait dévasté Corinthe et qui alors était exilé pour cause de brigue dans les élections, de consentir à la révocation d'une donation qui lui avait été faite par l'aéropage, à lui Mummus, et qui lui concédait un terrain sur lequel on voyait encore les ruines de la maison d'Épicure.

À son retour de Cilicie, c'est-à-dire en 703, il y avait abordé de nouveau et avait offert de bâtir à ses frais un portique au temple de Cérès à Éleusis, se proposant d'en faire construire un second pour l'ornement de l'Académie. Enfin, à son retour à Rome, il avait envoyé son fils achever son éducation à Athènes et l'avait fait accompagner de deux affranchis. À mon arrivée, son fils y était depuis un mois à peu près, y menant grand train et vivant sur le pied d'un jeune homme qui dépense de soixante et quinze à quatre-vingt mille sesterces par an.

J'avais le quart à peu près et me trouvais fort riche, trop riche même, lorsque je songeais au peu que mon père s'était réservé.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'allai faire une visite au philosophe Cratippe, dont je me proposais de suivre les leçons. C'était un homme encore jeune, doux, aimable et gracieux, possédant aux bords du Céphise une belle villa où il prenait plaisir à recevoir ses amis et même ses élèves.

Je trouvai chez lui Valérius Messala et le fils de Cicéron. Sans s'inquiéter de mon humble naissance, ils virent en moi un compatriote et m'accueillirent à merveille.

Les grandes écoles d'Athènes, à cette époque, étaient celles des stoïciens, des platoniciens, des sceptiques, des pythagoriciens et des épicuriens.

Les stoïciens disaient :

« Il y a deux hommes dans l'homme : l'homme de la matière et l'homme de l'intelligence.

» L'homme de la matière n'est point au-dessus des animaux ; leurs sens sont les mêmes.

» L'intelligence seule fait sa supériorité en le rapprochant de la divinité dont elle émane.

» La vertu consiste à dégager notre âme de l'empire des sens, à la rendre indépendante de toutes les passions, à la maintenir dans son libre arbitre.

» Tout ce qui produit ce résultat, c'est-à-dire tout ce qui nous rapproche de la perfection, est le bien.

» Tout ce qui produit le résultat contraire, c'est-à-dire tout ce qui abaisse notre intelligence, est le mal.

» Les douleurs, les maladies, la mort ne sont point des maux réels, puisqu'ils ne dépendent pas de notre volonté ; ce sont des accidents qui émanent de l'ordre éternel de la Providence qui gouverne le monde.

» Ce qui altère en nous la divine essence est vice ;

» Ce qui la maintient dans sa pureté est vertu.

» Vice et vertu sont deux choses absolues, indivisibles.

» Il n'y a point de degré entre le vice et la vertu ;

» Point de différence entre le vice et l'impiété, puisque tout

vice est un outrage fait à la divinité.

» Tout ce qui multiplie les besoins de notre corps, tout ce qui nous asservit à nos passions nous rend dépendans et par conséquent malheureux et vicieux.

» Tout ce qui concentre la vie dans notre âme, tout ce qui assure l'empire de notre intelligence nous rend indépendans et par conséquent heureux et vertueux.

» Le vrai stoïcien possède une conscience que rien ne trouble, une raison que rien n'offusque ; il suit, inébranlable, tout ce que lui prescrivent conscience et raison ; il sait qu'il n'a obtenu l'existence de la Providence qui gouverne le monde que pour occuper sa place, si petite qu'elle soit, dans le grand tout, et que, si infime qu'il soit, s'il reste inerte ou opposé, il en contrarie la sublime harmonie. Sa première conviction est donc qu'il n'est pas né pour lui-même, mais pour sa patrie, pour sa famille, pour ses amis. Il servira donc patrie, famille et amis de tout son pouvoir et de toutes ses facultés ; ils s'empressera enfin de prendre part aux affaires publiques pour y faire régner les lois et triompher la liberté !

» La liberté surtout sera l'objet de son culte éternel, puisque, sans la liberté, la dignité de l'homme ne peut se maintenir, la moralité de ses actions se développer. Pour la liberté, le stoïcien sera toujours prêt à mourir ; car, soit que son âme lui survive, soit que son âme péricule avec son corps, il aura en mourant la conviction que, dans ce court passage que l'on appelle la vie, il aura atteint le but de sa création, et que, faible mortel qu'il est, il n'en aura pas moins vécu ici-bas d'une existence toute divine. »

Tels étaient les stoïciens ; tel surtout était Brutus.

« Vous êtes des fous, disaient les platoniciens aux stoïciens. Vous êtes pis que cela : vous êtes des orgueilleux. Orgueilleux et fous, qui prétendez vous égaler à la divinité. Ne voyez-vous pas que c'est dans la divinité, en elle seule et non pas en vous, que peut résider la souveraine sagesse ; que c'est en ne perdant pas de vue un instant les perfections infinies que vous pouvez atteindre

à cette puissance qui doit donner à votre âme immortelle le pouvoir de mériter, au-delà de cette vie d'un jour, le bonheur que vous demandez inutilement à la terre, pour mieux reconnaître la divinité, pour mieux admirer sa grandeur, pour mieux apprécier ses bienfaits.

» Étudiez l'univers et son ordre merveilleux : vous vous élèverez alors par l'adoration de sa toute-puissance à ces extases célestes, avant-coureurs des jouissances réservées à la vertu. Méprisez cette vie où, à la lueur d'un éclair qui dure un moment, vous êtes en lutte contre le vice, contre le malheur, contre les infirmités, contre la mort. Placez-vous assez haut par votre pensée pour que, là où vous serez, les passions et les soucis du monde ne puissent vous atteindre. Songez à Dieu : c'est de Dieu que tout émane, c'est en Dieu que tout réside, c'est en Dieu qu'est la vertu, c'est en Dieu qu'est la vérité. Hors de lui, tout est crime, tout est erreur. La vie n'est qu'une faculté donnée à l'homme afin qu'il puisse choisir entre le chemin qui conduit au néant et celui qui mène à l'éternité. »

Venaient ensuite les sceptiques, qui disaient :

« Rien n'est certain en ce monde que ce qui peut matériellement se prouver. Or, où sont les preuves de vos systèmes ? Les différentes sectes que vous formez ne réussissent qu'en une seule chose : c'est dans la réfutation de ce que les sectes rivales prétendent établir. Vous croyez-vous guérir des préjugés parce que vous repoussez les superstitions vulgaires ? vous embrassez des dogmes par lesquels vous prétendez que tout s'explique et qui n'expliquent rien. Il n'y a rien de certain, et je vous le fais voir en vous démontrant l'inanité de tous vos systèmes. Il n'y a rien de certain, pas même en morale : ce qui dans un temps et dans un pays est vertu est vice dans un autre. Sparte encourage le vol, Rome le punit.

» Les climats, les distances, les années changent la mesure du bien et du mal. Examinons sans cesse les secrets de la nature, sans relâche la mesure des choses ; ne disons jamais *cela est* mais

cela peut être ; ne croyons qu'au plus spécieux et au plus probable, mais n'y croyons jamais d'une façon absolue. Un fait dans l'humanité, un progrès dans la science peuvent nous démontrer que ce que nous avons cru pendant des siècles une vérité n'était qu'un mensonge. Doutons toujours, en nous efforçant d'arriver à la vérité par le doute. Telle est la vraie sagesse ; et si la vertu existe, telle est la vraie vertu. »

Pythagore était le plus obscur de tous ces inventeurs de systèmes. Contemporain de Numa, il créait, comme lui, non-seulement une législation, mais une société nouvelle. Il avait rapporté de ses voyages dans l'Inde le dogme de la métempsycose. Comme il ne pouvait appuyer ce dogme sur rien, il l'avait appuyé sur lui-même, de sorte que, pour douter du dogme, il fallait surtout douter du maître. Au reste, il ne se rappelait pas au-delà de la guerre de Troie, ce qui était déjà une assez belle mémoire. Il disait avoir été d'abord Ethalidès, fils de Mercure ; ensuite Euphorbe, fils de Panthus qui avait été blessé par Ménélas ; ensuite Hermotime de Clazomènes, maître et précurseur d'Anaxagore. Le jour où son âme, revenant d'un voyage, trouva son corps brûlé et ne put rentrer dans son domicile, elle était passée dans le corps d'un pêcheur qui se trouvait prêt à naître, et enfin du corps de ce pêcheur dans celui de Pythagore.

Quant à sa doctrine, je n'y ai jamais compris grand-chose. Je n'essayerai donc pas de la faire comprendre, soit à mes contemporains, soit à l'avenir. Il avait approfondi avec un soin extrême non-seulement la morale et la législation, mais encore l'astronomie, la géométrie et toutes les branches des sciences mathématiques. C'est à lui que l'on doit la célèbre démonstration du carré de l'hypoténuse. Seulement, l'habitude de spéculer sur les nombres l'amena à avancer cette proposition, base de tout son système : « Les nombres sont les principes des choses. »

Démontre qui pourra !

Suit le rôle que jouent dans les nombres la *monade*, la *dyade*, la *triade*, la *tétrade* et surtout la *décade*.

Mais, le premier, il sentit l'accord de toutes les parties de l'univers et dit que *le monde était une harmonie*.

De là, il s'éleva jusqu'à la divinité elle-même, la regardant comme une intelligence suprême, infinie, universelle ; seulement, de peur d'être accusé de sacrilège envers les autres dieux, il ne communiquait cette opinion qu'à ses adeptes, ajoutant que l'âme humaine était une partie de l'intelligence divine, la distinguant nettement de la matière, dont il faisait la source des penchans honteux et des passions vicieuses.

Quant aux cyniques, dont nous ne parlons ici que pour mémoire, c'était purement et simplement le stoïcisme populaire ; ce qui était orgueil chez les stoïciens était impudence chez le cynique.

Sa sagesse allait en guenilles, la besace sur l'épaule, le bâton à la main, l'injure à la bouche. C'est la sagesse la plus proche de la folie, la vertu la plus voisine du vice. On avait un cynique chez soi comme les rois égyptiens avaient un bouffon. Je trouvai un jour Livie, femme d'Auguste, écoutant un certain Areus, philosophe cynique. Elle avait éprouvé un malheur et, ne voulant pas en attrister son mari, elle avait ordonné à ce digne philosophe de la consoler.

Reste à expliquer ce que c'était que la philosophie d'Épicure, c'est-à-dire celle à laquelle je donnai la préférence.

« L'homme, disait Épicure, est né avec une double nature. L'une sent, l'autre pense. Pourquoi n'estimer que celle qui pense et mépriser celle qui sent ? Pourquoi, quand on est un tout, ne vivre qu'avec une moitié de soi-même ? L'homme, au contraire, doit jouir, sans en abuser, de la double puissance dont il est pourvu ; qu'il ne permette pas à ses sens d'égarer sa raison, mais qu'il ne permette pas à sa raison d'annihiler ses sens. Qu'il étudie la nature ; qu'il tende à la connaissance des forces qui animent la matière et des lois qui la régissent ; qu'il n'essaye pas d'expliquer la nature par une théorie plus inexplicable que la nature elle-même, et, délivré de la crainte des dieux, en paix avec sa con-

science, il verra s'approcher sans crainte le terme d'une vie qui est la fin de tout. »

Fut-ce sympathie avec mes propres principes, fut-ce la douceur de la morale, fut-ce cet axiome : « Le plaisir est la vraie sagesse » ? le fait est que je me sentis dès ma jeunesse entraîné vers le dogme du philosophe de Gargette. Et si, dans mes œuvres, je me suis montré parfois le disciple incertain et flottant des autres écoles, je me suis toujours, dans mes odes, montré religieux pour ce que je regardais comme les dieux de l'intelligence, du plaisir et de l'amour, Apollon, Vénus et Éros, c'est-à-dire à la trinité d'Épicure.

Dès le lendemain du jour où j'avais rencontré le fils de Cicéron chez Cratippe, il me vint prendre à mon auberge de la rue des Hermès pour me faire voir Athènes.

Ce que j'avais hâte de voir, c'étaient les fameux jardins de l'Académie. Nous traversâmes donc la grande place en suivant le Céramique ; nous sortîmes par la porte d'Epylen, nous nous arrê tâmes à cent pas de la ville pour voir les tombeaux de Périclès, de Crasibule et Chabrias, situés à la droite du chemin qui conduisait autrefois à la maison et aux jardins de Platon. Puis, appuyant à gauche et traversant le Céramique extérieur, nous passâmes un instant à celui du fameux consul Marcellus, le premier qui avait fait acte d'hostilité contre César en proposant de lui retirer le gouvernement des Gaules. Il venait d'être tué par un esclave qui, ensuite, s'était tué lui-même, emportant avec lui le secret de la cause de l'assassinat¹, et nous arrivâmes enfin aux tombeaux d'Harmodius et d'Aristogiton, appuyés aux jardins d'Académus et s'élevant à quelques pas du Gymnase.

On sait que ce fut Académus (le même qui avait révélé à Castor et à Pollux le lieu où Thésée avait caché Hélène, leur

1. Servius Sulpicius et Marcellus étaient à Athènes lors de l'assassinat de Marcellus. Servius Sulpicius, qui avait été son collègue, demanda aux Athéniens la permission de faire enterrer Marcellus dans la ville ; mais c'était contre les usages. Les Athéniens refusèrent.

sœur) qui planta ces fameux jardins légués par lui à Athènes, qui accueillirent sous leurs ombrages tout ce qu'il y eut de grand pendant cinq siècles non-seulement dans la capitale de l'Attique, mais encore dans l'univers civilisé, et l'on y parlait d'objets si graves qu'il était défendu d'y rire.

Platon y professa : de là le surnom d'académiciens donné à ses disciples.

Dans un de ses ouvrages, *De la fin des biens et des maux*, Cicéron raconte une promenade qu'il fit dans sa jeunesse, pendant son séjour à Athènes, hors des murs de la ville, avec Quintus Cicéron, son frère, Lucius Cicéron, son cousin, Pomponius Atticus et Pison.

C'était la même promenade que je faisais avec son fils, et voilà pourquoi celui-ci me la faisait faire. Cicéron sortit par la porte d'Ipilée, traversa les six stades qu'il y a d'Athènes au Gymnase, décrivit l'impression que causa sur lui ce lieu célèbre, mais le trouva désert et peu fréquenté. Il n'y parla ni des arbres, ni des bosquets dont j'ai parlé, moi, dans mes vers.

C'est que Cicéron visitait l'Académie trente-cinq ans avant moi, six ans seulement après le siège d'Athènes par Sylla, et que Sylla, pour découvrir les approches de la ville, avait fait abattre les arbres et raser les bosquets.

Mais quand je visitai l'Académie, quarante et un an après la dévastation de Sylla, les arbres avaient repoussé, et les jardins d'Académus étaient redevenus l'asile des philosophes et la promenade de la ville.

Le Céphise, qui traverse ces jardins, est un cours d'eau principal qui, par deux petits ruisseaux, leur donne une fraîcheur charmante.

En remontant le Céphise et en laissant la tour de Timon le Misanthrope, nous arrivâmes au petit bourg de Colonne, où naquit Sophocle. Le bois sacré des Euménides, plus heureux que les jardins d'Académus, avait été respecté par Sylla.

Le temple de Neptune Hyppius, où se réfugia Œdipe, était

encore debout.

Colonne était sur le chemin de Thèbes, près de la voie d'airain.

Nous entrâmes par la porte Hyopade ; nous visitâmes la maison de Thémistocle, et derrière cette maison la chapelle de Diane, bâtie par lui ; puis la maison de Phocion ; enfin, nous sortîmes par la porte d'Iméa, et, en face des temples et des jardins de Vénus, nous trouvâmes le Cynosarge, jardin où les cyniques tenaient leur école.

Le Lycée est en face, à deux stades à peu près, s'appuyant à l'Ilissus. Lycus, fils de Paudion, le construisit, à ce que l'on assure ; Périclès en planta les jardins et l'orna de tableaux ; Aristote le choisit pour y donner ses leçons de philosophie, et comme il les donnait en se promenant, on appela ses disciples les péripatéticiens ou les promeneurs.

De l'autre côté de l'Ilissus est le mont Hymette, dont les abeilles venaient se poser sur les lèvres de Platon enfant.

Nous rentrâmes par la porte d'Égée, qui nous conduisit droit au théâtre de Bacchus et à l'Odéum ; puis, par la rue des Trépieds, je regagnai la rue des Hermès en passant au pied de l'Aéropage.

J'aurai l'occasion de parler dans d'autres circonstances des monumens d'Athènes.

XXIII

MES ÉTUDES. — MES AMOURS. — CE QUI SE PASSAIT À ROME PENDANT QUE J'AIMAIS ET QUE J'ÉTUDIAIS. — VICTOIRE DE CÉSAR. — COMMENCEMENT D'OPPOSITION CONTRE LUI. — IL RAILLE LES TRIBUNS. — IL BLESSE LE SÉNAT. — ON APPREND À ATHÈNES L'ASSASSINAT DE CÉSAR. — EFFET PRODUIT PAR CETTE NOUVELLE. — LE LIVRE *DE OFFICIIS* DE CICÉRON. — BRUTUS ET CASSIUS SONT MIS AU NOMBRE DES HÉROS. — DÉTAILS SUR LA CONSPIRATION DE PORCIA. — LE FILS DE BRUTUS.

On comprend, en lisant mes odes, mes satires et mes épîtres, que j'étais plutôt venu à Athènes pour y étudier la langue et la poésie grecque que la philosophie, convaincu, en outre, que c'est surtout dans la bouche des femmes qu'une langue acquiert toute l'harmonie, toute la grâce et toute la souplesse dont elle est susceptible.

Cette conviction m'encouragea à me présenter, tout pauvre étudiant que j'étais, à la belle Nièrè qui, à cette époque, était une des courtisanes les plus en vogue d'Athènes. Je fis en grec quelques vers pour elle. Ils m'ouvrirent les portes de sa maison.

Il est vrai qu'au bout de trois mois je m'aperçus que j'avais un rival ; c'est pour elle que je fis ces vers :

Nox erat et cœlo fulgebat luna sereno.

Comme les premiers, je les fis d'abord en grec, mais en reliant les admirables poètes helléniques, en voyant le peu de poésies qu'avait produit Rome comparativement à la Grèce, je compris que d'un côté il y avait tout à faire, tandis que de l'autre il n'y avait rien.

J'en revins alors aux vers latins ; seulement, à l'imitation de Sapho d'Alcée et d'Anacréon, je résolus d'introduire dans la poésie des mètres nouveaux, et je fis de ce changement dans l'art une étude particulière.

C'est au retour à la langue latine que je fais allusion, dans ma dixième satire, lorsque je dis :

« Et moi aussi, je suis né de ce côté de la mer. Je faisais des vers grecs, lorsque Quirinus m'apparut vers le matin, à l'heure où les songes ne sont plus trompeurs, et me les interdit par ces paroles : "Porter du bois à la forêt ne serait pas plus insensé que de vouloir grossir la foule innombrable des poètes grecs." »

Je passai à Athènes trois ans que je puis regarder comme l'époque la plus heureuse de ma vie. Pendant ces trois ans, le monde, ou tout au moins la Grèce, fut parfaitement calme.

Pendant ces trois ans, César avait achevé son œuvre prodigieuse de pacification. Après avoir tué ou noyé le petit roi Ptolémée ; après avoir remis l'Égypte aux mains de Cléopâtre ; après avoir, d'un seul coup d'épée, anéanti Pharnace ; après avoir triomphé des Gaules, du Pont, de l'Égypte et de l'Afrique ; après avoir été nommé dictateur pour dix ans ; après avoir réformé l'année et créé un calendrier nouveau ; après avoir écrasé à Thapse Scipion, Afranius, Petreius et Juba ; après avoir battu à Munda Cneius et Sextus Pompée, et vu Caton s'ouvrir les entrailles, César avait été nommé dictateur à vie et tenait le monde entier dans sa main.

Les anciens partisans de Pompée et de Caton détestaient naturellement César. Au lieu de se laisser rallier par le bien que faisait César, ils le haïssaient de ne pas mériter le blâme qu'avaient tour à tour mérité Marius pour ses égorgements, Sylla pour ses proscriptions, Pompée pour sa faiblesse.

De leur côté, les anciennes républiques de la Grèce, auxquelles le gouvernement romain avait laissé leurs lois municipales, regardaient la chute de la liberté romaine comme la chute de leur propre liberté. À Athènes surtout, traitée toujours plus favorablement par le sénat que les autres villes, César était détesté.

Cependant le bruit se répandait que César commençait à rencontrer une opposition sourde mais croissante.

Le mécontentement s'était manifesté dans quelques circon-

stances.

Non content d'accepter des honneurs excessifs et inaccoutumés, il permettait que sa statue fût élevée parmi celles des rois, et il occupait un fauteuil d'or au sénat et dans son tribunal ; sa statue était portée dans le cirque avec la même pompe que celle des dieux. Il avait des temples, des autels, des prêtres ; il venait de donner son nom à un mois de l'année, au mois de juillet ; il se jouait enfin avec un égal mépris des dignités qu'il donnait et de celles qu'il recevait.

Pauvre grand homme ! Arrivé au faite de la fortune, il en sentait le vide.

Les avertissemens d'une opposition naissante lui arrivaient de tous côtés.

Sur son passage, un tribun avait refusé de se lever.

— Viens-tu me redemander la république, tribun ? lui avait dit César.

Un autre jour, le sénat lui ayant décerné des honneurs extraordinaires, les sénateurs se rendirent sur le Forum, où il siégeait, pour lui rendre compte du décret.

Mais lui, les recevant comme il eût reçu de simples particuliers, leur répondit, sans se lever, qu'il fallait diminuer les honneurs qu'on lui rendait plutôt que les augmenter.

Le sénat se retira mécontent.

On eut beau dire au sénat qu'il allait se lever, mais que Balbus lui avait dit : « Oublies-tu que tu es César ? »

On eut beau dire au sénat, et ce fut l'excuse que donna César, qu'il craignait une attaque d'épilepsie.

Le sénat garda son mécontentement.

Un autre jour encore – c'est celui des Lupercales, où les jeunes gens des premières familles de Rome et la plupart des magistrats couraient nus par la ville, armés de bandes de cuir dont ils frappaient les passans –, César était assis sur son siège d'or et présidait à la fête, quand Antoine, qui en qualité de consul figurait dans la course sacrée, se haussant dans les bras de ses

amis, lui présenta un diadème enlacé d'une branche de laurier.

Quelques flatteurs battirent des mains.

César repoussa le diadème. Le peuple applaudit.

Tout cela ulcérait César.

Puis il avait beau faire, être clément, être juste, être bon, il ne pouvait rallier ses ennemis.

Tous ces déboires donnaient à César un profond dégoût de la vie. Il avait renvoyé sa garde espagnole ; il se promenait seul dans les rues de Rome, au Forum, au champ de Mars. Il avait dit une fois tout haut : « J'aime mieux être tué que craindre toujours. » Une autre fois : « Rome est plus intéressée à ma vie que moi-même. »

Voilà de quoi on s'entretenait éternellement à Athènes, au Lycée, aux jardins d'Académus, à l'Agora, quand tout à coup, un jour, on entendit dire, sans que personne y crût :

— César vient d'être frappé de vingt-deux coups de poignard.

Puis, peu à peu, les détails sortirent de l'ombre, les noms des assassins furent accolés à celui de la victime : Brutus, Cassius, Casca, Cimber, Trebonius, Décimus Brutus surnommé Albinus.

On doutait encore quand Cicéron fils reçut le *Traité des devoirs* que son père lui envoyait.

Cicéron y avait intercalé divers passages où il confirmait la terrible nouvelle.

Pourquoi donc Cicéron détestait-il si fort César, qui jamais ne lui avait fait de mal, et qui souvent lui avait fait du bien ?

C'est bien simple : César et Cicéron étaient deux grands personnages, seulement, la personnalité de César écrasait celle de Cicéron.

Si César eût voulu se livrer à l'éloquence, il fût devenu un aussi grand orateur que Cicéron. Cicéron eût eu beau se livrer à la guerre, il ne fût jamais devenu un aussi grand général que César.

Cicéron était fils d'un foulon ou d'un maraîcher, on ne sait

pas bien ;

César descendait de Vénus par les hommes, d'Ancus Martius par les femmes.

Cicéron passa sa vie à se faire aristocrate ; et, le jour où César jugeait à propos de se faire peuple, il rencontrait Cicéron à peine à moitié chemin.

Aussi Cicéron boude ; il croit grandir en s'éloignant. Il se trompe, il n'y a de lumière qu'autour de César. En s'éloignant de César, Cicéron rentre dans l'obscurité.

Aussi essaye-t-il de se faire persécuter par César en faisant l'éloge de Caton.

César, tout en allant gagner la bataille de Munda, dédie à Cicéron deux volumes sur la grammaire.

Mais on ne vit rien de cela dans le livre de Cicéron : on vit l'accusateur de Catilina, d'Annus Milo, le soutien de la société, dévouant César aux dieux protecteurs de la patrie.

Aussi le livre fut-il comme une consultation qui serait arrivée aux Athéniens et qui les aurait confirmés dans leur droit de détester César.

Il y eut grande fête à Athènes.

Elle ordonna que Brutus et Cassius fussent mis au nombre des héros, et que leurs statues fussent élevées près de celles d'Harmodius et d'Aristogiton.

De nouveaux détails arrivaient sans cesse.

Voici comment l'attentat avait été commis.

Nous avons vu que, après la bataille de Pharsale, la première préoccupation de César avait été de faire chercher Brutus.

De retour à Rome, il avait donné à Brutus le gouvernement de la Gaule cisalpine.

Brutus avait un remords. Malgré ses efforts pour haïr César, il n'en pouvait venir à bout.

Il y avait au contraire à Rome un homme qui haïssait profondément César.

C'était Cassius.

Comme par un prodige, Cassius, qui était lieutenant de Crassus dans cette terrible campagne des Parthes, avait échappé à la mort.

César l'avait accueilli comme un brave capitaine, savant dans les choses de la guerre, après la bataille de Pharsale, où Cassius avait suivi le parti de Pompée.

Mais pendant qu'il fuyait avec Pompée, César, en passant à Mégare, s'était emparé de douze lions que Pompée y gardait pour ses jeux.

Premier grief de Cassius contre César.

Puis César, à son retour à Rome, lui avait pardonné : second grief.

Enfin, il lui avait donné une préture inférieure à celle de Brutus : troisième grief.

Cassius, voyant que César se dépopularisait par ses tentatives de royauté, résolut donc de nouer une conjuration contre César.

Il avait, l'un après l'autre, visité tous ses amis, leur avait fait part de son intention, leur avait offert de le seconder, mais tous avaient répondu :

— Si Brutus en est, oui ; s'il n'en est pas, non.

Cassius était brouillé avec Brutus depuis cette préture inférieure ; mais, voyant que rien ne pouvait réussir qu'avec Brutus, il alla trouver Brutus.

Ils avaient été très amis autrefois. Brutus, en voyant Cassius entrer chez lui, lui tendit la main.

Brutus était sombre et soucieux. Depuis quelque temps, il recevait de terribles avertissemens.

On avait trouvé un écriteau suspendu au cou de la statue de l'ancien Brutus, du Brutus qui avait chassé les Tarquins.

Cet écriteau portait ces mots : « Plût aux dieux que tu fusses encore vivant ! »

Lui-même avait trouvé un billet sur son tribunal : « Tu dors, Brutus ? »

Un autre avait été glissé sous sa porte : « Non, tu n'es pas

véritablement Brutus. »

Il songeait donc à ce qu'il avait à faire dans une si grave situation, en face d'un homme auquel lui seul pouvait résister au milieu de mécontents qui attendaient tout de lui.

Ce fut dans cette situation d'esprit que Cassius le trouva.

La proposition répondait à la pensée secrète de Brutus.

Cependant Cassius n'en tira que ces deux mots :

— Je réfléchirai.

Cassius sorti, Brutus alla trouver un de ses amis dans lequel il avait une grande confiance et que l'on nommait Quintus Ligarius.

Quintus Ligarius, comme presque tous les mécontents, avait suivi le parti de Pompée et avait été gracié par César.

Mais c'était un motif de plus pour ces hommes aux cœurs enfiellés d'en vouloir à César.

Brutus le trouva malade, assez malade pour garder le lit. Sa conversation avec Cassius lui bouillait dans le cœur.

— Oh ! Ligarius, lui dit-il, dans quel temps es-tu malade ?

— Brutus, lui répondit celui-ci, si tu formes quelque grande entreprise, sois tranquille, je me porte bien.

Alors Brutus lui dit ce qui l'amenait, et tous deux, séance tenante, arrêterent les bases de la conspiration.

Il fut convenu qu'on tairait le complot à Cicéron ; on craignait son peu d'énergie ; mais qu'au contraire on s'en ouvrirait à Labion.

Brutus se chargea de le voir, ainsi que Brutus Albinus.

Brutus Albinus entra au même moment ; il venait prendre des nouvelles de la santé de Ligarius.

On lui dit tout.

Mais il sortit muet et sans prendre aucun engagement.

Les deux amis crurent avoir fait une imprudence.

Le lendemain, Brutus vit entrer Albinus chez lui.

— Es-tu, lui demanda Albinus, le chef du complot dont nous avons parlé hier chez Ligarius ?

— Oui, répondit simplement Brutus.

— Eh bien ! dit à son tour Albinus en lui tendant la main, j'en suis aussi ; compte donc sur moi.

La conjuration fit de grands progrès.

On sait comment Porcia y fut associée.

Porcia était la fille de Caton et la veuve de Bibulus qui avait si souvent excité des troubles au Forum, et qui était mort commandant de la flotte de Pompée.

Elle s'était remariée avec Brutus, jeune encore, et avait un fils.

Ce fils, qui a aujourd'hui quarante ans, écrit un livre intitulé les *Mémoires de Brutus*.

XXIV

PRÉSAGES ANNONÇANT LA FIN DE CÉSAR. — CÉSAR, RETENU PAR CALPURNIE, HÉSITE À SORTIR. — DÉCIMUS BRUTUS VA LE CHERCHER. — LE DEVIN ARTÉMIDORE. — TULLIUS CIMBER. — *TU QUOQUE, MI BRUTE !* — MORT DE CÉSAR ; EFFROI DE ROME. — FUNÉRAILLES DE CÉSAR, DISCOURS D'ANTOINE. — RÉACTION CONTRE LES ASSASSINS. — BRUTUS ET CASSIUS SONT OBLIGÉS DE QUITTER ROME.

La conjuration fit des progrès immenses, et quoique César fût entouré de présages, son aveuglement ou peut-être son ennui de la vie étaient tels qu'il n'y prêtait aucune attention.

Disons quels étaient ces présages.

César avait envoyé une colonie à Capoue.

Ceux qu'il y avait envoyés, voulant y élever des maisons, fouillèrent d'anciens tombeaux et retrouvèrent celui du premier fondateur de la ville.

Dans ce tombeau était une table d'airain sur laquelle on lisait ces mots :

« Lorsque l'on découvrira mes cendres, un descendant d'Iule sera mis à mort par la main de ses proches et sera vengé par les malheurs de l'Italie. »

Cornélius Balbus, ami intime de César, eut connaissance du fait et le lui communiqua.

— De qui crois-tu que la prophétie veuille parler, lui demanda César, et quels sont, à ton avis, ces proches dont je dois me défier ?

— Tu n'as qu'un parent qui puisse conspirer contre toi, répondit Balbus : c'est Brutus.

— Bon ! dit César en tâtant sa poitrine amaigrie, crois-tu donc Brutus si pressé qu'il ne puisse attendre la fin de cette misérable chair ?

Presque en même temps, un autre prodige se produisit :

On avait remarqué que les chevaux qu'il avait consacrés après le passage du Rubicon, et qu'il avait laissés paître en liberté, s'abstenaient de toute nourriture et pleuraient abondamment.

On vit en l'air des hommes de feu marcher au combat l'un contre l'autre.

Dans un sacrifice offert par César, on chercha vainement le cœur de la victime. Or c'est de tous les présages le plus terrible que l'on puisse rencontrer, puisque aucun animal ne vit sans cœur.

À la suite d'un autre sacrifice, l'augure Spurius, très célèbre pour la sûreté avec laquelle sa vue plongeait dans l'avenir, l'avertit que pour les ides de mars il était menacé d'un grand danger.

La veille des ides de mars, des oiseaux de différentes espèces, et que l'on n'avait jamais vus voler ensemble, se réunirent pour mettre à mort un roitelet qu'ils déchirèrent en morceaux.

César, le même soir, était chez Lépide. On venait d'y raconter cette histoire du roitelet. On lui apporta des lettres à signer.

On soupait. César quitta son lit et alla signer les lettres sur une table à côté de celle où étaient les convives.

On parlait de la mort au moment où César s'était levé.

— Quelle est la meilleure mort ? demanda Lépide.

— La moins attendue, répondit César tout en signant ses lettres.

Rentré chez lui, César se coucha.

À peine venait-il de s'endormir, que les portes et les fenêtres s'ouvrirent tout à coup.

Réveillé par le bruit et par les rayons de la lune que rien n'empêchait plus de pénétrer dans la chambre, il entendit Calpurnie, sa femme, pousser tout en dormant des plaintes.

C'étaient des gémissemens confus, des mots inarticulés.

Il la réveilla.

Elle alors, lui jetant les bras autour du cou :

— Oh ! lui dit-elle, je rêvais, cher époux, que je te tenais entre mes bras tout percé de coups et tout sanglant.

César cependant n'était point sans inquiétude. Il avait commandé d'immoler, dans la nuit du 14 au 15 mars, cent victimes et de consulter leurs entrailles.

Le matin du 15, les augures vinrent le trouver.

Sur les cent victimes, pas une n'avait donné un présage favorable.

— Bon ! dit César, après avoir réfléchi un instant, il n'arrivera jamais à César que ce qui doit lui arriver.

Le matin du 15 mars, le sénat était convoqué. Le hasard ou la fatalité avait fait que ce n'était point dans le lieu ordinaire de ses séances, mais sous un des portiques environnant le théâtre.

Sous ce portique était une statue de Pompée.

Les conjurés étaient rassemblés chez Cassius. C'était de là qu'ils devaient partir.

On attendait Brutus.

En attendant Brutus, on souleva cette grave question :

À savoir si l'on ne frapperait pas Antoine en même temps que César.

Trebonius s'y opposait, mais tous les autres étaient d'un avis unanime pour le meurtre d'Antoine.

Sur ces entrefaites, Brutus entra.

On s'en rapporta à lui pour décider la question.

Brutus secoua la tête.

— Non, dit-il, Antoine n'a pas mérité la mort ; qu'Antoine vive.

Mais comme Antoine était très fort, et comme l'on craignait que cette vigueur n'intervînt au milieu de l'action, on décida que quelques conjurés s'attacheraient à sa personne et le retiendraient hors du sénat tandis que le meurtre s'accomplirait.

On sortit de chez Cassius.

La réunion avait pour prétexte d'accompagner au Capitole le fils de Cassius, qui prenait la robe virile.

J'ai raconté les détails de cette cérémonie lorsque je la pris moi-même.

Les conjurés accompagnèrent en effet Cassius, qui s'arrêta au Forum.

Là, chacun prit son poste.

Les préteurs montèrent à leur tribunal et annoncèrent qu'ils étaient prêts à rendre la justice.

Brutus était de ceux-ci.

Les autres entrèrent à l'avance sous le portique de Pompée.

Les visages étaient impassibles.

Brutus condamna un homme à l'amende.

— J'en appelle à César, dit celui-ci.

— César ne m'a jamais empêché et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois, répondit tranquillement Brutus.

Cependant l'heure à laquelle devait venir César était arrivée, et César ne venait point.

Qui le retenait chez lui ? Avait-il été averti ? La voix de cet augure qui lui avait dit de craindre les ides de mars avait-elle été écoutée ?

Dans ce moment de profonde inquiétude où les conjurés se regardaient entre eux, un sénateur nommé Popilius Laenas s'était approché de Cassius et de Brutus, et, après les avoir salués, leur avait dit tout bas :

— Hâtez-vous : l'affaire n'est plus secrète. Je prie les dieux d'accorder un heureux résultat à ce que vous méditez.

En ce moment accourait un des esclaves de Brutus, pâle et effaré.

Il venait lui annoncer que Porcia était mourante.

— Est-ce elle qui t'a dit de venir à moi ? demanda Brutus.

— Non, dit l'esclave, je suis accouru de mon propre mouvement.

— Alors, dit Brutus, je reste.

À peine avait-il achevé, que l'on entendit murmurer ces mots :

— Antoine ! voilà Antoine !

Antoine venait annoncer que César, s'étant trouvé indisposé, ne sortirait pas et faisait prier le sénat de remettre la séance à un

autre jour.

Les paroles de Laenas reviennent alors à la mémoire des conjurés. Si, comme il l'avait dit, le complot s'ébruitait, il n'y avait pas moyen de remettre le complot à un autre jour : ils étaient perdus.

On arrêta que l'un des conjurés irait chercher César et tâcherait de le décider à sortir.

Le choix tomba sur Albinus.

C'était, après Marcus Brutus, celui que César aimait le mieux. César l'avait institué son second héritier.

César n'était point malade ; César céda aux craintes de Calpurnie.

Albinus lui fit honte de ses craintes, et, malgré les prières de sa femme, l'emmena.

Mais à peine avait-ils fait vingt pas hors de la maison de César, qu'Artémidore de Cnide, qui tenait à Rome école de lettres grecques, essaya de s'approcher de lui.

Ce n'était pas chose facile. La sortie de César était attendue. Aussitôt qu'il avait passé, bon nombre de cliens l'avaient entouré ; celui-ci lui parlait de vive voix ; celui-là lui remettait des papiers.

Artémidore avait préparé un papier, n'espérant pas pouvoir lui parler bas et seul.

Il lui remit le papier en lui disant :

— César, lis promptement ce papier. Il contient des choses importantes et qui t'intéressent personnellement.

César répondit à Artémidore par un signe de tête, essaya de lire le papier ; mais, empêché par la foule, distrait par Albinus, il n'en put venir à bout et entra au sénat tenant le papier à la main.

Une fois au sénat, César marcha droit au siège qui était préparé pour lui.

En ce moment, comme la chose était convenue, Trebonius éloigna Antoine de César en parlant à Antoine d'une chose qu'il savait l'intéresser tout particulièrement.

Peu après, il sortit avec lui de l'enceinte du sénat.

Pendant ce temps, Cassius était resté les yeux fixés sur la statue de Pompée.

S'il eût été disciple non point d'Épicure, mais de Platon, et s'il eût cru à une autre vie, on penserait qu'il priait Pompée d'être favorable à l'entreprise qui le vengeait de son rival.

Alors, avant que César eût eu même le temps de s'asseoir, Tullius Cimber s'approcha de lui.

C'était chose convenue. Tullius Cimber devait venir demander à César le rappel de son frère exilé. Tous les conjurés se rapprochèrent : le moment était venu.

César les vit sans inquiétude : il se croyait entouré d'amis.

César refusa la requête : on savait d'avance qu'il la refuserait. C'était une occasion de le serrer de plus près ; on en profita.

Tous étendaient les bras vers César en manière de supplications.

— C'est inutile, répondit César. J'ai décidé que jamais, moi vivant, Cimber ne rentrerait dans Rome.

Puis, sentant que cette foule l'étouffait, il essaya de s'écarter.

Tullius le prit par sa robe, l'attira à lui et, par ce mouvement, lui découvrit l'épaule.

— Ah ! dit César, ce n'est plus de la prière, cela, c'est de la violence !

Il n'y avait plus à reculer.

Casca, qui était derrière César, tira son poignard et le frappa le premier.

Mais comme, dans son impatience, César avait fait un mouvement, le coup fut détourné, et la pointe de fer lui effleura seulement l'épaule.

— Ah ! misérable Casca ! s'écria César.

Et, saisissant l'épée de Casca d'une main, il le frappa de l'autre avec le stylet d'acier qui lui servait à écrire sur la cire de ses tablettes.

— Amis, cria Casca en grec, au secours !

À cet appel, chaque conjuré tira, celui-ci son poignard, celui-là son épée, et se précipita sur César.

Celui-ci, de quelque côté qu'il se tournât, ne vit plus et ne sentit plus que du fer.

Mais l'homme des sanglantes batailles ne paraissait point épouvanté à cette vue, et sans doute allait-il, arrachant quelque une de ces épées, vendre chèrement sa vie, lorsqu'au milieu des meurtriers, il aperçut Brutus.

À cette vue, il lâcha l'épée, et, sans autre plainte, sans autre reproche que ces mots touchans : « Et toi aussi, mon fils ! » Il se couvrit la tête de sa robe et s'abandonna aux assassins.

Et cependant, chose étrange, comme, malgré les coups dont il était atteint, il restait debout, ils redoublèrent avec une telle rage que plusieurs se blessèrent eux-mêmes.

Brutus eut la main ouverte.

Enfin, César s'abattit au pied de la statue de Pompée.

Il était mort.

Brutus alors voulut parler et glorifier son action, mais il se fit un effroyable tumulte, et les sénateurs qui n'étaient pas du complot s'élancèrent hors du portique en criant :

— Au meurtre ! on assassine César !

Puis d'autres qui avaient vu tomber César succédèrent aux premiers en criant :

— César est mort !

Alors le trouble passa du sénat au Forum, du Forum dans les rues.

Ces deux cris : « On assassine César ! » et « César est mort ! » se répandirent par toute la ville, répandant la terreur.

Les uns fermèrent leurs portes et se renfermèrent chez eux.

D'autres, au contraire, laissant leurs boutiques et leurs banques ouvertes, coururent au portique de Pompée, espérant qu'ils arriveraient peut-être à temps pour empêcher le meurtre de se consommer.

Au milieu de ce tumulte, deux hommes fuyaient, craignant

pour eux-mêmes.

C'étaient les deux plus grands amis de César, Antoine et Lépide.

D'autres au contraire se joignaient aux conjurés, réunis en troupe et faciles à reconnaître à leurs épées nues et teintes de sang.

Cette troupe descendait les marches du portique de Pompée et s'avancait vers le Forum.

Quant au cadavre, il restait où il était, étendu dans une mare de sang.

Tous venaient le regarder, nul n'osait y toucher.

Enfin, trois esclaves le ramassèrent, le mirent dans une litière et le rapportèrent à la maison.

Calpurnie savait son malheur, elle attendait le cadavre de son époux à la porte de son palais. On courut chercher le médecin Antistus.

Hélas ! César était bien mort : le médecin compta vingt-trois blessures.

Une seule, reçue à la poitrine, était mortelle.

Les choses ne devaient pas se passer ainsi dans le plan des conjurés.

César mort, on devait traîner son corps par les rues et ensuite le jeter dans le Tibre.

Cette exécution faite, tous ses biens seraient confisqués, tous ses actes déclarés nuls.

Mais on n'osa. On craignait Antoine et Lépide. Antoine était consul, Lépide commandant de la cavalerie.

Tous deux pouvaient apparaître d'un moment à l'autre, celui-ci avec ses soldats, celui-là avec ses licteurs.

Il y a plus : on ne sait pas ce que devinrent les conjurés pendant le reste du jour.

On eût dit que, effrayés de leur horrible action, ils s'étaient cachés.

Le lendemain, Brutus, Cassius et les autres meurtriers se pré-

sentèrent sur le Forum et parlèrent au peuple.

Mais ils furent accueillis par un silence glacé.

Tout en honorant Brutus, le peuple, évidemment, regrettait César.

Ce que voyant, les conjurés se retirèrent au Capitole, comme pour se mettre sous la garde des dieux.

Pendant ce temps, le sénat s'était réuni et délibérait.

Antoine, Plaucus et Cicéron proposaient une amnistie générale et donnaient par un décret sûreté générale aux conjurés. Le sénat aurait en outre à décider quels honneurs leur devaient être rendus.

Puis, comme les conjurés demandaient des otages, Antoine leur envoya son fils.

Ils descendirent alors et se réunirent au sénat, où la paix fut jurée.

En signe de complète réconciliation, Brutus alla souper chez Lépide, et Cassius chez Antoine.

Les autres conjurés furent emmenés par leurs amis ou par de simples connaissances, pour fraterniser, ainsi que le faisaient Lépide et Brutus, Cassius et Antoine.

Le lendemain, le sénat s'assembla de nouveau.

Ce jour-là, ce fut Antoine qui eut les honneurs de la séance. On le remercia d'avoir étouffé les germes de la guerre civile, puis on distribua les provinces.

Brutus, comblé d'éloges par le sénat, eut l'île de Crète ; Cassius, l'Afrique ; Trebonius, l'Asie ; Cimber, la Bithynie ; et Brutus Albinus, la Gaule circumpadane.

Malheureusement, on oubliait Antoine. Antoine n'était pas homme à se contenter de simples remerciemens.

Aussi le bruit commença-t-il à se répandre parmi le peuple qu'il existait un testament de César.

Ce testament avait été confié, à ce que l'on assurait, à la première des vestales.

C'était le troisième testament que César avait fait, et par ce

testament, ajoutait-on encore, il instituait trois nouveaux héritiers : trois arrière-neveux.

Le premier était Octave ;

Le second, Lucius Penarius ;

Et le troisième, Quintus Pedius.

Chacun avait un huitième des biens de César. En outre, César adoptait Octave et lui donnait son nom.

Decimus Brutus, le même qui l'avait été chercher chez lui, était rangé dans la seconde classe de ses légataires.

Le peuple avait ces beaux jardins du Tibre que j'avais remarqués à mon arrivée à Rome.

En outre, il léguait à chaque citoyen trois cents sesterces.

Toutes ces rumeurs répandues par les partisans de César causaient des rassemblemens dans les rues.

Lorsque les meurtriers avaient décidé que l'on jetterait le corps de César dans le Tibre, ils avaient leurs raisons.

En jetant le corps de César dans le Tibre, on supprimait ses funérailles, et par conséquent un motif d'agglomération populaire.

Pas de discours surtout, et ce qu'il y avait à craindre, c'étaient les discours.

Mais le corps de César une fois recueilli par sa veuve, il n'y avait plus moyen de supprimer les funérailles. On proposa bien de les faire secrètement, mais que dirait le peuple ?

Cassius était d'avis de tout risquer plutôt que de faire des funérailles ; mais Antoine, qui avait son projet, insista près de Brutus avec tant de force que Brutus céda.

Brutus avait commis une première faute en épargnant Antoine ; il en commettait une seconde en cédant à Antoine.

En conséquence, le jour des funérailles, le corps de César fut exposé devant sa maison. Le peuple tout entier se réunit en face de cette maison et dans les rues voisines.

Antoine parut. On savait que c'était le meilleur ami de César ; il fut accueilli par d'unanimes applaudissemens.

Il tenait un papier à la main : c'était le testament de César. Il le montra au peuple en faisant signe qu'il voulait parler.

Aussitôt on entendit ces paroles circuler : « Silence pour Antoine ! » Et le silence se fit.

Antoine, du haut du portique, lut le testament. Antoine avait la voix forte et sonore : pas un mot ne fut perdu.

Le peuple sut alors que César, s'occupant de lui, même après sa mort, lui légua ses jardins du Tibre et trois cents sesterces par tête de citoyen.

Le peuple éclata en cris, en gémissemens et en sanglots.

Antoine fit enlever le corps et ordonna de le transporter au champ de Mars.

Tout le peuple lui fit cortège.

Le bûcher de César était dressé au champ de Mars, près du tombeau de sa fille Julia, cette femme de Pompée que Pompée avait pleurée si fort et de la mort de laquelle il avait été si vite consolé.

Pour l'exposition du corps, on avait élevé un temple doré sur le modèle de celui de la Vénus génitrix que l'on voit au Forum en face de la tribune aux harangues.

Le cadavre devait être déposé sur un lit d'ivoire, couvert d'une étoffe d'or et de pourpre. Il était surmonté d'un trophée d'armes auquel pendait, toute sanglante, la robe dans laquelle il avait été assassiné.

Dès le matin, sur les places et dans les rues, les jeux funéraires avaient commencé. Les pièces que l'on représentait dans ces jeux avaient été choisies par Antoine ; on y donnait entre autres l'*Ajax* de Paucuvius, dans lequel se trouvait ce vers si parfaitement applicable aux assassins de César :

Les avais-je sauvés afin qu'il me perdissent !

Ce vers, lorsqu'il arriva, fut accueilli avec une frénésie d'applaudissemens qui indiquait la direction que prenait l'esprit du peuple.

Ce fut au milieu de cette effervescence que le cortège funèbre se mit en marche. Le véritable cadavre, déjà défiguré, avait été placé dans un cercueil, tandis qu'un faux cadavre de cire, moulé sur le corps de César quelques heures après sa mort, était porté ostensiblement.

Au reste, l'effigie était aussi habilement faite que le reste. Elle avait toutes les teintes livides que l'artiste avait pu étudier sur le corps même. Les vingt-trois blessures semblaient demander justice contre les assassins.

On juge par quelles clameurs l'exposition de ce corps sur le lit funéraire fut accueillie.

Dès lors, on put prévoir ce qui allait se passer.

Antoine prit la parole. Antoine était un beau parleur qui avait étudié cette éloquence asiatique pleine d'images et de comparaisons. Son discours rappela toute la vie de César, cette vie tout entière dévouée au peuple et qui se terminait par le poignard des ennemis du peuple.

Il dit non-seulement ce que César avait fait, mais ce que César comptait faire ; et le peuple était encore bien mieux traité dans ce que César comptait faire que dans ce qu'il avait fait.

Enfin, il prit la robe sanglante de César, montra les coups qui la perçaient et, à chaque déchirure, mit le nom d'un assassin.

Et tout en parlant, il secouait cette robe au-dessus de la multitude.

On eût dit que des plis de cette robe s'échappaient, comme du manteau de la Guerre, toutes les passions terribles qui veulent du sang ; la colère, la haine, la vengeance en jaillissaient comme un faisceau d'éclairs qui allaient aveugler la multitude, et qui des yeux pénétrait jusqu'au cœur.

Au moment où l'exaltation était à son comble, deux hommes, tenant chacun deux javelots à la main gauche et une torche à la main droite, s'avancèrent et mirent le feu à l'estrade.

Les matières combustibles étaient préparées de façon que le feu montât rapidement. Son activité fut encore doublée par la

masse de bois sec que chacun y apporta. C'est une piété de la part du peuple, en cette circonstance, que chaque homme jette son tribut à l'alimentation de la flamme.

Cette fois, ce fut plus qu'une piété, ce fut un délire ; le peuple prit, arracha, brisa tout ce qu'il rencontra sous sa main : portes, volets, tables, bancs, barrières.

Tout cela fut jeté dans l'immense foyer, qui ne fut plus un bûcher, mais un volcan.

On était arrivé à ce moment des émotions publiques où l'on sent que le moindre accident peut déterminer les plus grands malheurs. Les histrions et les joueurs de flûte jetaient leurs habits brodés d'or dans les flammes ; les vétérans et les légionnaires leurs armes ; les femmes leurs bijoux ; les enfans leurs bulles d'or, quand tout à coup le cri : « Cinna ! Cinna ! » se fit entendre, et l'on vit un homme pâle et les vêtemens en désordre se débattant au milieu du peuple.

Puis on entendit les clameurs furieuses, puis des lambeaux sanglans s'élevèrent au bout des bâtons ; une tête coupée les surmontait, fichée au fer d'une pique. Une voix cria : « Mort aux assassins ! » Mille voix lui répondirent, hurlant la même menace, et la foule s'écoula comme un torrent, se séparant en deux branches vers les maisons de Brutus et de Cassius.

C'en était fait d'eux si, prévenus à temps, ils n'eussent fui hors de la ville et ne se fussent retirés à Antium.

Le malheureux mis en pièces avait été victime d'une méprise.

C'était le poète Helvius Cinna, ami de César, que l'on avait pris pour le sénateur Cornelius Cinna, un des assassins de César.

À partir de ce moment, la cause de Cassius et de Brutus fut perdue à Rome. Brutus et Cassius, qui avaient cru en sortir pour un instant, en étaient sortis pour toujours.

Ce fut au moment où Athènes déplorait cette ingratitude de Rome envers ses libérateurs que l'on annonça l'arrivée de Brutus à Athènes.

XXV

ENTHOUSIASME QUI ACCUEILLE BRUTUS À SON ARRIVÉE À ATHÈNES. — CE QU'ÉTAIT BRUTUS. — CICÉRON FILS ME PRÉSENTE À LUI. — J'ACCOMPAGNE BRUTUS À CARYSTUM. — JE QUITTE ATHÈNES POUR LE SUIVRE EN MACÉDOINE. — IL ME FAIT TRIBUN DES SOLDATS. — BRUTUS MALADE DE LA BOULIMIE. — IL SAUVE CAÏUS ANTONIUS.

On comprend ce que souleva d'enthousiasme parmi notre jeunesse pompéienne la nouvelle de l'arrivée de Brutus à Athènes, précédée de l'admirable livre de Cicéron sur les devoirs des citoyens et de la lettre dans laquelle il annonçait à son fils qu'il serait déjà à Athènes lui-même s'il ne croyait pas que sa présence à Rome fût nécessaire au bien de la patrie.

La vie de l'homme privé, on le sait, grandissait encore chez Brutus, si la chose est possible, l'homme public aux yeux de ses contemporains.

Il était impossible d'être — dans toute l'acception du mot antique — plus homme de bien que Brutus.

Aussi était-il une véritable adoration pour sa femme Porcia. Tout le monde sait que, voulant pénétrer le secret de la conjuration contre César, elle s'enfonça un couteau dans la cuisse pour prouver qu'elle était digne d'être la fille de Caton et la femme de Brutus.

Et cependant, le jour du meurtre, et dans l'attente de ce meurtre, elle avait failli mourir.

Un des grands chagrins de Brutus en quittant l'Italie était de se séparer de sa femme.

Cependant il ne pouvait l'emmener avec lui et lui faire partager sa vie d'exil et de dangers.

Ils s'étaient donné rendez-vous à Ebée, petit port de la Lucinie situé près du cap Palinure. C'était là qu'ils devaient se séparer pour ne plus se revoir.

Là, tous deux s'efforçaient de cacher l'un à l'autre la douleur qu'ils éprouvaient, lorsque tout à coup et par hasard ils se trouvèrent en face d'un tableau qui ne leur permit plus de dissimuler.

Ce tableau, c'étaient les *Adieux d'Andromaque et d'Hector*.

Ce tableau rappelait si cruellement à Porcia sa propre situation qu'elle ne put retenir ses larmes et qu'elle éclata en sanglots.

Brutus avait en ce moment près de lui un de ses amis nommé Acilius ; celui-ci se mit à dire ces beaux vers de l'*Iliade* :

« Pour toi, Hector, tu me tiens lieu d'un père et d'une mère vénérés, et d'un frère, car tu es mon époux florissant de jeunesse. »

— Moi, du moins, dit alors Brutus en souriant de son doux et triste sourire, je ne saurais adresser à Porcia les paroles d'Hector :

« Retourne en ta demeure, soigne tes propres travaux, et ta toile, et ta quenouille, et ordonne aux suivantes de faire leur tâche. Quant à la guerre, elle est l'occupation de tous les hommes qui sont nés dans Ilion, et la mienne.

— En effet, ajouta-t-il tendrement, si la faiblesse de son corps ne lui permet pas des exploits égaux aux nôtres, elle combattrait par la fermeté de son âme, non moins généreusement que nous, pour la patrie.

Tous ces détails nous arrivaient, comme je l'ai dit, précédant l'apparition de Brutus et ajoutant encore le prestige de la poésie à la grandeur de la réalité.

À chaque navire signalé venant d'Italie, toute la population accourait sur le port.

Pendant quelques jours, l'attente fut trompée ; des vents contraires avaient retardé la marche du bâtiment.

Enfin, les cris de « Brutus ! Vive Brutus ! » retentirent. Brutus venait d'aborder au Pirée.

Tout Athènes se précipita vers ce que l'on appelle les Longs-Murs.

C'était tout l'espace compris entre la rue de Phalère et la rue

de Thésée.

Je courus comme les autres. Arrivé à la hauteur du tombeau d'Euripide, je le vis venir de loin au milieu de l'affluence du peuple ; il avait à sa gauche le fils de Cicéron, et à sa droite un Athénien dont j'ai oublié le nom, qui autrefois avait été son hôte et qui réclamait la faveur de l'être encore cette fois.

Je me rappelle seulement qu'il demeurait rue du Musée.

L'aspect de Brutus était à la fois doux et ferme, calme et imposant ; il marchait nu-tête ; son front proéminent paraissait un peu bas, ayant les cheveux coupés très courts ; l'œil était magnifique et plein de suavité et de grandeur ; il repoussait doucement les branches et les couronnes de laurier qu'on lui tendait, et ne tenait à la main qu'une petite branche de chêne.

Les moindres détails de son passé étaient dans toutes les bouches ; seulement, on disputait sur l'antiquité de sa race, que quelques-uns contestaient.

Ceux qui le prétendaient plébéien et fils d'un Brutus simple intendant de maison disaient à l'appui de leur opinion qu'il ne pouvait descendre du grand Junius Brutus qui chassa les Tarquins, attendu que ce même Junius mit, dix à douze ans après, ses deux fils à mort.

Mais ceux qui soutenaient l'antiquité de race de Brutus prétendaient que Junius avait un troisième fils, trop jeune pour prendre part aux crimes de ses frères, et que c'était de ce troisième fils que Brutus était descendu.

Lui-même adoptait cette version, et je dois dire que, soit réalité, soit préoccupation, moi-même, à la première vue, je fus frappé de la ressemblance qui existait entre lui et la statue du premier Brutus qui est au Capitole.

Mais ce que nul ne contestait, c'est que Brutus, par sa mère Servilia, remontait à ce Servilius qui, voyant le refus que faisait Spurius Melius de comparaître devant le dictateur Cincinnatus, se rendit au Forum avec un poignard caché sous son bras et, s'approchant du rebelle comme pour lui parler, le frappa et le tua.

À vingt-deux ans, Brutus avait reçu cette marque de confiance de Caton, d'être choisi par lui pour faire vendre les biens de Ptolémée. Il s'acquitta de sa mission et rapporta une somme énorme à Rome.

Dans les troubles qui s'élevèrent entre Pompée et César, on s'attendait à voir Brutus suivre le parti de celui qui l'avait toujours aimé comme un fils, et non pas celui de Pompée, qui avait fait tuer son père dans la guerre où il fut nommé général contre Lépidus. Mais, au grand étonnement de tous, croyant que le droit était de ce côté, on le vit passer dans le camp de Pompée. Seulement, quand il rencontrait Pompée, il se détournait de lui et passait muet, car il regardait comme une mauvaise action de sa part de ne pas combattre pour Pompée, et comme un sacrilège, en même temps, d'adresser la parole à Pompée.

À Pharsale, il avait combattu à la fois comme un capitaine et comme un soldat. La bataille perdue, Brutus rentra dans le camp et en sortit par la porte qui donnait sur les marais. J'ai raconté comment il resta dans ces marais jusqu'au soir, et le soir gagna Larissa.

Le surlendemain du jour où Brutus était arrivé à Athènes, Cicéron me présenta à lui dans les jardins du Lycée, en dehors de la porte Diocharès. C'était la promenade qui plaisait à Brutus ; il faisait peu de cas de la nouvelle Académie, et il préférait les péripatéticiens aux autres philosophes, et parmi ceux-là ce même Cratippe qui était l'ami de Cicéron.

Il avait déjà près de lui une partie de la jeunesse d'Athènes, Messala, et ce même Pompée Varus à qui j'ai adressé mon ode qui commence par ces mots :

O saepe mecum tempus in ultimum,

et qu'il ne faut pas confondre avec Varus qui vient d'être nommé consul¹.

1. Celui dont parle ici Horace est le même qui fut tué en Germanie et dont la tête fut envoyée à Rome.

J'étais un bien pauvre nom à joindre aux noms de Messala et de Pompée Varus, mais je ne sais quelle sympathie attira Brutus vers moi. Le jour même où l'on me présenta à lui, il causa longuement avec moi, et, dès le lendemain, il m'assura son amitié.

D'abord, Brutus sembla n'être venu à Athènes que pour s'occuper de littérature et de belles-lettres. Tout son temps se passait en discussions philosophiques ou poétiques. Il parlait et écrivait facilement le grec, quoiqu'il ne le parlât et ne l'écrivît que lorsqu'il ne pouvait pas faire autrement.

Mais bientôt, il fut facile de voir le vrai but du voyage de Brutus. Ce but était de se préparer à la guerre. Aussi fit-il partir en secret Erostratus en Macédoine pour attirer à son parti ceux qui commandaient les troupes de cette province.

Puis, apprenant que quelques vaisseaux romains venaient d'Asie chargés de richesses, et qu'ils étaient commandés par un de ses amis nommé Antistius, il résolut d'aller au-devant d'eux.

Un soir, il m'annonça son projet de partir le lendemain et me demanda si je voulais l'accompagner.

Il allait attendre ces vaisseaux à Carystum, ville située sur l'extrême pointe méridionale de l'Eubée et célèbre pour ses belles carrières de marbre.

C'est un voyage de quelques jours, et une faveur accordée par un homme illustre à moi, pauvre inconnu. J'acceptai donc avec reconnaissance.

Nous partîmes et rencontrâmes la flotte au moment où elle passait entre Andros et la pointe de l'Eubée. Brutus alla seul de son bâtiment sur celui que montait son ami, et presque aussitôt l'ordre fut donné d'aller relâcher dans le port de Carystum.

Brutus avait réussi : les vaisseaux étaient à lui.

Le soir, il nous donna un grand souper, car le hasard faisait que le jour où il venait de remporter cette pacifique victoire était le jour anniversaire de sa naissance : il venait d'atteindre sa trente-huitième année.

À la fin du repas, on fit des libations à la victoire de Brutus et

à la liberté de Rome.

Tout à coup, Brutus, sans que l'on sût pourquoi, ayant demandé une grande coupe, la rompit, et, avant de boire, prononça ce vers d'Homère que Patrocle mourant dit à Achille :

« Je péris frappé par la destinée cruelle et par la main du fils de Latone. »

Tous les convives se regardèrent, ne comprenant pas pourquoi Brutus disait ce vers de mauvais augure. Lui-même, interrogé, répondit qu'il s'était présenté à ses lèvres et qu'il l'avait dit sans songer à sa signification.

Le lendemain, sur l'argent qu'il portait en Italie, Antistius lui remit deux millions de sesterces.

En outre, tous les anciens soldats de Pompée qui ne s'étaient point ralliés à César et qui erraient encore en Thessalie le rejoignirent de grand cœur.

Nous revînmes à Athènes.

Cassius y attendait Brutus. Ils avaient à régler ensemble des affaires publiques. De grandes fêtes furent célébrées en l'honneur de Cassius, mais moindres cependant qu'en l'honneur de Brutus. Cassius, homme de guerre avant tout, était moins apprécié que Brutus, philosophe, poète et historien.

Puis on savait la différence qui existait entre les motifs qui les avaient fait agir tous deux. Sur le visage maigre et mobile de Cassius, on pouvait lire l'envie, la haine et toutes les mauvaises passions.

Cassius partit pour l'Asie.

Brutus resta.

Il avait un grand but en restant, et qui passait avant son penchant pour les jouissances de la philosophie et les spéculations de la science : c'était d'inculquer dans toute notre jeunesse les principes d'un stoïcisme inébranlable.

Cela se comprend quand, parmi les noms de ces jeunes nobles étudiant à Athènes, on entend ceux de Caton, de Cicéron et de Messala.

Il résulta de l'influence que Brutus prit pendant ce séjour que, lorsque Hortensius, préteur en Macédoine, lui eut remis son gouvernement et que, nous ayant rassemblés, Brutus nous demanda lesquels d'entre nous voulaient le suivre, il n'y eut qu'un cri. Brutus avait autant de soldats qu'Athènes comptait de jeunes Romains.

Je le suivis, et, je l'avoue, un des premiers même. Je m'en accuse ici ; mais depuis longtemps déjà j'avais fait le même aveu dans mon épître à Julius Florus :

« De grands événemens m'arrachèrent aux délices d'Athènes, et, novice encore dans le métier des armes, je fus entraîné par les courans de la guerre civile dans un parti qui ne pouvait résister au bras puissant d'Auguste. »

Au reste, l'amitié de Brutus ne tarda point à me récompenser bien au-delà de mes mérites. Il me nomma tribun des soldats, et j'occupai, à vingt-deux ans à peine, un poste qui n'a au-dessus de lui que le consul commandant l'armée ou le lieutenant commandant la légion.

Le tribun, au besoin, commandait même une légion.

C'est ce qui me fait dire dans la sixième satire du livre premier :

At olim

Quod mihi pareret legio romana tribuno.

Notre premier exploit fut de nous rendre maîtres d'une énorme quantité d'armes que, par l'ordre d'Antoine, on enlevait de Démétriade et qui avait été commandée par César pour la guerre des Parthes. Ce premier succès nous valut le concours de tous les rois et de tous les princes voisins.

Tout à coup, Brutus apprit que Antonius, frère d'Antoine, était parti de Brindes et venait à Apollonie et à Dyrrachium pour prendre le commandement des troupes que Gabinus avait sous ses ordres. Il s'agissait de le prévenir et d'enlever les troupes avant son arrivée, coup de main que les vents contraires rendaient

possible, quoique Caius Antonius n'eût que trente lieues à faire, et que nous en eussions quarante.

Brutus partit donc avec ce qu'il avait de soldats sous la main, ne prenant pas même le temps de rallier à lui la légion à laquelle j'appartenais ; seulement, il fit marcher son armée si vite, au milieu d'une neige épaisse et de chemins raboteux et difficiles, qu'il laissa loin derrière lui ceux qui portaient les vivres.

Arrivé devant Dyrrachium, il tomba malade de cette étrange indisposition que les médecins nomment boulimie et qui consiste à éprouver une faim incessante que rien ne peut rassasier.

La chose était d'autant plus grave que, comme je viens de le dire, l'armée manquait complètement de vivres. Brutus était tombé dans une défaillance complète à laquelle rien ne pouvait porter remède, lorsque ses soldats eurent l'idée de s'approcher, en faisant des signes d'amitié, des gardes qui veillaient aux portes de la ville et de leur dire la situation de Brutus. À ce nom de Brutus, si honoré de ses ennemis mêmes, deux hommes se détachèrent, rentrèrent dans la ville et revinrent chargés de vivres qu'ils voulurent aller porter eux-mêmes au malade.

Brutus fut profondément touché de cette action ; aussi, quelque temps après, s'étant emparé de la ville, il traita avec une grande humanité non-seulement ces soldats qui lui avaient apporté à manger, mais encore les habitants.

Mais auparavant, Caius Antonius, arrivé par mer, avait fait son entrée dans Apollonie et de là avait donné ordre à toutes les troupes du littoral de se réunir à lui. Ce fut alors que Dyrrachium se rendit, et comme Antonius vit chez les Apolloniâtres une certaine disposition à imiter leurs voisins, il abandonna la ville, emmenant ce qu'il put de césariens avec lui, et se retira à Buthrotum. Mais Brutus le poursuivit si vivement qu'il le surprit en route et lui tailla en pièces trois cohortes.

Caius Antonius crut être plus heureux en se retournant contre le fils de Cicéron, qui était accouru au secours de Brutus ; mais de ce côté encore, il fut complètement battu. Enfin, à quelques

jours de là, Brutus le surprit engagé dans des marais où il pouvait l'écraser, lui et ses hommes. Il se contenta de faire envelopper les troupes de Caius Antonius, disant à ses soldats d'épargner des hommes qui seraient bientôt leurs camarades ; et c'est ce qui arriva, car les soldats d'Antonius se rendirent, et, en se rendant, livrèrent leur général.

Ce fut alors qu'éclata cette douceur d'âme de Brutus. Au lieu de traiter Caius Antonius comme un ennemi et comme un prisonnier, il le traita comme un ami et comme son hôte ; magnanimité que Caius Antonius reconnut en essayant de soulever les soldats de Brutus.

Mais ceux-ci, fidèles à leur général, prirent Caius Antonius, le garrotèrent et l'amenèrent devant Brutus. Cette fois, Brutus pouvait le mettre à mort. Chacun lui eût donné raison, et les soldats étaient tellement irrités contre lui qu'ils demandaient à se charger de l'exécution. Ce fut au point que Brutus, qui voulait le sauver, craignit de ne pas être obéi s'il ne dissimulait.

— Je vais le faire jeter à la mer, dit-il ; lié et garrotté comme il est, il ne pourra se sauver.

Et en effet, appelant le patron d'une de ses barques, il lui donna tout bas un ordre que ses soldats crurent être celui de se débarrasser de Caius Antonius, qu'ils conduisirent jusqu'au rivage avec des huées et des menaces.

L'ordre donné au patron n'était point de noyer Antoine, mais de le conduire à un bâtiment où il devait rester captif et en sûreté.

Cette mansuétude révolta Cicéron. Cicéron, avocat qui avait fait étrangler Lentulus et Céthégus, ne comprenait pas Brutus imperator faisant grâce à Caius Antonius.

Il lui écrivit une lettre de reproches.

J'étais près de Brutus quand le messenger arriva.

— En vérité, dit-il, ces hommes de paix sont féroces.

Et il me donna à lire la lettre de Cicéron, tandis qu'il écrivait une réponse qu'il chargeait le même messenger de reporter à Cicéron.

— Je n'ai pas besoin de te demander, dis-je à Brutus, si tu suis le conseil que Cicéron te donne de mettre à mort Caius Antonius.

— Ce serait un meurtre inutile, me répondit Brutus. Cicéron ferait bien mieux de se méfier de *son ami* Octave.

Et Brutus appuya sur les deux mots *son ami*.

Puis, me passant la lettre qu'il venait d'écrire :

— Au reste, me dit-il, veux-tu voir la lettre que je lui répons ?

Et il me passa sa lettre.

Cette lettre de Brutus était, à mon avis, une si belle chose que je lui demandai d'en faire une copie, non pas comme d'une œuvre de politique, mais comme d'une œuvre d'éloquence.

Brutus me le permit.

Je transcris ici ce qui avait rapport à Antonius Caius et à Octave.

Quant au reproche que tu me fais de n'avoir pas mis à mort Caius Antonius, voici mon opinion. C'est au sénat et au peuple romain seuls qu'appartient de juger les citoyens qui ne sont pas morts en combattant. J'ai tort, direz-vous, d'appeler citoyens ceux qui se conduisent en ennemis de l'État. Eh bien ! non, au contraire, moi, je crois avoir raison, et quand il n'y a ni décret du sénat, ni ordre du peuple, je n'ai point la présomption de juger d'avance et de ne m'en rapporter qu'à moi.

XXVI

OCTAVE ET AUGUSTE. — SI JE DOIS DE LA RECONNAISSANCE À AUGUSTE, JE NE DOIS À OCTAVE QUE LA VÉRITÉ. — NAISSANCE D'OCTAVE. — PRÉSAGES QUI ONT ACCOMPAGNÉ ET SUIVI SA NAISSANCE. — LE ROYAUME D'ALEXANDRIE GOUVERNÉ PAR UN MEUNIER. — AÏEUX MATERNELS D'OCTAVE. — SES ÉTUDES À APOLLONIE. — PRÉDICTIONS QUE LUI FAIT THÉAGÈNE. — SITUATION À ROME À LA MORT DE CÉSAR. — DANGER QU'IL Y AVAIT À ACCEPTER SA SUCCESSION. — OCTAVE PART POUR ROME AVEC AGRIPPA, SON AMI, ET APOLLODORE DE PERGAME, SON PROFESSEUR. — PRÉSAGES QUI LE RASSURENT EN ENTRANT DANS LA VILLE. — PORTRAIT D'OCTAVE. — ANTOINE. — LES *PHILIPPIQUES*. — OCTAVE ENTRE ANTOINE ET CICÉRON. — *ORNANDUM PUERUM TOLLENDUM*. — TRIUMVIRAT. — PROSCRIPTIONS. — SEXTUS POMPÉE.

J'ai donné à l'empereur Auguste assez de preuves de ma haute admiration et de mon éternelle reconnaissance pour qu'il me permette de dire la vérité sur César Octavien, avec lequel, à cette heure, il n'a plus rien de commun.

D'ailleurs, si mes éloges peuvent avoir un prix, ce prix leur sera donné surtout par l'impartialité avec laquelle j'aurai jugé les deux faces de ce Janus qui a fermé le temple de la guerre.

Sur un homme comme celui sous l'empire duquel le monde vit et respire, chaque détail est important et doit piquer la curiosité.

Si j'ai fait la guerre à Octave, c'est que Octave me paraissait devoir être combattu ; si j'ai loué Auguste, c'est que Auguste me paraissait devoir être loué.

Ce que j'écris au reste, à cette heure, ne sera probablement connu que longtemps après que tous ceux dont il est question dans ces mémoires ne seront plus que poussière. Pourquoi donc, dans le bien comme dans le mal, hésiterais-je à dire la vérité ?

On a vu, à propos du testament de César, qu'il avait institué pour ses légataires ses trois petits-neveux.

Octave était en tête de la liste : c'était le plus aimé des trois ;

aussi avait-il à lui seul les trois quarts de la succession.

Octave avait accompagné César dans son expédition d'Espagne contre les fils de Pompée, et il était revenu dans le même char que lui.

Seulement, lorsque Antoine, qui avait gouverné Rome en l'absence de César, était allé au-devant du vainqueur, Octave avait laissé à lui et à César les deux places de devant et s'était tenu sur la banquette de derrière avec Brutus Albinus.

En supposant que le grand amour de César pour Octave ne vienne pas de la cause qu'Antoine lui donnait dans ses momens de mauvaise humeur, on peut l'attribuer à la tendresse profonde qu'il avait eue pour Julie, sa sœur, puis pour Atia, fille de Julie et mère d'Octave. Ajoutez que celui-ci, à peine relevé d'une grande maladie, avait, au moment où beaucoup doutaient de la fortune de César, rejoint son oncle en Espagne avec une faible escorte et par une route infestée d'ennemis.

Aussi, voulant que rien ne manquât à l'éducation de ce neveu bien-aimé, il l'avait envoyé étudier les lettres grecques non pas à Athènes (il savait qu'Athènes lui était hostile), mais à Apollonie.

Puis toute cette jeunesse d'Athènes était en général fort aristocrate, tandis que la noblesse du jeune Octave était discutable.

Je n'hésite point à dire cela, parce que dix fois j'ai entendu dire par l'empereur lui-même qu'il n'était que d'une race chevalière, ancienne, il est vrai, mais que son père n'en était pas moins le premier sénateur du nom.

Aussi tout ce jeune patriciat de Rome, dont la noblesse n'était pas discutée, traitait-elle fort mal Octave.

— Ta mère, lui disait-elle, vendait de la farine au moulin d'Arícia, et ton père la pétrissait avec des mains encore noires de l'argent qu'il maniait à Merulum.

Son père Octavius, celui que l'on accusait de pétrir la farine avec des mains encore noircies par l'argent de Merulum, avait, en effet, commencé, à ce que disaient les méchantes langues de

Rome, par être courtier, puis changeur, métier profitable et qui, de riche qu'il était, avait fini par le faire millionnaire. Une fois riche, notre courtier fut nommé préteur, puis gouverneur de la Macédoine.

C'était un précédent que de voir le royaume d'Alexandre le Grand gouverné par un homme au père duquel on reprochait d'avoir tenu à Arcie une boutique de parfumeur et de boulanger, comme on lui reprochait à lui-même d'avoir été courtier, changeur et meunier.

Au reste, Antoine lui reprochait encore d'avoir eu parmi ses ancêtres un certain affranchi nommé Cestion, de Thurium.

L'accusation a une certaine gravité, et voici comment : dans son enfance, on appelait Octave Thurinus, et lui-même m'a montré une médaille d'airain sur laquelle il était représenté tout enfant avec ce surnom.

Mais voici d'un autre côté ce qu'il y a à dire contre les mauvais propos d'Antoine, c'est que, lorsque le père d'Octave fut nommé préteur en Macédoine, il dut passer pour s'y rendre par le pays de Thurium¹. Or le sénat le chargea, en passant, d'exterminer le reste des esclaves qui avaient suivi Spartacus, commission que le père d'Octave remplit à la grande satisfaction du sénat.

Cet exploit lui aurait valu le nom de *Thurinus* qu'en mourant il aurait laissé à son fils.

Une fois en Macédoine, il gouverna la province avec tant d'équité que Cicéron, dans une de ses lettres, exhorte son frère Quintus, alors proconsul en Asie, à se faire aimer des alliés de la république autant que son voisin Octavius.

À son retour en Macédoine et au moment de se mettre sur les rangs pour le consulat, Octavius mourut subitement. Il avait été marié deux fois : il laissait de sa première femme, Eucharis, une fille nommée Octavie, et de sa seconde femme, Atia, fille de Julie, et par conséquent nièce de César, une autre Octavie et Octave.

1. En Lucanie, près de l'ancienne Sybaris.

C'est cette dernière Octavie qui épousa plus tard Antoine.

Du côté maternel, le futur empereur était mieux partagé : il avait pour grand-père Marcus Altius Balbus, qui, du côté paternel, avait lui-même une foule de sénateurs dans sa famille, et du côté maternel était proche parent de Pompée.

De là vint la faveur des deux Balbus sous César.

Octave perdit son père à quatre ans ; il naquit l'an 692 de Rome, le 20 septembre, un peu avant le lever du soleil, qui le toucha avant de toucher la terre, signe de bonheur, vis-à-vis le mont Palatin, près les Têtes de bœuf.

C'est à la place précise où s'élève aujourd'hui un sanctuaire.

À peine né, il fut transporté à Velletri, dans cette fameuse maison de meunier qu'on lui reproche tant, et dont, selon la jeunesse romaine, il avait gardé la farine sur ses habits.

Là, l'œil le plus investigateur perd pour quelque temps le fil de cette grande fortune ; seulement, tout ce que je puis dire, et cela *de visu*, c'est que la maison qu'habite le nouveau-né est loin, malgré les présages qui accompagnent sa naissance, d'être un palais.

La chambre où il fut allaité était toute petite et ressemblait plutôt à un garde-manger qu'à une chambre.

Quand je visitai Velletri, une tradition voulait que l'empereur Auguste ne fût pas né au Palatin, mais à Velletri même. On se faisait donc scrupule d'entrer dans cette chambre témoin de sa naissance, si ce n'était par nécessité ; ceux qui entraient dans cette chambre avec irrévérence étaient, disait-on, forcés d'en sortir comme ils eussent été forcés de sortir du sanctuaire d'un dieu. Un nouveau propriétaire de la maison n'avait voulu rien croire de cette tradition et avait fait, sans respect, mettre son lit dans cette chambre. Le lendemain, on le retrouva dans son lit, il est vrai, mais à la porte de la rue et à moitié mort de frayeur. Pendant la nuit, des mains invisibles l'avaient pris et l'avaient transporté là.

Au reste, sa naissance avait été précédée d'autant de présages au moins qu'elle en avait été suivie.

La foudre était tombée sur les murailles de Velletri pendant la grossesse de sa mère. Un devin, consulté sur cet accident, prédit qu'un citoyen de la ville deviendrait un jour maître du monde.

On raconta en outre que, Atia étant venue faire la nuit un sacrifice solennel en l'honneur d'Apollon et s'étant endormie dans sa litière au milieu du temple, un serpent était entré dans sa litière et en était sorti un instant après.

Sans doute c'est à ce serpent qu'Auguste doit la prudence dont il est doué.

Neuf mois après, Atia mit au jour Octave, qui passa pour le fils d'Apollon : le serpent était consacré à ce dieu.

Quelques jours avant qu'elle mît au monde l'illustre enfant, Atia rêva que ses entrailles étaient portées aux nues et remplissaient le ciel et la terre. En même temps, Octavius rêvait de son côté que sa femme accouchait du soleil.

Suivons les présages au-delà de la naissance, et voyons-les accompagner l'enfant et suivre le jeune homme.

Le jour de cette naissance, on délibérait à Rome sur la conjuration de Catilina. C'était sous le fameux consulat de Cicéron et d'Antoine (ne pas confondre avec Antoine le triumvir, qui, à cette époque, n'était point d'âge à être consul). Octavius, retenu par les couches de sa femme, ne put prendre part à la délibération. Comme on lui faisait des reproches de son absence, il répondit qu'il n'avait pu venir et donna pour raison qu'un fils lui était né. Un fameux devin nommé Nigidius se trouvait là par hasard. Il demanda à quelle heure précise Atia était accouchée. Octavius le lui dit, et alors Nigidius s'écria :

— Il vient de naître un maître au monde !

La nourrice du jeune Octave racontait de son côté, avec un grand étonnement, qu'un soir, ayant mis, comme d'habitude, son nourrisson dans son berceau, qui était situé au rez-de-chaussée, dans cette petite chambre que nous avons dite, le lendemain, elle vit la chambre vide, et, après avoir longtemps et de tous côtés cherché l'enfant, le trouva au haut d'une tour occupé à retarder

le soleil qui se levait.

Souvent le sommeil de l'enfant était troublé par le coassement d'une multitude de grenouilles qui séjournaient dans un marais voisin de la maison. Dès que l'enfant put parler, il ordonna aux grenouilles de se taire, et les grenouilles se turent.

Comme Octave pouvait avoir atteint l'âge de deux ans, Octavius, menant son armée dans la partie la plus reculée de la Thrace, traversa un bois consacré à Bacchus. Il eut alors l'idée de consulter le dieu sur les splendides destinées promises à son fils. On commença par des libations ; la flamme s'éleva jusqu'au faite du temple et, par la partie ouverte, monta vers le ciel. Les prêtres dirent alors qu'il était inutile d'aller plus loin, même chose n'étant arrivée que pour Alexandre le Grand. Dans le même lieu, la nuit suivante, Octavius rêva qu'il voyait son fils revêtu des dépouilles de Jupiter, couronné de rayons, tenant le sceptre et la foudre dans les mains et porté sur un char orné de lauriers et attelé de douze chevaux d'une éclatante blancheur.

À quatre ans, nous l'avons dit, Octave perdait son père.

À cinq, comme il se promenait en mangeant un morceau de pain sur la route de Campanie, un aigle s'abattit sur lui, lui arracha brusquement son pain et, après s'être perdu un instant dans le ciel, revint doucement le lui rapporter.

Quintus Catulus, après avoir fait la dédicace du Capitole, avait eu deux rêves.

Dans le premier, il avait vu une troupe d'enfans jouant autour de l'autel de Jupiter. Jupiter étendit le bras, fit monter l'un d'eux sur son piédestal et lui mit dans la poitrine l'étendard de la république.

Dans son second rêve, il aperçut ce même enfant dans les bras du même dieu, et comme il voulait l'en faire descendre :

— Laisse cet enfant où il est, avait répondu le dieu, je l'élève pour être le soutien de la république.

Le lendemain, il rencontra le jeune Octave et fut frappé de sa ressemblance avec l'enfant qu'il avait vu en rêve.

Tout le monde avait rêvé d'Octave, même l'incrédule Cicéron.

Il avait cru voir un enfant d'une figure distinguée qu'un bras invisible descendait du ciel avec une chaîne d'or et auquel Jupiter donnait un fouet. Il racontait ce rêve à ses amis tout en traversant le Forum, quand soudain, il s'écria :

— Voilà l'enfant de mon rêve !

Cet enfant, c'était Octave.

Lorsqu'il prit la robe virile, son laticlave, tout à coup s'ouvrant des deux côtés comme sous un coup de ciseaux invisibles, tomba des deux côtés. On en conclut que l'enfant prédestiné donnerait des lois à l'ordre qui portait le laticlave, c'est-à-dire au sénat.

Nous avons vu qu'à son retour d'Espagne, il était parti pour Apollonie et y étudiait.

Un jour, il monta avec son camarade Agrippa dans l'observatoire du mathématicien Théagène.

Agrippa voulut connaître son horoscope.

Octave écouta la prédiction de l'astrologue et trouva qu'il prédisait à son ami un avenir si merveilleux qu'il refusait d'entendre le sien, ne voulant pas rester en arrière. Mais vaincu par les instances d'Agrippa, il consentit à dire à Théagène le jour et les circonstances de sa naissance. Il n'avait pas achevé, que celui-ci tombait à ses pieds et l'adorait comme un dieu.

Cela donna à Octave une telle confiance dans son avenir qu'il fit publier cet horoscope et frapper une médaille portant le signe du Capricorne, signe sous lequel il était né.

Aussi, lorsqu'il apprit à Apollonie l'assassinat de César, et que César l'avait nommé son héritier, ne douta-t-il pas un instant de sa fortune.

Et c'était une grande résolution de la part d'un homme qui n'était point naturellement brave. Son premier mouvement dut être la peur, lui qui avait peur de tout : – du chaud : il sortait l'été avec un grand chapeau ; – du froid : il mettait des bas de laine l'hiver ; – du tonnerre : il ne pouvait s'empêcher de trembler lors-

qu'il tonnait, et il avait raison de craindre, car, en traversant les Alpes, la foudre était tombée à quelques pas de lui, ce qui fit qu'à son retour, il bâtit un temple à Jupiter tonnant.

Or ce qu'il venait chercher à Rome, l'audacieux jeune homme, c'était bien autre chose que le chaud, bien pis que le froid, bien autrement terrible que la foudre :

C'étaient deux ennemis qui s'appelaient Brutus et Cassius.

C'était un ami qui s'appelait Antoine.

C'était une vengeance sanglante à poursuivre contre tout le patriciat. Si cette vengeance ne s'accomplissait pas, c'était la mort ou tout au moins la proscription éternelle.

Si elle s'accomplissait, c'était le pouvoir et ses conséquences, l'opposition, la lutte, le danger ; si l'on y échappait, vingt ans de guerre ; c'étaient les vétérans, mourant de faim, à nourrir et à solder ; c'était le sénat à vaincre ou à endormir ; c'étaient enfin trois cents sesterces à payer à chaque citoyen ; mettez quatre cent mille têtes, et vous aurez cent quarante millions de sesterces à peu près.

C'était à l'endroit d'Antoine une lourde amitié à soutenir. César l'avait fait dépositaire de son testament, ou plutôt il s'était fait dépositaire du testament de César. Tous les jours, ce testament se surchargeait d'un codicille nouveau au bénéfice d'Antoine. C'était un fort mangeur que le descendant d'Hercule, et qui digérait l'or aussi vite qu'il l'avalait.

Il est vrai qu'Antoine était plein d'expédients ingénieux. Un jour qu'il se trouvait à Athènes et qu'il n'avait point d'argent, il eut l'idée d'épouser Minerve.

C'était la déesse des Athéniens : les Athéniens devaient doter leur déesse.

Il en coûta quatre millions de sesterces aux Athéniens pour la dot de Minerve.

Eh bien ! aucune considération n'arrêta Octave. Il partit d'Apollonie avec deux personnes seulement : son ami Agrippa et son maître Apollodore de Pergame.

Il est vrai que les présages étaient là pour le rassurer, et Octave crut toujours aux présages.

Au moment où il rentrait dans Rome, un arc-en-ciel parut sur un horizon serein, et le tonnerre tomba sur le tombeau de sa cousine Julia, fille de César, cette femme de Pompée tant aimée de son vivant, si vite oubliée après sa mort.

Octave reconnut que la foudre, frappant le tombeau de sa cousine Julia, était pour lui un présage de bonheur.

Il entra donc hardiment dans Rome.

C'était alors un chétif enfant de dix-neuf à vingt ans, maigre et blême. Une jambe plus faible que l'autre le faisait boiter légèrement. Il avait des yeux grands, verdâtres et brillant d'une lueur étrange ; des sourcils qui se joignaient, un nez aquilin, des dents écartées, courtes et rouillées.

Ceux qui le regardaient passer étaient bien loin de se douter qu'ils voyaient passer le futur maître du monde.

Le maître du monde, à cette heure, c'était Antoine ; Antoine était maître de Rome, et quand on était maître de Rome, on était maître du monde.

La retraite de Brutus et de Cassius lui avait laissé cette souveraineté.

Il est vrai que tous les amis de César s'étaient joints à lui, et que Calpurnia avait porté chez lui non-seulement tout ce qu'elle avait d'argent, quatre mille talens¹, mais encore les registres où César inscrivait tous ses projets. Maître de ces quatre mille talens, c'est-à-dire d'une somme énorme, Antoine en faisait des prodigalités ; maître de ces registres, Antoine y inscrivait ses projets à lui, et suivant son intérêt. Parlant au nom de César tout en suivant sa propre pensée, il nommait les magistrats, rappelait les bannis, élargissait les prisonniers.

Disons en passant que non-seulement Antoine était consul, mais encore qu'il avait pour préteur son frère Cassius, et pour tribun son frère Lucius.

1. Environ 22 millions de notre monnaie.

Cicéron, l'ennemi naturel d'Antoine, Cicéron, que les lettres d'Antoine n'avaient pu rallier à César, eût seul pu s'opposer à tous ces envahissemens d'Antoine.

Mais Cicéron n'avait jamais été brave, et Cicéron était moins brave que jamais ; il vieillissait ; il avait soixante-trois ans.

Antoine seul n'eût pas trop effrayé Cicéron ; Cicéron savait Antoine ivrogne, brutal, débauché, prodigue, mais Antoine, je l'ai dit, n'était pas méchant.

Seulement, il avait deux motifs de haine contre Cicéron :

Il était beau-fils de Lentulus, et mari de Fulvie.

Cicéron s'apprêtait donc à quitter Rome et à aller rejoindre en qualité de lieutenant son gendre Dolabella, qui était consul, et par conséquent collègue d'Antoine.

On se rappelle que, tout gendre de Cicéron qu'il fût, Dolabella était césarien.

Il allait partir, lorsque les deux consuls désignés pour succéder à Antoine et à Dolabella vinrent le trouver, le priant de ne pas quitter Rome.

C'étaient des hommes honorables et d'un grand mérite ; on les nommait Hirtius et Pansa.

Ils venaient lui proposer un traité s'il restait à Rome et les aidait à parvenir au pouvoir. Ils s'engageaient, une fois au pouvoir, à détruire la puissance d'Antoine.

Mais Cicéron avait pris peur ; tout ce qu'ils purent obtenir de lui, c'est que Cicéron, au lieu de rejoindre Dolabella, se contenterait d'aller à Athènes et reviendrait à Rome dès que leur présence au consulat assurerait sa sécurité.

Cicéron partit en effet et s'embarqua à Rhegium ; son intention, comme il avait dit, était d'aller à Athènes, mais deux fois les vents contraires l'empêchèrent d'y arriver et le forcèrent de relâcher à Syracuse.

Là, il reçut des nouvelles de Rome.

Ces nouvelles disaient qu'Antoine était complètement changé, qu'il avait fait sa soumission au sénat, que Brutus et Cassius ne

tarderaient pas à rentrer à Rome. Cicéron eut une entrevue à Velis avec Brutus, et la conséquence de cette entrevue fut qu'il rentrerait à Rome.

Il écrivit en conséquence, prévint quelques amis de son retour. Ces quelques amis en prévinrent d'autres. Cicéron était l'homme des gens d'affaires, des banquiers, des usuriers, de tous ceux enfin qui, dans les guerres civiles, s'intitulent le parti bien-pensant. On sentait qu'il fallait leur contrepoids à cet ivrogne d'Antoine. On fit à Cicéron un triomphe dans le genre de celui dont j'avais été témoin.

Il écrivit immédiatement à Brutus une lettre toute couleur de rose.

Cette démonstration en faveur de Cicéron inquiéta Antoine.

Il convoqua le sénat. Antoine voulait savoir à quoi s'en tenir.

Cicéron fut invité à s'y rendre.

L'invitation ressemblait fort à un ordre ; or Cicéron n'avait pas du courage deux jours de suite. Il se mit au lit, répondant que la fatigue de son voyage l'empêchait de sortir.

Antoine apprécia l'excuse à sa valeur ; et comme s'il eût voulu donner immédiatement à Cicéron la mesure des ménagemens qu'il comptait garder vis-à-vis de lui, il envoya des soldats avec mission de l'inviter à se rendre au sénat.

S'il se refusait à l'invitation, les soldats avaient ordre de brûler la maison de l'illustre orateur.

Par bonheur, quelques amis d'Antoine empêchèrent les soldats de remplir leur mission.

Cette violence produisit un effet contraire à celui qu'en attendait Antoine. Elle exaspéra Cicéron et, en l'exaspérant, lui rendit son courage.

Il fit dire que, puisqu'on l'attendait au sénat, il y irait le lendemain non-seulement pour rendre compte personnellement de sa conduite, mais pour demander aux autres compte de la leur.

Chose merveilleuse ! ce fut Antoine qui eut peur à son tour et qui manqua au rendez-vous.

Son absence rendit Cicéron terrible ; il lança contre lui la première *Philippique*.

Les *Philippiques* resteront éternellement comme un modèle d'éloquence. Mais peut-être un jour se demandera-t-on pourquoi, quand les discours contre Catilina se nomment les *Catilinaires*, les discours contre Antoine se nomment les *Philippiques* ?

C'est que, quatre cents ans auparavant, Démosthène avait, contre le père d'Alexandre, le roi de Macédoine Philippe, publié ses *Philippiques*, et que, grand admirateur de Démosthène, Cicéron, dans une position semblable, emprunta au grand orateur athénien le titre de ses merveilleux discours.

Ce fut le 2 septembre de l'an de Rome 711 que la première *Philippique* fut prononcée.

Entre la première et la seconde *Philippique*, Octave arriva à Rome.

Il fallait prendre parti pour l'un ou pour l'autre des combattants : pour Cicéron ou pour Antoine.

Octave était trop prudent pour prendre un parti sans se rendre compte de toutes les chances du parti qu'il prenait. Pour peser ses chances, il devait voir les hommes qui représentaient les deux opinions, étudier les chefs des deux camps.

J'ai, au reste, souvent entendu dire par l'empereur lui-même qu'il avait été guidé dans ses premières démarches par l'avis de deux hommes :

L'avis de Philippe, son beau-père, qui, après la mort d'Octavius, avait épousé sa veuve :

L'avis de Marcellus, son beau-frère, qui avait épousé l'Octavie du premier mariage.

Le jeune homme devait commencer par visiter Antoine.

Il se présenta chez lui.

Le but de la visite d'Octave, d'ailleurs, et Octave appuya fort sur ce point, n'avait rien de politique : c'était un enfant qui venait voir son père adoptif.

Seulement, tout en causant avec son père adoptif, l'enfant lui

glissa un mot des quatre mille talens que Calpurnie lui avait confiés.

À la façon dont Antoine reçut l'ouverture, il fut facile à Octave de voir qu'Antoine avait ébréché le dépôt.

Octave le comprit.

— Bien entendu, s'empressa-t-il d'ajouter, que ce n'est pas pour mon compte et comme héritier des trois quarts des biens de César que je te parle de cet argent, mais à cause des trois cents sesterces par tête promis à chaque citoyen.

Antoine se mit à rire de cette prétention d'Octave d'intervenir dans les affaires du peuple et de son oncle.

— Ô jeune homme ! dit-il, ce serait folie, à ton âge, ayant si peu d'amis que tu en as et ayant d'abord fait preuve de capacité, d'accepter la succession de César.

Puis, secouant la tête :

— Crois-moi, ajouta-t-il, c'est un fardeau au-dessus des forces d'un jeune homme de dix-neuf ans.

Octave insista pour les trois cents sesterces, sans dire qu'il acceptait ou non la succession de César.

— On verra, répondit Antoine en indiquant par un geste à Octave qu'à son avis la discussion avait duré assez longtemps.

Il n'y avait rien à voir ; Octave sortit. Antoine, ou avait dépensé les quatre mille talens, ou voulait les garder pour lui.

Ce qu'il voulait surtout, la chose était parfaitement claire, c'était de rester exécuteur testamentaire de César.

Restait Cicéron.

Octave alla chez Cicéron.

Cicéron avait toujours eu un faible pour Octave depuis le songe qu'il avait fait et que j'ai raconté.

En le retrouvant dans ce moment critique, Cicéron pensa que c'était Jupiter lui-même qui l'envoyait, et il lui souhaita la bienvenue en grec.

Octave rougit : il n'était point passé maître dans la langue d'Homère. Pour moi, l'empereur a toujours représenté le génie

latin luttant contre les dieux étrangers et les coutumes étrangères. Il avoua son insuffisance à parler une langue dans laquelle Cicéron excellait. Cicéron se rengorgea. Octave l'attaquait par l'amour-propre : il était pris.

Dès la première conférence, tout fut convenu.

Cicéron prêterait son éloquence au jeune César, et le jeune César prêterait ses armes et ses soldats à Cicéron.

Le tout contre Antoine.

Tout blessait Cicéron dans Antoine.

Tout flattait Cicéron dans Octave.

Antoine, devant Cicéron plébéien, faisait sonner très haut sa noblesse. Il prétendait descendre d'Hercule.

Octave n'avait aucune prétention à cet égard. Il était de race chevalière, ni plus ni moins que Cicéron fils. Il ne descendait pas, il montait.

Après César, Antoine se donnait pour le plus grand général de l'époque. Il prétendait que toutes les questions sociales se devaient dénouer par le sabre, tandis que Cicéron avait dit : « Cedant arma togæ. »

Octave avouait franchement son peu de sympathie pour les combats et son ignorance profonde à l'endroit de la stratégie. Périclès était pour lui un bien plus grand homme que Thémistocle, Miltiade ou Épaminondas.

Antoine était césarien ; il marchait avec César, tandis que Cicéron suivait la fortune de Pompée et gardait les bagages avec Caton. Antoine avait aidé César à vaincre à Pharsale. Antoine était donc exécré de toute cette belle et jeune noblesse dont il avait balaféré le visage.

Octave était pur de guerres civiles : il n'avait pris parti ni pour César ni pour Pompée. Il arrivait là comme un astre nouveau et inconnu qui se lève.

Octave allait donc admirablement à Cicéron.

Quant à lui, Octave, il comprenait qu'il n'avait rien à faire sans les soldats et le peuple.

Les soldats, il les avait comme neveu de César.

Le peuple, il allait l'avoir en payant le legs de César.

Il fit afficher au Forum que, Antoine refusant de lui rendre les quatre mille talens déposés chez lui par Calpurnie, il allait faire vendre la portion des biens du dictateur qui lui revenait par le testament de César et payer la dette de César.

Ajoutez à cela que toutes les fois qu'Octave parlait de Brutus, ce n'était qu'avec respect ; qu'il déclarait tout haut qu'il était prêt à tendre la main à Cassius. Il prenait dans toute cette affaire Cicéron pour conseil, pour intermédiaire, pour conciliateur, trouvant bon et excellent d'avance tout ce que faisait Cicéron.

Et Cicéron, de son côté, lui tenait parole ; il le poussait, le prônait, le vantait.

— C'est un enfant dont nous n'avons rien à craindre, disait Cicéron : il faut le caresser et le supprimer :

« *Ornandum puerum tollendum.* »

On rapporta le mot à Octave. Octave sourit en montrant ses dents grises.

Mais la première fois qu'il revit Cicéron, il ne lui tendit pas moins la main en l'appelant : mon père.

C'est qu'Octave sentait que, grâce à Cicéron, il faisait son chemin.

Il voulut tâter la situation et demanda le tribunat.

Antoine s'opposa à ce que le tribunat lui fût accordé.

En même temps, Antoine demandait le commandement de l'armée qui allait combattre Décimus Brutus, lequel tenait la Gaule cisalpine.

Décimus Brutus, ou Brutus Albinus, on se le rappelle, était le même qui, César ne venant pas au sénat le jour de la conjuration, était allé chercher et ramener César.

Octave appuya Antoine, Antoine obtint son commandement et partit.

C'était ce que voulait Octave. Les myopes ont la vue longue.

Antoine était parti avec deux légions, ordonnant à deux autres

légions de le suivre.

Octave débaucha les deux légions demeurées en arrière. Outre ces deux légions, il avait déjà à lui tous les vétérans de César, quinze à vingt mille hommes à peu près ; il se trouvait, à vingt ans, tenir dans sa main une armée double de celle d'Antoine.

Ce fut alors qu'il manifesta toute sa sympathie pour Brutus et Cassius, se ralliant au sénat, à la noblesse, aux pompéiens. L'occasion était bonne. Il avait quarante mille hommes sous ses ordres. Il offrait de marcher au secours de Décimus Brutus et de débarrasser le sénat, Rome et le monde d'Antoine.

Ce fut un cri de joie. Le sénat avait enfin trouvé son homme. Octave, neveu de César, se faisant pompéien, réunissait tous les partis. On l'envoya avec ses quarante mille hommes secourir Décimus et combattre Antoine.

Seulement, comme il y a toujours parmi les barbes brises des esprits défiants, deux ou trois barbes plus grises que les autres insistèrent au sénat pour que l'on donnât des tueurs à Octave.

On lui donna les deux consuls qui venaient d'être nommés : Hirtius et Pansa.

Sous leur garde, on était tranquille : Octave ne broncherait pas.

Seulement, Octave obtint que l'on ajournât à la défaite d'Antoine la rentrée de Cassius et de Brutus.

Tout cela n'était point de la politique, c'était de la simple prudence.

On partit pour Modène.

Cicéron resta le véritable dictateur.

Il en devint aveugle de vanité, fou d'orgueil.

Ce fut alors qu'il écrivit à Brutus :

Le jeune Octave a des dispositions admirables à la vertu. Tout était perdu s'il n'eût repoussé Antoine loin de Rome. Trois ou quatre jours avant cette grande action, Rome entière, frappée d'une terreur soudaine, se précipitait vers moi avec les femmes

et les enfans.

C'est dans ce jour que j'ai recueilli le plus précieux fruit de mes travaux et de mes veilles, du moins si la vraie et solide gloire est un fruit digne de nos vœux. Tout le peuple, aussi nombreux qu'il le fut jamais dans Rome, s'assembla devant ma maison, me conduisit au Capitole et me fit monter sur la tribune au bruit des applaudissemens.

Je n'ai point de vanité, ajoute Cicéron ; je ne dois pas en avoir. Seulement, l'accord de tous les ordres, les félicitations, les actions de grâce font sur moi une vive impression – et je sais qu'il est beau d'être populaire quand on a mérité cette popularité par le salut du peuple.

Cicéron avait profité de cette popularité pour lancer ses autres *Philippiques* et faire déclarer Antoine ennemi public.

Tout semblait aller au mieux pour le parti républicain, dont Brutus et Cassius étaient les chefs et dont j'étais un des plus ardens soldats, lorsqu'on apprit coup sur coup, et dans l'espace de deux ou trois mois, les nouvelles suivantes :

Antoine a été battu ; mais les deux consuls Hirtius et Pansa ont été blessés dans le combat et sont morts de leurs blessures.

Le sénat a refusé à Octave le tribunat qu'il demandait.

Antoine s'est réuni à Lépide et à Anniius Pollion, qui tiennent les Gaules et l'Espagne.

Il est revenu contre Octave, qui, au lieu de combattre, a traité avec lui.

Octave, Antoine et Lépide se sont réunis près de Bononia, dans une petite île du Rhenus.

Là, ils se sont élus triumvirs pour cinq ans, se sont partagé le monde et ont dressé des tables de proscription.

XXVII

PROSCRIPTIONS À ROME. — PROCLAMATION DES TRIUMVIRS. — CRUAUTÉ D'OCTAVE. — *SURGE, CARNIFEX !* — FUITE DE CICÉRON. — SES HÉSITATIONS. — LES CORBEAUX. — MORT DE CICÉRON. — LES PROSCRIPTIONS SONT FINIES. — LA MAIN QUI A ÉCRIT LES *PHILIPPIQUES*. — LA LANGUE QUI A TUÉ CLODIUS.

La séance des triumvirs dura trois jours.

Pendant les deux premiers, on se partagea le monde.

Antoine eut toutes les provinces d'Orient, l'Asie jusqu'au Pont, la Judée jusqu'à l'Égypte ;

Lépide eut l'Afrique ;

Octave, l'Europe.

Le troisième jour avait été consacré aux proscriptions.

Antoine avait obtenu d'Octave la tête de Cicéron.

Octave avait obtenu d'Antoine la tête de Lucius César, oncle maternel d'Antoine.

Enfin, Antoine et Octave avaient obtenu de Lépide celle de Paulus, son beau-frère.

On avait pros crit trois cents sénateurs et deux mille chevaliers.

Pour chaque tête de pros crit, on donnait à l'homme libre qui la livrerait vingt-cinq mille drachmes.

À l'esclave, dix mille et la liberté.

Rome était à feu et à sang. Les murailles étaient couvertes de listes de proscriptions, d'affiches de mort.

Une protestation s'inscrivait contre ces tables sanglantes.

Elle était conçue en ces termes :

« Je donne, pour toute tête sauvée, le double de ce que les triumvirs donnent pour toute tête pros crite.

» Sextus Pompée,

» commandant des mers. »

Nous reviendrons plus tard à ce jeune et aventureux pirate qui balança un instant les destins d'Octave, et nous dirons comment il en était arrivé à lutter de générosité contre la barbarie des triumvirs.

Enfin, la dernière nouvelle, et la plus désastreuse de toutes qui nous arriva, fut celle de la mort de Cicéron.

Nous avons dit que Rome était à feu et à sang.

Cependant les triumvirs avaient fait de belles promesses.

Ils avaient déclaré qu'ils ne verseraient que ce qu'il faudrait de sang pour satisfaire le soldat.

Ils avaient ajouté qu'ils garderaient un milieu entre la férocité de Sylla et la clémence de César ; ils ne voulaient pas être haïs comme le premier, ils ne voulaient pas être méprisés comme le second.

Voilà ce que c'est parfois que d'être clément en guerres civiles ! César était méprisé pour sa clémence !

Les triumvirs faisaient en outre serment que les richesses ne seraient pas une cause de proscription.

On ne tuerait qu'un très petit nombre d'hommes, et seulement les plus méchants.

Mais il y avait défense absolue de donner asile aux proscrits et promesse de cacher les noms des meurtriers – précaution excellente, et qui devait rassurer les égorgeurs contre une réaction.

Une proclamation destinée à rassurer aussi les citoyens fut affichée par les triumvirs dans les rues de Rome.

On mentit à toutes les promesses faites.

Les proscriptions furent terribles.

Elles eurent principalement pour cause les richesses des proscrits.

Les égorgeurs furent connus.

On avait annoncé que l'on ne tuerait que trois mille chevaliers et deux cents sénateurs.

On en tua plus du double.

Ce fut dans une de ces tueries présidées par Octave que Mécène, ne pouvant arriver jusqu'au *triumvir*, lui jeta ses tablettes avec ces deux seuls mots :

— *Surge, carnifex !* – Lève-toi, bourreau !

Un homme fut tué pour une belle opale qu'il avait l'imprudence de porter au doigt.

Verrès fut tué pour avoir refusé à Antoine des vases en airain de Corinthe, restes de son butin de Sicile.

Un homme qui avait refusé de vendre sa maison à Fulvie fut tué par ordre de Fulvie.

On apporta la tête à Antoine.

— Je ne connais pas cela, dit-il ; ce doit être pour ma femme.

On porta la tête chez Fulvie. C'était pour elle en effet.

Elle la reconnut et paya.

Un proscrit, poursuivi par les massacreurs, se réclama de son fils, ami d'Antoine.

— Ne t'appelles-tu pas Thoramus ? demandèrent les massacreurs.

— Justement.

— Eh bien ! c'est ton fils qui nous envoie.

Et ils le tuèrent.

Un jeune homme de quinze ans se rendait au Capitole, escorté d'un nombreux cortège d'amis, pour y prendre la robe prétexte. Le bruit se répand que son nom est sur la dernière liste de proscription que l'on vient d'afficher. Alors tout le cortège disparaît comme une troupe d'oiseaux effarouchés. Lui se sauve, gagne la porte de la ville et tombe dans une brigade de gens qui enlevaient de force des ouvriers pour travailler à la terre. Croyant que c'est un moyen de salut, il se laisse prendre, au lieu de se faire reconnaître pour un homme libre. Mais, au bout de quelques jours, il se trouve si malheureux qu'il rentre dans Rome et rapporte sa tête aux bourreaux. Il avait d'abord fui chez sa mère ; sa mère lui avait fermé sa porte.

Un centurion poursuivait un homme, l'épée à la main. Un pré-

teur l'arrête.

— Cet homme est donc proscrit ? demanda le préteur.

— Oui, et toi aussi, répondit le centurion.

Et il le tua.

Un autre préteur était en train de solliciter les suffrages pour son fils. Tout à coup, il apprend que sa tête est mise à prix.

Il se sauve chez un client.

Le fils s'enquiert de la retraite de son père.

On s'empresse de la lui indiquer.

Il y conduit les assassins. Il est vrai qu'il reste à la porte, tandis que les assassins égorgent son père¹.

Mais, en face de ces crimes atroces, de grands exemples de dévouement furent donnés.

Nous avons dit qu'Antoine avait abandonné à Lépide et à Octave son oncle maternel, Lucius César.

Lucius César, apprenant que son nom était sur la liste des proscrits, se réfugia chez sa sœur, la mère d'Antoine.

Les égorgeurs le suivaient de près, d'assez près pour qu'on n'eût pas le temps de leur fermer la porte de la rue.

Ils montèrent donc derrière lui, mais il avait eu le temps d'entrer dans une chambre.

La sœur se tint sur le seuil, et, tendant les bras :

— Vous ne tuerez point mon frère qu'auparavant vous m'ayez égorgée, moi la mère de votre général, dit-elle.

Pendant ce temps, Lucius s'échappait par une porte de derrière.

Lucius fut sauvé.

Son fils, le voyant proscrit, le prit sur ses épaules et l'emporta, aux applaudissemens du peuple, non-seulement à travers les rues

1. Velleius Paterculus, qui naquit neuf ans avant que mourût Horace, dit, à propos des proscriptions que nous racontons, cette phrase terrible : « Il y eut beaucoup de fidélité dans les femmes, assez chez les affranchis, quelque peu dans les esclaves ; il n'y en eut aucune dans les fils, tant, l'espoir de l'héritage une fois connu, il est difficile d'attendre. »

de Rome, mais jusqu'à Ostia.

Les assassins, étonnés de cette piété filiale à laquelle ils étaient peu habitués, s'écartèrent devant le jeune homme et le vieillard, et les laissèrent passer.

Le jeune homme s'appelait Appius.

Cinq ans après, il fut nommé édile, et, selon l'habitude, dut donner des jeux ; mais comme il n'était pas riche, les ouvriers de Rome, se rappelant son courage aux jours des proscriptions, travaillèrent pour rien aux préparatifs de ces jeux.

J'ai dit qu'il y avait deux hommes bien distincts dans l'empereur Auguste, et que le premier de ces deux hommes s'était appelé Octave.

Le premier est oublié aujourd'hui ; on peut donc en parler comme d'un homme mort ; le second l'a enterré à force de clémence.

Celui-là était implacable.

C'est celui que j'ai attaqué dans mes satires ; c'est celui auquel Mécène écrivait : « Lève-toi, bourreau ! »

Un jour, passant une revue, il vit, au moment où il haranguait les soldats, un chevalier nommé Pinarius qui prenait des notes sur ses tablettes.

— Cet homme est un espion, qu'on le tue, s'écria-t-il.

Et Pinarius fut tué.

Le préteur Quintus Gallus venait lui faire sa cour ; il eut le malheur de tenir des tablettes cachées sous sa robe ; Octave crut qu'il cachait une épée et le fit arrêter.

Quoiqu'il ne trouvât point l'épée, on mit Quintus Gallus à la question.

Celui-ci n'avoua rien.

Alors on raconte — je ne garantis pas le fait, je répète seulement ce qui fut dit —, alors on raconte qu'Octave se jeta sur lui, pris d'une rage folle, et lui arracha les yeux.

Puis il eut horreur de son emportement et se contenta de l'exiler. Octave, ou plutôt l'empereur Auguste, ayant amené un jour

la conversation sur ce malheureux, nous dit qu'il avait péri dans un naufrage.

— Tu te trompes, Auguste, lui dit Mécène ; il périt par la main des brigands.

Personne n'osa demander ni où ni comment.

Mais un jour, cependant, il fut forcé de pardonner.

Octavie, sa sœur, était liée avec la femme d'un proscrit ; elle reçut ce proscrit chez elle et le cacha dans un coffre, puis alla porter ce coffre au théâtre. Lorsque Octave, qui devait assister au spectacle, eut pris sa place, ce coffre fut apporté sur la scène et ouvert par sa femme tout en pleurs. Elle en appela au peuple du jugement des triumvirs. Le peuple eut pitié, applaudit et fit grâce.

Disons en passant que Paulus, ce frère de Lépide à la mort duquel le triumvir avait consenti, s'était sauvé et avait rejoint Brutus et Cassius.

Donc, des trois hautes têtes prosrites, Lucius César, Paulus et Cicéron, deux avaient échappé à la proscription.

Disons ce que devint le troisième.

Cicéron avait été longtemps à croire que le bel enfant qu'il avait vu en rêve, qu'il appelait son fils, qui l'appelait son père, dont il avait écrit tant de bien à Brutus, ne permettrait jamais sa mort.

Aussi, lorsqu'on lui dit de songer à sa sûreté et qu'Octave l'avait abandonné à la colère d'Antoine et à la vengeance de Fulvie, secoua-t-il la tête en signe de dénégation.

Seulement, il avait quitté sa maison de la voie Triomphale pour sa villa de Tusculum.

Devant cette villa, il voyait passer les fuyards, et ceux-ci, qui le reconnaissaient, l'invitaient à fuir avec eux.

Enfin, les nouvelles devinrent si positives qu'il n'y avait plus moyen de douter.

Alors Cicéron se décida non point à quitter l'Italie, ce troisième exil lui paraissait presque aussi douloureux que la mort, mais à se retirer dans sa maison de campagne d'Astyra, située entre

Antium et Circeum, à quelques lieues de Terracine.

Son projet, si les nouvelles ne devenaient pas meilleures, était de s'embarquer et de rejoindre Brutus, quelque part qu'il fût ; ces proscriptions faisaient grand bien à Brutus, qui se recrutait d'une quantité de fuyards.

Par eux, nous n'étions presque jamais vingt-quatre heures sans recevoir des nouvelles de Rome.

Par eux, nous apprîmes la fuite de Cicéron et sa prochaine arrivée probable parmi nous.

Il était en effet parti en litière avec son frère Quintus – lente manière de voyager dans les jours de discorde civile, où la vengeance marche si vite.

Ils étaient accablés tous deux, et cependant Quintus était le plus abattu.

Lorsque les porteurs étaient fatigués, ils rapprochaient l'une de l'autre les deux litières, et alors, par les ouvertures, les deux frères causaient, Cicéron réconfortant Quintus.

Cicéron et son frère étaient partis en si grande hâte qu'ils n'avaient ni argent ni provisions.

Cicéron était aussi dénué que son frère.

Quintus était celui des deux qui avait le moins à craindre, n'étant pas nominativement porté sur la liste de proscription. On décida donc que Quintus retournerait à Tusculum. Il devait y prendre non plus ce qui serait nécessaire à une prompte fuite, mais à un long exil.

Ils s'embrassèrent en fondant en larmes ; deux fois Quintus revint se jeter au cou de Cicéron.

Les deux frères avaient le pressentiment qu'ils ne se reverraient plus.

Et en effet, à peine arrivés à Tusculum, Quintus et son fils furent livrés par leurs serviteurs.

Le père ne voulait pas voir mourir le fils, le fils ne voulait pas voir mourir le père ; chacun d'eux priaït les égorgeurs de le tuer le premier.

Quatre prirent le père, quatre le fils, et les égorgèrent en même temps.

Cicéron ignorait l'événement et continuait son triste voyage.

En arrivant à Astyra, il trouva un navire prêt, s'y embarqua et, poussé par un bon vent, cingla jusqu'à Circeum.

Le pilote voulait doubler le promontoire et continuer sa route ; mais cette terre d'Italie, qui avait été le berceau du grand orateur, l'attirait malgré lui.

Il était écrit au livre du destin qu'elle serait sa tombe.

Cicéron donna l'ordre de jeter l'ancre.

Force fut au pilote d'obéir. Cicéron mit pied à terre et machinalement fit quelques lieues dans la direction de Rome.

Puis, comprenant qu'au lieu de fuir le danger il allait au-devant, il revint à Astyra.

Il y rentra la nuit, seul, morne, la tête basse. Sans adresser un mot à ses domestiques, il gagna sa chambre et se coucha.

Puis, au bout d'une heure, il se jeta à bas de son lit. Il avait pris une résolution extrême : il voulait revenir à Rome, pénétrer chez Octave, se poignarder à l'autel des lares et jeter son sang et sa malédiction sur la tête de son meurtrier.

Mais auparavant, il pouvait être pris et mis à la torture ; il n'était pas sûr de son courage.

C'eût été beau cependant d'attacher aux pas d'Octave cette Némésis vengeresse.

Le jour parut, la lumière seule le décida ; il avait, près de Cajeta, un charmant domaine, une fraîche villa d'été. Il s'abandonna à ses domestiques et, remontant sur son navire, partit pour cette villa.

Sur le cap qui s'avancait dans la mer, il avait fait bâtir un petit temple à Apollon. Ce temple était de marbre blanc ; mais, chose étrange ! à mesure qu'il avançait vers le temple, il voyait ce temple tout noir et comme s'il eût été vêtu de deuil.

Le temple était couvert de corbeaux.

« *Ab illis corvis* », a dit mon cher Virgile.

L'augure était néfaste.

À cette vue, les serviteurs de Cicéron s'entrecroisèrent en hésitant.

Cicéron leur donna l'exemple et continua son chemin.

Les noirs oiseaux s'envolèrent.

Mais, au lieu de se disperser, ils se dirigèrent en bandes vers le navire de Cicéron.

Arrivés là, ils tournèrent autour des mâts en battant des ailes et en jetant de grands cris.

C'était un avertissement des dieux ; il était temps encore ; Cicéron n'avait qu'à mettre le cap sur la Sicile, monter à bord de la première galère de Sextus Pompée qu'il rencontrerait, et il était sauvé.

Sextus était si bien le roi de la mer qu'il s'intitulait fils de Neptune.

La fatalité le poussait.

— Abordons la terre, dit Cicéron.

Les corbeaux croassaient, becquetaient les cordages et semblaient vouloir tirer le petit bâtiment loin du bord.

Tous les matelots criaient :

— Maître, reprenons la mer ! maître, fuyons ! maître, ne reconnais-tu pas le présage que les dieux t'envoient ?

Cicéron insista.

Le patron obéit en secouant la tête.

— Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre, dit-il.

Cicéron débarqua et franchit rapidement la distance qui séparait sa maison de la mer.

Il avait hâte de repos. Les corbeaux le suivaient et ne le quittèrent qu'à la porte.

Cicéron monta à sa chambre ; elle était au second étage de la maison ; de la fenêtre, la vue s'étendait sur le rivage de la mer.

La fenêtre était ouverte. Pendant qu'il montait, les corbeaux, comme s'ils eussent deviné que cette chambre était celle de Cicéron, se posèrent sur la fenêtre.

L'air était étouffant. Cicéron ne voulut point la fermer. Peut-être aussi une crainte superstitieuse l'empêchait-elle de s'approcher des oiseaux fatidiques.

Il se jeta tout habillé sur son lit, se couvrit le visage d'un pan de sa robe et s'endormit.

Un corbeau entra, vola vers le lit et réveilla Cicéron en lui découvrant le visage et en levant le pan du manteau avec son bec.

En ce moment, un domestique entra et vit cet effrayant présage. Il descendit rapidement, raconta le fait aux autres serviteurs, et tous résolurent d'entraîner Cicéron hors de cette maison fatale, fût-ce malgré lui.

Ils vinrent trouver Cicéron.

— Maître, lui dirent-ils, tu ne peux t'abandonner ainsi quand les animaux eux-mêmes viennent à ton aide et t'indiquent ce qu'il y a à faire.

Et cette fois, sans attendre ses ordres, tous se mettent à l'œuvre, les uns préparant la litière, les autres, moitié par force, moitié par entraînement en prières, forçant Cicéron d'y monter.

À peine y fut-il assis, que, aussi vite qu'ils purent, les porteurs prirent leur course vers la mer.

Mais à peine Cicéron avait-il quitté la villa, que les meurtriers envoyés par Antoine parurent. Ils étaient conduits par un centurion et par un tribun de soldats.

Le centurion s'appelait Herennius, le tribun des soldats, Popilius.

Ce dernier avait été accusé de parricide : coupable ou non, Cicéron l'avait défendu et sauvé.

Les meurtriers trouvèrent la maison fermée ; ils forcèrent les portes ; elle était vide.

Quelques esclaves sur lesquels on mit la main déclarèrent n'avoir point vu Cicéron ; un seul, que l'on appelait Philologue, à cause de son aptitude sans doute à apprendre les langes, un seul, affranchi de Quintus, que Cicéron avait dévoué et élevé comme son propre enfant, un seul, au moment où le tribun passait

près de lui, dit tout bas :

— Du côté de la mer, par les allées couvertes.

Les soldats s'élancèrent à la poursuite de Cicéron ; mais arrivés à un certain endroit, ils virent le chemin qui bifurquait devant eux.

Ils s'arrêtèrent embarrassés. Prendraient-ils à droite ? prendraient-ils à gauche ?

Un homme parut.

Ils coururent à lui en lui demandant s'il avait vu Cicéron.

La fatalité voulut que cet homme fût un ancien client de Clodius. Il avait vu Cicéron ; le désir de la vengeance le prit. Il indiqua le chemin en disant aux soldats de se presser ; Cicéron ne devait pas être loin de la mer.

Centurion, tribun, soldats coururent en hâte. Cicéron, de sa litière, entendit le bruit des pas, le retentissement des armes.

Il devina que tout était perdu.

— Les voilà, dit-il, inutile de fuir ; attendez-les.

Et en effet, les serviteurs ne pouvaient espérer, portant une litière, gagner du chemin sur des soldats allègres, sans fardeau et poussés par l'amour de l'or.

Cicéron n'était pas un proscrit ordinaire : sa tête valait quatre fois le prix des autres têtes.

Les serviteurs s'arrêtèrent.

En un instant, les meurtriers entourèrent la litière.

Cicéron les attendait, le menton appuyé sur sa main gauche, attitude qui lui était familière.

En face du danger, cet homme si faible, si irrésolu, avait retrouvé tout son courage.

Il les regarda sans pâlir ; son regard fixe imposa un instant aux meurtriers.

Quelques soldats se détournèrent, d'autres se couvrirent le visage.

Herennius s'approcha de Cicéron, l'épée à la main.

— Ton heure est venue, lui dit-il, il faut mourir.

Cicéron ne daigna pas répondre ; il tendit la tête hors de la portière.

Son mouvement disait : « Frappez ! »

Herennius frappa. C'était un homme expert, il lui ouvrit l'artère de la gorge.

Puis il lui scia la tête avec son épée.

Puis enfin, il lui coupa les deux mains ; c'était une recommandation particulière d'Antoine : il voulait avoir la main qui avait écrit les *Philippiques*.

Cette mort calme, intrépide, presque héroïque de Cicéron racheta les hésitations de sa vie. Antoine prit sur lui la charge immense du meurtre du grand homme, et ce qui restera de Cicéron, ce sera une œuvre sublime, une renommée immense.

L'assassin laissa le corps étendu sur la grande route ; libre aux serviteurs de faire de ce corps tronqué ce qu'ils voudraient.

Ce qui avait une valeur, c'était cette tête, c'étaient ces mains.

Antoine présidait au Forum l'élection des magistrats lorsqu'un homme, fendant la foule qui l'entourait, déposa à ses pieds une tête et deux mains.

Il reconnut la tête et poussa un cri de joie.

Puis, se tournant vers les spectateurs :

— Voici les proscriptions finies, dit-il. Clouez ces deux mains à la tribune aux harangues, et portez cette tête à Fulvie.

La foule resta muette et épouvantée : elle avait reconnu la tête de Cicéron.

Cependant nul n'osa s'opposer à ce que l'ordre de clouer ces deux mains à la tribune aux harangues fût exécuté.

Nul n'osa barrer le chemin à l'assassin qui allait chercher chez Fulvie le prix de son crime.

Fulvie, au milieu de ses femmes, était occupée à sa toilette lorsque le sanglant trophée lui fut offert.

Comme Antoine, elle poussa un cri de joie.

En ce moment, Fulvie n'était plus la femme d'Antoine, elle était la veuve de Clodius.

Elle prit entre ses genoux cette tête déjà défigurée, mais encore reconnaissable, lui tira la langue hors de la bouche et perça cette langue d'une épingle d'or qu'elle tira de ses cheveux.

Cette langue, c'était la véritable ennemie de Fulvie : elle avait tué son premier époux et déshonoré le second.

Un instant après, Antoine rentra : il avait hâte de connaître les détails de la mort de Cicéron.

Les deux meurtriers, Herennius et Popilius, les lui donnèrent.

Antoine connaissait ce misérable Philologue qui avait trahi Cicéron ; il savait ce que le grand orateur avait fait pour lui. Il ordonna que le traître fût livré à Pomponia, femme de Quintus, avec permission d'en faire ce qu'elle voudrait.

Peut-être Antoine avait-il des remords et pensait-il que les dieux se contenteraient de cette expiation.

Le supplice du traître fut, dit-on, terrible.

Ces proscriptions, ces meurtres, ces atrocités creusaient un abîme entre Brutus et Octave, entre Cassius et Antoine, et l'on comprit qu'une bataille terrible, mortelle, dans laquelle l'un des deux partis serait anéanti, pouvait seule maintenant décider cette grande question de l'empire du monde.

Brutus et Cassius s'y préparèrent.

XXVIII

CASSIUS. — SON CARACTÈRE. — SES EXACTIONS. — TRISTESSE DE BRUTUS À L'OCCASION DES DÉSASTRES CAUSÉS PAR LA GUERRE CIVILE. — IL FAIT TUER CAÏUS ANTONIUS. — LETTRES DE BRUTUS À CASSIUS. — ILS SE REJOignent À SMYRNE. — COMPARAISON ENTRE CASSIUS ET BRUTUS. — CASSIUS DONNE À BRUTUS LE TIERS DE SON TRÉSOR. — CAMPAGNE DE BRUTUS EN LIBYE. — DÉSASTRE ET INCENDIE DE XANTHE. — BRUTUS ET CASSIUS SE RETROUVENT À SARDES. — QUERELLE ENTRE BRUTUS ET CASSIUS. — APPARITION À BRUTUS DE SON MAUVAIS GÉNIE. — OPINION DE CASSIUS SUR LES APPARITIONS.

Nous venons de dire que Brutus et Cassius se préparaient à la lutte contre Octave et Antoine. Seulement, chacun s'y préparait avec son tempérament individuel, et par conséquent avec des actions bien différentes et des sentimens bien opposés.

Cassius, caractère violent, cœur ulcéré, âme haineuse, ne gardait aucun ménagement. Il avait exigé un tribut de dix années pour toute l'Asie, et les villes qui n'avaient pu acquitter ce tribut avaient été victimes des mesures les plus violentes.

À Tarse, les magistrats, frappés d'une contribution de quinze cents talens, avaient d'abord, pour l'acquitter, fait vendre les propriétés publiques, puis ils avaient dépouillé les temples ; enfin, comme manquaient encore deux ou trois cents talens, Cassius avait fait vendre comme esclaves des citoyens libres, des enfans, des femmes, des vieillards, des jeunes gens même, dont plus de la moitié se tuèrent, préférant la mort à l'esclavage.

Puis Cassius se présenta devant Rhodes, sa seconde patrie, car il avait été élevé à Rhodes. Cependant Rhodes, où César avait étudié le grec et l'éloquence, était césarienne. Rhodes lui résista.

Cassius en fit le siège et la prit d'assaut. Cinquante citoyens furent égorgés pendant le sac de la ville.

Parti d'Athènes après Cassius, Brutus marchait derrière Cas-

sus ; il trouvait tout ruiné et pouvait suivre au feu et au sang la trace du rude homme de guerre.

Pendant que les yeux de Brutus pleuraient des larmes, son âme pleurait du sang. Caractère ferme, mais doux et aimant, son cœur était brisé autant des nouvelles qui lui venaient de son ami que de celles qui lui venaient de ses ennemis.

Nous avons dit ce qu'il apprenait du côté de Cassius.

Du côté d'Octave, il apprenait les proscriptions de Rome et la mort de Cicéron.

Il fallait répondre au meurtre par le meurtre.

Malgré les instances de Cicéron, il avait accordé la vie à Caius Antonius, mais voilà que Marc Antoine avait fait tuer Cicéron.

Il donna l'ordre de tuer Caius Antonius.

Cet ordre, ce fut Hortensius qui l'exécuta.

Après la bataille de Philippes, Hortensius, à son tour, tomba aux mains de Marc Antoine, qui le fit égorger sur la tombe de son frère.

Cet Hortensius était le fils du fameux orateur qui balançait la renommée de Cicéron.

De même que Brutus avait la main forcée à l'endroit de la clémence, il l'eut bientôt à l'endroit des exactions. Il fallait faire vivre le soldat ; le soldat mal nourri passait dans le camp opposé pour voir s'il n'y serait pas mieux nourri que dans le sien.

Brutus fut forcé de faire ce qu'avait fait Cassius ; le général ordonnait, l'homme gémissait.

Aussi écrivait-il à Cassius :

Quitte l'Égypte au plus tôt et viens me joindre en Syrie ; ce n'est pas pour posséder nous-mêmes le pouvoir, mais pour délivrer notre pays de la servitude et pour détruire les tyrans que nous avons rassemblé des armées. À quoi bon errer de côté et d'autre ? Remettons-nous sans cesse à l'esprit le but que nous nous sommes proposé, et ne nous en écartons jamais.

C'est pourquoi, au lieu de nous éloigner comme nous le fai-

sons de l'Italie, il faut nous en rapprocher, et cela le plus tôt que nous pourrons, afin de secourir nos concitoyens.

Cassius, qui avait hâte d'en finir de son côté, se mit en marche à l'instant même.

Ce fut à Smyrne que les deux amis se rejoignirent.

Ils ne s'étaient pas vus depuis le jour où ils s'étaient quittés à Athènes.

Brutus partait pour la Macédoine, Cassius pour la Syrie.

Ils s'étaient quittés pauvres, bannis, sans armée, sans un seul vaisseau.

Ils se retrouvaient suivis chacun de vingt mille hommes, avec une flotte à eux, sans compter celle de Sextus Pompée, avec l'alliance des principales villes de l'Orient, et enfin avec un trésor assez considérable, Cassius du moins, pour pourvoir à l'entretien des deux armées.

Ils se retrouvaient enfin en état de disputer à leurs ennemis l'empire du monde.

J'ai essayé de faire comprendre la différence que l'on établissait à Rome, à Athènes, et même dans l'armée, entre Cassius et Brutus.

Cassius, plus grand homme de guerre, mais nerveux, mais d'une santé faible, très facile à se laisser emporter à la violence, aimait à railler même ses meilleurs amis, et souvent poussait la raillerie jusqu'à l'excès.

Il avait, non pas pour lui-même, mais pour son entourage, ses capitaines, ses soldats, d'immenses besoins d'argent, et alors aucune exaction ne lui coûtait pour s'en procurer. Aussi arrivait-il au rendez-vous avec un trésor double de celui de Brutus.

Brutus, au contraire, plus philosophe que l'homme de guerre, avait sur lui-même cette puissance absolue que prêchait la philosophie dont il était un des adeptes. Au lieu de gouverner par la crainte et de frapper d'abord de terreur comme Cassius, il procédait toujours par la persuasion. Aussi était-il aimé du peuple pour

sa vertu, chéri de ses amis pour son bienveillant commerce. Nul n'avait pour lui une âme plus inflexible, nul n'avait pour les autres une âme plus tendre, de sorte qu'il n'était haï de personne, pas même de ses ennemis. Sa pensée était droite, et il ne fléchissait jamais dans ce qui lui paraissait juste et honnête.

En somme, on savait que Brutus faisait la guerre dans une pensée de bien-être public et sans aucun calcul pour lui-même, tandis qu'on était convaincu que Cassius était bien plus préoccupé de ses intérêts et de sa renommée que du bonheur de ses concitoyens.

Si l'on remonte aux temps antérieurs, si l'on étudie les Sylla, les Marius, les Carbon, la première conviction qui s'empare de l'historien ou du philosophe à leur aspect, c'est que tous les grands agitateurs regardaient la patrie comme la proie du vainqueur et ne combattaient que pour la réduire en servitude.

Il en eût été selon toute probabilité ainsi de Cassius, mais de Brutus nullement.

J'ai déjà cité quelques fragmens de ses lettres dont ma position d'intimité avec lui m'a permis de garder non-seulement le souvenir, mais encore la copie. Elles sont toutes empreintes de cette douce sérénité et en même temps de cette inflexible droiture qui étaient passées de son tempérament dans son caractère.

J'y ajouterai ce fragment à Atticus. Il est écrit à la veille ou de la défaite ou de la victoire, et à coup sûr dans l'attente du danger.

Mes affaires sont au point le plus brillant où la fortune puisse les porter, car, ou ma victoire affranchira les Romains, ou la mort me délivrera moi-même. Tout est pour nous dans un état ferme et assuré, hormis une seule chose qui est encore incertaine, à savoir si nous vivrons ou si nous mourrons libres. Marc Antoine porte la peine de sa folie en ce que, pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius et des Caton, il aime mieux n'être que le second après Octave ; de sorte que, s'il est vainqueur dans la bataille qui va se donner, lui, à son tour, sera

obligé de lui faire la guerre.

Il était difficile de voir plus juste et de prédire plus exactement.

Cassius, par ses exactions, avait réuni des sommes énormes. Il n'en était pas de même de Brutus. Son cœur avait faibli en face de l'oppression, et tout l'argent qu'il avait pu se procurer avait été employé à l'équipement de la flotte qu'il amenait à Cassius.

Brutus réclama de Cassius une partie de ces sommes.

Puis ils se quittèrent, se donnant rendez-vous à Sardes.

Comme j'avais suivi Brutus jusque-là, je continuai de le suivre.

Cassius partit pour Rhodes, tandis que Brutus descendait à travers la Carie les côtes de l'Asie Mineure et entra en Lycie.

Brutus avait fait d'avance prévenir les Lyciens qu'ils eussent à lui payer pour leur part de contribution une certaine somme d'argent, et ils allaient donner cette somme, qui était loin d'être exorbitante, lorsqu'un nommé Naucrâtès fit prendre cette résolution aux Lyciens, de refuser non-seulement à Brutus le tribut qu'il demandait, mais le passage à travers leurs terres.

À peine Brutus eut-il connaissance de l'obstacle qui lui était opposé qu'il donna ordre à sa cavalerie de marcher sans repos et sans relâche vers les Lyciens, de manière à les surprendre.

Cette cavalerie était pleine d'ardeur ; elle fit plus de diligence encore que Brutus n'en attendait d'elle, et, surprenant les Lyciens pendant que ceux-ci prenaient leur repas, elle en passa six cents au fil de l'épée.

Brutus, de son côté, avait fait toute diligence ; le corps d'armée suivait de près cette avant-garde. Il s'empara de plusieurs forts et de plusieurs villes avant que l'ennemi eût même eu le temps de se mettre en défense.

Il renvoya sans rançon ceux qu'il avait fait prisonniers.

Au lieu de lui être reconnaissans de cet acte de clémence, les Lyciens crurent que Brutus avait peur.

Il y avait un moyen bien simple de leur prouver qu'ils étaient dans l'erreur, c'était d'aller mettre le siège devant Xanthe, où les plus braves et les plus riches d'entre eux s'étaient renfermés.

Brutus vint camper devant Xanthe, qu'il enveloppa entièrement.

D'abord, ceux des Lyciens qui crurent avoir le plus à craindre de la vengeance de Brutus tentèrent de fuir.

La ville était entourée, il est vrai ; mais la rivière leur offrait un moyen d'évasion.

Ils se glissaient à l'eau et descendaient le fleuve en nageant sans bruit et dans l'obscurité.

Des soldats vinrent dénoncer à Brutus ce moyen d'évasion.

Brutus ordonna que des filets fussent tendus au-dessus et au-dessous de la ville.

À ces filets, il fit attacher des sonnettes ; le nageur, en donnant dans le filet, se dénonçait lui-même ; la sonnette tintait, et le fugitif était pris.

Les Xanthiens résolurent de faire une sortie pour incendier les machines de guerre. Ils choisirent une nuit sombre et sans lune, et tout à coup, nous fûmes réveillés par les cris : « Aux armes ! » que poussaient nos sentinelles.

On se porta du côté d'où venaient les cris ; seulement, il était trop tard : le feu était déjà à deux ou trois machines.

Mais précisément au moment où les Xanthiens battaient en retraite, un grand vent s'éleva qui poussa les flammes vers la ville. Brutus, craignant que l'incendie ne s'allongeat par-dessus les murailles pour aller gagner les maisons, ordonna d'éteindre le feu non-seulement pour sauver les machines, mais encore pour sauvegarder la ville.

Poussés d'une rage insensée, les Xanthiens firent alors une seconde sortie qui avait au contraire pour but de donner une nouvelle activité au feu. En conséquence, ils jetèrent dans les deux ou trois foyers tout ce qu'ils avaient pu réunir de matières combustibles : poix, résine, goudron, bois sec, torches ; si bien que la

flamme s'éleva bientôt, dévorante, irrésistible, effroyable ; et, toujours animée par ceux qui eussent dû au contraire l'éteindre, s'avança vers la ville, rampa contre ses murailles, gagna les créneaux, franchit les remparts, atteignit les premières murailles, gagna les créneaux, franchit les remparts, atteignit les premières maisons, grandit et s'éleva de l'autre côté des fortifications.

Et pendant ce temps, on voyait sur tous les points culminans les Xanthiens rougis par le reflet de l'incendie, pareils à des démons insensés, vouant les Romains à la mort, s'y dévouant eux-mêmes, jetant au feu, comme de nouveaux alimens, poutres, meubles, portes arrachées, fenêtres brisées ; allumant des torches au volcan, les lançant contre les maisons non atteintes encore, et qui bientôt, en s'enflammant, faisaient de nouveaux auxiliaires à l'incendie. En moins de deux heures, tout fut atteint ; la surface entière de la ville brûla : on eût dit une fête gigantesque au dieu du feu, un immense sacrifice à Pluton.

Brutus, désespéré de cette catastrophe, avait sauté sur son cheval et courait, au galop de l'animal effaré, tout autour des remparts en criant aux Xanthiens qu'il leur faisait grâce du tribut, grâce de la vie, grâce de tout ; ne leur demandant qu'une chose, c'était de s'épargner eux-mêmes. Mais ceux-ci, s'excitant aux cris de Brutus, sourds à ses prières, semblaient pris de la rage de la destruction. Ce n'était plus une cité habitée par des hommes, c'était une ville d'insensés où chacun, avide de la mort, courait au-devant d'elle par la voie la plus courte. Ceux-ci se jetaient dans les flammes, ceux-là se précipitaient la tête la première en bas des murailles.

On vit des mères, étreignant leurs enfans entre leurs bras, se laisser tomber avec eux dans le fleuve ; on vit des enfans, à qui leurs parens voulaient faire grâce de la vie, tendre la gorge aux épées de leurs pères ; on les entendit leur crier de frapper. On vit enfin, la ville consumée, réduite en cendres fumantes, une femme, une mère, ayant son enfant mort attaché à son cou, mettre elle-même le feu à sa maison, qui, écartée des autres, avait été

épargnée, et, à la lueur de cette maison brûlante, se pendre à quelques pas de là.

Brutus revint au camp, détournant les yeux, et rentra sous sa tente en criant qu'il y avait une récompense de huit cents sesterces pour tout soldat qui sauverait un Lycien.

Cent cinquante consentirent à accepter la vie.

Ce fut alors seulement que Brutus s'aperçut d'une chose terrible : c'est qu'il faut, bon gré, mal gré, subir le destin que l'on s'est fait. Ce n'était plus pour sa vie, pour une idée, pour un principe, pour un rêve que combattait Brutus : c'était pour la liberté de l'Italie. On était entré dans la voie terrible par un meurtre ; il fallait suivre la route funeste le flambeau et l'épée à la main.

Suivre cette route, c'était, Xanthe étant brûlée, d'aller mettre le siège devant Patare.

Brutus y allait en tremblant. Il craignait que Patare, ville encore plus importante que Xanthe et véritable capitale de la Lydie, ne suivît l'exemple donné ; mais le bonheur voulut qu'ayant fait quelques femmes prisonnières et les ayant renvoyées sans rançon, elles vantassent tellement à leurs pères et à leurs maris, qui étaient les plus considérables de la ville, la générosité de Brutus, qu'elles amenèrent les autorités de Patare à remettre la ville entre ses mains.

Dès lors, la marche de Brutus devint un triomphe. Oubliant l'exemple de Xanthe et suivant celui de Patare, toutes les villes se rendirent à discrétion.

Ainsi, tandis que Cassius imposait les Rhodiens à huit mille talens, c'est-à-dire à cent quatre-vingts millions de sesterces, Brutus ne levait sur les Lyciens qu'une contribution de cent cinquante talens.

Et sans leur causer d'autre dommage, il partit pour l'Ionie.

Ce fut en Ionie qu'il trouva ce Théodatus de Chio qui avait donné au petit roi Ptolémée le conseil d'assassiner Pompée.

Théodatus fut amené devant lui.

Cette fois, quelque clémence qui débordât de l'âme de Brutus,

il n'y avait pas à hésiter : Théodatus fut condamné au supplice des voleurs et des assassins.

Mais Brutus n'eut pas le courage d'assister à l'exécution : il me prit par le bras et m'emmena au bord de la mer ; là, nous nous assîmes, les yeux fixés sur l'immensité, et je lui lus les premières strophes du *Pastor cum traheret*, que je venais d'ébaucher.

L'époque fixée pour le rendez-vous des deux généraux était venue. Brutus se trouva à Sardes le premier.

Dès qu'il apprit l'approche de Cassius, il alla au-devant de lui avec ses amis et ses soldats pour lui faire honneur.

Les soldats se placèrent sur deux rangs, et lorsque Cassius passa au milieu d'eux avec Brutus, ils les saluèrent tous deux du titre d'*imperator*.

Brutus attendait Cassius avec impatience. Malgré ces honneurs qu'il lui rendait, il avait au fond du cœur de graves reproches à lui faire. Aussi, à peine Cassius fut-il à Sardes et eut-il pris possession de la maison qui lui était réservée, que Brutus le fit entrer dans une chambre, y entra derrière lui et aborda la question des remontrances.

La patience n'était point la vertu dominante de Cassius. Il s'emporta. Alors nous entendîmes un grand bruit de voix, et il nous fut facile de comprendre, quoiqu'on ne distinguât point tout ce qui se disait, que les deux généraux échangeaient des récriminations. Brutus reprochait à Cassius son avarice et sa cruauté, Cassius reprochait à Brutus sa générosité et son désintéressement.

Favonius était au milieu de nous. C'était ce même Favonius que l'on appelait le singe de Caton, le même, vous le rappelez-vous ? qui, après Pharsale, demeura fidèle à Pompée et, voyant qu'il ne restait pas même à celui-ci un esclave pour lui laver les pieds couverts de la poussière de la fuite, se mit à genoux devant lui et, les larmes aux yeux, accomplit la pieuse mission.

Favonius prit sur lui d'entrer au milieu de la discussion, car il était important que les deux chefs n'en vinssent pas à une rupture

ouverte, et nous l'entendîmes leur dire à voix haute ce vers de Nestor dans l'*Iliade* :

« Écoutez mes avis, car vous êtes tous deux plus jeunes que moi. »

Brutus et Cassius le mirent à la porte, Cassius riant, Brutus l'appelant faux cynique ; mais l'effet était produit ; la diversion était faite, et, à partir de cette interruption, le bruit des voix s'éteignit.

Sans doute eux-mêmes avaient compris qu'ils donnaient un mauvais exemple.

Le même jour, ils dînèrent à la même table, paraissant parfaitement raccommodés.

Mais le cœur de Brutus était gros des reproches qu'il avait été obligé d'y renfermer.

Le soir, nous sortîmes de la ville, Brutus et moi, lui m'emmenant, comme toujours, lorsqu'il avait quelque grande tristesse. Nous suivîmes la rive gauche de ce fameux Pactole tant chanté par les poètes grecs jusqu'à l'endroit où, à quelque distance du lac Gygie, il se jette dans l'Hermus, et pendant cette promenade, il s'ouvrit à moi et exhala ses premiers regrets de s'être associé à des gens qui pouvaient, même aux yeux des dieux immortels qui voient tout, obscurcir sa conduite.

Aussi, le lendemain, Brutus jugea-t-il publiquement un Romain nommé Lucius Pella, accusé de concussion par les Sardiens.

Brutus le reconnut coupable et le nota d'infamie.

Quelques jours auparavant, Cassius, ayant à juger des hommes coupables du même crime, s'était borné à quelques réprimandes en particulier. Il leur avait laissé leur emploi.

Brutus avait fait la réprimande publique et avait destitué Lucius Pella.

Ce jugement blessa profondément Cassius, car c'était une censure qui l'atteignait aussi bien que Lucius Pella.

Aussi Cassius, en notre présence à tous, accusa-t-il Brutus, et

cela avec un accent d'aigreur qu'il ne put réprimer, de montrer un trop scrupuleux respect pour les lois et la justice dans un temps de guerre civile et de combustion politique où il fallait sacrifier quelque chose à la faiblesse humaine.

Ce qui rendait Cassius plus aigre envers Brutus, c'est que Brutus avait toujours raison.

Divisés en matière de morale, Brutus et Cassius étaient toujours d'accord lorsqu'il s'agissait d'affaires de guerre, car Brutus tenait Cassius pour un plus grand général que lui et déférait volontiers à ses conseils.

Cassius décida donc que l'on quitterait l'Asie pour aller au-devant d'Antoine et d'Octave, qui s'avançaient à travers la Macédoine.

Un jour, on nous réunit tous, et l'on nous annonça que le départ était fixé pour le lendemain.

Ce jour-là, Brutus me retint à dîner avec quelques amis ; mais, vers la seconde veille du soir, il nous congédia tous en nous disant qu'il avait à travailler.

C'était assez l'habitude de Brutus. Rarement se permettait-il les longues causeries. Il aimait à veiller, et, autant par suite de sa sobriété que par amour du travail, il ne donnait que très peu d'heures au sommeil. Bien des fois, je me le rappelle, chargé de rondes de nuit dans le camp, je vis, aux heures où les autres chefs dormaient, la lueur de la lampe de Brutus, et, passant devant sa tente, je le vis lui-même, à travers la toile entrouverte, ou le coude appuyé sur la table et lisant, ou écrivant des ordres qu'attendaient quelques centurions tombant de sommeil, tandis que leur chef, le cœur fort et la pensée libre, allait veiller jusqu'au jour.

Jamais, à l'heure de la troisième garde, heure à laquelle les officiers avaient coutume d'aller à sa tente pour prendre les ordres, on ne le trouva endormi.

Or voici ce qui arriva pendant la nuit même qui précéda le jour du départ.

À l'heure ordinaire, c'est-à-dire à la moitié de la nuit, nous entrâmes dans sa tente comme d'habitude et comme d'habitude le trouvâmes veillant. Il donna tous les ordres pour le départ, qui devait avoir lieu quand la première chaleur du jour serait passée. Comme j'étais tribun des soldats, il me retint un peu après les autres, causa philosophie et poésie, et, prenant pitié de mes mauvais yeux qui se fermaient malgré moi, il me renvoya en me montrant son Platon entrouvert.

Je sortis.

Après mon départ, il demeura seul. Peu à peu tout bruit cessa. La nuit était fort obscure et sans lune. La lampe de Brutus ne jetait qu'une faible lueur, et lui-même était plongé dans sa lecture, lorsqu'il lui sembla entendre comme le froissement de quelqu'un qui s'introduisait dans sa tente.

Il se retourna et aperçut un spectre dont le visage lui parut étrange et effrayant.

Ce spectre s'avança vers lui, et de si près qu'en étendant la main il eût pu le toucher.

Brutus attendit que le spectre lui adressât la parole ; mais comme il demeurerait silencieux, Brutus eut le courage de lui parler le premier.

— Qui es-tu ? demanda-t-il, un homme ou un dieu ? Dans l'un ou l'autre cas, que viens-tu faire ici, et que me veux-tu ?

— Brutus, répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie, et tu me reverras à Philippes.

— Soit ! dit Brutus, toujours calme, je t'y verrai.

Le fantôme aussitôt disparut, non pas sortant par la porte, non pas s'enfonçant dans la terre, mais s'évanouissant en vapeur.

Aussitôt, Brutus appela ses serviteurs et les esclaves, dont quelques-uns dormaient couchés près de sa tente.

Il appela la sentinelle qui veillait à la porte.

Il interrogea serviteurs, esclaves, sentinelle : personne n'avait rien vu.

Alors il les congédia tous et continua de veiller et de lire

jusqu'au jour ; au jour seulement, il prit quelques instans de repos.

Puis, vers la deuxième heure, il sortit et, sans me rien dire, me prit en passant.

Il allait chez Cassius ; je l'y accompagnai.

Nous trouvâmes Cassius déjà levé. Au contraire de Brutus, lui se couchait d'assez bonne heure.

Brutus le pria de faire sortir tout le monde et de lui accorder un instant d'entretien.

Nous restâmes seuls.

Alors Brutus, qui pendant la route ne m'avait rien dit de la cause qui le conduisait chez Cassius, lui raconta tout ce qui s'était passé pendant la nuit, lui demandant ses avis sur la vision.

Cassius laissa tomber sa tête sur sa main et réfléchit.

— Écoute, lui dit-il après un moment de silence, j'ai souvent discuté avec toi sur ces sortes de matières ; mais voici Horace, qui est comme moi de la secte d'Épicure et qui te dira qu'un des principes de notre philosophie, c'est que nous ne sentons et ne voyons pas toujours réellement ce que nous croyons voir et sentir, car nos sens, faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, sont des agens fort trompeurs, tandis que notre imagination, plus mobile encore, les excite sans cesse. Ils sont comme une cire molle qui se prête docilement à toutes les formes que l'on veut leur donner, tandis que notre âme, ayant en elle-même et ce qui produit l'impression et ce qui la reçoit, peut facilement, et sans autre secours que sa propre puissance, varier et diversifier ses formes.

» C'est ce que témoignent les différentes images que nous présentent les songes pendant notre sommeil. L'imagination les éveille, puis elle leur fait prendre toutes sortes de figures fantastiques, et ce que je te dis, Brutus, qui est vrai pour tout le monde, est d'autant plus vrai pour toi dont le corps affaibli par l'excès de travail rend l'esprit plus mobile et plus prompt à changer.

» J'ajouterai, continua Cassius, qu'il n'est pas vraisemblable

qu'il existe des génies, et que, en existât-il, il serait ridicule de croire qu'ils prissent la figure et la voix des hommes pour communiquer avec nous et étendre leur pouvoir sur nous. Seulement, je souhaiterais qu'il en existât, afin que nous puissions mettre notre confiance non-seulement dans cette multitude d'hommes, d'armes, de chevaux et de navires à laquelle nous commandons, mais encore dans le secours des dieux, qui ne manqueraient pas d'assister les chefs de la plus sainte et de la plus noble des entreprises.

Brutus poussa un soupir, se leva et sortit en disant ce seul mot :

— Mystère !

Une fois loin de la tente, il se tourna de mon côté en disant :

— Et toi, Horace, que penses-tu de tout cela ?

Je fus forcé de lui avouer que, épicurien comme Cassius, j'étais, sur cette apparition, de l'avis de Cassius, c'est-à-dire qu'il avait été le jouet d'une erreur de ses sens.

— Et cependant, dit Brutus, j'ai vu, j'ai entendu.

Puis il ajouta :

— Et si je le revois à Philippes, comme il m'en a menacé ?

— Je n'ai, répondis-je, qu'un désir à émettre, ce serait d'être là au moment de l'apparition.

Mais Brutus secoua la tête.

— Non, fit-il, non. C'est pour moi seul qu'il vient, et c'est à moi seul qu'il se manifestera.

Puis il retomba dans son silence et sa mélancolie habituels.

Vers la deuxième heure de l'après-midi, l'armée se mit en marche. Je commandais une partie de l'avant-garde et marchais en tête.

Tout à coup, deux aigles qui planaient au ciel s'abattirent sur les deux premières enseignes.

J'envoyai à l'instant même un centurion à Brutus pour lui faire part de ce présage.

Le centurion revint. Brutus lui avait dit :

— Félicite Flaccus de ce présage ; dis-lui de garder ces aigles et de les nourrir. Tout ira bien s'ils ne s'envolent pas.

J'eus le plus grand soin de ces aigles ; je leur donnai à manger pendant toute la route, et ils restèrent avec nous jusqu'à Philippes.

La veille de la bataille, ils s'envolèrent.

C'était le présage que redoutait tant Brutus.

XXIX

COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS. — BRUTUS ET CASSIUS SURPRENNENT L'AVANT-GARDE D'ANTOINE. — LARGESSES EXPIATOIRES DE CÉSAR OCTAVE ET DE BRUTUS. — PRÉSAGES NÉFASTES. — CASSIUS PROPOSE DE RETARDER LA BATAILLE ; BRUTUS INSISTE POUR QU'ELLE SOIT DONNÉE À L'INSTANT MÊME. — LA MAJORITÉ SE RÉUNIT À BRUTUS. — PACTE DE VIE ET DE MORT FAIT ENTRE BRUTUS ET CASSIUS. — INACTION D'OCTAVE CAUSÉE PAR UN SONGE. — PREMIÈRE BATAILLE DE PHILIPPES. — BRUTUS EST VAINQUEUR, MAIS CASSIUS EST VAINCU. — CASSIUS ENVOIE TITINIUS À LA DÉCOUVERTE. — ERREUR DE CASSIUS. — CROYANT BRUTUS VAINCU ET TITINIUS PRIS, IL SE FAIT TUER PAR PINDARUS. — TITINIUS, CAUSE INVOLONTAIRE DE CETTE MORT, SE TUE SUR LE CORPS DE SON GÉNÉRAL.

Pendant cette marche vers le nord, Brutus et Cassius achevèrent de réduire les quelques villes qui se trouvaient sur leur chemin et qui eussent pu tenir pour Octave et Antoine.

Ils traversèrent l'Hellespont et suivirent les côtes de Thrace, tandis que leur flotte s'avancait dans ce golfe que l'on appelle la mer de Thasos.

L'avant-garde d'Antoine et d'Octave était déjà campée dans un lieu qu'on appelle les Détroits, près du mont Symbolum, qui est une des ramifications des monts Pangée.

Elle était commandée par Norbanus.

Celui-ci, qui était loin de croire Cassius et Brutus si près de lui, se trouva enveloppé par nous au moment où il s'y attendait le moins ; et, forcé d'abandonner son poste, il laissa une grande partie de son armée prisonnière entre nos mains.

Peu s'en fallut qu'elle n'y restât tout entière, et lui-même avec elle.

Ils se préparaient à poursuivre Norbanus, lorsqu'ils apprirent qu'Antoine, doublant les étapes avec une incroyable rapidité, venait d'arriver au secours de son lieutenant.

Octave avait été malade ; cette maladie l'avait retardé ; il n'ar-

riva que huit jours après Antoine.

Cassius et Brutus avaient depuis longtemps pris leurs positions au versant de la montagne sous laquelle est bâtie Philippes ; leur front était protégé par un petit cours d'eau qui prend sa source dans la montagne et va se jeter à la mer.

Le camp de Brutus était plus près de Philippes, le camp de Cassius plus près de la mer.

Toute l'armée d'Octave et d'Antoine était appuyée au Strymon.

L'intervalle compris entre le cours d'eau sans nom sur lequel nous étions campés et le Strymon, c'est-à-dire la plaine où eut lieu la bataille que nous allons essayer de décrire, s'appelle *Campos Philippos*.

Octave avait placé son camp en face de Brutus, et Antoine en face de Cassius.

Jamais, même à Pharsale, on n'avait vu deux armées romaines si considérables en face l'une de l'autre.

Celle de Brutus, c'est-à-dire celle dont je faisais partie, était de beaucoup inférieure en nombre à celle d'Octave ; mais elle était, par la magnificence des armes dont la plupart étaient d'or et d'argent, bien autrement splendide.

Modeste et simple lui-même, Brutus permettait à ses soldats et à ses officiers la richesse des armes. Il était convaincu qu'en même temps que l'homme se défend, il défend ses armes, et que plus ses armes sont riches, mieux il les défend.

On sentait que l'heure suprême approchait, et chacun se préparait au combat.

Octave fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête à l'occasion d'un sacrifice expiatoire.

Quant à Brutus, il purifia son armée en pleine campagne, et, pour faire opposition à la mesquinerie d'Octave, il donna cinquante drachmes par tête à chacun de ses soldats.

Pendant cette cérémonie, les deux aigles, qui depuis Sardes étaient restés avec nous, s'envolèrent et ne reparurent plus.

Ce ne fut pas le seul présage funeste, et le soir, Brutus et Cassius s'en entretenirent entre eux, mais il fut résolu que l'on n'en donnerait pas connaissance aux soldats.

Le licteur qui portait les faisceaux devant Cassius lui avait, le matin même, présenté la couronne à l'envers.

Quelques jours auparavant, dans une cérémonie religieuse, celui qui portait la victoire d'or de Cassius fit un faux pas, et la victoire tomba à terre.

Une multitude d'oiseaux de proie passait tous les jours sur nos deux camps.

Enfin, plusieurs essaims d'abeilles s'étaient rassemblés dans un endroit des retranchemens, de sorte que les devins, regardant cette agglomération comme néfaste, ordonnèrent que cet endroit fût fermé et mis hors du camp.

Malgré la philosophie d'Épicure, qui n'admet pas l'influence des présages, Cassius commençait à se laisser prendre par l'inquiétude. Aussi, appuyé comme il l'était par une bonne flotte qui ne lui laissait aucune crainte sur les approvisionnemens, eût-il voulu traîner la guerre en longueur et gagner l'hiver.

Tout au contraire, Brutus, en toute circonstance, insistait pour une prompte rencontre. Il avait hâte de rendre la liberté à sa patrie, autant au moins que de délivrer de tant de maux ces peuples écrasés par les dépenses de la guerre et par les mille désastres qu'elle traîne après elle.

Ce qui le déterminait surtout à soutenir cette opinion, c'est que, d'une part, sa cavalerie, parfaitement équipée, avait eu l'avantage dans toutes les rencontres, tandis que, de l'autre, à tous momens, avaient lieu des désertions d'hommes qui, du camp républicain, passaient dans ceux d'Antoine et d'Octave.

En conséquence, comme il y avait dissidence entre Brutus, qui voulait que l'on combattît le plus tôt possible, et Cassius, qui voulait que l'on attendît, un conseil fut assemblé, auquel assistèrent les principaux chefs.

Là fut débattue la question.

Les deux chefs parlèrent chacun à son tour et firent valoir leurs raisons.

Celle qui eut le plus de poids de la part de Brutus fut cette désertion quotidienne. Le jour même, plus de soixante soldats étaient passés dans le camp d'Octave.

Ajoutons que Brutus était doué d'une éloquence entraînante, de sorte que plusieurs des amis de Cassius, que celui-ci croyait avoir fixés à son opinion, l'abandonnèrent pour passer à celle de Brutus.

Mais un des amis de Brutus passa, au contraire, du côté de Cassius.

C'était Attitius.

Il proposa de différer jusqu'à l'hiver.

— Que gagneras-tu, lui dit Brutus, d'attendre une année ?

— Quand je ne gagnerais que de vivre cette année-là de plus, répondit Attitius, il me semble que ce serait déjà quelque chose.

Cette réponse, qui exprimait un peu trop franchement peut-être l'opinion de celui qui la faisait, indigna les autres officiers, qui se rangèrent à l'avis de Brutus, de sorte qu'à la pluralité des voix, la bataille fut décidée pour le lendemain.

Brutus triomphait ; il nous emmena souper chez lui, plein d'espérance, et passa toute la soirée à s'entretenir avec nous de poésie et de philosophie ; puis, de meilleure heure que de coutume, nous ayant congédiés, il se coucha, nous invitant à faire comme lui, afin que le lendemain tout le monde jouît de sa force.

Cassius, au contraire, soupa sous la tente avec un petit nombre d'amis dont était Messala, de qui je tiens ces détails. Il fut, pendant tout le repas, pensif et taciturne, ce qui était contre toutes ses habitudes. Puis, après le souper, ayant pris la main de Messala, il la lui serra avec amitié, lui disant en grec :

— Je te prends à témoin, Messala, que, de même que le grand Pompée, on me force de remettre le sort de Rome aux hasards d'une bataille. Je devrais avoir bon courage et grand sujet d'espérer de la fortune. Eh bien ! tout au contraire, je me défie.

Pourquoi ? Je n'en sais rien ; mais cela est ainsi.

Puis, ayant dit adieu à Messala, il l'embrassa.

Et comme celui-ci allait sortir :

— À propos, lui dit Messala en se retournant, n'oublie pas à ton tour, Cassius, de venir souper demain avec moi ; c'est le jour anniversaire de ma naissance.

Cassius répondit par un signe de tête affirmatif accompagné d'un triste sourire.

Le lendemain, dès que le jour parut, on éleva dans les camps de Brutus et de Cassius la cotte d'armes de pourpre qui était le signal de la bataille, tandis que les deux chefs tenaient une dernière conférence dans l'intervalle qui séparait les deux camps.

Cassius prit le premier la parole :

— Brutus, lui dit-il, fassent les dieux que nous remportions la victoire et que nous puissions passer ensemble le reste de nos jours en paix et en joie ! Mais comme plus les événemens nous intéressent, plus ils sont incertains ; comme enfin, si l'issue de la bataille trompe notre attente, il ne nous sera point facile de nous rejoindre, dis-moi, que choisiras-tu de la fuite ou de la mort ?

— Cassius, répondit Brutus, lorsque j'étais encore jeune, je composai, sans trop savoir pourquoi, un long discours philosophique dans lequel je blâmais Caton de s'être donné la mort. Je disais qu'il n'était ni religieux ni d'un homme de cœur de se soustraire à l'ordre des dieux, de ne pas recevoir avec courage tous les événemens de la vie et de s'y dérober par la fuite. Notre situation présente me fait penser différemment, et si les dieux ne donnent pas à la journée dans laquelle nous entrons une heureuse issue pour nous, je suis résolu à ne plus tenter de nouvelles expériences ni à faire de nouveaux préparatifs de guerre. Je me délivrerai de toutes mes peines en rendant grâce à la fortune, car depuis que, aux ides de mars, j'ai dévoué mes jours à la patrie, j'ai mené, soutenu par mon dévouement à sa cause, une vie non moins libre que glorieuse.

En entendant ces paroles, Cassius sourit, et, embrassant

Brutus :

— Eh bien ! dit-il, puisque nous partageons les mêmes sentimens, allons tranquillement à l'ennemi ; car ou nous serons vainqueurs ou nous ne craindrons pas ceux qui nous auront vaincus.

Ce point arrêté, ils établirent tranquillement l'ordonnance de la bataille.

Brutus demanda à Cassius le commandement de l'aile gauche, et bien que ce commandement, qui était le poste d'honneur, fût plutôt dû à Cassius, à cause de son âge et de son expérience, il le céda à son collègue et voulut même que Messala, qui était à la tête de la légion la plus aguerrie, combattît à cette aile.

Aussitôt, Brutus fit sortir des retranchemens sa cavalerie magnifiquement équipée et mit son infanterie en bataille.

Comme tribun des soldats, je commandais à peu près trois mille hommes de cette infanterie.

Ma légion se trouvait à l'extrémité du centre.

Cependant les deux armées ennemies ne paraissaient nullement se préparer à une bataille décisive. Les soldats d'Antoine étaient occupés à creuser des tranchées dans le but de couper à Cassius le chemin de la mer.

Quant à Octave, ni lui ni ses troupes ne faisaient aucun mouvement, ou plutôt les dieux avaient permis qu'il fît avant la bataille le mouvement qu'il avait à faire et qui lui sauva la vie.

Marcus Astorius, un de ses amis, l'était venu trouver le matin et lui avait annoncé qu'il avait eu un songe.

Dans ce songe, un guerrier armé lui était apparu et lui avait donné l'ordre de se lever et d'aller à l'instant même prévenir César qu'il eût à s'éloigner des retranchemens.

Ce que César avait fait à l'instant même ; nous avons déjà dit qu'il avait grande foi aux songes !

Quant à ses soldats, ils ne s'attendaient point à ce qu'on en vînt à une bataille ; ils croyaient qu'il y aurait seulement des escarmouches entre les travailleurs et les soldats de Cassius.

Ils se trompaient. Non-seulement la bataille, mais même l'ordre de bataille étaient arrêtés.

Brutus, qui était impatient d'en venir aux mains, fit passer à tous les capitaines de petits billets où était écrit le mot d'ordre, en même temps qu'il parcourait les rangs et invitait les soldats à bien faire.

Mais les soldats n'avaient aucunement besoin d'être animés. Ils partageaient, au contraire, à un tel point l'impatience de Brutus que, avant que le mot d'ordre eût atteint l'extrémité de l'aile droite, cette aile s'élança sur l'ennemi sans garder ses rangs et en poussant de grands cris.

Il en résulta que la légion de Messala et les autres qui, guidées par elle, venaient à sa suite ne firent autre chose que d'effleurer les derniers rangs de l'aile gauche de César et massacrer quelques soldats qu'elles trouvèrent devant elles.

Puis, au lieu de se replier sur le corps d'armée et de nous aider à l'envelopper, elles poussèrent en avant jusqu'au camp.

De loin, les républicains aperçurent la litière de César, et, croyant que César l'occupait, ils la criblèrent de traits.

Mais César, nous l'avons dit, prévenu par Marcus Astorius, venait de quitter le camp.

Deux mille Lacédémoniens que l'on trouva, et qui venaient d'arriver comme auxiliaires de César, furent passés au fil de l'épée.

D'un autre côté, notre centre, qui par le mouvement trop incliné de l'attaque se trouvait en face de l'aile gauche de César, l'attaqua de front et la culbuta facilement, à cause du trouble où la perte de leur camp avait jeté les soldats. Nous taillâmes en pièces trois légions, et nous nous précipitâmes ensuite dans le camp pêle-mêle avec les fuyards.

Brutus, qui pour régulariser le mouvement s'était lancé de l'aile gauche à l'aile droite, fut emporté par l'impétuosité de la charge et se trouva au milieu de nous.

Ce fut alors que les soldats d'Antoine s'aperçurent de la faute

que nous avions faite ; je dis les soldats, et non Antoine, parce qu'Antoine n'assista pas à cette première partie de la bataille. Voulant éviter l'impétuosité du choc, il s'était retiré dans un marais voisin. Ce fut au reste l'explication qu'il donna, et quoi-qu'elle n'explique pas grand-chose, je la consigne ici : « *Narro ad narrandu, non ad probandum.* »

Ce fut alors, disais-je, que les soldats d'Antoine et ceux d'Octave, qui ne se trouvaient point engagés dans la charge de notre aile droite et de notre centre, s'aperçurent que notre centre était complètement désarmé et s'élancèrent sur ce centre et sur l'aile gauche, dont Cassius avait repris le commandement.

Cette aile gauche, qui ignorait la victoire de l'aile droite, sentit peser sur elle le poids entier du centre et de l'aile gauche de l'armée ennemie ; elle céda.

Donc nous étions vainqueurs à l'aile droite, vaincus à l'aile gauche.

Nous ne savons aucun des détails de cette défaite partielle, si ce n'est que Cassius fit des prodiges de valeur. Quand il vit les troupes de Brutus s'élancer en désordre à l'ennemi, entraînant leur général, il crut Brutus perdu. Ce fut bien pis lorsqu'il apprit qu'au lieu de combattre, elles pillaient le camp d'Octave. La manœuvre que les troupes eussent pu exécuter contre l'ennemi, c'est-à-dire l'envelopper, l'ennemi l'exécuta contre elles-mêmes.

Les césariens laissèrent les républicains s'amuser à piller le camp et à massacrer les Lacédémoniens, et ils se ruèrent sur Cassius avec un nombre d'hommes double de celui qu'ils combattaient.

La cavalerie, à la vue de cette multitude, prit peur, se débanda et s'enfuit vers la mer.

L'infanterie, de son côté, voyant le mouvement de la cavalerie, se sentit prise de la même terreur et s'ébranla.

Cassius alors s'élança dans ses rangs et fit tout ce qu'il put pour arrêter cette fuite.

Il arracha des mains d'un porte-étendard son enseigne, le plan-

ta en terre et, l'épée à la main, attendit l'ennemi.

Mais la panique était si grande que le courage de Cassius ne put pas même déterminer sa garde particulière à rester près de lui.

Force lui fut donc, pour ne pas tomber vivant aux mains de l'ennemi, de reculer à son tour.

Alors il se retira avec un petit nombre des siens sur une éminence qui dominait la plaine.

De là, il vit les soldats d'Antoine se ruer sur son camp.

Mais, à cause de sa vue faible, il ne pouvait voir ni ce qui se passait dans le camp de Brutus, ni ce qui se passait dans le camp d'Octave.

Pour lui, Brutus, ne venant à son secours, était vaincu.

Alors, jetant les yeux autour de lui, il vit un de ses officiers nommé Titinius, qu'il aimait fort à cause de son courage et de son intelligence, et l'appelant :

— Titinius, lui dit-il, tu vois l'état où nous sommes ; il me faut, et cela le plus vite possible, des nouvelles de Brutus.

Cet ordre était donné au moment même où Brutus accourait au secours de Cassius.

Voici ce qui s'était passé :

Brutus, se voyant vainqueur – nous avions pris trois aigles et plusieurs enseignes à l'ennemi –, s'en revenait, après avoir pillé le camp d'Octave, espérant que Cassius aurait été aussi heureux que lui, lorsqu'en revenant, il fut tout surpris de ne plus voir flotter le pavillon de Cassius où il avait été dressé. Cela était d'autant plus étonnant que ce pavillon, très élevé, se voyait de tous les points de la plaine.

Il cherchait aussi inutilement les tentes qui entouraient le pavillon.

Alors il fit un appel à ceux de ses amis qui avaient la vue plus sûre.

Ils regardèrent avec attention et dirent à Brutus qu'ils distinguaient une infinité d'hommes couverts d'armures et portant des boucliers d'argent qui allaient et venaient sur le même terrain où

avait été dressé le camp de Cassius. Ils ajoutaient qu'à cause de leur nombre et de la richesse de leurs armes, ces hommes ne pourraient être ceux qu'on avait laissés à la garde du camp. Et cependant ils disaient encore que sur ce champ de bataille, qui s'étendait du pied de l'éminence dans la plaine, ils ne voyaient point une quantité de morts suffisante pour faire croire à une défaite telle que celle qui eût livré le camp de Cassius à l'ennemi.

Brutus rallia donc autour de lui tout ce qu'il put d'hommes et marcha rapidement vers le point où il pensait retrouver Cassius.

En ce moment, un homme venait au-devant de lui au grand galop de son cheval. Tous les regards se fixèrent sur cet homme, que l'on supposait être un courrier chargé de quelque nouvelle importante.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à cinq cents pas, une voix s'écria :

— Titinius !

Alors, comme on savait Titinius grand ami de Cassius, chacun s'élança vers lui, les uns l'enveloppant avec leurs chevaux, les autres sautant à terre pour l'entourer de leurs bras et lui demander des nouvelles de Cassius.

De son côté, Cassius avait vu cette troupe qui s'avancait vers lui, sans avoir pu distinguer si elle se composait d'amis ou d'ennemis. Il suivait en même temps des yeux Titinius, et lorsqu'il vit à son approche le mouvement qui se faisait parmi les hommes de Brutus et comment tous se précipitaient vers Titinius, il se trompa à ce mouvement et crut que c'étaient les soldats de César ou d'Antoine qui enveloppaient son lieutenant.

Ce fut pour lui une suprême douleur.

— Oh ! s'écria-t-il, mon trop grand attachement pour l'existence m'a fait attendre jusqu'à voir un de mes derniers et meilleurs amis pris par l'ennemi !

Puis, sans attendre d'autres explications, il fit signe à l'un de ses affranchis nommé Pindarus de le suivre ; et rendant les rênes à son cheval, la tête basse, le cœur brisé, il galopa vers une tente isolée restée debout on ne savait comment.

Arrivé au seuil, il sauta à terre et y entra.

Là, cet homme qui avait survécu à la défaite de Crassus, qui avait échappé aux Parthes comme par miracle, fatigué de la lutte, impatient d'en finir avec la vie, sans même prendre le temps de s'informer d'une manière certaine si Brutus était vaincu ou vainqueur, vivant ou mort, tendit la gorge, comme une victime à l'autel, et ordonna à Pindarus de frapper.

Pindarus hésita ; mais comme on entendait le tumulte de la troupe qui s'approchait, le piétinement des chevaux, le pas pesant de ces hommes armés de fer, Cassius insista, et Pindarus se décida à frapper.

Un seul coup abattit la tête de Cassius.

Pindarus s'enfuit tout éperdu. Il n'était pas à cinq cents pas de la tente, que Titinius y entra, la couronne au front en signe de victoire.

La première chose qu'il vit fut un cadavre et, près du cadavre, la tête séparée du tronc.

Le visage en était tourné contre terre. Il lui fallut marcher dans ce sang encore tiède pour aller jusqu'à cette tête.

Il la prit par les cheveux, la reconnut pour celle de Cassius et la baisa.

En ce moment arrivèrent quelques-uns de ceux qui étaient près de Cassius lors de la fatale méprise. Ils racontèrent à Titinius comment l'événement était arrivé.

— Oh ! malheureux ! s'écria Titinius, c'est moi qui suis cause de la mort de mon général, de mon ami.

Puis, tirant son épée :

— J'étais près de toi de ton vivant, ô Cassius ! où que tu sois, je te rejoindrai mort !

Et se laissant tomber sur son épée, il s'en perça le corps d'outre en outre.

Brutus arriva sur ces entrefaites. Un bruit vague de ce qui se passait sous cette tente était arrivé jusqu'à lui, et il avait hâté le pas.

Il arrivait trop tard non-seulement pour Cassius, mais pour Titinius.

Alors il prit la couronne qui avait roulé du front de Titinius à terre et la posa sur le corps de Crassus en disant avec des larmes plein les yeux et des sanglots plein la voix :

— Salut au dernier des Romains !

Puis il ordonna que le corps fût enseveli et que les funérailles se fissent dans l'île de Thason, de peur que la funèbre cérémonie ne causât du trouble dans le camp.

Après quoi, il fit distribuer deux mille drachmes à chaque soldat pour l'indemniser de ce qu'il avait perdu dans le pillage du camp.

Cassius était mort, mais Brutus restait. Brutus, le côté fort et stoïque, l'âme du parti.

Cassius n'en était que le bras.

XXX

PERTE DES DEUX ARMÉES. — OCTAVE ET ANTOINE SE CROIENT VAINCUS. — DÉMÉTRIUS ANNONCE À ANTOINE LA MORT INATTENDUE DE CASSIUS. — EXÉCUTION DU MIME VOLUMNIS ET DU BOUFFON SACULION. — DISETTE DANS LE CAMP DES TRIUMVIRS. — BRUTUS SE DÉCIDE À COMBATTRE. — PRÉSAGE NÉFASTE. — SECONDE BATAILLE DE PHILIPPES. — BRUTUS EST VAINCU. — DÉVOUEMENT DE LUCILIUS. — MARCUS CATON, LE JEUNE, SE FAIT TUER. — CROYANT BRUTUS PRIS, JE JETTE MON BOUCLIER ET ME SAUVE. — DERNIERS MOMENS DE BRUTUS. — SA PHILOSOPHIE. — SA MORT. — STRATON PRÉSENTÉ À OCTAVE PAR MESSALA. — LA STATUE DE BRUTUS À MEDIOLANUM.

Brutus regagna son camp.

C'était le seul des quatre généraux qui eût été vainqueur.

Octave, en effet, avait été vaincu par Brutus.

Cassius avait été vaincu par les soldats d'Antoine.

Et Antoine, qui, par une crainte incompréhensible, n'avait pas assisté à la bataille, avait été vaincu par la peur.

Or le soir de cette journée, plus désastreuse par son résultat moral que par sa perte matérielle, Brutus rassembla ses hommes et ceux de Cassius.

On fit l'appel.

Huit mille républicains étaient restés sur le champ de bataille.

Mais les césariens avaient perdu seize mille hommes.

Aussi la désolation était-elle dans le camp des triumvirs et regardaient-ils la journée comme fatale pour eux, lorsqu'on vint dire à Antoine, qui veillait tout honteux sous sa tente, qu'un affranchi de Cassius demandait à lui parler.

Cet affranchi de Cassius se nommait Démétrius.

Antoine le fit entrer ; seulement, comme il ignorait les intentions de cet homme, il garda près de lui trois ou quatre soldats.

Démétrius, dans l'espoir d'une récompense, venait annoncer à Antoine la mort de son maître.

La nouvelle était tellement inattendue qu'Antoine n'y voulait point croire.

Démétrius alors lui montra la robe et l'épée de son maître et lui raconta dans tous ses détails la scène de la tente.

Ces détails étaient si précis qu'il n'y avait plus de doute à avoir.

Il courut chez Octave, qui, ainsi que lui, regardait la journée comme perdue, et lui conta tout.

Le même soir, on réunit les officiers, et on leur donna l'ordre de répandre parmi les soldats la nouvelle de la mort de Cassius, et surtout de bien leur dire que ce n'était point pendant le combat qu'il avait été frappé, mais après le combat, et que le désespoir de la bataille perdue avait causé sa mort.

La nouvelle eut le résultat qu'en attendait Antoine. Le lendemain, les soldats demandaient la bataille à grands cris.

Octave et Antoine la présentèrent à Brutus, qui resta enfermé dans son camp.

Il régnait dans son camp et dans celui de Cassius une fermentation qui ne lui permettait pas de rien risquer.

Son camp à lui était plein de prisonniers qui demandaient la plus active surveillance.

Le camp de Cassius était plein de mécontents.

Les soldats de Cassius, en effet, supportaient difficilement deux choses :

Leur défaite à eux, et la victoire de Brutus.

Quant aux prisonniers, Brutus en fit deux parts ; il sépara les esclaves des hommes libres et fit mettre tous les esclaves à mort.

Quant aux hommes libres, il les renvoya tous, leur donnant le choix entre Octave et lui.

Quelques-uns restèrent, mais la plus grande partie rentra dans le camp d'Octave.

Il y en avait quelques-uns parmi ces prisonniers contre lesquels ses lieutenants à lui avaient d'implacables ressentiments. Brutus fut obligé de les faire cacher dans sa propre tente pour

leur sauver la vie.

Mais il y eut des hommes en faveur desquels tous ses efforts furent inutiles ; l'un de ces hommes était un mime nommé Volumnius, l'autre un bouffon nommé Saculion.

Brutus n'attachait point à ces hommes plus d'importance qu'ils n'en méritaient, faisant la part de leur métier ; mais quelques-uns de leurs amis vinrent lui dire que, tout prisonniers qu'ils étaient, ils continuaient de railler impudemment.

Brutus haussa les épaules et ne répondit même pas.

Alors Messala ouvrit cet avis de les battre de verges sur une estrade et de les renvoyer tout nus à Octave et à Antoine en leur faisant honte de ce qu'ils avaient besoin, même dans les camps, de convives et d'amis de cette espèce.

La proposition avait été reçue en riant, comme une bonne plaisanterie, et on allait s'arrêter à cette simple vengeance, quand Publius Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, se leva, et, hors de lui-même

— Ce n'est point, dit-il, par des jeux de cette sorte qu'il convient de célébrer les funérailles de Cassius.

Puis, se tournant vers Brutus :

— Brutus, lui dit-il, c'est à toi de faire voir quel souvenir tu conserves de ton collègue en punissant ou en sauvant ceux qui en font l'objet de leurs plaisanteries.

La remontrance, et surtout le ton dont elle était faite, blessa Brutus.

— Pourquoi demandes-tu mon avis, Casca, lui dit-il, et d'où vient que tu ne fais pas toi-même ce que tu crois devoir faire ?

— M'en donnes-tu le pouvoir ? demanda Casca.

— Sans doute, répondit Brutus.

— C'est bien, fit Casca.

Et, sortant de la chambre de Brutus, il ordonna que Volumnius et Saculion fussent à l'instant même mis à mort.

Ce qui fut exécuté.

Cette inaction de Brutus inquiétait fort Antoine et César.

Brutus ignorait une chose qu'ils savaient, eux ; c'est que, le jour même où Cassius avait été battu et s'était tué, un combat naval avait eu lieu ; la flotte des républicains avait attaqué et dispersé un convoi de vivres venant d'Italie au secours des césariens et leur apportant en même temps un renfort considérable. Ce convoi avait été si complètement battu qu'un petit nombre de soldats seulement avait échappé, et encore, séparés des vivres, avaient-ils été forcés de manger les voiles et les cordages des navires.

Réduits par cette circonstance à une véritable disette, campés dans des lieux bas, environnés de marais, trempés par les pluies d'automne survenues depuis la bataille, déjà tourmentés par un froid piquant qui s'annonçait comme le précurseur d'un rude hiver, ils étaient loin d'être dans une situation aussi bonne que celle de Brutus, campé avantageusement, pourvu pour longtemps de provisions, n'ayant point par sa position à souffrir de l'hiver, ne craignant pas d'être forcé par l'ennemi, maître de la mer et ayant vaincu sur terre. Mais sans doute l'empire romain ne pouvait plus être commandé par plusieurs maîtres, il lui fallait un souverain unique, et les dieux, ayant résolu dans leur sagesse qu'Octave serait délivré du seul homme qui pouvait s'opposer à sa domination, empêchèrent que Brutus fût informé de cette circonstance qui lui eût donné trop d'avantages sur ses ennemis.

Il se décida donc à combattre, dans l'ignorance où il était de la situation, et ce qui prouve bien que les dieux étaient contre lui, c'est qu'un déserteur nommé Clodius vint dans son camp, le soir qui précéda le jour où fut donnée cette seconde bataille de Philippes, y apporter la nouvelle de la victoire remportée par sa flotte. Mais on prit cet homme pour quelque vagabond voulant se faire donner une récompense, et les officiers, ne tenant aucun compte de la nouvelle importante qu'il annonçait, ne voulurent pas même le conduire à Brutus.

La nuit descendit du ciel, sombre et pluvieuse, et s'étendit sur le camp. Comme d'habitude, Brutus se retira dans sa tente et se

jeta sur son lit. Mais à peine y était-il, qu'il entendit ce même frôlement qui, à Sardes, avait annoncé la présence du fantôme, et qu'en tournant les yeux vers la porte, il vit se dresser le spectre qui lui avait donné rendez-vous.

Seulement, cette fois, il s'était évanoui avant que Brutus eût même eu le temps de lui adresser la parole.

Le jour parut. Brutus était à peu près décidé à livrer bataille ce jour-là. Aussi, dès l'aube, était-il debout.

Tout à coup, il entendit du bruit. Il s'informa de ce que c'était.

On lui répondit qu'un Éthiopien s'étant présenté à la porte du camp au moment où l'on ouvrait cette porte, cette espèce d'apparition avait été regardée comme de mauvais augure par les soldats, qui l'avaient tué.

Le bruit que Brutus avait entendu était causé par le massacre que l'on faisait de ce malheureux.

Brutus fit sortir son armée et la rangea en bataille vis-à-vis des deux armées réunies d'Antoine et d'Octave ; mais il tardait à donner le signal du combat. On était venu lui faire des rapports assez inquiétans sur quelques-unes de ses cohortes. En outre, notre cavalerie était peu disposée à commencer l'attaque, et elle attendait que, nous autres fantassins, nous engageassions la bataille.

En ce moment, deux aigles, venant l'un de l'est, l'autre de l'ouest, se rencontrèrent juste au-dessus des deux armées et s'attaquèrent avec acharnement.

Cette fois, le présage était direct : Brutus et Octave ne combattaient-ils pas aigles contre aigles !

Aussi se fit-il un silence extraordinaire dans les deux armées.

Enfin, l'aigle qui était venu de l'est, c'est-à-dire du côté de Brutus, céda et prit la fuite.

En ce moment, un des meilleurs officiers de Brutus, fort estimé pour sa valeur, sortit des rangs et marcha droit à l'ennemi.

On ne pouvait deviner, tant chacun comptait sur lui, ce qu'il pouvait aller faire.

Il quittait le parti de Brutus et passait à celui d'Octave.

Ce fut la dernière désillusion de Brutus, et, quoiqu'on eût perdu les trois quarts de la journée, quoique le soleil inclinât vers la neuvième heure du jour, il ordonna à ses troupes de marcher à l'ennemi.

Le cri « En avant ! » retentit sur toute la ligne.

Brutus était à l'aile droite, qu'il commandait en personne. Il chargea avec tant de vigueur qu'il enfonça tout ce qui lui était opposé. Cavaliers et fantassins, nous nous jetâmes alors à sa suite.

Toute l'aile gauche d'Octave plia.

Par malheur, l'aile gauche de Brutus s'étant trop étendue de peur d'être enveloppée par l'ennemi qui lui était supérieur, Antoine, qui cette fois commandait et qui avait à faire oublier son absence à la première bataille de Philippes, lança une masse compacte sur cette aile affaiblie, la brisa par le milieu, dispersa son extrémité, et, sûr que les fuyards ne reviendraient pas à l'action, il enveloppa entièrement le centre et l'aile droite des républicains.

En ce moment, une terreur panique s'empara de la plupart de nos soldats, et quoique Brutus fût de la tête et de la main tout ce que peut faire un grand général ; quoique Marcus, fils de Caton, accomplît des prodiges de valeur et, sans vouloir reculer d'un pas, se fût tuer en criant : « Je suis Caton ! » et ne tombât que sur un monceau d'ennemis, beaucoup, en voyant la mort si près d'eux, n'eurent pas le courage de l'attendre et s'enfuirent.

Je dois avouer humblement que je fus de ceux-là.

Il est vrai que je croyais Brutus pris.

Voici d'où venait cette méprise.

Nous avions dans nos rangs un ami intime de Brutus qui, voyant la partie perdue et une bande de cavaliers barbares s'attacher avec acharnement à son général, résolu, s'il le fallait, de sacrifier sa vie pour le sauver.

On le nommait Lucilius.

Il se jeta donc au milieu des cavaliers en criant : « Je suis Brutus ! » en blessa un ou deux et, toujours criant : « Je suis Brutus ! » s'enfuit du côté opposé où Brutus combattait véritablement.

Les barbares l'entendirent, et comme ils ne connaissaient pas Brutus de vue, ils s'élancèrent à sa poursuite en criant : « Mort à Brutus ! »

Ceux qui entendirent ce cri quittèrent la mêlée pour se joindre aux poursuivans.

Puis, quand Lucilius crut les avoir conduits assez loin, il jeta son épée en disant :

— Je me rends, mais conduisez-moi à Antoine.

On comprenait très bien que le meurtrier de César craignît d'être conduit à Octave.

On s'élança donc sur le faux Brutus, et comme c'était une grande gloire que de le prendre vivant, nul ne lui fit aucun mal.

Lui répétait toujours :

— Conduisez-moi à Antoine et non à Octave.

Et tous les césariens se groupaient autour de lui en criant :

— Oui, à Antoine, à Antoine, pas à César.

J'entendis ces cris : « Brutus est pris ! » Je vis ce groupe toujours grossissant au milieu duquel un homme ne cessait de répéter : « Je suis Brutus ; je me rends ; conduisez-moi à Antoine. »

Je crus tout perdu, je me sauvai, et même je jetai mon bouclier pour courir plus vite. Un peu plus loin, gêné par mon angusticlave, je le dépouillai et le jetai loin de moi. Enfin, craignant que mon anneau me fît reconnaître, je l'envoyai rejoindre l'angusticlave et le bouclier.

Maintenant, comme j'ai connu Straton, qui lui avait donné des leçons d'éloquence et qui lui rendit ce dernier service de lui tenir l'épée sur laquelle il se précipita, je puis raconter, quoique je n'y aie point assisté, la mort de Brutus dans tous ses détails.

Mais auparavant, un dernier mot sur Lucilius, qui croyait

l'avoir sauvé et qui n'avait fait que retarder sa mort de quelques heures.

La nouvelle de la prise de Brutus était arrivée jusqu'à Antoine et lui avait causé une vive joie. Il suivit aussitôt la direction qu'on lui indiquait et s'avança au-devant du prisonnier, ne pouvant croire cependant qu'on fût arrivé à prendre Brutus vivant. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques pas du groupe, il s'arrêta, cherchant des yeux celui qu'on lui avait annoncé et qu'il ne reconnaissait pas ; mais alors Lucilius, sortant des rangs, marcha droit à Antoine.

— Tu cherches Brutus des yeux, lui dit-il, et tu ne le trouves pas. C'est que personne n'a pris ni ne prendra Brutus vivant. Aux dieux ne plaise que la fortune eût une telle prise sur un pareil homme ! Sans doute on le trouvera mort, peut-être vivant ; mais mort ou vif, on le trouvera toujours digne de lui-même. Quant à moi, j'ai abusé tes soldats en me faisant passer pour Brutus. Me voici ; grâce à ma ruse, Brutus est sauvé. Ordonne, Antoine, je suis prêt à mourir.

Et il attendit.

Chacun croyait que Lucilius allait recevoir cette mort qu'il réclamait, lorsqu'Antoine, s'adressant à ceux qui l'avaient amené et qui se regardaient tout honteux de leur méprise :

— Compagnons, leur dit-il, vous êtes fort irrités de cette supercherie, n'est-ce pas ? Mais sachez que vous avez fait une bien meilleure capture que celle que vous poursuiviez, car vous cherchiez un ennemi, et vous m'amenez un ami. En outre, vous me tirez d'un grand embarras, car je ne sais comment j'aurais traité Brutus si vous me l'eussiez amené vivant.

Et, tendant la main à Lucilius :

— J'aime mieux, dit-il, acquérir un ami comme celui-ci que d'avoir mes ennemis en ma puissance.

Touché de cette générosité d'Antoine, Lucilius se jeta dans ses bras, se montra dès ce jour fort attaché à lui et d'une fidélité à toute épreuve.

Quant à Brutus, débarrassé des ennemis qui l'assaillaient et qui avaient pris le change en poursuivant Lucilius, il avait traversé une rivière et, à la tombée de la nuit, s'était trouvé hors de danger, voilé qu'il était par un rideau d'arbres.

Pendant dix minutes encore à peu près, il s'éloigna du champ de bataille ; mais ayant trouvé un endroit creux, il s'arrêta, s'assit sur une roche avec le petit groupe d'officiers et d'amis qui s'étaient attaché à ses pas, et, levant les yeux au ciel tout resplendissant d'étoiles, il prononça les deux vers de la *Médée* d'Euripide :

« Ô Jupiter, ne perds pas de vue l'auteur de pareils maux.

» Vertu, vain nom, vaine ombre, esclave du hasard, hélas ! j'ai cru en toi. »

Ainsi cette maxime que l'on a tant reprochée à Brutus comme étant de lui : « Vertu, tu n'es qu'un mot ! » n'était point une maxime, n'était point un mot de Brutus, mais simplement une citation d'Euripide.

Brutus mourant ou près de mourir n'eût pas donné un pareil démenti à toute sa vie.

Un silence d'un instant suivit ces deux vers. Puis Brutus, en commençant par le jeune Caton, nomma les uns après les autres tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux ; mais il gémit surtout au souvenir de Flavius et de Labéon, et cependant Flavius n'était que le chef de ses ouvriers.

Labéon était son lieutenant.

Un des fugitifs, un blessé peut-être, eut soif. La rivière coulait à cinq cents pas ; il prit un casque et y alla puiser de l'eau. En ce moment, on entendit du bruit de l'autre côté de la rivière. Alors Volumnius et Dardanus, inquiets plutôt pour Brutus que pour eux-mêmes, coururent jusqu'à la rivière. C'était une fausse alerte ; mais lorsqu'ils revinrent et qu'ils demandèrent leur part de l'eau, l'eau était bue.

— On va vous en aller chercher d'autre, amis, dit Brutus.

Et il fit signe de retourner à la rivière à celui qui y avait déjà

été.

Mais cette fois, l'homme revint blessé et ayant manqué d'être pris.

— Croyez-vous, demanda Brutus à ceux qui l'entouraient, qu'il a péri beaucoup de monde à la bataille ?

— On peut s'en assurer, dit Statilius.

Et, se levant, il s'élança du côté de la rivière et disparut dans l'ombre, quoique Brutus, prévoyant le danger, le rappelât.

Mais, avant de disparaître, se retournant du côté de son général :

— Si j'arrive jusqu'au camp, dit-il, et que je trouve les choses en bon état, j'élèverai une torche et viendrai aussitôt te rejoindre.

Alors chacun fixa les yeux dans la direction du camp, et bientôt, sur son emplacement, on vit briller une torche.

Puis la torche s'éteignit.

Brutus eut un instant d'espoir.

— Allons, dit-il, peut-être les dieux ne nous ont-ils pas tout à fait abandonnés.

Et il attendit.

Mais, au bout d'une heure, ne voyant pas revenir Statilius, il secoua la tête et dit :

— Statilius est mort ou prisonnier, car s'il était libre ou vivant, il serait maintenant de retour.

Il était tombé aux mains des césariens, qui l'avaient tué.

La nuit était fort avancée ; dans une heure, le jour allait paraître.

Brutus se pencha vers Clytus, un de ses serviteurs, et lui dit quelques mots tout bas.

Enfin, s'adressant en grec à Volumnius :

— Ami, lui dit-il, souviens-toi que nous sommes des compagnons d'enfance ; souviens-toi que nous avons étudié ensemble ; souviens-toi que nous avons été réunis par la même cause. Eh bien ! le moment est venu de me prouver ton amitié. Volumnius,

aide-moi à mourir.

— Comment cela ? demanda Volumnius.

— En assurant le coup dont je veux me tuer.

— Ô Brutus ! s'écria Volumnius épouvanté.

Et, se levant, il s'éloigna rapidement de Brutus.

Brutus insista ; mais Volumnius, sans répondre, se contenta de secouer la tête en signe de dénégation.

On entendit alors de l'autre côté de la rivière ce même bruit que l'on avait déjà entendu.

— Il faut fuir, dit l'un des amis de Brutus.

— Oui, certes, il faut fuir, dit celui-ci ; mais pour cette fuite, il faut se servir des mains et non des pieds.

Puis, serrant la main à tous ceux qui se trouvaient là, il leur dit avec un air de gaieté :

— Allons, je vois avec bonheur que je n'ai été abandonné par aucun de mes amis et que, si j'ai à me plaindre du sort, ce n'est que pour ce qui concerne la patrie. Je m'estime donc bien plus heureux que mes vainqueurs, non-seulement quant au passé, mais pour le présent même ; car je laisse après moi une réputation de vertu que jamais ni leurs armes ni leurs richesses ne pourront leur acquérir ni leur faire transmettre à leurs descendants, et, quelque chose qu'ils fassent, on dira toujours d'eux qu'injustes et méchans ils ont vaincu des gens de bien pour usurper une domination à laquelle ils n'avaient aucun droit. Et maintenant, ajouta Brutus, pourvoyez à votre sûreté, amis, et ne vous occupez plus de moi.

Alors Brutus se retira à l'écart avec deux ou trois amis, au nombre desquels était Straton, et, à force de prières, ayant obtenu de lui ce que lui avait refusé Volumnius, il lui remit son épée dont il fixa des deux mains la poignée contre terre. Brutus s'élança sur la pointe avec une telle raideur qu'il se perça d'outre en outre et mourut sur le coup.

Un jour, c'était deux ou trois ans après la bataille de Philippes, nous étions chez César, Virgile, Agrippa, Messala, Pollion

et moi, lorsque la conversation tomba sur Brutus.

Octave alors dit que Brutus était un grand cœur et qu'il eût voulu qu'il ne se tuât point.

Sans doute cette scène avait été préparée par Messala, car celui-ci demanda à César la permission de lui présenter un de ses amis.

César accorda la permission.

Messala appela alors un serviteur d'Auguste et lui donna l'ordre d'amener l'homme enveloppé d'un manteau qu'il trouverait sous le portique du palais.

Un quart d'heure après, le serviteur rentra avec l'homme.

Messala alla à lui, le prit par la main et, le présentant à l'empereur :

— César, lui dit-il les yeux pleins de larmes, voici celui qui a rendu à mon cher Brutus le dernier service.

— Straton ? demanda César en pâlisant légèrement.

— Lui-même.

Et il tendit la main à Straton.

Depuis, l'empereur prit Straton en grande amitié, en fit le compagnon de tous ses travaux ; ce que Straton reconnut en rendant à l'empereur, et particulièrement à la bataille d'Actium, autant de services qu'aucun de ceux qui lui avaient été attachés toute leur vie.

Revenons à Brutus, dont nous ne nous sommes écartés que pour dire le bien que César pensait de lui.

Son corps resta à l'endroit où il s'était tué et ne fut découvert que le lendemain ; Antoine, qui arriva au moment où l'on venait de le retrouver, commanda qu'on l'ensevelît dans une de ses plus riches cottes d'armes, et, ayant fait recueillir les cendres de Brutus, il les envoya à sa mère Servilia.

Quelque temps après les funérailles, il apprit que la cotte d'armes avait été volée par le soldat qu'il avait chargé de l'ensevelissement de Brutus.

Il fit mettre le voleur en croix.

Il n'était point vrai, comme on l'a dit, que Porcia, à la mort de son mari, se soit tuée en avalant des charbons ardents. Quatre mois avant la bataille de Philippes, Porcia était morte ; et j'ai vu une lettre de Brutus dans laquelle il reproche à ses amis d'avoir abandonné sa femme et d'avoir souffert qu'elle hâtât sa fin pour se soustraire aux douleurs d'une longue maladie.

Nous avons cité un premier exemple du cas que faisait César de Brutus. Citons-en un second.

Non-seulement César permit qu'on lui fît des obsèques honorables, mais encore il voulut qu'on lui conservât après sa mort tous les honneurs qu'il avait eus pendant sa vie.

Au nombre de ces honneurs était une statue équestre en bronze que Milan, ville de la Gaule cisalpine, lui avait élevée.

César passa par Milan et vit la statue de Brutus, qui était parfaitement ressemblante et d'un travail exquis.

Il lui jeta un regard de côté et passa outre.

Mais, arrivé au palais qui lui était préparé, il appela les magistrats de la ville, et, en face d'une troupe nombreuse :

— Vous avez violé le traité fait entre nous, dit-il.

— Comment cela ? répondirent les magistrats tout troublés.

— En donnant asile à mes ennemis dans vos murailles.

Les magistrats le regardèrent et voulurent protester.

Mais César, qui logeait sur la place même où s'élevait la statue, allongea la main, et, la montrant du doigt :

— Eh ! n'est-ce pas là, dit-il, un ennemi à moi que vous avez placé au milieu de votre ville ?

Les magistrats se regardèrent consternés.

— Allons, allons, dit César, n'en parlons plus. Si tout grand homme mérite une statue, qui a plus droit à une statue que Brutus ?

Qu'on ne s'étonne pas si j'ai dit tant de bien de mon ancien général, quand César disait tant de bien de son ancien ennemi.

XXXI

MA FUI TE DANS LES DÉFILÉS DU MONT PANGÉE. — JE RENCONTRE UN MINEUR ; IL M'INDIQUE SA MAISON ; SA FEMME ME SERT DE GUIDE ET ME CONDUIT AU GOLFE D'ABDÈRE. — UN PÊCHEUR ME CONDUIT AU BÂTIMENT D'ANTISTIUS. — JE RENCONTRE EN ROUTE POMPÉIUS VARUS. — IL M'APPREND LA MORT DE BRUTUS. — NOUS ENVOYONS UN GREC AU CAMP D'OCTAVE. — ANTISTIUS RÉSO UT DE SE JOINDRE À SEXTUS POMPÉE. — ON ME DÉPOSE EN PASSANT À BRINDES. — POMPÉIUS VARUS CONTINUE SON CHEMIN AVEC ANTISTIUS. — SEXTUS POMPÉE.

Après la bataille, allégé de mon bouclier, de mon angusticlave et de mon anneau, je gagnai les premières chaînes des monts Pangée, ne m'arrêtant que lorsque je me crus en sûreté.

Vers la deuxième heure de la nuit, je m'arrêtai.

J'étais dans une espèce de gorge de montagnes, à l'abri d'un vent âpre qui soufflait du nord, sur les bords d'un petit ruisseau qui, lorsque je me fus orienté, me parut devoir aller se jeter dans le Nesius, fleuve qui sépare la Thrace de la Macédoine. Je m'arrangeai pour passer la nuit, priant les dieux que les animaux adoucis par Orphée n'eussent pas repris leur férocité.

Je n'avais rien à manger, et maintenant que ma première crainte était passée, je sentais les aigres atteintes de la faim. J'endormis cette faim en buvant quelques gorgées au ruisseau. Je cherchai sous un groupe d'arbres un endroit abrité.

Je pensai à Brutus, au serment qu'il avait fait à Cassius et que, de son côté, Cassius avait accompli. Je priai les dieux que Brutus ne le tînt pas avec la même fidélité, et je fermai les yeux, espérant dormir.

Le sommeil est le plus capricieux des rois de l'Olympe. Rarement exauce-t-il les prières qu'on lui adresse, et c'est à sa fantaisie qu'il répand ses bienfaits.

Ce ne fut que tard qu'il vint me visiter, accompagné de toute

sa suite d'alertes, de tressaillemens et de réveils en sursaut. Avec le jour, je rouvris les yeux et me remis en marche, guidé par les premiers rayons du soleil.

En marchant toujours à l'est, j'espérais trouver à ma droite le golfe d'Abdère, où nous devions avoir des vaisseaux. En effet, arrivé au sommet d'une éminence, je revis la mer, et sur la mer, un grand nombre de voiles.

Mais ces voiles appartenaient-elles à la flotte des triumvirs ou à la nôtre ? C'était ce qu'il m'était impossible de savoir. La veille de la bataille, le bruit s'était bien répandu que notre flotte avait battu celle d'Antoine et de César ; mais, je l'ai déjà dit, je crois, cette nouvelle avait passé à l'état de bruit sans consistance, et personne n'y avait cru.

Je suivis un sentier qui paraissait devoir me conduire au golfe.

À peine avais-je fait un mille, que, à l'un des détours du chemin que je suivais, je me trouvai face à face avec un pauvre homme. À la couleur de son visage et de ses mains, je le reconnus pour être un mineur.

On trouve en effet dans le mont Pangée d'abondantes mines d'or et d'argent.

Je m'adressai à cet homme pour lui demander trois choses que je lui promis de bien payer : un morceau de pain, un abri dans une cabane pendant le jour et, le soir venu, un guide qui pût me conduire jusqu'à la mer.

Quant au morceau de pain, il ne se fit pas attendre. Il fouilla dans une besace qu'il portait sur son épaule et en tira un morceau de pain noir, provision de toute sa journée et qui pouvait être sorti du four depuis une semaine.

La faim me le fit trouver frais et bon.

Quant à un abri, il pouvait me le procurer sans que je me dérangeasse de ma route. En suivant le sentier, je trouverais à deux lieues de là sa chaumière, et dans sa chaumière, sa femme et ses deux enfans.

Je dirais à sa femme que je l'avais rencontré, que c'était lui

qui 'avait indiqué sa demeure ; je resterais le temps que je voudrais dans sa cabane, et de sa cabane je gagnerais la mer.

Quant à un guide pour me conduire au golfe d'Abdère, il ne fallait pas m'en préoccuper ; sa maison n'était qu'à trois milles, et sa femme, fille d'un pêcheur, pouvait m'en servir.

Je donnai une pièce d'or au brave homme et continuai mon chemin.

Je trouvai, comme il avait dit, la cabane, la femme et les deux enfans ; j'y restai depuis la troisième jusqu'à la dixième heure du jour.

Au crépuscule, nous partîmes.

Une heure après, nous étions sur le golfe dans la maison du pêcheur.

Là, j'appris à ma grande joie que la nouvelle de la défaite de la flotte des triumvirs était vraie, et que ces bâtimens que j'avais vus et qui étaient chargés d'hommes et de provisions étaient bien ceux des républicains.

J'espérais, si Brutus avait pu échapper aux mains des ennemis, qu'il se serait réfugié sur la flotte, et qu'il pourrait encore tenir la mer contre Octave et Antoine.

À la seconde heure de la nuit, je pris congé de la brave femme en lui donnant un second philippe d'or, et je montai dans la barque de son père.

Deux beaux et grands garçons, fils du vieux pêcheur, se mirent aux avirons, tandis que leur père se plaçait au gouvernail.

Nous glissâmes silencieusement sur l'eau, dans ce beau golfe de Thasos où restaient encore près de trois cents navires appartenant au parti dont les deux chefs n'existaient plus.

Au moment où nous rasions une pointe de terre où vient mourir en s'allongeant l'extrémité de la chaîne des monts Pangée, nous entendîmes une voix crier :

— À moi, pêcheur !

Et en même temps, le bruit d'un corps qui s'élançait à l'eau.

Nous comprîmes que c'était quelque fugitif qui, comme moi,

cherchait son salut sur la flotte, et non-seulement je donnai l'ordre de ne pas continuer notre route, mais encore de diriger la barque de son côté.

Bientôt, nous vîmes enter dans le cercle des rayons de la lune un nageur qui fendait vigoureusement l'eau ; je dis l'eau et non la vague, car la mer était calme comme un miroir.

Les rameurs se courbèrent sur leurs avirons et redoublèrent d'efforts.

En quelques coups de rame, nous fûmes près de lui.

Depuis que j'avais pu distinguer quelque chose de ses traits, mes yeux étaient restés fixés sur lui, et, au fur et à mesure qu'il avançait vers nous et que nous avancions vers lui, je croyais le reconnaître.

Enfin, lorsque nous ne fûmes plus qu'à quelques pas l'un de l'autre, je me levai tout debout dans la barque en m'écriant :

— Est-ce toi, Pompeius Varus ?

Lui, par un effort, sortit la moitié du corps de l'eau et, avec un cri de joie :

— Quintus Horatius ! dit-il. Je remercie les dieux immortels !

Et, nageant d'une main, il me tendit l'autre, jusqu'à ce qu'étant arrivé près de la barque, je pusse le saisir par cette main et l'aider à y monter.

Plus tard, lorsque nous fûmes tous deux rentrés à Rome, je lui adressai une ode qui ne laissa point de faire quelque effet à cause des détails qui y étaient consignés.

On comprend que le premier moment qui suivit cette rencontre fut employé à échanger des questions.

J'avais peu de choses à lui apprendre. J'avais quitté le champ de bataille avant lui, au moment où je croyais Brutus prisonnier.

Lui avait tenu bon, combattant près de Marcus Caton. Mais, celui-ci mort, il s'était décidé à battre en retraite et s'était retiré dans le camp. Là, il avait reconnu Statilius au moment où, selon le signal convenu avec Brutus, il avait levé la torche allumée et avait couru à lui. Statilius alors lui avait dit où était Brutus et lui

avait offert de le ramener à lui.

Mais, en revenant, ils étaient tombés dans un parti de césariens. Statilius, comme nous l'avons dit, y avait succombé ; mais Pompée était parvenu à fuir.

Au point du jour, à force de chercher, il avait trouvé le corps de Brutus sans autre garde que Straton qui pleurait près de lui.

Alors il avait, de la bouche même de Straton, appris tous les détails que nous avons racontés.

Puis il avait fui, comme moi, à travers la vallée du Pangée, avait vécu comme il avait pu, en demandant son pain aux montagnards thraces ; enfin, il était arrivé au bord de la mer, dans le but de gagner, comme moi, la flotte. Il avait vu une barque de pêcheurs inoffensifs, avait appelé, s'était jeté à la mer et nous avait rejoints.

Je me sentis tout réjoui et dix fois plus fort.

Quel que fût mon destin, j'allais donc le partager avec un ami.

Nous nous dirigeâmes vers le vaisseau qui flottait le plus près de nous. Il était évident que tous les capitaines de la flotte avaient appris ce qui avait eu lieu à terre, car les bâtimens, au lieu d'être à l'ancre, comme ils eussent été dans un moment de tranquillité, étaient à la voile et semblaient une troupe d'oiseaux agités et prêts à déployer, pour fuir, leurs ailes au vent.

En nous voyant ramer vers lui, le navire nous héla et nous demanda qui nous étions.

Avant que j'eusse pu l'en empêcher, mon compagnon avait répondu :

— Ami de Brutus !

Réponse imprudente le lendemain d'une si terrible défaite.

Par bonheur, ceux à qui nous nous adressions étaient restés fidèles.

On nous cria d'approcher.

Quelques instans après, nous étions à bord.

On connaissait la défaite de Brutus, mais on ne connaissait point sa mort ; ce fut nous qui apportâmes la triste nouvelle.

Au point du jour, notre navire fit aux autres bâtimens des signaux de communication ; toute la flotte se rapprocha et se massa derrière l'île de Thasos. Là, les capitaines eurent une entrevue à bord de la galère d'Antistius, cet ami de Brutus que nous étions allés trouver à Caryste, et qui lui avait remis cinq cent mille drachmes sur l'argent qu'il portait en Italie.

Antistius s'était, depuis, attaché à la fortune de Brutus et avait reçu de lui le commandement d'une section de la flotte dont Domitius Ænobarbus avait le commandement en chef.

L'avis unanime fut de rester fidèle, sinon à Brutus et à Cassius – ils n'existaient plus –, du moins au parti qu'ils représentaient.

On irait donc rejoindre la flotte de Sextus Pompée dans les mers de Sicile.

Mais auparavant, on désirait savoir les dernières nouvelles de l'armée de terre, et l'on demanda un homme de bonne volonté pour en aller prendre.

Un Grec de la Macédoine, matelot à bord du bâtiment qui m'avait recueilli, s'offrit, et moyennant une récompense, le pêcheur qui m'avait amené se chargea de le jeter à terre et de l'attendre à l'embouchure du Strymen.

Le Grec, au reste, était excellent nageur ; s'il était poursuivi, il se jetterait dans le fleuve, et s'il ne retrouvait pas le pêcheur à l'endroit indiqué, il suivrait la côté, et, arrivé sur le rivage le plus rapproché de Thasos, il se mettrait à la mer et nagerait jusqu'à l'île, qui n'est éloignée de la mer que de sept à huit milles.

Il partit à l'instant même pour se rapprocher le plus possible du rivage où il devait aborder à la nuit.

On l'attendrait trois jours.

Mais, le lendemain, on vit revenir la barque qui l'avait conduit. Une nuit lui avait suffi pour prendre tous les renseignemens que désirait Antistius.

Il confirma tout ce qu'avait dit Pompée Varus sur la mort de notre général ; mais au récit primitif il ajouta celui des honneurs qu'Antoine avait rendus à son corps.

Quant à Octave, on ne l'avait pas aperçu. Il était toujours malade. Évidemment, ce jeune homme, d'une faible santé aux dires de tous, allait mourir, et le pouvoir échoirait à Antoine. (Le seul signe d'existence qu'il eût donné avait été de réclamer d'Antoine la tête de Brutus.)

Maintenant, sans doute, allaient avoir lieu de nouvelles persécutions, les triumvirs ayant promis, en cas de victoire, cinq mille drachmes à chacun de leurs soldats.

Ces nouvelles ne firent que confirmer Antistius dans son projet de se joindre à Sextus Pompée.

Je demandai qu'en passant on me déposât à Brindes ou à Tarente. Je n'avais pas de nouvelles de mon père depuis que j'avais quitté l'Italie. Là, j'en aurais, et si cruelles que fussent les persécutions, les montagnes de mon vieux Samnium m'offraient un refuge contre les vainqueurs.

Quant à Pompée Varus, entraîné par une ardeur guerrière que le fatal résultat des deux batailles de Philippes avait éteinte en moi, il persista à aller rejoindre Sextus.

Le moment est arrivé, je crois, de dire quelques mots de ce jeune homme qui fut un instant roi de la Méditerranée et qui traita d'égal à égal avec les triumvirs.

La première fois que le nom de Sextus Pompée s'est présenté sous ma plume, c'est à propos de l'expédition de Gabinius en Égypte.

Nous avons dit qu'il avait passé dans cette expédition pour avoir été l'amant de Cléopâtre.

Après la bataille de Pharsale, il était parti avec quelques sénateurs, dans l'intention de rejoindre son père en Pamphylie. Mais, avant d'avoir pu le rejoindre, il avait appris sa mort en Égypte.

Il s'était alors retiré à Chypre, avait passé de là en Afrique, et d'Afrique avait fait voile pour l'Espagne, amenant quelques vaisseaux à son frère Cnéius.

Celui-ci, secondé des deux lieutenans de son père, Apconius et Scapula, avait réuni les débris de l'armée pompéienne, battue

en Afrique.

Il avait un grand nom, la main large et ouverte ; il avait été vainqueur dans quelques escarmouches. Bientôt, l'Espagne entière avait embrassé sa cause, et il s'était trouvé à la tête de treize légions et d'une flotte que Sextus, en arrivant, augmentait encore de quelques vaisseaux.

Ce fut alors que César, commençant à s'inquiéter de cette armée qui grossissait tous les jours, partit pour l'Espagne et força les deux frères d'accepter la bataille dans les plaines de Munda.

Le choc fut terrible, le succès longtemps incertain. César, qui donnait personnellement à la tête de sa fameuse dixième légion, y courut de grands dangers.

— Les autres fois, disait-il lui-même, j'avais combattu pour la victoire ; à Munda, je combattis pour la vie.

Cnéius Pompée, blessé, essaya de fuir, mais fut pris ; ceux qui le prirent lui coupèrent la tête et la portèrent à César.

César exprima les mêmes regrets qu'il avait déjà exprimés lors de la mort du père ; mais puisqu'il avait la tête de Cénus, il résolut de l'utiliser.

Il la fit planter au bout d'une pique au milieu de son camp pour qu'on vît bien qu'il n'y avait plus de parti pompéien possible, puisque le père et le fils aîné étaient morts.

César se trompait ; restait un dernier tronçon du serpent, plus terrible que ceux qu'il avait abattus.

C'était Sextus, généralement connu à Rome et qui probablement sera connu dans l'histoire sous le nom du jeune Pompée.

Après avoir fait des prodiges de valeur, il était enfin sain et sauf.

Réfugié dans les montagnes, il avait attendu, tout en réunissant autour de lui le plus de fugitifs possible, le moment où César aurait quitté l'Espagne pour reparaître et donner signe de son existence.

Ce signe, ce fut la défaite de Carisius et du célèbre Pollion, le même à qui Virgile et moi avons adressé quelques vers qui ne

nous acquitteront jamais des obligations que nous avons envers lui et que je raconterai en temps et lieu.

César tué, Sextus Pompée demanda au sénat la restitution des biens de son père et le licenciement des troupes.

Sextus obtint une partie de ce qu'il demandait, Antoine ayant appuyé sa demande.

On lui accorda une indemnité de sept cents millions de sesterces et le commandement des mers.

Un autre fût venu à Rome jouir de son triomphe. Nourri à l'école du malheur, Sextus était trop prudent pour faire une pareille faute. Il réunit tout ce qu'il put trouver de vaisseaux dans les ports d'Espagne et des Gaules, et, reconstruisant, grâce au nom de son père, la piraterie que son père avait détruite, il s'empara de la mer de Sicile.

C'est des côtes tyrrhéniennes qu'il fit mettre dans Rome ces fameuses affiches qui promettaient pour chaque proscrit sauvé le double de ce que les triumvirs promettaient pour chaque proscrit mis à mort.

Voilà où en était Sextus Pompée lorsque Antistius résolut d'aller le rejoindre avec la flotte républicaine et, mettant ce projet à exécution, me déposa à Brindes.

Malgré mes instances, Varus persista dans sa résolution de continuer la guerre. Nous nous embrassâmes en pleurant. Je pris terre, et il continua sa route mouvante et ses destins aventureux.

XXXII

J'APPRENDS LA MORT DE MON PÈRE. – MA RESSEMBLANCE AVEC BIAS. – NOUVEAU PARTAGE DU MONDE. – AMNISTIE. – JE QUITTE L'APULIE ET RETOURNE À ROME. – JE RETROUVE ORBILIUS. – JE PUBLIE MA PREMIÈRE SATIRE : *ASINIUS POLLION* – EFFET QU'ELLE PRODUIT À ROME. – TIGELLIUS DE SARDES. – GALBA. – SALLUSTE. – FAUSTA. – SEXTUS VILLIUS. – CATIA. – FABIUS. – LES LIBRAIRES. – LEUR COMMERCE. – OÙ ÉTAIT SITUÉE LA BOUTIQUE DES MIENS.

La première nouvelle que j'appris en touchant la terre de l'Apulie, c'est que mon père était mort.

La seconde fut que le peu de bien qu'il avait laissé avait été saisi.

Pour récompenser leurs soldats, les triumvirs avaient imposé des taxes terribles.

C'était un quart de leurs revenus pour ceux qui étaient nés libres ; pour les fils d'affranchis, tels que moi, c'était, outre cette même portion de revenu, le quart des biens fonds.

Pour moi qui avais porté les armes contre les triumvirs, c'était la simple confiscation de tout.

Je me retrouvai donc sur la terre de ma patrie sans aucune ressource que celle du philosophe Bias, c'est-à-dire ne possédant que ce que je portais sur moi :

Une centaine de philippes d'or, c'est-à-dire de quoi vivre un an, en vivant aussi mal que possible.

Je me retirai chez un vieil ami de mon père qui demeurait à Bantia, sur les pentes méridionales du mont Vultur, et là, j'attendis.

Les nouvelles arrivèrent meilleures que l'on ne croyait.

César, pour toute vengeance personnelle, s'était fait remettre la tête de Brutus, laissant Antoine brûler le reste du corps et lui rendre les honneurs funèbres.

Cette tête, au retour d'Octave à Rome, avait été déposée au pied de la statue de César.

Après la victoire, les triumvirs s'étaient repartagé le monde.

Antoine avait la Gaule, l'héritage de César.

Octave, l'Espagne et la Numidie, l'héritage de Pompée.

Lépide, l'Afrique, l'héritage de Caton.

Quant à l'Italie, elle n'appartiendrait à personne et serait tour à tour régie par chacun des trois triumvirs.

Octave, malade, était revenu à Rome ; c'était lui qui commencerait à s'occuper du gouvernement de l'Italie, tandis qu'Antoine irait faire la guerre aux Parthes, cette éternelle ambition malheureuse de tous les généraux romains.

C'était Antoine qui, dans tout cela, semblait avoir la belle part. Il allait combattre les éternels ennemis de Rome et probablement venger sur eux la défaite de Crassus ; il allait gouverner les provinces, c'est-à-dire remplir non pas les fonctions tyranniques d'un dictateur, mais la mission légale d'un consul ou d'un proconsul de la république.

Il n'en était point ainsi d'Octave. Il revenait à Rome, lui, pour faire distribuer aux vétérans les récompenses promises, et par conséquent pour mettre des taxes énormes ; pour anéantir Pompée et son parti, c'est-à-dire pour continuer la guerre la plus impopulaire de César.

Mais aussi il punissait et récompensait à son caprice, devenant à Rome la principale autorité.

Rome était toute l'Italie.

Mais Octave avait compris que Rome avait eu de proscriptions tout ce qu'elle en pouvait supporter. Ce moyen de fonder la puissance est le plus dangereux de tous les moyens. En proscrivant, Octave grossissait le parti de Sextus Pompée qui commençait à l'inquiéter. D'ailleurs il fallait bien régner sur quelqu'un ; et encore une proscription pareille à celle qui avait eu lieu, on ne régnait plus sur personne.

Aussi César, en arrivant à Rome, proclama-t-il une amnistie.

Il est vrai qu'en même temps, comme je l'ai dit, il imposait des taxes énormes à tous les citoyens et confisquait les biens de ses adversaires. Mais c'était bien plutôt une nécessité qui lui était imposée qu'une vengeance qu'il exerçait.

Il fallait acquitter envers les soldats les engagemens pris avant la bataille de Philippes.

Cette amnistie me rouvrait le chemin de Rome.

Mon père était mort receveur aux rentes publiques. Je recueillis tout ce que je pus de l'argent qui lui était dû, et je partis pour Rome.

Je me logeai au Vélabre inférieur, à un troisième étage. Mon vieil Orbilius était toujours pédagogue ; j'allai lui faire une visite. Le vieux pompéien devait bien recevoir un soldat de Brutus ; aussi m'offrit-il, avec la continuation de ses leçons gratis, ma part de son maigre ordinaire.

Je le remerciai en souriant.

Il me demanda alors ce que je comptais faire.

Je lui dis que je ne me croyais bon à rien absolument qu'à être poète.

Il s'informa alors du genre auquel je comptais donner la préférence.

Je lui répondis que j'avais cru me reconnaître une certaine vocation pour la satire et lui montrai une première satire que j'avais faite.

Pour la comprendre, il faut savoir où en était Rome.

Pendant le séjour de deux ou trois mois que j'avais fait dans le Samnium, la nécessité de donner des terres ou de l'argent aux vétérans avait occasionné une espèce de rupture entre les partisans de César et ceux d'Antoine. L'esprit intrigant de Fulvie, l'esprit ambitieux de Lucius, frère d'Antoine, amenèrent une collision. Sans s'occuper de Pollion, qui tenait la Vénétie avec sept légions, Octave, à la tête de tout ce qu'il put réunir de soldats, marcha contre les mécontents, et comme les plus riches et les plus puissans d'entre eux s'étaient renfermés dans Pérouse, il

enveloppa la ville, la bloqua, la força de se rendre par la famine et y fit trois ou quatre cents prisonniers, sénateurs et chevaliers, qu'il égorgéa sur l'autel de César.

Vous voyez que César était vraiment dieu, puisqu'on lui faisait des sacrifices de victimes humaines.

Octave confisqua les biens des égorgés et en fit des distributions aux soldats.

Pollion était un véritable arbre des guerres civiles, s'inclinant sous le vent qui soufflait. Au lieu de prendre parti pour Antoine contre Octave, il se porta comme conciliateur entre Octave et Antoine.

Après un pareil abus de l'autorité, Octave, évidemment, pouvait tout se permettre ; la liberté était bien morte.

Aussi cette ode, cette épode, cette satire, comme on voudra, avait-elle jailli de ma plume, ou plutôt de mon cœur.

Le fond en était hardi ; dans cette époque de silence, ma voix gronda comme celle de la foudre. Le bon Orbilius, tout pompéien qu'il était, en fut effrayé et me voulut dissuader de lui faire voir le jour.

Mais je lui répondis une chose bien simple :

Je revenais comme un oiseau humilié auquel on a coupé les ailes ; j'écrivais non-seulement par inspiration, mais par besoin. Il fallait vivre ; dépouillé de tout, on ne pouvait plus me rien prendre que la vie, et plus d'une fois j'avais regretté de l'avoir sauvée à Philippes.

« *Paupertas impulit audax.* »

Ma satire vit donc le jour.

Elle produisit un effet terrible, si terrible que César, aujourd'hui même, ne me l'a pas encore pardonnée, j'en suis bien sûr, qu'elle n'est dans aucune édition de mes livres, et qu'elle ne reverra le jour qu'après ma mort.

Cependant, à mon immense étonnement, je ne fus l'objet d'aucune persécution.

À peine ma première satire eut-elle produit son effet, que j'en

lançai une seconde.

Celle-ci, pour être cachée sous un certain voile, ne blâmait pas moins Octave et ses courtisans.

Entre autres personnages plus ou moins importants, j'y attaquais Tigellius et Salluste ; Tigellius, musicien fort célèbre que l'on appelait le Sarde parce qu'il était né dans l'île de Sardaigne, était devenu le favori d'Octave et faisait les délices de sa table.

C'était un homme fort important que maître Tigellius ; savant, musicien, chanteur habile, ravissant joueur de flûte, lequel, par ses talents, ses richesses et son influence, inquiétait Cicéron lui-même, qui craignait de lui avoir déplu.

« Tâche que Tigellius revienne à moi et au plus tôt : j'en suis inquiet », écrivait le grand orateur à Fabius Gallus.

Et en effet, les Sardes, même esclaves, étaient redoutés, à plus forte raison les Sardes riches et puissans.

Cette influence durait depuis longtemps déjà. Par ses talents, Tigellius s'était réconcilié la faveur de Jules César et celle de la reine Cléopâtre.

Après avoir plu à l'oncle, il plut au neveu.

Comme tous les chanteurs, du reste, il était capricieux. J'ai dit de lui :

« À tous les chanteurs on peut reprocher ce vice, c'est qu'entre amis ils ne peuvent se décider à chanter quand on les en prie, de même qu'ils ne savent plus se taire quand on ne les en prie pas. Tigellius avait ce défaut. »

Quant à Salluste, tout le monde le connaît.

C'est l'historien de la conjuration catiliniennne, Caius Sallustius Crispus, le préteur de Jules César et l'aîné d'Octave.

Mais tout le monde ne sait pas de lui ce que je vais dire.

Il était né à Amiterne d'une famille plébéienne. À vingt-sept ans, il était nommé questeur ; deux ans après, tribun du peuple. Il avait trente-deux ou trente-trois ans lorsqu'il fut surpris en adultère par notre vieille connaissance Annius Milon, celui qui tua Clodius. On a vu que l'homme ne plaisantait pas. Sa complice

était la femme de Milon, la belle Fausta, fille de Sylla le dictateur.

Milon appela ses esclaves, les arma de courroies et leur fit châtier Salluste d'importance. Après quoi, il le relâcha en lui faisant payer, outre le châtiment corporel, une énorme somme.

À la suite de cette aventure, Salluste fut expulsé du sénat.

Guéri de faire sa cour aux patriciennes, il se ruina complètement pour les affranchies. Il s'attacha alors à César, fut nommé par lui questeur, préteur et enfin propréteur en Numidie.

Il pressura cette malheureuse province, revint à Rome immensément riche, fit planter les beaux jardins du mont Quirinus et bâtir la magnifique villa de Tibur.

À l'âge où j'écrivais des vers contre lui, il avait cinquante et un an et était des amis d'Octave.

J'avais le bonheur d'arriver dans un moment où tout le monde, lassé des guerres civiles, se reprenait à la littérature ; dans un moment où les passions politiques étaient encore brûlantes, où les craintes du présent, les souvenirs du passé et les espérances de l'avenir tenaient ouverts tous les yeux, attentives toutes les oreilles, où l'on épiait les actions de chacun des personnages que j'y nomme : qu'on juge donc de l'âpreté avec laquelle elle fut lue et de la rapidité avec laquelle elle se répandit dans le public.

Ajoutons qu'avec ce désir se combinait une industrie nouvelle.

Celle des libraires.

Ce commerce était devenu si lucratif que les plus riches s'y livraient. Ainsi Atticus entretenait un certain nombre d'esclaves qu'il employait comme *librairies*, c'est-à-dire comme copistes et fabricateurs de livres. Son accès dans toutes les bibliothèques d'Athènes, la permission qu'on lui accordait d'y faire copier des livres et même d'en emporter chez lui lui avaient donné l'occasion de faire une si magnifique collection d'auteurs rares que Cicéron, ayant fait comprendre à Atticus qu'il désirait s'en rendre acquéreur, Atticus lui fit comprendre à son tour qu'il n'était pas

assez riche pour cela.

À Cicéron ! comprenez-vous ? qui achetait une maison trois millions cinq cent mille sesterces !

Donc, au moment où je publiai ces deux premières satires, les libraires qui achetaient les manuscrits remarquables étant très nombreux, on ne voyait que magasins de librairie dans le quartier d'Argylète, sous les portiques, sur la voie Sacrée, dans le Forum.

Mes librairies à moi, les frères Sosies, avaient leur boutique à l'extrémité du Forum.

Je gagnai donc une assez belle somme d'argent avec ces deux satires ; mais ce qu'elles me valurent de plus précieux, c'est qu'un jour, j'entendis frapper à ma porte ; j'allai ouvrir, et je vis, sur le seuil, Varius et Virgile !

XXXIII

JE RETROUVE VARIUS ET VIRGILE. — CE QU'ILS ÉTAIENT DEVENUS. — COMMENT VIRGILE ÉTAIT ARRIVÉ À CÉSAR OCTAVE. — *NOCTE PLUIT TOTA.* — *SIC NON VOBIS.* — *AD VIRGILIUM NEGOCIATOREM.* — PORTRAIT DE VIRGILE. — SON AVARICE. — SES AMOURS. — AMARYLLIS. — MÉNALQUE. — ALEXIS. — RETOUR D'ANTOINE. — CLÉOPÂTRE. — LE CYDNUS. — PASSE-TEMPS D'ANTOINE ET DE CLÉOPÂTRE À ALEXANDRIE. — QUELLES SORTES DE POISSONS ANTOINE PRENAIT À LA LIGNE. — CONFÉRENCE DU CAP MISÈNE ENTRE LES TRIUMVIRS ET SEXTUS POMPÉE. — PROPOSITION DE MENJA, REFUS DE SEXTUS POMPÉE.

Je poussai un cri de joie. Non-seulement j'ignorais qu'ils fussent à Rome, mais je ne savais pas ce qu'ils étaient devenus.

Nous nous assîmes dans ma pauvre chambre, et je m'enquis auprès d'eux de l'influence qu'avaient eue sur leur existence les événemens qui venaient de s'écouler. Il y avait huit ou neuf ans que nous ne nous étions vus.

Les événemens avaient passé sans atteindre Varius, mais il n'en avait pas été de même de Virgile.

Après mon départ, il était allé à Naples pour cultiver les lettres grecques, se livrer aux mathématiques et étudier la médecine, mais il avait bientôt renoncé aux mathématiques et à la médecine pour se livrer entièrement à la poésie.

Il était revenu à Mantoue ou plutôt à Andes, son pays natal, lorsque César fit son expédition de Pérouse, à la suite de laquelle il distribua à ses soldats les champs des Vénètes. Par suite de cette disposition, Virgile se trouva exproprié, comme je l'avais été, de son pauvre patrimoine. Il avait voulu résister, mais un vétérans, tirant son épée, l'avait menacé de le tuer, et en effet, Virgile n'avait échappé à la mort qu'en se jetant dans le Menciis et en le traversant à la nage.

Il vint à Rome, et là, retrouva son ami Varius qui était lié avec

Pollion, ce lieutenant d'Antoine que nous avons vu se poser comme intermédiaire entre Octave et Antoine.

Varius présenta Virgile à Pollion. Pollion avait vu le jeune poète à Mantoue. Il était donc autant que possible disposé à lui être agréable. Il parla de lui à Mécène, Mécène en parla à Octave, et le champ de Virgile lui fut rendu.

Ce fut ainsi que Virgile devint le chantre d'Octave.

Mais ce fut avec plus de peine qu'il n'en avait eu à se faire rendre justice pour son champ qu'il s'était fait rendre justice pour ses vers.

Voici à quelle occasion il avait fait ses premiers vers pour César.

La nuit qui précéda les jeux qu'Octave devait donner, il plut toute la nuit ; mais avec le jour, le soleil reparut et amena, contre toute attente, un temps magnifique pour les jeux.

Virgile fit ce distique, qu'il cloua à la porte d'Octave, mais sans la signer ni indiquer par aucune trace qu'il était de lui :

« Il a plu toute la nuit : les jeux nous sont rendus le matin ; César partage l'empire avec Jupiter. »

On porta le distique à Octave ; il voulut en connaître l'auteur.

Virgile était fort timide, il n'osa se déclarer. Bathylle, mauvais poète qui ne sera probablement connu dans l'avenir que par l'anecdote que je consigne ici, se fit honneur du distique anonyme et en reçut la récompense.

Virgile, piqué, récrivit le distique et, au-dessous, écrivit ces mots :

Hos ego versiculos feci : tulit alter honores.

Sic vos non vobis...

Sic vos non vobis...

Sic vos non vobis...

Sic vos non vobis...

Puis il envoya le tout à César.

César crut que l'envoi venait de Bathylle et l'appela près de

lui, le priant de terminer, en leur donnant un sens, les quatre vers interrompus à leur hémistiché.

Bathylle s'y employa de toutes ses forces, mais n'en put venir à bout.

Alors Virgile écrivit ces mots à Octave :

Tu as désiré, César, que Bathylle donnât un sens aux quatre vers inachevés que je t'ai envoyés et que tu crois de lui ainsi que le distique qui les précède.

Ni le distique, ni les quatre vers inachevés ne sont de lui.

Ils sont de moi.

Quant aux quatre vers inachevés, voici les quatre hémistiches qui manquent :

... nidificatis aves ;
 ... vellera fertis oves ;
 ... mellificatis apes ;
 ... fertis aratra boves.

En les réunissant, ils donnent les cinq vers suivans :

Hos ego versiculos feci : tulit alter honores.
 Sic vos non vobis nidificatis aves ;
 Sic vos non vobis vellera fertis oves ;
 Sic vos non vobis mellificatis apes ;
 Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Et cette fois, il signa.

Virgile avait déjà à cette époque composé ses trois ou quatre premières églogues, mais il les avait lues à quelques amis seulement. De ce mutisme venait mon ignorance.

Il me les dit.

Quoiqu'elles célébrent l'homme que j'avais combattu, je ne pus m'empêcher d'admirer la douceur et l'harmonie des vers. Nul en effet, dans la poésie latine, n'a manié l'alexandrin comme Virgile.

Varius et Virgile étaient-ils envoyés chez moi par Mécène, ou

venaient-ils d'eux-mêmes, je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que tous deux insistèrent beaucoup pour me faire quitter la voie que j'avais prise et me ramener au parti d'Octave.

Je refusai.

Virgile, déjà grandement récompensé par César, me vanta la générosité de celui-ci, m'assura que ce qu'il faisait pour lui, il le ferait pour moi.

Je tins bon. Virgile partit sans avoir rien obtenu, quoique Varius eût joint ses instances aux siennes.

Ce fut dans ces circonstances que j'écrivis mon Ode à Virgile négociateur : *Ad Virgilium negociatorem*.

Cette raillerie avait rapport au parti qu'il avait tiré de sa poésie.

Cette ode, si jamais je suis commenté, embarrassera fort, j'en suis sûr, mes commentateurs, qui chercheront bien loin le sens du mot *negociatorem*.

Je l'invitai à venir dîner avec moi :

Désires-tu t'abreuver du jus que Bacchus fait couler des coteaux de Cale, il faut que tu me donnes du nard en échange de mon vin.

La moindre petite fiole de ce parfum précieux fera sortir un des tonneaux qui dorment à présent dans les greniers de Sulpicius et qui renferment dans leur sein des trésors d'espérance et de charmes pour dissiper les amers soucis.

Accours, vole, mais n'oublie pas à quelles conditions. Je ne prétends pas t'enivrer avec mes flacons sans rien obtenir de toi, comme si j'étais possesseur d'un opulent palais.

Point de retard, trêve à l'amour du gain, songe pendant qu'il en est temps aux flammes noires du funèbre bûcher. Mêles une courte folie à tes occupations ; il est doux, crois-moi, de perdre de temps en temps la raison.

Virgile vint et apporta les parfums demandés.

Pour que l'on comprenne bien dans l'avenir cette condition

que je fais à Virgile d'apporter des parfums, il faut que l'on sache que, chez nous autres Romains, il n'y a pas de vrai repas sans parfums ; or ces parfums étaient chose fort chère, et j'étais fort pauvre alors. Je n'ai même jamais été bien riche, et cette *aurea mediocritas* dont je parle fut plus tard l'apogée de ma fortune.

Ainsi vous trouverez dans Catulle quelque chose de pareil à mon invitation à Virgile, excepté que son invitation est tout le contraire de la mienne. Il invite Fabullus à souper, à la condition que celui-ci apportera tout ce qui est nécessaire à un bon repas ; lui, Catulle, se chargera des parfums.

Revenons à Virgile.

À part cette petite avarice qui domina toute sa vie, ce grand poète qui laissa en mourant une maison à Rome, de grands biens dans la Campanie et cent mille grands sesterces d'argent comptant ; à part cette petite avarice, ai-je dit, c'était un véritable cœur d'or que cet excellent Virgile.

Je me suis un peu moqué de lui dans ma troisième satire, car c'est de lui que j'ai dit :

« Il se fâche facilement, il ne sait pas se prêter au persiflage des railleurs. On peut rire de ses cheveux rustiquement taillés, de sa robe qui tombe, de ses souliers mal lacés et que son pied retient à peine ; mais il est bon, mais c'est le meilleur des hommes. »

Ce bon Virgile, tout au contraire de moi, que l'on a toujours regardé comme un libertin et comme un buveur parce que j'ai chanté le vin et les courtisanes, ce bon Virgile a passé pour chaste toute sa vie ; on l'a appelé le chaste Virgile, on a appelé sa muse la vierge de Parthénopée.

À l'époque dont je parle, Virgile était fort amoureux de la femme de son ami, ou plutôt de notre ami Varius, avec laquelle Varius me fit faire connaissance plus tard. C'était au reste une femme charmante et fort lettrée. Les mauvaises langues de Rome ont dit que Varius fermait les yeux. On ajoutait même que Virgile avait récompensé cette complaisance de son ami en lui faisant

cadeau d'une tragédie de *Thieste* ; mais de tout cela il n'est rien. Virgile n'avait pas le génie dramatique, et la tragédie de Varius se fait surtout remarquer par la force des situations.

La sœur de Varius était une Plotia, sœur de Plotius Tuna, qui fut avec Varius l'exécuteur testamentaire de Virgile.

Quant à moi, voici ce que je tiens de sa bouche et ce qu'elle me dit après la mort de l'illustre poète, c'est que Varius avait en effet offert à Virgile de lui transmettre par le divorce ses droits de mari, mais que Virgile avait refusé.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il avait pour maîtresse Plotia Hiera, charmante affranchie de Plotius Tuna. C'est elle qu'il désigne sous le nom d'Amaryllis.

Très délicat de tempérament, malgré les précautions qu'il prenait de sa santé, Virgile mourut à cinquante-trois ans, et voilà pourquoi il fut moins buveur et moins amoureux que moi qui avais un bon estomac et une poitrine solide. Dans une autre époque, cent cinquante ans avant l'ère des Césars, Virgile eût passé pour un homme sensible, pour un voluptueux charmant, peut-être même pour un débauché ; mais à la cour d'Auguste, ou plutôt d'Octave, il passait pour un homme rangé.

Ce fut au reste à ce dîner, auquel assistait notre ami Varius, que me furent faites par Virgile et par lui les premières propositions de me présenter à Mécène.

Je refusai encore.

Mais abandonnons un instant mon chétif individu pour nous occuper des grands événemens qui se préparaient.

Je veux parler des amours inattendues d'Antoine et de Cléopâtre dont Rome commençait à s'occuper plus que de ses propres affaires.

En arrivant en Orient, le premier soin d'Antoine fut d'envoyer un messenger à Cléopâtre pour lui ordonner de venir rendre compte de sa conduite. En effet, Cléopâtre avait donné des secours à Brutus et à Cassius.

Ce messenger se nommait Dellius.

C'était un homme habile. Il n'eut pas plus tôt vu Cléopâtre, il n'eut pas plus tôt causé avec elle, qu'il comprit qu'avant de combattre, Antoine était vaincu.

Dellius résolut de se faire l'ami de la reine d'Égypte.

Il la pria de se rendre aux ordres d'Antoine. Ouvrant l'*Iliade*, il lut à Cléopâtre, dans cette belle langue grecque qui était sa langue maternelle (d'ailleurs Cléopâtre parlait sept ou huit langues), il lut à Cléopâtre les vers du XIV^e chant, où Junon, s'apprêtant à endormir Jupiter sur le mont Ida, va emprunter sa ceinture à Venus.

Cléopâtre comprit le conseil et le reçut avec un sourire. Elle avait fait déjà l'essai de sa beauté sur César et sur un fils de Pompée. Quelques-uns disaient même sur les deux. Elle connaissait Antoine, ses instincts brutaux, ses passions emportées ; elle avait vingt-huit ans, c'est-à-dire l'âge où la beauté de la femme est dans tout son éclat, son esprit dans toute sa force ; elle prit avec elle de riches présents, des sommes d'argent immenses ; elle prit avec elle surtout sa beauté contestable et sa grâce incontestée.

Les ordres d'Antoine étaient précis : elle devait venir sans perdre une minute. Elle se moqua des ordres d'Antoine. Ses amis lui disaient : « Hâtez-vous ; vous vous perdez en restant. » Et elle restait.

On eût dit de la magicienne Circé, sûre du pouvoir de son art.

Il lui fallait le temps de faire son spectacle, de préparer sa mise en scène, comme on dirait de nos jours.

Nos lecteurs connaissent déjà Cléopâtre. La femme qui s'introduisait dans le palais d'Alexandrie et qu'Apollodore déposait aux pieds de César, roulée dans un tapis, était petite de taille. C'était une nymphe plutôt qu'une déesse.

Il s'agissait de surprendre Antoine et de le conquérir.

Enfin, Antoine apprit que Cléopâtre remontait le Cydnus et s'approchait de Tarse.

Antoine dressa son trône, c'est-à-dire son tribunal, sur le bord

du fleuve ; il voulait l'interroger publiquement et punir tant d'audace.

Il était en train de rendre la justice, lorsque tout à coup, un grand tumulte se fit autour de lui.

Des gens accouraient tout essoufflés des bords du fleuve et parlant avec cette multiplicité de gestes familiers aux Orientaux, montraient l'horizon et paraissaient préoccupés d'une chose inouïe.

Antoine demanda ce qui se passait.

— Vénus Astarté, lui répondit-on, vient visiter Bacchus pour le bonheur de l'Asie.

Cela n'expliquait rien à Antoine.

Mais une curiosité si grande se répandit dans la foule que tout l'auditoire d'Antoine se dispersa, chacun courant, soit vers sa maison pour prévenir sa famille, soit vers l'endroit indiqué.

Ainsi il se trouva seul sur son tribunal.

Qui pouvait produire cette solitude autour du tout-puissant proconsul ?

Antoine allait le savoir.

Au milieu des chants, dans un nuage de parfums, s'avancait une galère dont la poupe était d'or, avec voile de pourpre et rames d'argent. Sous un pavillon tissu d'or, Cléopâtre-Vénus était couchée, vêtue d'habillemens splendides ; de jeunes enfans à moitié nus, tels que les peintres peignaient les amours, la rafraîchissaient sur sa couche avec de longs éventails de plumes de paon et d'autruche. Cent femmes, toutes parfaitement belles, vêtues les unes en Néréides, les autres en Grâces, se tenaient, celles-ci au gouvernail, celles-là aux cordages.

Les deux rives du fleuve étaient embaumées des parfums que l'on brûlait sur la galère et couvertes d'une foule immense qui suivait la reine d'Égypte non point par ses ordres, mais de sa propre volonté, pour la voir et l'admirer.

Antoine, debout sur son tribunal, embrassait du regard tout l'ensemble du spectacle, mais sans rien distinguer encore. Peu à

peu, chaque objet s'isola, et ses yeux se fixèrent sur la galère, centre de tous ces immenses mouvemens.

Une fois arrêtés sur Cléopâtre, les regards d'Antoine ne purent plus se détacher d'elle.

Comme tous les barbares – Antoine était une espèce de barbare –, Antoine se laissait prendre par les yeux.

Avant que Cléopâtre lui eût parlé, il était pris.

On lui montra Antoine ; elle le regarda, puis continua de causer avec Charmion, sa confidente.

On jeta un pont couvert d'un magnifique tapis qui conduisait de la galère au rivage.

Cléopâtre se souleva à peine, et marchant mollement, comme si marcher était une trop grande fatigue pour elle, elle gagna le rivage, appuyée au bras d'une de ses femmes.

Sur le rivage, elle trouva un messager d'Antoine qui l'invitait à venir souper avec son maître ; mais elle refusa, disant qu'elle aimait mieux le recevoir dans le palais qu'elle s'était fait préparer.

Puis elle continua son chemin sans s'enquérir davantage si Antoine viendrait ou ne viendrait pas.

Antoine vint.

Antoine fut ébloui.

Cléopâtre savait se faire de tout ce qui l'entourait un cadre admirable.

La salle où Cléopâtre reçut le proconsul était d'une magnificence inouïe, même pour cet homme qui croyait avoir vu toutes les magnificences de l'Orient.

On passa de cette salle dans la salle du festin.

Une main magique avait semé des lumières partout. La flamme éclatait en chiffres mystérieux, en figures bizarres. C'était le rêve d'un poète d'Orient devenu une réalité.

Antoine resta jusqu'au jour sur le lit du festin, savourant des vins inconnus, des mets dont il ne savait pas même les noms.

Il quitta Cléopâtre en l'invitant à venir à son tour souper avec

lui, et cette fois, elle accepta.

Antoine envoya chercher tous les conseillers qu'il pouvait y avoir en matière pareille : mimes, bouffons, cuisiniers, décorateurs, mais il reconnut bientôt son infériorité.

Le soir, il l'avoua, railla lui-même la mesquinerie et la grossièreté de son festin et se mit aux genoux de Cléopâtre pour recevoir les chaînes de son vainqueur.

Cléopâtre, de son côté, avait dans ces deux entrevues étudié à fond Antoine : elle avait reconnu le soldat marse aux grossières plaisanteries, et elle était descendue de son trône de déesse pour se mettre au niveau de l'esprit de son adorateur.

Antoine rentra chez lui fou d'amour.

Alors, oubliant Rome, Octave, Fulvie, la guerre des Parthes, oubliant tout pour aimer, il suivit Cléopâtre en Égypte.

Elle rentra à Alexandrie tenant le lion en laisse.

C'était sa manière de triompher à elle.

Alors commença cette *vie inimitable* racontée par Plutarque.

Entièrement soumis au pouvoir de l'enchanteresse qui, tandis que les rois ses prédécesseurs avaient à grand-peine appris l'égyptien, parlait, elle, l'éthiopien, le troglodyte, l'hébreu, l'arabe, le syrien, le grec et le latin ; redevenu jeune auprès de sa jeune maîtresse qui, de son côté, pour son imperator, s'était faite bacchante, il passait des jours de folle ivresse, chassant, jouant, buvant ; puis, le soir, le proconsul et la reine s'habillaient en esclaves, couraient les rues d'Alexandrie, frappaient aux portes, insultaient les bourgeois, battaient, étaient battus et rentraient rians et plus amoureux encore, Antoine du moins.

Le jour, on voguait sur le lac, on allait à Canope, on tirait de l'arc, exercice auquel excellait Antoine, on pêchait à la ligne, art qu'il connaissait moins.

Aussi, un jour, s'impatientait-il de ne rien prendre et ordonnait-il à un plongeur de se procurer un ou deux poissons vivans et d'aller entre deux eaux les attacher à son hameçon.

Trois fois de suite le liège s'enfonça, et à chaque coup Antoi-

ne tira un magnifique poisson.

Cléopâtre le félicita, mais ne fut point sa dupe.

De son côté, et sans être vue, elle donna tout bas un ordre.

Le liège de la ligne d'Antoine s'enfonça de nouveau ; Antoine tira sa ligne et pêcha un harang saur.

Cette fois, le plongeur de Cléopâtre avait gagné de vitesse le plongeur d'Antoine.

Antoine avait bonne envie de se fâcher.

Mais, de sa voix douce comme un chant, mélodieuse comme un luth, Cléopâtre lui dit :

— Imperator, laisse-nous la ligne, à nous qui régnons du Phare à Canope ; ta pêche à toi, c'est de prendre des villes, des rois et des royaumes.

Au milieu de ces plaisirs, deux coups de foudre vinrent réveiller Antoine.

Il apprit que Labienus, l'ancien lieutenant de César, tenant le parti d'Octave chez les Parthes, subjuguait, à la tête de ces derniers, toutes les provinces, depuis l'Euphrate et la Syrie jusqu'à la Lydie et à l'Ionie.

Alors, comme un dormeur qui sort d'un long sommeil, comme un buveur qui sort d'une profonde ivresse, il reprit le commandement de son armée et s'avança jusqu'en Phénicie.

Là, il apprit les affaires de Rome, la révolte de Fulvie, puis, bientôt après, sa mort à Sycione.

Cette mort dénouait tout ; elle rendait facile la réconciliation d'Antoine avec Octave.

Antoine mit le cap sur l'Italie, conduisant à sa suite une flotte de deux cents navires.

Il débarqua à Brindes.

Antoine était décidé à combattre, s'il le fallait, mais les soldats ne se souciaient pas d'une guerre sérieuse. Ils avaient déjà marié Octave avec Clodia, fille de Fulvie, et, quoique le mariage eût mal tourné, ils décidèrent qu'ils donneraient un dénouement pareil à cette nouvelle prise d'armes.

Cette fois, ce fut Antoine qu'ils marièrent avec Octavie, sœur d'Octave.

Nous disons sœur à tort : Octavie n'était qu'une demi-sœur, sœur consanguine.

Aînée d'Octave de cinq ou six ans, c'était la fille de la première femme d'Octavius Ancharia. Elle avait été mariée à Marcellus, qui venait de mourir, et en avait un fils.

Ce fut ce fils qu'illustra un hémistiche de Virgile :

Tu Marcellus eris...

Tous deux, Octave et Antoine, acceptèrent l'arrangement ; chacun avait, de son côté, une lourde affaire sur les bras et dont il désirait se débarrasser.

Octave avait la guerre des pirates ; Antoine avait la guerre des Parthes.

Mais le peuple romain était un singulier peuple, plein de caprices et de fantaisies ; Sextus Pompée l'affamait, et il aimait Sextus Pompée.

Ce peuple était-il assez artiste pour être pris par le pittoresque de cette figure ?

Le fait est qu'après avoir réconcilié Octave avec Antoine, il voulut réconcilier Octave et Antoine avec Sextus.

Sextus, nous l'avons dit, était devenu une puissance. La douceur avec laquelle Pompée traita les pirates avait ménagé l'empire de la mer à son fils. La ville principale des corsaires, Soles, en Cilicie, était devenue Pompéiopolis. Pendant la guerre civile, Pompée leur avait dû la supériorité de sa marine ; seulement, il avait fait la faute de mettre la flotte sous les ordres de deux généraux de terre, Domitius et Bibulus, qui n'en avaient tiré aucun parti.

Il n'en avait point été ainsi du jeune Sextus : nous avons dit comment il s'était fait fils de Neptune et, en cette qualité, roi de la mer ; nous avons dit comment encore, maître de la Sicile et de la Sardaigne, il sillonnait la Méditerranée avec deux mille

vaisseaux ; nous avons dit enfin comment il affamait Rome.

Mais c'était un grand cœur avant tout, pitoyable et aventureux. Quand, après les troubles de Pérouse, Fulvie avait fui avec la mère d'Antoine, Sextus, toujours prêt à accueillir les proscrits, de quelque parti qu'ils fussent, les avait admirablement accueillies.

Antoine ne fit donc aucune difficulté de traiter avec lui.

Quant à Octave, c'était son intérêt.

On fixa une conférence sur la pointe du cap Misène, à l'endroit où, pareil à un fer de lance, il s'élance dans la mer.

Antoine avait sa flotte à l'ancre d'un côté du cap.

Sextus avait sa flotte à l'ancre de l'autre côté.

L'armée d'Octave était en bataille sur la terre ferme.

Là, on convint d'un nouveau partage.

Octave gardait l'Occident.

Antoine gardait l'Orient.

Lepidus gardait l'Afrique provisoirement, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on la lui reprît.

On accordait à Sextus la Sardaigne et la Sicile, à la condition qu'il n'accueillerait plus les proscrits et purgerait la mer des pirates.

C'était lui demander de se tuer lui-même.

Octave, Antoine et Lépide, en échange, rendaient aux proscrits le quart de leurs biens.

Conditions tout simplement inexécutables.

Les biens mobiliers avaient été partagés.

Quant à l'argent, il était non-seulement partagé mais dépensé, non point par Octave peut-être, mais à coup sûr par Antoine et Lepidus.

Sur cette condition, Sextus fut intraitable. C'était la seule porte honorable par laquelle il pût sortir de ses anciens engagements.

Il s'obligeait en outre à envoyer du blé en Italie, et cela en quantité suffisante pour la nourrir.

Les conditions arrêtées, le traité signé, les trois maîtres du

monde s'invitèrent mutuellement à souper.

Comme chacun voulait avoir l'honneur du premier repas donné, on tira au sort.

Le sort favorisa Sextus.

— Où soupera-t-on ? demanda Antoine.

— Là, répondit Sextus en montrant sa galère amirale à six rangs de rames, car c'est la seule maison paternelle que l'on ait laissée à Sextus.

Antoine se mordit les lèvres : le sarcasme lui arrivait en plein visage, à lui qui habitait à Rome la maison du grand Pompée.

L'invitation acceptée, Sextus fit assurer la galère sur ses ancrs et jeta un pont du promontoire de Misène à son bord.

Au milieu du repas, au moment où les convives, échauffés par le vin, raillaient Antoine sur ses amours avec Cléopâtre, le pirate Menas, cet affranchi contre lequel j'ai fait une satire et auquel nous reviendrons plus tard, s'approcha de Sextus, et, se penchant à son oreille :

— Veux-tu, lui dit-il, que je coupe les câbles des ancrs, et que je te donne non-seulement la Sicile et la Sardaigne, mais l'empire romain ?

Sextus pâlit.

— Il fallait le faire sans me le dire, répondit-il.

— Et maintenant ?

— Maintenant, ajouta-t-il avec un soupir, il est trop tard. Contentons-nous de la fortune présente et ne violons pas la foi jurée.

Et après avoir été fêté à son tour par Antoine et Octave, il retourna en Sicile.

Supposez que Sextus eût accepté la proposition de Menas au lieu de la refuser :

Octave et Antoine aux mains de Sextus, Sextus maître du monde, qu'arrivait-il au monde ?

L'abîme du doute est ouvert au-dessous de ces quelques mots. C'est à donner le vertige à l'histoire.

XXXIV

VARIUS ET VIRGILE OBTIENNENT DE MOI QUE JE SOIS PRÉSENTÉ À MÉCÈNE. — *SURGE, CARNIFEX !* — HUMILITÉ OU PLUTÔT ORGUEIL DE MÉCÈNE. — JE SUIS PRÉSENTÉ À LUI. — NEUF MOIS S'ÉCOULENT SANS QUE J'ENTENDE PARLER DU DESCENDANT DES ROIS D'ÉTRURIE ; JE LE REVOIS UNE SECONDE FOIS, NON POINT COMME PROTECTEUR, MAIS COMME AMI. — CAUSES POUR LESQUELLES ON TARDE DE ME PRÉSENTER À CÉSAR OCTAVE. — DOULEURS DE FAMILLE DU VAINQUEUR DE PHILIPPES. — IL EST OBLIGÉ DE GARDER L'ALLIANCE D'ANTOINE. — AGRIPPA. — MÉCÈNE, AMBASSADEUR PRÈS D'ANTOINE. — IL M'EMMÈNE AVEC LUI. — VOYAGE DE BRINDES.

Ce fut au retour de cette expédition d'Octave que, à force d'instances, Varius et Virgile obtinrent que je me laissasse présenter à Mécène.

Du reste, depuis mon retour à Rome, je suivais le favori des yeux, et j'avais pu reconnaître toutes ses qualités.

Chaque jour, il parvenait à faire de nouveaux partisans à César Octave, dont il avait la faveur sans jamais en user pour lui-même, dédaigneux qu'il était de toute grâce personnelle. Il ne demandait à César Octave que son amitié. Les proscrits eux-mêmes n'oublièrent pas la pieuse colère de Mécène le jour où, ne pouvant arriver jusqu'au tribunal d'Octave, il lui lança ses tablettes avec ces deux mots d'un si terrible et si courageux laconisme :

— *Surge, carnifex !* — Lève-toi, bourreau !

C'était surtout pour les littérateurs que Mécène était plein de charmes et de prévenances. Il avait pris en affection Virgile et Varius, et faisait tourner à la gloire d'Octave l'influence qu'il avait sur ces deux poètes. Le travail était facile, au reste. Varius avait fait un poème à la louange de Jules César, et, avant même de savoir si Octave lui succéderait, il avait déploré en vers magnifiques la mort du vainqueur de Pompée.

Nous avons vu comment Virgile était venu à Rome et par quelle heureuse et habile flatterie il était arrivé jusqu'à Octave.

Mécène, dont il est temps que je m'occupe puisque c'est l'époque où il va influencer sur ma vie, était de l'ordre équestre. Sa famille tirait ses origines des premiers rois d'Étrurie. Voilà pour quoi j'ai dit en parlant de lui : « *Maecenas, atavis edite regibus...* » – Mécène, qui compte des rois parmi tes ancêtres... »

Né chevalier, il ne voulut jamais être autre chose que chevalier et refusa constamment d'entrer au sénat.

C'est tout simple, et tout le monde va comprendre le calcul de Mécène.

Pour rester chevalier, outre sa philosophie, qui était celle d'Épicure, Mécène avait deux raisons puissantes et réelles.

La première de ces deux raisons était l'orgueil. Mécène dérogeait vis-à-vis de lui-même en entrant au sénat. Jules César, pour s'y faire une majorité, l'avait bourré d'hommes dévoués à lui. On a vu à quoi lui avait servi tous ces dévouements. La plupart de ces hommes n'étaient point patriciens ; quelques-uns même étaient de simples fils d'affranchis.

De là la haine que les vieux sénateurs, ceux qui appartenaient au patriciat, portaient au vainqueur des Gaules ; de là une des principales causes de la conjuration sous laquelle il succomba.

Si Mécène entrait au sénat, il prenait rang selon l'ordre chronologique des entrées et se trouvait au-dessous d'hommes qu'il méprisait trop profondément pour admettre qu'ils fussent même ses égaux.

Hors du sénat, Mécène était le premier des chevaliers.

Dans le sénat, Mécène était le dernier des sénateurs.

La seconde raison, dans laquelle entrait pour beaucoup l'intérêt d'Octave, c'était l'importance politique et la puissance de l'ordre dans lequel Mécène tenait le premier rang, et qui non-seulement était celui dans lequel on prenait les sénateurs, dans lequel on choisissait les comptables chargés de recevoir les deniers publics, mais qui formait encore la cavalerie des armées.

Mécène, l'épicurien à la ceinture lâche qui siégeait sur son tribunal en tunique flottante, qui portait le pallium, qui craignait d'aller tête nue à cause du soleil, qui ne marchait à pied qu'appuyé sur deux eunuques, qui, épris d'une femme capricieuse et coquette, la répudiait sans cesse et la reprenait toujours : Mécène, qui se maria cent fois et qui n'eut jamais ainsi qu'une seule femme ; Mécène s'était parfaitement reconnu dans un passage de mes satires ; mais au fond, l'attaque n'était pas bien méchante, et il me la pardonnait en faveur du mal que j'y disais de Tigellius ; et en effet, Tigellius, trop bien accueilli par César Octave, prenait avec Mécène des airs de supériorité que celui-ci ne pouvait lui pardonner aussi facilement qu'il me pardonnait ma satire.

C'est que Mécène était l'ami de César sans être son courtisan. Son « Lève-toi, bourreau » est le bouclier avec lequel sa mémoire repoussera cette accusation. N'ayant aucune des qualités qui font les héros et qui élèvent les hommes de génie au premier rang, il avait toutes celles qui maintiennent les hommes de talent au second. Grâce à un esprit fin et observateur, à une âme forte et calme, à une pensée active cachée sous une apparence indolente, à un sentiment parfait des convenances, à une grande connaissance des hommes, il en arrivait à pénétrer leurs véritables sentimens, de quelque masque qu'ils les couvrissent. Adroit à corrompre, habile à séduire, il s'immisçait dans les intrigues du sénat, du palais impérial et des comices, pour en faire sortir tout ce qui pouvait être utile à César Octave. Mauvais poète enfin, lorsqu'il composait lui-même, il savait merveilleusement juger les vers des autres sans que l'envie d'une supériorité qu'il reconnaissait eût aucune influence sur son jugement.

Puis c'était l'homme des idées nouvelles. Quoiqu'il ne fût point républicain, il avait des idées sociales que l'on eût cru empruntées aux Gracques, à Catilina, à César. « Proclame l'unité du monde, disait Mécène à Octave ; donne à tous les hommes libres le droit de cité ; appelle les notables de toutes les provinces à l'ordre équestre et au sénat ; efface sous ce grand niveau ces

différences absurdes et infimes de lois, d'usages, de gouvernement local. De cette multitude de petites républiques sans force, fais une monarchie puissante et compacte ; proclame l'unité des poids, des monnaies, des mesures ; n'aie qu'un seul impôt, égal pour tous, applicable à tous ; vend tous ces domaines, de misérable rapport que l'État possède dans les provinces ; fonde enfin une banque qui soutienne, par des prêts à un intérêt raisonnable, l'industrie et l'agriculture. »

Voilà ce que disait tout haut Mécène, et les bons esprits, monarchistes ou républicains, applaudissaient.

Tel était l'homme auquel Varius et Virgile tenaient si fort à me présenter.

Je me défendis longtemps, mais comme, au bout du compte, je trouvais, tout républicain que j'étais, ses idées fort raisonnables en politique ; que je n'avais à lui reprocher que son éloquence traînante et dissolue, un style tellement enjolivé que parfois sa phrase en devenait incompréhensible ; vaincu par leurs instances, j'acceptai.

J'ai raconté moi-même dans ma sixième satire comment la chose se passa.

Je n'ai donc qu'à reproduire ici le fragment de cette satire qui a rapport à mon entrevue avec Mécène. Le voici :

« Revenons à moi maintenant ; à moi né d'un père affranchi et à qui l'on ne cesse de reprocher sa naissance, et cela parce que je suis ton convive, ô Mécène ! et parce que, autrefois, comme tribun, j'ai commandé une légion romaine. Quant à mes titres militaires, l'envie a peut-être le droit de me les disputer, mais il n'en est pas ainsi du titre de ton ami : ce titre, tu ne le prodigues pas, Mécène, on le sait ; c'est le mérite et non l'intrigue qui le procure. Ce bonheur précieux, ce n'est point au hasard que j'en suis redevable ; ce n'est point le hasard qui m'amena en ta présence. Virgile d'abord, le meilleur de mes amis, et après lui Varius te parlèrent de moi.

» Admis sous leurs auspices, je bégayai timidement quelques

paroles, car le respect me fermait la bouche. Je me vantai auprès de toi ni de mon illustre origine ni du magnifique coursier sur lequel je parcourais mes vastes domaines ; non, je me donnai tout simplement pour ce que j'étais ; ta réponse fut laconique, selon ton usage, et je me retirai. Neuf mois après, tu me rappelas, et voilà que, par ton ordre exprès, je prends rang au nombre de tes amis. Quel bonheur à moi d'avoir pu te plaire, à toi, Mécène, qui sais si bien distinguer l'honnête homme du plat coquin, et qui mesure le mérite non pas sur le vain prestige de la naissance, mais sur la noblesse réelle des sentimens ! »

On le voit, entre ma première présentation à Mécène et le jour où je le revis, neuf mois s'écoulèrent.

J'avais complètement oublié Mécène, et je me croyais complètement oublié par lui, quand un matin, Virgile revint me chercher de sa part et me conduisit de nouveau chez lui. Cette fois, ce ne fut plus le froid protecteur qui me reçut, ce fut l'ami qui m'a donné une partie de son affection et pour lequel je voudrais mourir.

Je fus longtemps reçu chez Mécène avant d'être présenté à Octave. J'avoue que je gardais pour le vainqueur de mon cher Brutus une certaine antipathie dont il ne fallut rien moins que la bataille d'Actium pour triompher. Je ne croyais pas à cette simplicité si vantée, et je me défiais de la main qui avait signé les proscriptions du triumvirat et de l'homme qui, par ambition, avait déjà répudié trois femmes.

Il est vrai qu'il venait d'en épouser une quatrième par amour.

Ces trois femmes avaient été :

D'abord Servilia, qu'il avait épousée à l'âge de dix-huit ans ;

Claudia, la fille d'Antoine et de Fulvie ;

Enfin, Scribonia, dont il avait eu cette fameuse Julie si célèbre par ses amours scandaleux et qu'il maria successivement au jeune Marcellus, à Agrippa et à Tibère, et qu'il finit par exiler dans l'île de Pandatarie.

Cette quatrième femme qu'il venait d'épouser était Livie, fille

de Lucius Drusus, femme de Tibère Claude Néron dont elle avait déjà eu un fils nommé Tibère. Elle était enceinte d'un second lorsqu'elle divorça pour épouser Octave ; elle accoucha au bout de trois mois. De qui était fils ce Drusus ? Était-ce de Claude Néron ? était-ce d'Octave ? En tout cas, ce dernier l'adopta.

Au reste, Octave avait en ce moment une autre préoccupation de famille.

Furieuse des amours d'Antoine et de Cléopâtre, Fulvie, après son échauffourée de Pérouse, avait quitté l'Italie et était allée rejoindre son mari à Athènes. Celui-ci l'avait reçue avec tant de dédain qu'elle était partie pour Sicyone plus furieuse encore qu'elle n'était arrivée à Athènes, et elle y était morte dans un accès de colère.

C'était grâce à cette mort qu'Antoine, redevenu libre, avait pu se rendre à la volonté des soldats et épouser Octavie.

Mais le même dédain qu'avait manifesté Antoine pour cette Némésis nommée Fulvie, il le manifesta pour cette Octavie si pure. Délaisée par son mari, elle n'en était pas moins uniquement occupée des intérêts de l'ingrat ; elle suivait l'éducation des enfans qu'il avait eus de Fulvie et se servait de tout l'empire qu'elle avait sur son frère pour l'empêcher de venger sa propre injure.

Comme on avait pu le prévoir lors de sa signature, la paix avec Sextus Pompée avait duré trois mois : Octave avait voulu poursuivre sur son élément celui qui s'intitulait le fils de Neptune, et là, il avait été vaincu par lui ; en outre, sa flotte avait été dispersée par la tempête, et, sans la trahison de Menas, qui sans doute s'apercevait qu'il n'y avait plus rien à gagner avec un homme aussi honnête que Sextus Pompée, il ne sauvait pas un seul navire.

Il n'y avait donc pas moyen, malgré les mauvais traitemens d'Antoine pour Octavie, de se brouiller avec Antoine : Antoine avait une flotte, et César Octave n'en avait plus.

Antoine était à Athènes ; César y envoya Mécène pour négocier.

cier avec lui.

Mécène, selon son habitude, mena la négociation à bien. Il fut convenu qu'Antoine prêterait ses vaisseaux à son beau-frère.

Mais en même temps que Mécène revenait de Grèce, Agrippa revenait des Gaules.

Il avait vaincu les peuples de l'Aquitaine, passé le Rhin, vaincu les Germains. Enfin, revenu en Italie, il avait, avec cette rapidité d'action qui le caractérisait, fait construire une nouvelle flotte dans un vaste port improvisé par lui, nommé le port Julius et formé par le lac Lucrin et le lac Averné réunis.

Un canal où deux vaisseaux pouvaient naviguer de front communiquait de ce port à la mer.

César savait qu'il pouvait aussi bien compter sur Agrippa, son bras droit, que sur Mécène, son bras gauche.

Nous avons déjà dit deux mots d'Agrippa à propos de la mort de César. Né de parents obscurs, le hasard l'avait fait le compagnon d'Octave, qui le ramena avec lui d'Apollonie. Il avait fort contribué par la rapidité de ses manœuvres au double succès de la bataille de Philippi, la première fois en l'absence d'Antoine, la seconde fois en l'absence d'Octave. Habile à organiser la victoire dans la guerre et la haute administration dans la paix, sachant obéir parce qu'il savait commander, artiste quoique soldat, généreux sans être dilapidateur, il donnait des jeux au peuple de Rome, ce peuple grand seigneur que l'on nourrissait, que l'on abreuvait, que l'on baignait, auquel, pendant tout le temps que duraient les jeux, Agrippa faisait faire la barbe pour rien.

Il donnait à ce peuple cent cinq fontaines, cent trente châteaux, deux cent soixante-dix bains gratuits. Mais ce n'était point encore assez : il leur jetait des billets de loterie qui gagnaient de l'argent, des étoffes, des meubles précieux, et, pour lui entretenir la main aux hauts faits accomplis du temps de Clodius, il lui donnait à piller des boutiques pleines de marchandises.

Aussi César avait-il dans Agrippa la confiance la plus absolue ; sans Agrippa et sans Mécène, le règne de César perdait d'un

côté l'éclat de la victoire, de l'autre celui de la poésie. C'était le règne d'Octave peut-être, mais ce n'était pas celui d'Auguste. Lorsqu'il consulta Agrippa et Mécène sur ce qu'il fallait faire, Agrippa lui conseilla de rétablir la république, et Mécène de fonder l'empire. Avec un admirable génie d'assimilation, il prit de chacun de ces conseils ce qu'il avait de bon. Octave fondait l'empire, mais qui se fût aperçu que l'on n'était déjà plus sous la république ?

Ce qu'il y avait d'admirable dans cette espèce de triumvirat formé par Octave, Agrippa et Mécène, c'est que deux de ses membres se dévouaient sans cesse à la grandeur du troisième. Aussi plus tard, triste cadeau qu'il lui fit, Ausute exigea-t-il qu'Agrippa répudie sa femme Marcella pour lui faire épouser sa fille Julie, et, pendant les deux années qu'il passa à visiter l'Asie et la Grèce, lui confia-t-il l'administration de l'empire. Envoyé en Gaule et en Germanie, vainqueur dans les deux pays, il refusa le triomphe à son retour, et, tout en conduisant à Rome les deux tiers des eaux qu'on y boit, il s'amusa à construire cette charmante rotonde qu'on appelle le panthéon d'Agrippa.

On comprend donc que, voyant revenir à ses côtés un compagnon si fidèle, Octave le préférât à un collègue douteux. Il remercia donc Antoine, mais refusa le secours qu'il en avait d'abord réclamé. Sans tenir compte de ce refus, et surtout pour bien s'assurer de ce qu'il cachait, Antoine partit d'Athènes avec trois cents navires chargés de soldats ; il était clair que, ne pouvant plus être acteur, il tenait à rester spectateur, spectateur dangereux pour Octave, sur lequel il tomberait infailliblement en cas de défaite.

Antoine annonça qu'il faisait voile pour le port de Brindes, où il se tiendrait à la disposition d'Octave. Pour la première fois peut-être, Octave voulait se brouiller avec Antoine ; mais Octavie, la pauvre délaissée, fit tant et si bien qu'elle décida son frère à envoyer pour la seconde fois Mécène à Antoine. Elle espérait que l'adroit chevalier réussirait dans sa seconde mission comme

il avait réussi dans la première. Mécène accepta et, pour rehausser la grandeur de l'ambassade, emmena avec lui un nombreux cortège. Ce cortège se composait d'un savant rhéteur grec nommé Héliodore, de Plotius Tucca, poète dont la réputation à cette époque était l'égale des plus hautes, du parasite Sarmenius, du bouffon Mennius Cicircus et de moi.

Varius et Virgile devaient nous rejoindre en route à Sinuesse.

Les préparatifs de notre voyage furent rapidement faits, mais nous ne pûmes arriver à partir tous ensemble ; les derniers en route devaient faire plus grande diligence et rejoindre les autres. Je partis en char avec le rhéteur Héliodore, l'homme le plus savant peut-être qui existât dans la langue grecque. Le premier jour, nous nous arrêtâmes dans une mauvaise auberge d'Arius, à six milles seulement de Rome.

Nous suivions cette même voie Appienne par laquelle j'étais arrivé à Rome treize ans auparavant.

Le second jour, nous ne fîmes guère plus grande diligence ; nous nous arrêtâmes au marché d'Appius, ainsi nommé d'Appius Claudius Caecus, l'entrepreneur de la voie Appia. Pourquoi nous serions-nous pressés, puisque d'autres venaient après nous ?

C'était une station pire encore que la première. Nous trouvâmes ce malheureux forum plein de bateliers et de cabaretiers voleurs ; l'eau était si mauvaise que je me passai de souper ; je ne parle pas du vin : c'était un véritable poison, quoique, à une lieue de là à peine, les coteaux de Sezze produisissent un vin qu'Octave préférait à tous les autres crus des environs de Rome, et que l'on appelait le vin sélénien.

J'attendis donc à jeun et en guerre avec mon estomac que mes compagnons eussent achevé leur repas.

La voie Appienne, à cause des interstices des pierres qui la pavent, est très pénible en char, surtout quand l'attelage trotte ; aussi nous décidâmes-nous à profiter du canal et à continuer le chemin en barque.

Ce canal est alimenté par les eaux du Nymphaüs, parti du pied

de la montagne au haut de laquelle s'élèvent les remparts pélasgiques de Norba et par celles de l'Ufens qui viennent s'y joindre. Il longe la voie Appienne au midi, et les voyageurs arrivés au forum d'Appius en profitent pour s'embarquer la nuit.

La navigation se faisait au moyen de bateaux tirés par des mulets ; puis, le matin venu, quand on avait passé une nuit de repos qui vous préparait à la fatigue, on reprenait la voie Appia.

Nous réglâmes donc nos comptes avec l'hôtelier, et au moment où la nuit étendait ses ombres sur la terre et parsemait le ciel d'étoiles, nous nous mîmes en route.

Mais c'était à tort que j'avais compté sur une nuit de repos. Nous étions, il est vrai, assez bien enveloppés de nos couvertures et arc-boutés les uns aux autres, mais la piqure des cousins et la voix d'un batelier ivre qui chantait sa maîtresse m'empêchèrent de fermer l'œil. Cependant j'étais tombé dans une espèce de somnolence, lorsque j'en fus tiré par la cessation de tout mouvement. Notre bateau, en effet, était immobile, et je n'eus qu'à regarder autour de moi pour reconnaître la cause de cette immobilité. Le batelier avait attaché la corde de sa barque à une borne, et, tandis que sa mule paissait tranquillement, il ronflait, couché sur le dos.

Un de nous, je n'ose dire lequel, sauta hors du bateau, cassa une branche de saule et caressa rudement le dos de l'homme et de la bête. Cette correction eut pour résultat de leur rendre le mouvement à tous deux. Nous nous lavâmes les mains, nous nous rinçâmes la bouche en arrivant dans les eaux de la fontaine Féronie, qui nous semblait plus pure et plus fraîche après les abominables eaux saumâtres de la veille.

Virgile, dans le livre VII de son *Énéide*, a chanté l'ombre des grands bois qui servent de retraite à la nymphe pour laquelle j'avais une vénération toute particulière non-seulement à cause de sa fraîcheur et de la limpidité de ses eaux, mais parce qu'elle était la déesse des affranchis, et que, fils d'affranchi, je lui devais en passant ma prière.

Cette ablution faite et ce devoir rempli, nous marchâmes au

pas de notre mule jusqu'à l'heure du déjeuner.

Le déjeuner pris, nous nous remîmes en marche ; une montée de trois milles nous conduisit à la blanche Anxur ; c'était là que devaient nous venir rejoindre Mécène et Cocceius Nerva, célèbre jurisconsulte qui fut nommé consul l'année suivante.

Toujours souffrant des yeux, mais plus encore à cause de la poussière du chemin, je profitai de cette halte pour les baigner dans un collyre que j'avais emporté de Rome.

Mécène arriva avec Cocceius Nerva, grand ami d'Antoine et homme *fait à l'ongle*.

Nous nous arrêtâmes à Fundi pour déjeuner et pour apprécier les ridicules de son prêteur Aufidius Lucus ; après quoi, ces deux fonctions remplies en conscience, nous quittâmes ce digne magistrat.

Brisés de fatigue, nous arrivâmes le soir à Formies, la ville de Mammura. Je me rappelai l'épigramme de Catulle contre cet ancien fournisseur de César, qui possède la plus belle maison de Rome et qu'il ne désigne que sous le nom de *Mentula*.

« Mentula est riche assurément en bois, en terres remplies de choses excellentes, en volières de toute espèce, en pêches, prairies, guérets, garennes. Rien n'y manque, mais à quoi bon ? sa dépense surpasse son revenu ; qu'il soit donc riche pourvu qu'il manque de tout ; louons donc ses richesses ; peu nous importe, pourvu qu'il soit dans l'indigence. »

Nous logeâmes à Formies dans la maison de Licinius Varro Murena. Qu'on me permette une petite digression sur le nom de notre hôte.

Le nom de sa famille était Licinius. *Murena* n'était qu'un surnom à lui donné à cause de son amour pour les murènes, de même que Sergius avait été nommé *Orata* à cause de son amour pour les dorades. Tandis que Murena inventait les piscines d'eau de mer, Sergius Orata imaginait de faire un banc d'huîtres dans sa villa de Baïa. Il y avait discussion parmi les gourmands pour savoir si les huîtres du lac Lucrin ne surpassaient pas celles de

Brindes : c'était l'avis de Sergius Orata ; mais comme il avait bon nombre de contradicteurs, il faisait prendre des huîtres à Brindes et les transportait dans le lac Lucrin, où il les parquait, tout affamées de la longue route qu'elles avaient faite, et où elles engraisaient rapidement.

Herrius, grand éleveur de murènes, en avait une telle quantité dans ses piscines que, lors des festins que donna Jules César au peuple, il put lui en vendre six mille d'un seul coup ; je me trompe : non pas vendre, mais prêter ; on pesa les six mille murènes, et Jules César s'engagea à rendre au porteur le même nombre de poissons vivans.

Crassus, homme grave, homme censorial, se passionna tellement pour une de ses murènes qu'il lui mit des pendans d'oreilles et un collier ; elle était habituée à venir manger dans sa main. Elle mourut, il la pleura et en prit le deuil. Cette douleur fit si grand bruit que Domitius, le collègue de Crassus, la lui reprocha comme une chose honteuse. Crassus, au lieu de nier, avoua franchement cette douleur, disant qu'elle ne prouvait qu'une chose, c'est qu'il était pieux et sensible.

Fonteius Capito était chargé de nous faire vivre chez Mamurra ; il s'acquitta en conscience de la mission. Disons en passant que Licinius Varro, dit Murena, était le frère de cette belle Terentia dont Mécène était amoureux, ce qui n'empêcha pas Lucinius d'être mis à mort lorsque, quinze ou seize ans plus tard, il conspira contre Auguste.

Le cinquième jour après notre départ, nous nous remîmes en route et arrivâmes à Sinuesse, dont j'ai déjà parlé lors de mon entrée à Rome. Là, comme il était convenu et à ma grande joie, Varius et Virgile nous rejoignirent ; Varius et Virgile, âmes candides et pures dont je ne saurais rester éloigné, dont l'absence m'attriste, dont la présence me réjouit. Ah ! quels embrassemens ! quel bonheur ! Non, jamais, tant que les dieux me conserveront la raison, rien ne me paraîtra dans ce monde comparable à un ami !

Nous fîmes encore dans cette même journée un trajet de neuf milles, et nous couchâmes au pont de Campanie. Le lendemain, nous déchargeâmes nos mules à Capoue. Nous avions fait en six jours cent trente-deux milles romains. En arrivant, Mécène fit une partie de paume, mais Virgile, qui souffrait de la poitrine, et moi, qui souffrais de mes yeux, nous allâmes nous coucher.

Le jour suivant, nous arrivâmes à la magnifique campagne de Cocceius, le compagnon de Mécène. Cette villa était située au-dessus des hôtelleries de Claudium.

J'ai dit que nous avions avec nous Sarmentus et Mennius Cicirrus ; j'ai désigné l'un comme un parasite, l'autre comme un bouffon.

Encore un mot sur eux.

Sarmentus, simple affranchi, ancien esclave d'une matrone qui vivait encore, était scribe, ou, si l'on aime mieux, commis en chef d'une des branches de l'administration publique.

Comment était-il arrivé, à l'âge de vingt-quatre ans, à cette haute position, lorsque tant de ses pareils ignorent encore une heure avant de dîner dans quelle maison ils trouveront un siège vacant et un couvert libre ?

Quant à Mennius Cicirrus, c'était un simple bouffon, rien de plus, et de la plus basse extraction possible.

En général, ces deux convives se chargeaient d'égayer nos repas en épigrammant l'un contre l'autre.

Le soir de notre station chez Nerva, ils s'attaquèrent avec plus de verve que jamais et nous firent passer une excellente soirée.

Après ce joyeux repas, nous reprîmes notre route jusqu'à Bénévent, où notre hôte, trop empressé à nous faire cuire des grives étiques, mit le feu à sa maison. Le fourneau s'écroula, la flamme se répandit dans la cuisine, et de la cuisine gagna le toit ; heureusement, les valets éteignirent l'incendie, et les convives sauvèrent le souper.

En sortant de Bénévent, deux routes se présentent au choix du voyageur qui veut traverser la montagne pour se rendre à Brindes,

l'une par Equus Magnus et Civitas Serdonis, l'autre par Celano Aquilonia et Venusia, ma patrie.

Nous ne prîmes ni l'une ni l'autre, mais un simple chemin de traverse. Brûlés par le vent d'Afrique dans la journée, nous eussions, le soir, couru le risque de mourir de froid, sans un feu de bois vert et de feuilles mouillées.

Le lendemain, des chars rapides nous transportèrent à vingt-quatre milles de ce village. Nous nous arrê tâmes dans une ville que je n'ai pas nommée dans mes vers, mais que je puis nommer dans ma prose.

C'était tout simplement Asculum.

Une des choses à remarquer dans cette ville, c'est la rareté de l'eau, qu'on est obligé d'aller chercher à dos de mulets, et la bonté du pain, dont le voyageur, même à pied, a l'habitude de prendre tout ce qu'il en peut porter ; et cela parce que le pain de la première station, c'est-à-dire de Canusium, est ce qu'il y a de plus exécration au monde.

À Canusium, Varius nous quitta ; la séparation fut dure et nous coûta force regrets ; après quoi, nous arrivâmes brisés à Rubus, le chemin non-seulement n'ayant pas de fin, mais ayant été complètement effondré par la pluie, qui nous trempa jusqu'aux os.

La journée du lendemain fut meilleure, mais le chemin encore pire. Nous arrivâmes à Bari, la ville des pêcheurs, la ville riche en poissons de toute espèce ; puis nous gagnâmes Egnalis, bâti en dépit des eaux, où l'on voulut nous persuader que l'encens posé sur le seuil du temple brûle sans qu'on en approche le feu.

Que le juif Appella croie à ce prodige, très bien ; quant à moi, j'ai appris chez Épicure que rien ne trouble le repos des dieux, et que, quand la nature nous étonne par quelque merveille, ce ne sont point eux qui prennent la peine de nous l'envoyer de l'Olympe.

Enfin, de là, nous arrivâmes à Brindes, terme de notre voyage.

Arrivés à Brindes, nous trouvâmes le port fermé par ordre

d'Octave. C'était une précaution qu'il avait prise contre les fantaisies conquérantes d'Antoine, à qui, pour occuper ses trois cents navires, l'envie pouvait prendre de s'en emparer.

Cette flotte s'était renforcée de celle de Domitius Ænobarbus, qui, après la défaite de Brutus à Philippes, avait donné sur ses vaisseaux asile aux républicains. Je crois avoir dit qu'à cette époque, je n'avais pas cru devoir suivre l'exemple de mon ami Pompeius, et que j'avais choisi un autre refuge.

L'intention de Domitius avait été d'abord d'aller se joindre à Sextus Pompée, mais Pallion, à force d'instances, l'amena à traiter avec Antoine ; il était donc avec lui devant Brindes, très disposé à le seconder, selon toute probabilité, dans ce qu'il lui conviendrait d'entreprendre. Sans doute la vue de la ville puissamment fortifiée et garnie d'une nombreuse garnison modifia les intentions d'Antoine, car il écouta l'invitation qui lui fut faite par Mécène de se rendre à Tarente, où l'attendaient sa femme et son beau-frère.

Il n'y avait qu'un jour de marche de Brindes à Tarente ; j'y suivis Mécène, et j'y trouvai mon ami Septimius, qui avait non-seulement une fort belle maison dans la ville, mais encore de magnifiques propriétés dans les environs. Ce fut chez lui que je m'amusai à rimer mon voyage à Brindes. J'y fis aussi mon dialogue entre un nautonier et l'ombre d'Archytas de Tarente.

Pendant que je faisais des vers, Mécène faisait de la diplomatie, et il amenait un rapprochement, sinon un raccommodement sincère, entre Octavie et son époux ; une trêve, sinon une paix réelle, entre César et Antoine.

Au reste, pour le moment, à part l'amour insensé que ressentait Antoine pour Cléopâtre, la pacification était facile. Chacun était content de son lot.

Octave travaillait laborieusement et heureusement à pacifier cet Occident qu'on lui avait abandonné comme la mauvaise part. Il avait à peu près reconquis la Sicile sur Sextus Pompée, il avait purgé l'Italie des brigands qui l'infestaient ; chaque jour, il

dépouillait un des vêtemens sanglans d'Octave pour revêtir la robe blanche d'Auguste ; il entrait dans la seconde période de sa vie, inaugurait une politique douce, conciliante, modérée. Maître de la moitié du monde à vingt-huit ans, il attendait patiemment que les fautes d'Antoine lui livrassent l'autre moitié.

Quant à Antoine, l'Orient était son véritable lot. L'Orient seul, avec ses mines et ses trésors, pouvait suffire à ses terribles déprédations. À l'époque où nous étions arrivés, l'Asie, assurait-on, lui avait déjà payé 200 000 talens. C'était le véritable satrape, somptueux jusqu'à la folie. Il allait bien à cette terre des prodiges où tout désir prend les proportions de la passion. En Occident, au contraire, Antoine, par ses échecs contre les Parthes, par son amour insensé pour Cléopâtre, s'était aux trois quarts dépopularisé. Antoine, devenu impossible en Italie, n'était plus possible qu'en Orient.

Si incomplète que fût la négociation, elle satisfaisait Octave, auquel elle donnait le temps d'amoindrir Sextus Pompée et d'annihiler Lepidus. Il revint donc à Rome, paraissant, même aux yeux de ses meilleurs amis, avoir obtenu tout ce qu'il pouvait désirer.

XXXV

ACCROISSEMENT DE ROME. – J'ACHÈTE UNE CHARGE DE SCRIBE DU TRÉSOR. – CONDITION DES FEMMES À ROME. – LES JEUNES FILLES, LES MATRONES ; HONNEUR QU'ON LEUR RENDAIT. – ESCLAVES. – AFFRANCHIES. – FLORA ET POMPÉE. – MES SATIRES CONTRE LES MŒURS DU TEMPS. – LES MŒURS DE VIRGILE. – LES MIENNES. – INACHIA ET LYCIENS. – CE QUE C'ÉTAIT QUE LA CHARGE DE SCRIBE DU TRÉSOR. – J'ACHÈTE MA VILLA DE TIBUR. – MON ODE À SEPTIMUS. – MON ODE À POLLION. – OCTAVIE RETOURNE À ATHÈNES. – ELLE REÇOIT D'ANTOINE LA DÉFENSE D'ALLER PLUS LOIN. – AMBASSADE INFRUCTUEUSE DE NIGER. – OCTAVIE REVIENT À ROME. – CE QU'ON DISAIT D'ANTOINE À ROME.

Rome allait s'agrandissant, s'embellissant. On se rappellera dans l'avenir ce mot d'Auguste : « Je l'ai reçue de briques, et je la rendrai de marbre. »

Au fur et à mesure que les Romains avaient envahi les Gaules, la Grèce, l'Espagne, la Thrace, le Pont et l'Asie, Rome, de son côté, avait envahi l'Italie. Le pomoerium, cette enceinte réservée par les dieux, tracée par Servius Tullius, qui pouvait contenir 260 000 citoyens, avait sinon craqué, du moins avait laissé la ville sauter par-dessus lui, tandis que les magistrats latins se plaignent en 575 de ne pouvoir fournir leur contingent de soldats à cause du grand nombre de provinciaux qui viennent s'établir à Rome. Rome, dès 565, est obligée d'expulser de son sein, par décret du sénat, 12 000 familles latines qui s'y étaient introduites en se faisant inscrire dans le recensement de 550, et, en 581, de pousser encore 16 000 âmes hors de ses murs.

C'est que chacun venait chercher fortune à Rome, où, à défaut de fortune, grâce aux distributions de blé, on était au moins sûr d'avoir du pain. Aussi Rome, qui pendant longtemps, craignant la colère des dieux, hésite à s'étendre, Rome monte ; elle entasse étages sur étages, de telle façon qu'Auguste est obligé de rendre un édit qui défend aux maisons d'avoir plus de soixante et douze

pieds de haut.

Bientôt, les étages superposés ne suffisent plus ; Rome gravit les unes après les autres les sept fameuses collines, Rome descend dans la plaine ; elle a sournoisement franchi l'enceinte de son pomoerium, elle jette des ponts sur le Tibre ; par Ostie, elle s'allonge vers la mer, par Tibur et par Aricie, elle s'étend jusqu'à la montagne. Cicéron dit : « Rome n'est plus la ville des Romains, c'est une capitale formée de la réunion de tous les peuples. »

César, dérobé par la population, avait projeté de détourner le Tibre, de couvrir de maisons le champ de Mars, de repousser le pomoerium jusqu'au pont Milvius et de doubler ainsi la Rome légale.

Voilà la ville où nous revenions et où, grâce aux libéralités de Mécène, j'avais l'espoir de rétablir ma fortune complètement perdue soit par mes propres dépenses, soit par la confiscation du petit bien de mon père. J'achetai une place de scribe au trésor.

Quoique fils d'affranchi, la charge de tribun des soldats que j'avais occupée sous Brutus me rendait apte à remplir cette place. Ses revenus me permirent dès lors de mener une vie plus facile et de partager les plaisirs des jeunes gens de mon âge et de mon temps.

Avant que j'attaque sérieusement cette folle histoire de mes amours, que l'on me permette de dire quelques mots des femmes romaines, de la place qu'elles tenaient dans la société.

On sait comment nos ancêtres se procurèrent leurs premières femmes ; c'étaient de rudes filles de la Sabine, bonnes ménagères et que leurs pères ne laissèrent aux Romains qu'à la condition que leurs époux ne leur feraient jamais faire œuvres serviles et ne les occuperaient qu'à filer de la laine. De là venait que l'épithète la plus honorable pour une épouse romaine des premiers âges était celle-ci : « Domum mansit, lanam fecit. »

Et en effet, pendant les premiers siècles de la république, leur occupation principale était de confectionner les vêtemens de leurs

époux, les plus pauvres les cousant elles-mêmes, les plus riches surveillant le travail de leurs esclaves, renfermées dans une partie de la maison que, de la langue grecque, nous avons appelée gynécée.

Octave devenu Auguste, Auguste devenu empereur donnait obstinément l'exemple de ce retour aux vieilles mœurs et ne portait que des habits filés par sa femme, sa sœur et ses nièces.

Il va sans dire que depuis longtemps ces mœurs primitives se sont perdues. Aujourd'hui, nos femmes abandonnent aux esclaves ces occupations, qu'elles regardent comme indignes d'elles, ou font venir de Padoue des étoffes toutes confectionnées.

Ce n'est point le seul changement que la douce mais persistante obstination des femmes ait amené dans leur condition ; tout au contraire des Gauloises nos voisines, qui prennent part aux affaires de l'État, qui suivent leurs maris à la guerre, qui pendant le combat les encouragent de leurs exhortations et de leurs cris, les femmes romaines, loin de se mêler aux affaires publiques, n'ont pas même le droit de s'occuper des leurs ; c'est un père, un mari ou un tuteur qui gère les biens qui leur sont propres. En réalité, chez nous, les femmes, d'après la loi, *sont* ou *devraient être* en tutelle.

Autant les droits du père de famille, droits dans lesquels est compris celui de vie ou de mort sur ses enfans, sont étendus, autant les droits de la femme sont restreints. Sa vie, selon la loi toujours, est une soumission perpétuelle ; si, en se mariant, elle reste, par les conditions du mariage, sous la puissance paternelle, le père qui la marie peut la démarier ; si c'est au contraire son époux qui l'achète de son père (nous avons plusieurs sortes de mariages dont j'aurai occasion de parler, probablement à propos des divorces) ; si c'est au contraire, disais-je, son époux qui l'achète de son père, le droit du père passe à l'époux ; elle est alors non-seulement sa femme, mais sa fille ; elle devient la sœur de ses enfans, et, comme eux, relève du tribunal domestique, le

plus terrible de tous s'il n'en est le plus doux, attendu qu'il est sans appel. Veuve, elle retombe sous la puissance paternelle ; son père mort, elle passe sous celle d'un tuteur ; si elle est restée dans la famille, elle peut hériter de son père et de son frère ; si son mari l'a achetée et adoptée, elle peut hériter de lui, non pas comme femme, mais comme fille, et de ses enfans, non pas comme mère, mais comme sœur. Vivant, son époux ne peut rien lui donner ; mourant, il ne peut rien lui laisser si sa fortune dépasse 100 000 sesterces ; sans doute la loi a pensé que la femme avait bien assez de ses séductions sans y ajouter celle de la fortune.

Maintenant, pourquoi cet abaissement légal de la femme ? nous allons le dire.

C'est que la loi qui l'asservit, en même temps qu'elle l'asservit, la protège et l'honore ; c'est que, vivant à l'ombre du toit paternel où elle file sa laine et d'où elle ne sort que pour monter dans un char et suivre, lors des grandes fêtes, les processions du Capitole, elle conserve pur le sang romain ; livrée pure à son époux, elle reste matrone pure et donne à la république des citoyens dans les veines desquels coule le sang romain dans sa pureté.

La voilà femme, la voilà mère, la voilà matrone. En épousant un citoyen romain, elle a pris le titre de mère de famille, comme son mari a celui de père de famille ; de même qu'il s'appelle *patron*, elle s'appelle *matrone* ; dès lors, elle est l'objet du respect de tout le monde. Dans les rues, si elle marche vêtue de la chaste stole, chacun lui cède le sentier dallé. L'homme de la plus basse extraction, le libertin le plus éhonté n'ose prononcer devant elle un mot malséant ; citée en justice, aucun agent de l'autorité n'a le droit de porter la main sur elle pour la forcer à comparaître ; le citoyen assis sur son char près de la matrone n'est jamais obligé d'en descendre, même pour saluer le consul, celui-ci fût-il précédé des faisceaux.

Abaisées par le droit, les femmes à Rome se relèvent par les mœurs ; la république elle-même, à laquelle tout rend hommage,

rend hommage aux jeunes filles et aux matrones. Dans les jours de danger, elle leur dit : « Priez pour moi. La prière d'une vierge ou celle d'une chaste mère de famille est l'encens le plus pur qui puisse monter aux cieux. » Lorsque meurt un grand homme, les matrones prennent le deuil, et c'est le dernier triomphe qu'il remporte, l'hommage le plus glorieux qui puisse être rendu à ses cendres.

Aussi les dieux domestiques gardent pour elles l'atrium, et Vesta le gynécée. Le toit domestique souillé est non-seulement un déshonneur pour la famille, mais encore un déshonneur pour l'État. Si le père ferme les yeux, l'édile s'informe, et, malgré le silence de celui qui semblerait seul avoir droit à se plaindre, la fille ou la mère coupable sera accusée, le séducteur poursuivi.

César, répudiant sa femme à propos de l'introduction de Clo dius au milieu des mystères de la bonne déesse, disait : « Je suis sûr que ma femme n'est pas coupable, mais la femme de César ne doit pas même être soupçonnée. »

Au reste, si le joug de la pureté pèse à l'épouse, si les devoirs de la matrone pèsent à la mère, si elle est lasse de monter, rien ne l'empêche de descendre ; son nom, donné à l'édile, en fera l'égal de la courtisane grecque ou de l'affranchie égyptienne ; elle en sera quitte pour dépouiller sa stole blanche et pour endosser la toge de la courtisane.

Aussi voyez quelle influence ces femmes qui ne peuvent gérer leurs biens, qui dépendent d'un père, d'un mari ou d'un tuteur, prennent par l'ascendant moral qu'elles conquièrent sur les affaires publiques ! Au plus haut que nous distinguons une silhouette de femme dans les brouillards de l'antiquité, c'est Hersilie se jetant entre Romulus et Tatius, c'est-à-dire entre son époux et son père, pour les empêcher de s'égorger ; c'est Clélie donnée en otage à Porsenna et traversant le Tibre à la nage au milieu d'une grêle de javelots ; c'est Lucrece se poignardant au pied de la statue des dieux domestiques et dont le spectre chasse les Tarquins de Rome ; c'est Virginie déshonorée par Appius et renversant les

décemvirs ; c'est Véturie désarmant son fils et sauvant Rome ; c'est Cornélie formant ses deux fils à la défense de la république et poussant Caius dans la voie populaire encore humide du sang de Tiberius ; c'est Metella prenant sur Sylla un tel empire que c'est à elle que Rome s'adresse pour qu'elle obtienne le rappel des proscrits du parti de Marius ; c'est Terentia qui pousse Cicéron à étrangler Lentulus et Céthégus et à déposer contre le frère de Clodia ; c'est Fulvie qui pousse Antoine à venger Clodius et qui est pendant cinq ans l'âme de la guerre civile à Rome ; c'est Portia soutenant Brutus chancelant et lui prouvant que les femmes, elles aussi, savent supporter la douleur ; c'est enfin Livie épousant Octave et partageant avec Agrippa et Mécène le droit de donner des conseils à Auguste.

Aussi le vieux Caton disait-il : « Les autres hommes commandent à leurs femmes ; nous commandons à tous les autres hommes, et nos femmes nous commandent. »

Maintenant, à côté de ces femmes, c'est-à-dire de la fille et de la mère, de la vierge et de la matrone, qui constituent la famille, voyons ce que sont l'esclave, l'affranchie et la courtisane.

La femme esclave appartenait à son maître, et quelles que fussent les exigences de ce maître, elle n'avait pas le droit de s'en plaindre.

La femme affranchie devait presque toujours son affranchissement à sa beauté ; esclave, son maître la faisait libre ; libre, elle devait vivre de cette beauté à laquelle elle avait dû son affranchissement.

De même que nous n'admettons pas la parenté entre esclaves, il n'y a pas d'adultère avec les affranchies qui, une fois libres, prennent des boutiques et, pour faire plus vite fortune, sacrifient à la fois à Mercure et à Vénus.

Ce sont ces femmes, en y adjoignant celles qui nous arrivent de la patrie de Laïs et d'Aspasie, qui forment à Rome la classe tant décriée et tant adorée des courtisanes.

Quelques-unes ont donné des preuves d'amour que nos gran-

des dames ne donneraient peut-être pas toutes. Il y a un siècle et demi à peu près qu'un certain Titus Sempronius Rutilus proposa à son beau-fils, dont il était tuteur, de l'initier aux mystères des bacchanales qui, de l'Étrurie et de la Campanie, avaient passé dans Rome. Le jeune homme parla de cette proposition à une courtisane dont il était l'amant ; celle-ci, épouvantée sans doute de la confidence, osa lui dire que son beau-père et sa mère, craignant de lui rendre compte, voulaient se débarrasser de lui. Le jeune homme s'effraya à son tour et se réfugia chez une de ses tantes, qui fit tout savoir au consul.

Appelée chez le magistrat, la courtisane commença par nier, car elle craignait le poignard des initiés ; mais son amour l'emporta sur la crainte ; elle avoua et mit la justice sur la trace des coupables. Ces mystères, c'étaient des bacchanales terribles, dans les rites desquelles le meurtre avait sa place. Dans la seule ville de Rome, on trouva sept mille affidés à ces redoutables mystères.

Virgile n'était ni prodigue ni dissipateur, Virgile respectait le foyer de la famille et ne chercha jamais à séduire ni matrones ni jeunes filles.

Il en fut de même de moi. On me reprocha fort d'être corrompu ; cependant pourquoi ? parce que j'eus la franchise de raconter mes amours avec de jeunes esclaves et de belles affranchies. Je suivais en cela les préceptes de mon père, consignés par moi dans la quatrième satire de mon livre I^{er}.

Ainsi, dis-je, mon père m'accoutumait à fuir les vices en les signalant par des exemples. S'il me conseillait de vivre d'économie et d'ordre, content du bien qu'il avait acquis : « Vois Albinus, me disait-il ; quelle triste vie ! Et Barcus ! quelle misère ! »

A-t-on oublié ma sixième ode du livre III, adressée *aux Romains*, dans laquelle je m'élève contre la dissolution de notre époque ?

On croirait que, pour avoir eu des affections légères, j'ai moins souffert que Tibulle ou Propertius ; on croirait que, parce

que j'ai chanté l'amour sur tous les tons, je n'ai jamais sérieusement ressenti l'amour ; on croirait que chez moi la passion s'est jouée autour du cœur sans jamais y entrer.

On se tromperait en croyant cela ; il ne faut que lire mes odes ou même mes épodes pour être persuadé du contraire. Que le lecteur cherche l'épode que j'adresse à mon ancien compagnon d'armes Pectius, et il verra que la douleur allait chez moi jusqu'à la suspension du travail, ce baume de la douleur.

Ah ! misérable amour, que de sottises tu m'as fait faire !

Au reste, que l'on ne se figure pas que cette charge de scribe du trésor fût encore sous Octave ce qu'elle était avant lui, c'est-à-dire un moyen de faire rapidement sa fortune par la rapine et la concussion.

Les abus auxquels se livraient ces fonctionnaires publics avaient été tels autrefois que Caton, pour les faire cesser, n'avait pas trouvé de meilleur moyen que de supprimer cette charge ; mais dès que Caton cessa d'être questeur, les scribes du trésor reparurent.

Octave avait dès longtemps l'intention de suivre l'exemple de Caton ; mais comme le moment ne lui semblait pas encore venu, il les avait mis sous le contrôle immédiat de Mécène. C'était dans ces conditions que j'avais acheté cette charge.

Seulement, devenu salarié du public, je devais au public compte de ma vie, c'est-à-dire que je perdais le bien qui m'était le plus cher au monde, l'indépendance.

Alors ce fut vers ce temps que je cessai de composer des épodes et d'attaquer les personnages puissans dans mes satires.

Au reste, pour retrouver quelques instans de ce repos que m'enlevait ma charge, du premier argent que je pus mettre de côté, j'achetai ma petite maison de Tibur. Elle était, ou plutôt elle est, dans un site charmant, près d'un bois frais et ombreux. Tibur était le rendez-vous des sybarites et des poètes. Mécène y avait une magnifique villa, Catulle une petite maisonnette. À peine installé, et dans l'enthousiasme encore de mon achat, j'y reçus

une lettre de mon ami Septimius, que j'avais revu à Tarente. Il m'invitait à aller passer de nouveau quelque temps chez lui.

Ce fut à l'occasion de cette lettre que j'écrivis l'ode VI^e de mon livre II.

Mais tandis que pendant le jour j'alignais des chiffres et que pendant la nuit je scandais des vers, les deux maîtres du monde se brouillaient de nouveau. L'horizon s'obscurcissait, et nous marchions tout doucement à l'une des plus terribles luttes civiles que Rome eût encore supportées.

Le bruit commençait à se répandre que le temps ne pouvait être loin où Octave et Antoine allaient combattre pour joindre à la partie du monde que chacun d'eux avait déjà celle qu'il n'avait pas encore.

On connaît Pollion, ce protecteur de Virgile dont j'ai déjà parlé, mon protecteur aussi, à moi : poète, historien, soldat, surtout honnête homme.

Eh bien ! cet honnête homme, regardant Octave et Antoine comme deux malhonnêtes gens, ne voulait prendre parti ni pour l'un ni pour l'autre. Il abandonna ses tragédies commencées, quitta le sénat et, pour se faire oublier, s'enferma dans sa maison de campagne et se mit à écrire l'histoire de la guerre civile entre César et Pompée, guerre dont le dénouement fut la mort de Caton.

Octavie voulut tenter un nouvel effort de conciliation. Des lettres outrageantes avaient été écrites par Antoine à Octave, et des réponses non moins blessantes adressées par Octave à Antoine. Les deux consuls de Rome nommés pour l'année 722, Cneus-Domitius Ænorbarbus et Caius Sottius, avaient quitté la ville pour se réunir à Antoine, tandis qu'au contraire, Plancus et Tilius, deux amis d'Antoine, avaient quitté Antoine pour se réunir à Octave. Octavie obtint de son frère de retourner à Athènes, ce qu'Octave permit, moins pour satisfaire le vœu de cette malheureuse épouse que dans l'espérance que les mépris dont elle serait l'objet lui donneraient un prétexte de rompre ouverte-

ment et définitivement avec Antoine : c'était l'avis de Mécène.

Octave ne s'était pas trompé. En arrivant à Athènes, Octavie reçut des lettres d'Antoine qui lui défendait de continuer son voyage et lui ordonnait de l'attendre dans la ville de Minerve.

Dans cette lettre, il lui disait qu'il venait de recevoir des ambassadeurs du roi des Mèdes qui l'engageait, pour venger sa défaite, à déclarer la guerre aux Parthes ; le roi des Mèdes promettait, s'il y consentait, de l'aider de tout son pouvoir. Ce pouvoir se manifestait par l'offre d'une nombreuse troupe de cavaliers et d'archers qu'il mettait à la disposition d'Antoine, et comme c'étaient surtout les deux armes qui lui manquaient pour faire la guerre aux Parthes, Antoine fondait son refus de recevoir Octavie sur sa décision bien arrêtée de profiter de l'offre du roi des Mèdes et d'aller faire la guerre en Asie.

Mais, toujours humble et soumise, Octavie ne voulut pas voir ce qu'il y avait d'offensant pour elle dans cet ordre de son mari ; elle se contenta donc de lui répondre qu'il eût à indiquer où elle devait faire parvenir ce qu'elle lui amenait, c'est-à-dire une grande provision d'habits pour ses soldats et beaucoup de bêtes de somme ; enfin, des présents considérables et de l'argent pour ses officiers et ses amis.

En outre, elle conduisait avec elle deux mille hommes armés et équipés qu'elle avait amenés pour en faire la cohorte prétorienne d'Antoine.

Elle choisit pour messenger près d'Antoine un de ses amis nommé Niger, sur la loyauté duquel elle savait pouvoir compter.

Niger partit et trouva Antoine près de Cléopâtre, qu'il ne quittait plus ; il lui remit la lettre, et très haut, hardiment, en présence de la reine d'Égypte, il n'hésita point à faire d'Octavie l'éloge qu'elle méritait.

Avec l'instinct d'une rivale, et d'une rivale dans une condition inférieure, Cléopâtre comprit qu'Octavie venait réclamer le cœur d'Antoine, et, dans la crainte qu'elle n'y réussît, elle commença, de son côté, à feindre pour Antoine, qu'elle avait toujours traité

assez légèrement, une violente passion. Ce ne fut point tout, car elle voulut qu'une altération physique sollicitât la pitié d'Antoine : elle se priva de nourriture, si bien qu'en peu de temps elle maigrit et pâlit visiblement.

En outre, chaque fois qu'Antoine entrait chez elle, il la trouvait en larmes, le regard vague et abattu ; elle essuyait vivement ces larmes, il est vrai, mais pas assez vivement pour qu'elles échappassent à Antoine. Elle changeait son regard vague et abattu en un regard plein de langueur, et quand il lui parlait de cette guerre contre les Parthes faite à l'instigation du roi des Mèdes, elle le suppliait de ne pas songer à faire la guerre à ce peuple barbare, le seul contre lequel la fortune de ses armes eût échoué.

D'un autre côté, Cléopâtre avait près d'Antoine des amis à elle qu'Antoine croyait ses amis à lui et qu'elle achetait et maintenait à sa dévotion à force de présents. Ces amis n'avaient d'autre occupation que de souffler à Antoine la haine contre Octavie. « Octavie, lui disaient-ils, quoique abandonnée par vous, est mille fois plus heureuse que Cléopâtre : elle a le titre d'épouse et tous les privilèges attachés à ce titre ; tandis que Cléopâtre, reine de tant de peuples, n'est que la maîtresse d'Antoine, et ce titre, encore loin de s'en croire déshonorée, elle s'en parerait si elle était sûre de ne pas être abandonnée par Antoine. Il est vrai qu'abandonnée, elle ne survivra pas à son malheur. »

Et comme on est toujours disposé à croire ce qui flatte votre orgueil, Antoine, croyant que Cléopâtre ne survivrait pas à son abandon, redoublait de soins pour Cléopâtre.

Aussi renonça-t-il à l'expédition de Médie, quoiqu'il eût appris que le moment était bon pour une campagne chez les Parthes, ceux-ci étant agités de dissensions ; il ne faisait qu'une courte absence pour marier à la fille du roi des Mèdes un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre.

Il va sans dire que ni l'un ni l'autre des deux époux n'était nubile.

Octavie resta le plus longtemps qu'elle put à Athènes, com-

prenant bien que son retour à Rome serait le signal d'une irréconciliable rupture entre son mari et son frère ; mais enfin, il lui fallut revenir et tout avouer à Octave.

Octave, indigné de cette insulte qui rejaillissait sur lui, ordonna à sa sœur de quitter la maison d'Antoine et de prendre un logement particulier ; mais elle s'y refusa, suppliant César de ne pas se brouiller à cause d'elle avec son mari et d'oublier toutes les injures qui lui étaient personnelles.

— Ne serait-il pas odieux, disait-elle à son frère, que les deux maîtres du monde ensanglantassent la terre, l'un pour l'amour d'une femme, l'autre par jalousie ?

Elle continua donc d'habiter la maison de son mari comme s'il eût été présent, élevant avec le soin et la magnificence d'une mère les enfans qu'Antoine avait eus de Fulvie.

Son respect pour ses devoirs d'épouse allait encore plus loin : tout ami ou tout messager d'Antoine venant à Rome pour ses propres affaires ou pour celles de son mari était reçu dans la maison d'Antoine, tandis qu'elle, se chargeant de solliciter s'il était besoin, obtenait de son frère les grâces que venait solliciter son hôte. Seulement, l'excellente créature ne s'apercevait point d'une chose, c'est qu'en agissant ainsi, elle faisait à Antoine tout le tort qu'elle pouvait lui faire. Chacun s'émerveillait qu'un homme qui n'était point insensé abandonnât une pareille femme pour Cléopâtre.

Mais Antoine était réellement insensé, ou bientôt on put le croire tel par les nouvelles qui arrivaient à Rome.

On disait qu'Antoine, sans avoir osé répudier Octavie, qu'il regardait comme un espion placé près de lui par Octave, avait solennellement épousé Cléopâtre ; qu'en plein gymnase, il avait fait dresser une estrade d'argent et, sur cette estrade d'argent, élever deux trônes d'or ; que, sur ces deux trônes d'or, Cléopâtre et lui s'étaient assis, Cléopâtre sous le costume d'Isis, et lui, Antoine, sous celui d'Osiris ; qu'alors Antoine l'avait proclamée reine d'Égypte et de Libye, et avait reconnu son fils Césarion pour fils

de César. Quant à ses fils à lui et à Cléopâtre, il leur avait conféré le titre de roi, donnant à l'aîné, Alexandre, l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes, qui n'était pas conquis ; et au second, Ptolémée, la Phénicie, la Syrie et la Cilicie ; après quoi, ajoutait-on, il les avait présentés tous deux au peuple : Alexandre, vêtu d'une robe médique et portant sur la tête la tiare et le bonnet pointu qu'on appelle *cidaris*, et qui sont les ornemens des rois mèdes et arméniens ; Ptolémée, avec un long manteau, des pantoufles et un large chapeau entouré d'un diadème, costume des successeurs d'Alexandre ; qu'alors les deux princes avaient salué leur père et leur mère et avaient reçu chacun une garde royale, l'une arménienne, l'autre macédonienne. Quant à Cléopâtre, elle avait adopté le costume de la déesse égyptienne et donnait ses audiences sous le nom de la nouvelle Isis.

L'étonnement fut grand, car on doutait encore, lorsqu'Octave fit au sénat le rapport officiel de tout ce que nous venons de raconter.

C'était un beau et populaire sujet de guerre, et la cause d'Octavie, grâce aux folies d'Antoine, devenait la cause de Rome. Les Romains haïssaient dès longtemps ce Mithridate femelle que l'on appelait ainsi peut-être à cause de sa supériorité sur les autres femmes. Il est vrai que les peuples barbares auxquels elle parlait à chacun dans sa langue avait pour elle une admiration qui ne pouvait s'égaliser qu'à l'amour que lui portaient les Égyptiens. Cet amour allait si loin qu'on assure qu'après la mort d'Antoine, et lorsqu'on renversa ses statues, un Alexandrin offrit vingt-cinq millions de sesterces pour que l'on ne renversât point celle de Cléopâtre.

XXXVI

ACCUSATION DE MINUTIUS PLANCUS. — CE QUE C'ÉTAIT QUE PLANCUS.
— J'AI PITIÉ DE SA TRISTESSE ET LUI ADRESSE UNE ODE. — FORCE D'ANTOINE.
— LE MONDE BARBARE. — LES AMIS D'ANTOINE LUI ENVOIENT GÉMINIUS. — PRÉSAGES FUNESTES À ANTOINE. — MON ODE AUX ROMAINS.

De son côté, Antoine envoyait à Rome des messagers porteurs d'une accusation contre Octave. Les principaux griefs portés par lui contre son collègue au triumvirat étaient d'abord : que César avait dépouillé Sextus Pompée de la Sicile sans lui donner sa part des dépouilles ; ensuite, qu'Octave avait gardé les vaisseaux qu'il lui avait empruntés pour faire cette guerre ; en outre, qu'Octave, ayant peu à peu chassé Lepidus, leur troisième collègue, de tous ses gouvernemens, avait gardé pour lui l'armée de Lépidus et les revenus de Lépidus ; enfin, qu'Octave, sans rien laisser à ceux d'Antoine, avait distribué à ses soldats à peu près toute l'Italie.

À ces accusations, César répondait :

Que, quant à la Sicile, il la partagerait avec Antoine lorsqu'Antoine partagerait avec lui l'Arménie, et qu'alors et en même temps, il lui rendrait les vaisseaux qu'il lui avait prêtés.

Que, quant à Lépidus, il l'avait dépouillé de ses gouvernemens parce que Lépidus abusait insolemment de son pouvoir.

Que, quant aux soldats d'Antoine, ils n'avaient aucun droit au partage de l'Italie, puisqu'ils avaient l'Arménie et une partie du pays des Parthes conquis par eux.

Et cependant Octavie ne voulait pas encore quitter la maison de son mari ; il lui semblait que tant qu'elle serait dans cette maison, il lui resterait un dernier espoir de se réconcilier avec Antoine. Mais celui-ci, comme s'il eût voulu mettre tous les torts de son côté, lui ordonna positivement de sortir de chez lui.

Sans doute Cléopâtre envoyait à Octavie cette dernière consolation. Au milieu d'un concours immense de peuple plaignant Octavie et maudissant Antoine, on vit sortir la sœur d'Octave,

chassée sans être répudiée, les yeux en pleurs, conduisant par la main, avec des enfans qu'elle avait eus d'Antoine, ceux qu'Antoine avait eus de Fulvie.

Alors ce fut un acte d'accusation que dressa Octave contre Antoine.

D'abord, Antoine avait épousé une reine, crime irrémissible aux yeux des Romains, qui avaient tué César parce qu'il avait eu la fantaisie de se laisser essayer un bandeau royal par Antoine.

Il avait introduit Césarion, bâtard adultérin de César, dans la famille, ce qui était un sacrilège.

Il avait, lui, *imperator* et *triumvir*, suivi à pied la litière de Cléopâtre.

Il avait fait graver non pas seulement le nom de sa maîtresse – ce qui n'était rien –, mais le nom d'une reine sur les boucliers des soldats romains.

Il s'était interrompu de rendre la justice sur son tribunal pour lire les tablettes d'amour en cristal et en cornaline que lui envoyait Cléopâtre.

Il avait oublié la majesté romaine en prenant le nom et le costume d'Osiris.

Enfin, disait Octave en prose éloquente, et Virgile en beau vers : « Il avait traîné toute la cohorte des monstres du Nil et l'aboyant Anubis contre Neptune et Vénus, et contre Minerve ! Octave, lui, allait conduire l'Italie, le sénat, le peuple et les grands dieux contre les bataillons réunis au son du sistre égyptien contre l'eunuque Mardion, les coiffeurs de Cléopâtre, les peuples du rivage où se lève l'aurore et les armes bigarrées de l'Orient. »

Ceux qui soutenaient ces accusations étaient Calvitius et Plancus.

Calvitius avait peu d'importance ; mais Plancus, que j'ai beaucoup connu et auquel j'ai adressé l'ode que je citerai tout à l'heure, était un homme consulaire de la plus haute importance.

Longtemps j'avais été séparé de lui, mais son retour à Rome nous avait remis en contact l'un avec l'autre.

C'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de quarante-deux ans à peu près. Disciple de Cicéron pour l'éloquence, disciple de César pour la guerre, c'était, à la mort de César, un grand orateur et un grand capitaine. C'est à lui que Cicéron écrivait alors pour l'entraîner, lui et l'armée qu'il commandait, à la cause de la république : « Vous êtes parvenu à ce que la vertu, accompagnée de la fortune, peut produire de plus grand. »

Il était alors dans les Gaules, où il établissait deux colonies, l'une desquelles, Lugdunum¹, a prospéré de nos jours ; mais Plancus ne tint devant la fortune aucun compte de la lettre de Cicéron. Il se réunit aux triumvirs, leur demandant, assure-t-on, pour prix du secours qu'il leur apportait, de mettre sur la liste de proscription le nom de son frère germain, Plotius Plancus.

Plancus était alors consul avec le triumvir Lépide, qui, lui aussi, avait pros crit son frère germain ; de sorte que l'on fit sur eux ce jeu de mots sanglant : « Lépide et Plancus n'ont pas triomphé des Gaulois, mais des Germains. »

Lorsque le triumvirat fut dissous, Plancus, jugeant que toutes les questions politiques actuellement pendantes, comme disent les avocats, seraient, comme le nœud gordien, tranchées par l'épée, et jugeant que l'épée d'Antoine coupait mieux que celle d'Octave, Plancus, disons-nous, suivit le parti d'Antoine. Il en fut puni par le peu de considération qu'il obtint à la cour de Cléopâtre ; mais comme avant tout Plancus était un de ces hommes qui ont autant besoin pour vivre de la faveur des grands que de l'air qu'ils respirent, ne pouvant pas être l'ami d'Antoine, qui éprouvait une certaine répulsion contre lui, il se fit le courtisan de Cléopâtre ; si bien qu'on lui reprochait entre autres choses d'avoir, dans une orgie, rempli le rôle du dieu poisson Glaucus, vêtu d'une robe vert de mer et la tête coiffée d'une couronne de roseaux.

Mais sur ces entrefaites, Plancus, qui prévoyait les choses de

1. Lyon.

loin, comprit qu'Antoine faisait fausse route. Un matin, il quitta donc Alexandrie, et quelques jours après, reparut à Rome, où il se déclara pour Octave. On verra tout à l'heure comment il révéla le secret du testament d'Antoine et le parti qu'Octave tira de cette révélation.

Mais malgré le service rendu, Octave ne donna aucun commandement au pauvre Plancus, ce qui plongea celui-ci dans un tel état de tristesse qu'il vint s'enfermer dans sa villa de Tibur, voisine de la mienne.

Ce fut alors que, pour le consoler un peu, je lui adressai une ode.

Mais tout en laissant Plancus à l'ombre, sur les accusations de ce même Plancus et sur la demande d'Octave, le sénat dégrada Antoine de la dignité triumvirale et déclara la guerre à la reine d'Égypte.

Ce fut en Arménie qu'Antoine apprit ce qui se passait à Rome. Cléopâtre était avec lui. Tous deux se rendirent à Éphèse, tandis que Canidius prenait par son ordre seize légions et descendait vers la mer.

Mais auparavant, Canidius avait rendu un grand service à Cléopâtre.

Le premier mouvement d'Antoine avait été de la renvoyer en Égypte pour qu'elle y attendît le résultat de la guerre ; mais craignant qu'en son absence Octavie ne raccommodât Antoine avec Octave, elle gagna Canidius, qui fit observer à Antoine qu'il était injuste d'éloigner de lui une femme qui contribuait à la guerre qu'il allait soutenir en fournissant deux cents vaisseaux, vingt mille talents d'argent et des vivres pour nourrir toute l'armée. Antoine, qui ne demandait qu'un encouragement pour garder Cléopâtre, ne parla plus dès lors de la renvoyer en Égypte.

Alors Antoine appela à lui toutes les forces dont il pouvait disposer. Il avait huit cents vaisseaux, deux cent mille hommes de pied, douze mille cavaliers. Les rois de Cilicie et de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagène, de Thrace étaient venus en

personne. Ceux du Pont, des Arabes, des Juifs, des Galates et des Mèdes lui avaient envoyé des secours.

C'est que la cause d'Antoine était celle du monde barbare.

Toutes ces troupes rassemblées, Antoine et Cléopâtre firent voile pour Samos, où d'avance on avait convoqué tous les chanteurs et tous les comédiens de l'empire. Or on remarqua que tandis que le reste du monde retentissait de plaintes et de gémissemens, cette seule île s'éveillait et s'endormait au milieu des jeux, des fêtes, des chants, du son des flûtes et des lyres. Tous les rois de la suite d'Antoine donnaient des festins magnifiques et des spectacles qui duraient jusqu'au jour ; enfin, chaque ville y envoyait chaque jour un bœuf pour les sacrifices.

Pendant ce temps, les deux amis d'Antoine, Titius et Plancus, qui avaient quitté Antoine à la suite de quelques démêlés avec Cléopâtre pour se réunir à Octave, avaient révélé à celui-ci le contenu du testament d'Antoine, dont ils connaissaient les dispositions. Ces dispositions étant de nature à porter le dernier coup à ce peu de popularité qu'Antoine pouvait avoir conservé à Rome, Octave le demanda aux vestales, dans les mains desquelles il était déposé. Les vestales le refusèrent, Octave le prit de force, le lut en particulier, en nota les endroits dont la lecture devait produire le plus d'effet, puis rassembla le sénat et en fit la lecture publique.

Quoique Antoine y ordonnât, chose inouïe, que son corps, après avoir traversé le Forum en grande pompe, fût conduit à Alexandrie et remis à Cléopâtre, contre l'attente d'Octave, la lecture du testament d'un homme vivant encore fit un mauvais effet.

Les amis d'Antoine profitèrent de ce moment de réaction en sa faveur pour lui envoyer un homme dans lequel on savait qu'il devait avoir confiance, cet homme ayant toujours été son partisan. Il s'appelait Germinius. Il avait pour mission de conjurer Antoine de ne pas aller plus avant dans la voie sacrilège qu'il avait prise, lui disant que, du jour où il serait déclaré ennemi du

peuple romain, il ne lui resterait pas un ami en Italie.

Germinius partit et arriva à Samos. Dès la première vue, Cléopâtre le soupçonna d'être venu dans les intérêts d'Octave et fit tout ce qu'elle put pour l'empêcher de parler à Antoine, le blessant par tous les dédains possibles, le faisant asseoir au bas bout de la table et ne lui adressant la parole que pour le railler. Mais rien ne pouvait lasser la patience de Germinius, et il supportait insultes et railleries sans même se plaindre, dans l'espoir qu'il conservait de pouvoir tôt ou tard parler à Antoine. Mais poussé par Cléopâtre, Antoine lui demanda un jour pendant le dîner, et d'un bout à l'autre de la table, de dire publiquement ce qu'il venait faire à Samos.

— Je venais pour te parler, répondit celui-ci, mais les choses dont j'avais à t'entretenir ont l'habitude d'être traitées à jeun. Seulement, ce que je puis te dire à l'instant même, et sans perdre un instant, c'est que tout irait mieux si Cléopâtre était en Égypte au lieu d'être ici.

Quelques jours après, n'ayant pu arriver à causer tête à tête avec Antoine et sentant que son influence ne combattrait jamais victorieusement celle de Cléopâtre, il s'esquiva de la cour et revint à Rome. Il fut bientôt suivi par Marcus Silanus et Dellius, le même qui avait écrit l'histoire de la guerre d'Antoine contre les Parthes, guerre à laquelle il avait personnellement assisté.

Il dit alors à qui voulait l'entendre qu'il avait été prévenu par le médecin Glaccus que Cléopâtre le voulait faire empoisonner parce qu'il avait dit un soir à table :

— En vérité, n'est-il pas bien extraordinaire que l'on nous donne, à nous, du vinaigre à boire, tandis que Sarmentus boit du falerne à Rome.

Notez bien que ce Sarmentus, contre lequel s'élevait Dellius, était ce même Sarmentus avec lequel j'avais fait le voyage de Brindes et qui devait à sa jolie figure la faveur dont il jouissait.

La guerre était donc instante. À toutes ces forces que traînait Antoine après lui, Octave n'avait à opposer que deux cent soixan-

te vaisseaux, quatre-vingt mille hommes d'infanterie et douze mille chevaux.

Seulement, les présages étaient tous contre Antoine.

Déjà, lors des fêtes du mariage d'Octavie, puis plus tard à l'entrevue de Brindes, lorsqu'Antoine jouait contre Octave, soit aux dés, soit à quelque autre jeu, sans cesse il perdait. De sorte qu'un devin, venu d'Égypte à la suite de Cléopâtre, lui dit un jour :

— Antoine, ton génie redoute celui de César.

À ces anciens présages se joignaient des signes nouveaux d'un caractère non moins funeste.

Au moment où Antoine était à Patras, la foudre tomba sur le temple d'Hercule et le consuma. Or c'était un mauvais présage, Antoine prétendant descendre de ce dieu.

Pendant qu'il était à Samos, Pisance, colonie fondée par lui, s'abîma dans un tremblement de terre.

À Albe, une statue de marbre d'Antoine fut, pendant quelques jours, inondée de sueur.

À Athènes, dans la Gigantomachie, un tourbillon de vent emporta la statue de Bacchus et la transporta dans le théâtre. Or si Antoine rapportait son origine au vainqueur du lion de Némée et de l'hydre de Lerne, il se vantait d'imiter le vainqueur de l'Inde et, pour cette raison, se faisait appeler le nouveau Bacchus.

La même tempête renversa encore les statues d'Eumène et d'Attalus, qui portaient inscrit à leur base le nom d'Antoine, et il les renversa seules, quoi qu'elles fussent au milieu de beaucoup d'autres.

Enfin, un signe des plus effrayans se manifesta sur la galère même de Cléopâtre, appelée l'*Antoniade*. Des hirondelles avaient fait leur nid sous la poupe, et il en survint d'autres qui chassèrent les premières et tuèrent les petits.

Je voyais tous ces préparatifs de guerre, j'entendis tous ces bruits, et, je l'avoue, sans douter de la fortune d'Octave, je déplo-rais le sang qui allait couler, puisque, à part les auxiliaires

d'Antoine, la lutte allait encore avoir lieu, comme à Pharsale, comme à Philippes, entre Romains et Romains. Il est vrai que, cette fois, c'était bien véritablement la fin des guerres civiles.

Après la mort de Pompée restaient César, Antoine, Octave, Brutus et Cassius. Après la mort de César restaient Antoine, Octave, Brutus et Cassius. Après la mort de Brutus et de Cassius restaient Antoine et Octave ; mais Octave tué par Antoine ou Antoine tué par Octave, le survivant restait seul et, cette fois, n'avait plus personne pour lui disputer l'empire du monde.

Ce fut pour tenter un dernier effort de réconciliation que je publiai ma septième épode :

« Où courez-vous donc, sacrilèges ? pourquoi ces glaives dans vos mains ? Le sang romain n'a-t-il pas assez empourpré les terres et les mers ? »

Mais, comme on le comprend bien, quelques vers d'un pauvre poète étaient une trop faible digue opposée au torrent. Le torrent passa par-dessus et roula vers Actium.

XXXVII

DEUX NOUVELLES ODES. – UNE ÉPIGRAMME DE MÉCÈNE. – DÉCLARATION DE GUERRE À CLÉOPÂTRE. – DÉPART DE LA FLOTTE ROMAINE. – SA FAIBLESSE. – AVANTAGES OFFERTS À ANTOINE. – CELUI-CI PROPOSE À OCTAVE UN COMBAT SINGULIER. – ESCARMOUCHES. – DOMITIUS PASSE DU CÔTÉ D’OCTAVE. – DÉFECTION D’AMYNTAS ET DE DÉJOTARUS. – CONSEILS DE CANIDIUS À ANTOINE. – EMBUSCADE DRESSÉE CONTRE CE DERNIER. – SES DISPOSITIONS POUR LE COMBAT. – PRÉSAGE HEUREUX POUR OCTAVE. – BATAILLE D’ACTIUM. – ATTAQUE D’ANTOINE. – CHOC DES DEUX FLOTTES. – MANŒUVRE D’AGRIPPA. – FUITE INOPINÉE DE CLÉOPÂTRE. – ANTOINE ABANDONNE SON ARMÉE POUR SUIVRE LA REINE D’ÉGYPTE. – EUSICLÈS.

C’est à la même époque que parurent mes deux odes : *O navis, referent et Pastor dum traheret*. Toutes deux sont allégoriques et inspirées par les événemens dont le monde était ému.

La première n’a pas besoin d’explication.

L’autre est la prédiction de Nérée à propos des amours adultères d’Hélène et de Pâris.

Ai-je besoin de dire que les amours d’Antoine et de Cléopâtre menaçaient Rome de malheurs non moins grands que ceux qui fondirent sur Troie à la suite de l’enlèvement de la femme de Ménélas.

Cette dernière eut un si grand succès qu’elle est restée dans la mémoire de tous les contemporains et, je l’espère, ne sera pas tout à fait inconnue de la postérité.

Cependant Octave, après avoir fait déclarer la guerre non pas à Antoine mais à Cléopâtre, ce qui, par une habile combinaison politique, faisait d’Antoine un simple général au service d’une reine étrangère, Octave partit enfin, emmenant avec lui Mécène.

Je l’avais vu la veille de son départ et l’avais supplié de m’emmener avec lui. Mais il refusa obstinément, et ce fut tout

triste encore de ce refus que je lui adressai ma première épode.

C'est la première fois que je donne dans mes vers le titre d'ami à Mécène. Il m'en avait donné le droit en m'adressant lui-même une épigramme où il me donnait ce titre.

Octave et Mécène partirent donc, comme je le dis dans mon épode, sur un de ces légers navires liburniens qui voguaient plus vite, mais qui étaient plus dangereux que les galères, tenant moins bien la mer qu'elles. Mais un autre César n'avait-il pas affronté la même mer dans une barque, et le navire liburnien, lui aussi, ne portait-il pas César et sa fortune ?

La crainte d'Octave – et Mécène m'avait fait part de cette crainte – était qu'Antoine combattît sur terre ; mais Cléopâtre, qui avait fourni plus de vaisseaux comparativement que de soldats, voulut que'on lui dût la victoire et décida Antoine à livrer une bataille navale.

C'était une grande imprudence. La flotte manquait complètement de rameurs, et je dirai presque de matelots. Pour remplir les vides, les capitaines durent enlever violemment à la Grèce les muletiers, les moissonneurs et jusqu'à de jeunes garçons de douze à quatorze ans. Encore, et avec toute cette violence, les équipages étaient-ils loin d'être au complet.

Et cependant toutes facilités avait été données à Antoine. Octave lui avait fait dire à Samos de ne point perdre, comme il le faisait, un temps précieux, mais de venir avec toutes ses forces de terre et de mer ; pour ses forces de mer, lui offrant des rades et des ports où il pourrait aborder sans obstacle, et pour son armée de terre, non-seulement tout l'espace de terrain qu'un cheval peut fournir dans une course, mais encore le temps nécessaire à débarquer son armée et à asseoir son camp.

Antoine à son tour offrit à Octave soit le combat singulier, soit une bataille rangée dans la plaine de Pharsale et sur le lieu même où s'étaient rencontrés César et Pompée.

Il lui faisait dire en outre qu'il allait attendre sa réponse au promontoire d'Actium.

Octave se résolut alors à la lui porter lui-même. Il traversa en toute hâte la mer Ionienne et s'empara d'abord de Toryne, petite ville de l'Épire.

Ce fut un grand sujet d'inquiétude pour Antoine que cette hâte avec laquelle avait agi Octave, et comme, le lendemain il voyait son ennemi se mettre en mouvement, craignant que, par un rapide et audacieux coup de main, il vînt s'emparer de ses vaisseaux qui étaient sans défenseurs, il plaça ses rameurs armés comme des soldats sur le pont, dressant les rames de façon à ce qu'elles sortissent des deux côtés des galères, quoique personne ne les y maintînt, et tournant les proues du côté d'Octave.

Octave crut qu'Antoine était prêt à combattre et se retira. Alors Antoine s'occupa de lui couper l'eau au moyen de tranchées dans lesquelles se perdaient les ruisseaux où l'armée d'Octave pouvait se désaltérer.

Le premier qui, dans cette circonstance, commença de douter de la fortune d'Antoine fut Domitius. Domitius était atteint d'une violente fièvre. Il monta dans une chaloupe, sous prétexte de prendre l'air de la mer, plus sain et plus vivace que celui de la terre, et passa du côté d'Octave.

Antoine aimait fort Domitius ; aussi fut-il extrêmement affligé de cette désertion, et, quoique pût dire et faire Cléopâtre, lui renvoya-t-il ses équipages, ses domestiques et ses amis.

Deux jours après, ce furent deux rois, Amyntas, roi des Lychaoniens, et Déjotarus, roi des Galates, qui quittaient Antoine et qui embrassaient le parti d'Octave.

Alors, comme on ne voyait pas arriver le reste de la flotte, Canidius, qui d'abord, gagné par Cléopâtre, avait été d'avis de combattre sur mer, Canidius changea d'avis, conseillant à Antoine de renvoyer Cléopâtre et de combattre sur terre en Thrace et en Macédoine. On y trouverait d'autant plus d'avantages, disait-il, que Dicomès, roi des Gètes, devait, s'il tenait sa promesse, se joindre à Antoine avec un puissant secours.

Et comme Antoine représentait que, Octave lui offrant la

bataille sur mer, il y aurait honte à lui de céder la mer à Octave :

— Tu le peux d'autant mieux et sans honte, lui répondit Canidius, que voilà cinq ans qu'Octave s'exerce sur mer dans ses combats contre Sextus Pompée, et que toi, si grand général de terre, tu rendras inutiles, en combattant sur ta flotte, ton expérience et la valeur de tes légions.

Mais Antoine était l'esclave de Cléopâtre, et Cléopâtre avait décidé que l'on combattrait sur mer.

Pendant ces hésitations des deux parts, un serviteur d'Octave, rentrant un soir, demanda à lui parler. Octave, toujours de facile accès, le fit entrer ; alors ce serviteur lui dit qu'il avait remarqué qu'une longue et étroite chaussée conduisait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre et que, deux fois par jour, Antoine suivait ce chemin pour aller visiter sa flotte.

Or, disait ce serviteur, il serait facile d'enlever Antoine au moment où il passerait sur cette chaussée.

Octave fit examiner les lieux, et, sur le rapport qui lui fut fait et qui se trouvait en harmonie avec celui de son serviteur, il y dressa une embuscade pour prendre Antoine. Peu s'en fallut, en effet, qu'Antoine ne tombât entre leurs mains. Le soldat qui marchait devant lui pour éclairer la route fut pris ; mais Antoine, qui avait les pieds légers d'Achille, prit la fuite et s'échappa.

Il fut donc arrêté que l'on accepterait le combat naval ; mais, pour se débarrasser de vaisseaux qui ne pouvaient que le gêner, Antoine, à l'exception de soixante, fit brûler tous les navires égyptiens. C'était cent quarante bâtimens égyptiens qu'il sacrifiait.

Alors, sur les plus grandes et les meilleures de ses galères, et il en avait depuis trois rangs jusqu'à dix rangs de rames, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait.

Ce fut alors qu'un tribun d'infanterie qui depuis vingt ans suivait la fortune d'Antoine et dont le corps était couvert de cicatrices, le voyant exécuter cette manœuvre, lui cria d'une voix douloureuse, en lui montrant d'une main son épée et de l'autre sa

poitrine sillonnée de blessures :

— Ô *imperator* ! pourquoi te défier de cette épée et de ces blessures, et mettre tes espérances dans du bois pourri ? Laisse aux hommes de la Phénicie et de l'Égypte les combats de la mer, et donne-nous la terre, à nous qui sommes habitués à y combattre et à y mourir.

Mais Jupiter, qui voulait perdre Antoine, l'aveuglait. Aussi Antoine, au lieu d'écouter les avis qui semblaient sortir de la bouche de Minerve elle-même, se contenta-t-il de faire au fidèle soldat un signe de la main, essayant de lui donner par ce signe et par le sourire qui l'accompagnait une espérance qu'il n'avait pas lui-même.

Et en effet, dans tous ces derniers temps, Antoine n'était plus l'homme ardent, belliqueux, plein de ressources que l'on avait connu autrefois.

Pendant trois jours, un grand vent souffla, et la mer fut si agitée qu'il n'y eut pas moyen de part ni d'autre de songer à la bataille ; mais le quatrième jour, le vent étant tombé, la mer se calma, et le cinquième, les deux flottes purent s'avancer l'une contre l'autre.

La flotte ennemie était ainsi conduite : Antoine et Publicola menaient l'aile droite, Célius la gauche, Marcus Octavius et Marcus Istérus le centre.

Octave avait donné le commandement de son aile gauche à Agrippa et s'était réservé celui de la droite ; le centre était conduit par Arruntius.

Quant aux armées de terre, celle d'Antoine était commandée par Cassidus, celle d'Octave par Taurus.

Toutes deux se tenaient immobiles, rangées en bataille sur le rivage, mais comprenant qu'elles n'étaient là que comme spectatrices du combat qui allait décider du sort du monde.

Un dernier présage avait encore contribué à rassurer Octave : comme, le matin, il sortait de sa tente pour visiter sa flotte avant même qu'il fût jour, il rencontra un homme qui conduisait un âne

et lui demanda son nom.

L'homme le reconnut et, tout joyeux, lui répondit.

— César, je me nomme Eutychus, et mon âne Nikon.

Or, en grec, Eutychus veut dire heureux, et Nikon victorieux.

Aussi fut-ce ce même lieu qu'après la victoire Octave fit orner avec les éperons des galères qu'il avait conquises, y plaçant deux statues dont, sans l'explication que j'en donne ici, on ne pourrait guère comprendre le sens, l'une de ces statues représentant un âne, l'autre un homme. Toutes deux étaient de bronze.

Octave descendit dans une chaloupe et se fit conduire à son aile droite, et de là, sa vue plongeant dans le détroit, il vit avec surprise que la flotte ennemie ne faisait pas plus de mouvement que si elle était à l'ancre.

Cependant, de loin, il put voir Antoine qui, dans une chaloupe, parcourait de son côté ses lignes, exhortant ses soldats à combattre d'un pied aussi ferme que s'ils étaient sur la terre – ce que leur permettait de faire, au reste, la pesanteur de leurs navires –, ordonnant aux pilotes de ne faire aucune manœuvre, vu que la sortie et l'entrée du port présentaient de grandes difficultés, et que mieux valait laisser ces difficultés à l'ennemi que de s'y exposer.

Mais, vers la sixième heure du jour, un vent frais s'étant élevé de la mer, Antoine oublia sans doute sa prudente recommandation du matin, et son aile gauche s'ébranla.

On a dit, au reste, qu'Antoine ne fut pour rien dans ce mouvement, et qu'il vint des soldats et des capitaines, qui, regardant comme une honte d'attendre l'attaque, voulaient la commencer, se confiant dans la grandeur et la solidité de leurs vaisseaux.

Octave, ravi de ce mouvement auquel il était loin de s'attendre, fit reculer sa droite pour donner à Antoine toute faculté d'engager le combat, se préparant avec ses vaisseaux agiles et légers à entourer les citadelles flottantes d'Antoine, qui, pesantes et manquant de rameurs, ne pouvaient habilement manœuvrer.

Le choc ne fut pas aussi terrible que si les vaisseaux, com-

battant les uns contre les autres, eussent été d'égale grandeur. Ceux d'Antoine s'avançaient lentement, et ceux de César évitaient de donner de la proue contre les proues ennemies, armées chacune d'un fort éperon d'airain. Elles hésitaient de même à les charger en flanc parce que leurs rostres se brisaient facilement contre ces carènes construites de fortes poutres carrées liées les unes aux autres avec des barres de fer.

Il en résultait que ce combat ressemblait non point à une bataille, mais au siège d'une ville ; on n'essayait pas même de l'abordage, les flancs des vaisseaux d'Antoine étant par leur renflement impossibles à escalader. Trois ou quatre bâtimens légers d'Octave entouraient donc ces colosses. On échangeait des javelines et des traits enflammés, et l'on se chargeait à coups de pieux et de piques.

Agrippa, voyant que la victoire pouvait longtemps être disputée ainsi, étendit son aile gauche pour envelopper Antoine. Antoine alors fut forcé, pour rendre inutile la manœuvre d'Agrippa, d'étendre de son côté son aile droite. Le centre, alors vivement pressé par Arruntius, s'effraya de cette manœuvre, et un peu d'hésitation s'y manifesta.

Mais rien encore n'était perdu pour Antoine, lorsqu'un grand désordre se manifesta dans ses lignes : c'était Cléopâtre qui, poussée par un bon vent, brisait cette ligne avec ses soixante vaisseaux cinglant à toutes voiles vers le Péloponèse.

L'étonnement fut grand à cette vue parmi les nôtres, mais plus grand encore parmi les soldats d'Antoine. Antoine lui-même resta un instant stupéfait, ne comprenant rien à cette fuite que rien encore ne rendait nécessaire puisque la bataille n'était point perdue, mais au contraire se soutenait avec un égal avantage.

Alors, comme Pompée à Pharsale, il fut frappé d'un vertige insensé. Au lieu de laisser fuir Cléopâtre et ses soixante vaisseaux qui, n'étant point destinés à combattre, ne pouvaient lui faire défaut par leur absence ; au lieu de continuer le combat et d'essayer de vaincre, il désespéra à l'instant de sa fortune, de son

génie, de lui-même, descendit dans une galère à cinq rangs de rames, et, accompagné seulement de deux de ses amis, Scellius et Alexandre le Syrien, il s'élança dans le sillage des bâtimens de Cléopâtre, ordonnant de déployer toutes les voiles et de faire force de rames.

Cléopâtre le vit venir, et comme si elle craignait qu'il ne retournât au combat, elle fit élever un signal sur son bâtiment, si bien qu'Antoine se dirigea vers la galère royale, l'accosta, monta à bord, mais sans voir la reine et sans être vu d'elle. Il alla s'asseoir à la proue, la tête entre ses mains, écoutant, silencieux, le bruit du grand écroulement de sa fortune.

En ce moment, on vint lui dire que des vaisseaux légers d'Octave qui s'étaient mis à sa poursuite ne tarderaient pas à l'atteindre.

Alors il se contenta de dire au pilote :

— Tournez la proue contre eux.

Et en effet, rien que par cette manœuvre et par les chocs dont il menaçait de les atteindre et dont il atteignit quelques-uns, il les eut bientôt écartés.

Un seul s'acharna à la poursuite de la galère royale ; un homme debout sur le tillac, tenant à la main une longue javeline, appelait et défiait Antoine avec acharnement. En entendant son nom prononcé au milieu des menaces, Antoine se leva et, s'avancant au-devant de cet ennemi acharné :

— Quel est donc celui, demanda-t-il, qui s'obstine ainsi à poursuivre Antoine ?

— C'est moi, répondit l'homme à la javeline.

— Qui, toi ?

— Moi, Eusiclès le Lacédémonien, fils de Lacharès ; moi qui profite de la fortune d'Octave pour venger si je puis la mort de mon père, décapité par ton ordre.

Alors Antoine, qui se rappelait en effet avoir ordonné la mort de Lacharès, ne répondit rien, mais ordonna seulement aux rameurs de redoubler de vitesse. Ils obéirent, et Eusiclès ne put

le joindre.

Celui-ci se vengea sur la galère amirale et la heurta si rudement qu'il la fit tourner et la jeta à la côte, où il la prit et la pillà.

Pendant ce temps, Antoine était retourné s'asseoir à la proue, aussi immobile, aussi silencieux qu'auparavant.

Il y resta ainsi trois jours et trois nuits, buvant et mangeant juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim, et ce ne fut qu'à la hauteur du cap Ténare que, cédant aux instances des femmes de la reine, Charmion et Iras, il se décida à entrer dans la chambre de Cléopâtre.

La plus belle description qui ait été faite de la bataille d'Actium l'a été par mon cher Virgile, à la fin de son VIII^e livre de l'*Énéide*. J'y renvoie ceux qui aiment les beaux vers exprimant de grandes images.

Au cap Ténare seulement, Antoine s'arrêta et attendit des nouvelles ; les nouvelles ne se firent pas attendre, et un grand nombre de vaisseaux échappés à la défaite se réunirent autour de lui.

La flotte était entièrement perdue, mais l'armée de terre était intacte.

La flotte avait résisté longtemps ; à la dixième heure, elle tenait encore, mais, pressée de tous côtés et ayant le vent debout, elle fut obligée de céder. La perte en hommes ne fut pas aussi grande qu'on pourrait le croire : cinq mille hommes périrent seulement ; mais Octave accusa dans son rapport officiel trois cents bâtimens pris.

Cette longue résistance venait de ce que le gros de la flotte ignorait la fuite d'Antoine et, lorsqu'elle la sut, ne voulut pas y croire. Le moyen de croire en effet qu'un général, vieilli au milieu des hasards et des vicissitudes de la guerre, avait pris lâchement la fuite au commencement d'un combat naval et lorsqu'il lui restait intacte une armée de dix-neuf légions et de douze mille cavaliers.

Et la preuve qu'il pouvait compter sur cette armée, c'est que,

s'attendant à chaque instant à voir reparaître son général, elle demeura sept jours entiers sous le commandement de Canidius sans qu'un seul homme désertât et ne tenant aucun compte des messages que le vainqueur lui envoyait pour la rallier à lui.

Mais à la fin du septième jour, Canidius, ne comprenant rien à cette disparition d'Antoine et pensant que la mort seule pouvait le tenir ainsi absent et muet, Canidius, dis-je, profita de la nuit pour disparaître à son tour.

Les soldats, sans général et sans lieutenant, se voyant abandonnés et laissés à eux-mêmes, se rendirent à Octave.

Octave envoya des courriers pour annoncer sa victoire à Rome et fit, lui, voile pour Athènes.

Un des courriers envoyés à Rome était porteur d'une lettre de Mécène pour moi. Je lui répondis par ma neuvième épode :
« Quando repositum Caecubum... »

Arrivé à Athènes, Octave non-seulement pardonna aux Grecs, qui n'étaient coupables, dans les secours accordés à Antoine, que d'avoir cédé à la force, mais encore, en voyant les villes de l'Attique si misérables qu'il ne leur restait plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme, il leur fit distribuer les approvisionnement de blé qui avaient été faits pour la guerre.

Quant à Antoine, il prit terre en Afrique. De là, il envoya Cléopâtre en Égypte, restant, lui, errant en vagabond dans le désert et cherchant à retremper son âme dans la solitude. Deux amis seulement, l'un Grec, l'autre Romain, étaient restés avec lui. Le Grec était le rhéteur Aristocratès ; le Romain était Cémène Lucilius, dont j'ai raconté le dévouement à la bataille de Philippi, où il voulut se faire tuer pour donner à Brutus le temps de fuir. Il avait alors été sauvé par Antoine, et depuis ce temps, il lui avait, dans sa reconnaissance, conservé, chose rare à l'époque où nous vivons, une inviolable fidélité, fidélité qu'il lui conserva jusqu'à la fin de sa vie.

Lorsque Antoine apprit que Canidius avait quitté son armée de terre et que cette armée s'était rendue à Octave, il voulut se

tuer. Ce furent ses deux amis qui lui arrachèrent des mains son épée déjà tournée contre sa poitrine.

Mais alors, comprenant que, du moment où son armée s'était fondue dans celle d'Octave, Cléopâtre restait sans défense, il se hâta de partir pour Alexandrie.

Il y trouva la reine occupée d'une grande entreprise.

Un isthme de trois cents stades de longueur sépare, comme on sait, la mer intérieure de la mer des Indes, ou plutôt de ce bras de mer des Indes qui, sous le nom de mer Rouge, s'enfonce dans l'intérieur des terres.

Cléopâtre avait entrepris de faire franchir cet isthme par ses vaisseaux, de les charger de toutes ses richesses et de gagner avec eux quelque terre éloignée où, comme Didon, elle fonderait quelque colonie nouvelle. Quant à Antoine, il avait, en arrivant au cap Ténare, distribué à ses amis tout ce qu'il possédait d'or, de bijoux et de vaisselle de table. Mais les Arabes des environs de Petra ayant brûlé et pillé les premiers bâtimens qui avaient franchi l'isthme, Cléopâtre renonça à l'entreprise et se contenta de faire garder les défilés qui conduisaient en Égypte.

Quant à Antoine, on dit que la société des hommes et même celle de cette femme qu'il avait tant aimée lui était devenue insupportable. Il avait fait construire une jetée qui avançait dans la mer et, non loin du phare, s'était bâti une maison où il voulait passer le reste de ses jours.

Ce fut là que, un jour, un homme épuisé de fatigue et couvert de poussière se présenta devant lui ; Antoine le reconnut à peine, et il fallut que cet homme se nommât pour qu'il sût à qui il parlait.

Il parlait au général de son armée de terre, à celui qui avait attendu sept jours de ses nouvelles et, ne le voyant pas arriver, avait disparu un soir.

Ce fut par Canidius qu'il apprit la défection d'Hérode, roi des Juifs, et de ses autres alliés, qui successivement avaient traité avec César Octave.

XXXVIII

EN APPRENANT LA REDDITION DE SON ARMÉE, ANTOINE ESSAIE DE SE DONNER LA MORT. — PENSANT QUE CLÉOPÂTRE POUVAIT ENCORE AVOIR BESOIN DE SON AIDE, IL RETOURNE VERS ELLE. — TENTATIVE DE LA REINE D'ÉGYPTÉ POUR SAUVER SA FLOTTE. — ANTOINE SE RETIRE À TIMONIUM. — CANIDIUS VIENT L'Y RETROUVER ET LUI APPREND LA PERTE DE TOUTES SES ESPÉRANCES. — *LES INSÉPARABLES DEVANT LA MORT*. — DÉVOUEMENT DES GLADIATEURS POUR ANTOINE. — EXPÉRIENCES FAITES PAR ANTOINE ET CLÉOPÂTRE SUR L'EFFET DES POISONS ET LA MORSURE DES VIPÈRES. — OCTAVE MARCHE DE NOUVEAU CONTRE ANTOINE. — CLÉOPÂTRE FAIT CONSTRUIRE UN TOMBEAU OÙ ELLE SE RENFERME AVEC TOUS SES TRÉSORS. — ANTOINE, ABANDONNÉ DE TOUS LES SIENS, PREND LE PARTI DE SE TUER. — IL SE FAIT TRANSPORTER DANS LE TOMBEAU DE CLÉOPÂTRE. — SA MORT. — TENTATIVE D'OCTAVE POUR PRENDRE CLÉOPÂTRE VIVANTE. — SON ENTREVUE AVEC ELLE. — CLÉOPÂTRE, APPRENANT QUE CÉSAR VEUT LA FAIRE SERVIR À SON TRIOMPHE, SE FAIT PIQUER PAR UN ASPIC. — VERSIONS DIVERSES SUR LA MORT DE CLÉOPÂTRE. — CE QUE DEVINRENT LES ENFANS DE CLÉOPÂTRE ET CEUX D'ANTOINE.

La perte de toute espérance, au lieu de consterner Antoine, comme elle eût dû le faire, parut lui rendre, au contraire, toute sa tranquillité. Il quitta aussitôt sa retraite que, du nom de Timon le misanthrope, il avait appelée Timonium, et rentra dans Alexandrie, où commença cette vie de folies qui n'eut de fin qu'à sa mort.

Ce fut alors qu'au lieu de la société de la *vie inimitable* fondée par Antoine et Cléopâtre lors du premier séjour d'Antoine à Alexandrie, fut instituée celle des *insépérables dans la mort*.

Octave, au reste, leur laissait tout le temps de se préparer ; ce qui lui paraissait urgent, à lui, c'était de leur enlever toutes leurs ressources. Il les retrouverait toujours : le monde ne lui appartenait-il pas depuis la victoire d'Actium !

Un jour, cependant, Antoine vit arriver à lui un secours sur

lequel il ne comptait pas. Lorsque les rois ses alliés, lorsque des amis qu'il avait comblés de biens, comme Domitius, l'abandonnaient, lorsque les quatre dernières légions qu'il avait amenées dans la Cyrénaïque eurent fait à leur tour leur soumission, ses gladiateurs lui restèrent fidèles ; ceux qu'il faisait décimer à Cyzique traversèrent toute l'Asie Mineure, la Syrie, la Phénicie, le désert, pour venir en Égypte se faire tuer pour leur maître.

Pendant qu'Antoine était retiré dans sa tour de Timonium, Cléopâtre avait secrètement envoyé la couronne et le sceptre d'or à Octave, lui indiquant par cet envoi qu'elle lui faisait soumission et était prête à traiter avec lui. Mais depuis qu'Antoine était revenu prendre sa place auprès d'elle à Alexandrie ; depuis qu'il avait inscrit Césarion au nombre des jeunes gens et fait prendre la robe virile à Antyllus, l'aîné des enfans qu'il avait eus de Fulvie, elle avait paru vouloir consacrer le reste de sa vie à Antoine, l'enivrant de voluptés funèbres et le berçant de cet espoir suprême de s'endormir tous deux ensemble, et au même instant, du sommeil de la mort.

Aussi, après les nuits passées en festins et en fêtes, après un sommeil parfumé venait une occupation pleine de sombres émotions et de terribles curiosités :

On essayait des poisons.

Ces essais étaient faits sur des prisonniers ou des criminels condamnés à mort.

Le résultat de toutes ces expériences, auxquelles Cléopâtre et Antoine assistaient les bras enlacés et couronnés de fleurs, fut que tous les poisons rapides étaient en même temps si douloureux que les visages des morts demeuraient livides et contractés ; que ceux qui, au contraire, étaient doux n'apportaient la mort qu'avec une si grande lenteur que l'on risquait de tomber vivant aux mains de celui que l'on voulait fuir dans le tombeau.

Alors on rassembla les divers reptiles du Nil, du désert et du Delta pour essayer de leurs morsures : le résultat fut que l'aspic était la seule vipère dont le venin ne causait ni convulsions, ni

déchiremens ; tout au contraire, il jetait ceux aux veines desquels il circulait dans une espèce de somnolence accompagnée d'une douce moiteur au visage ; puis venait un irrésistible assoupissement qui paraissait ne pas être sans charmes puisque ceux que l'on en voulait tirer priaient instamment qu'on ne les réveillât point.

Mais tout en faisant ces différens essais, ils n'avaient point encore abandonné l'espoir qu'ils seraient utiles. Cléopâtre et Antoine envoyèrent conjointement des ambassadeurs à César pour lui demander, Cléopâtre d'assurer à ses enfans le royaume d'Égypte, Antoine de le laisser vivre à Athènes en simple particulier.

Celui qui porta ce message était Euphronium, le précepteur de leurs enfans.

Cléopâtre eut pour réponse qu'elle obtiendrait du vainqueur toutes les concessions qu'elle désirait, si elle consentait à faire périr Antoine ou seulement même à le bannir de ses États.

La réponse à Antoine était renfermée dans celle qui était faite à Cléopâtre.

Au reste, un nouveau répit était donné aux *inséparables dans la mort*. Sur les lettres instantes qu'il avait reçues d'Agrippa, César était revenu à Rome ; les vétérans se soulevaient et demandaient aussi leur part de la dépouille du monde.

César, pour les satisfaire, fut obligé de vendre ses biens et ceux de ses amis.

Mais l'hiver fini, César quitta Rome et marcha contre Antoine par la Syrie, tandis que ses lieutenans, dans le même but, s'avançaient par l'Afrique.

Dès que César approcha de l'Égypte, Cléopâtre lui fit livrer Péluse. Elle avait un dernier espoir.

Celle qui avait eu successivement pour amans Sextus Pompée, César et Antoine ne désespérait pas d'enchaîner Octave au même char où les autres avaient été enchaînés.

Et cet espoir n'était pas tout à fait sans fondement.

Octave, qui voulait avoir Cléopâtre vivante, lui avait envoyé, assurait-on, par Thyrsus, un de ses affranchis, des messages qui faisaient croire que les sentimens de son vainqueur pour elle n'étaient point ceux d'une haine implacable. Ce qui avait fait croire à la vérité de ce bruit, c'est qu'Antoine, trouvant que l'envoyé de César avait avec Cléopâtre des entretiens plus longs que ceux qu'elle accordait d'habitude aux gens de la même condition que lui, l'avait d'abord fait fouetter de verges et ensuite renvoyé à César.

Pendant le répit que le voyage d'Octave à Rome avait donné aux deux amans, Cléopâtre avait, près du temple d'Isis, fait construire des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence véritablement royales.

Là, elle fit porter tous ses trésors, tous ses bijoux, tous ses objets précieux. Elle y fit un monceau de perles, d'or, d'ivoire, de diamans et d'émeraudes, un entassement d'étoffes splendides, de tapis brodés d'argent, de meubles d'ébène, de caisses de parfums ; puis, dans tous les intervalles, elle mit des étoupes, des matières combustibles et des torches ; de sorte que ce monument splendide représentait trois choses à la fois : un tombeau, une fontaine et un bûcher.

César, qui, à la vue de ces préparatifs, tremblait que Cléopâtre se brûlât avec toutes ses richesses, lui envoyait à chaque instant de nouveaux messagers pour lui affirmer qu'elle n'avait rien à craindre.

Cléopâtre n'eût pas mieux aimé que d'écouter les propositions de César ; mais elle ne savait comment se débarrasser d'Antoine, qui s'obstinait à avoir confiance en elle et à mourir pour elle ou avec elle.

Le jour où César parut devant Alexandrie, tout son courage lui revint. Il fit une sortie, se battit comme jamais il ne s'était battu, mit en fuite la cavalerie de César et la repoussa jusque dans ses retranchemens.

Fier de ce succès, il rentra dans la ville, courut au palais,

embrassa Cléopâtre tout armé et lui présenta celui de ses soldats qui, après lui, avait le plus bravement combattu. La reine fit cadeau à ce soldat d'une cuirasse et d'un casque d'or.

La nuit venue, le soldat déserta et passa au camp d'Octave.

Mais pendant la nuit eut lieu une bien autre désertion.

Au milieu du silence et de l'obscurité, l'on entendit tout à coup comme une harmonie composée de mille instrumens mêlés de voix confuses, de cris bruyans et de rires de bacchantes.

Tout cela, après avoir mené grand bruit à travers la ville, passa dans le camp de César.

Personne ne fit doute que ce ne fût le dieu d'Alexandrie et d'Antoine, c'est-à-dire Bacchus, qui abandonnait son illustre disciple.

Le lendemain, en effet, la cavalerie d'Antoine le trahit, son infanterie fut écrasée, et il vit ce qu'il restait de la flotte égyptienne se réunir à celle de César.

Il rentra dans Alexandrie insensé, furieux, désespéré, criant qu'il était trahi par Cléopâtre, livré par ceux qu'il défendait.

Lorsqu'on lui rapporta cette colère d'Antoine, Cléopâtre eut peur ; elle se réfugia dans son tombeau, en fit baisser la herse et fit dire à Antoine qu'elle s'était tuée.

Antoine, si défiant qu'il parût être, ne douta point de cette catastrophe ; il resta quelques minutes dans un étonnement qui tenait de la stupeur.

Mais il en sortit bientôt en se disant à lui-même :

— Eh bien ! qu'attends-tu donc encore, Antoine, quand la fortune t'a ravi le seul bien qui t'attachait à la vie ?

Alors, s'élançant dans sa chambre, il délaça sa cuirasse, et comme, par l'ouverture, sa poitrine était mise à nu :

— Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains pas que tu m'aies abandonné, car, quelque part que tu sois, dans un instant je t'aurai rejointe, mais seulement, je me plains qu'ayant été un si puissant capitaine, j'aie pu me laisser vaincre en courage et en magnanimité par une femme !

À ces mots, Antoine, qui avait près de lui un esclave fidèle sur le dévouement duquel il savait pouvoir compter, appela cet esclave qui se nommait Éros.

— Éros, lui dit-il en découvrant sa poitrine, tu m'as toujours promis qu'au jour où je te donnerais l'ordre de frapper, tu frapperais sans hésiter et d'une main sûre. Le jour est venu, frappe.

Éros se leva, prit une épée, s'approcha d'Antoine, et, comme celui-ci présentait sa poitrine en fermant les yeux pour ne pas voir venir la mort, il entendit un soupir et le bruit d'un corps qui tombait à ses pieds. C'était Éros qui, plutôt que d'obéir à son maître et de porter sur lui une main sacrilège, s'était frappé lui-même et expirait.

Antoine regarda un instant le cadavre, puis, les yeux mouillés de larmes :

— Généreux Éros, lui dit-il, tu m'apprends à faire moi-même ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi.

En disant ces mots, il s'enfonça son épée dans la poitrine et se laissa tomber sur son lit.

Mais la blessure n'était point mortelle. Le sang s'arrêta. Antoine, évanoui d'abord, revint à lui. Et puis, voyant qu'il n'était point assez profondément frappé pour éviter de tomber vivant aux mains de César, il supplia ceux qui entouraient son lit de l'achever. Mais au lieu de lui rendre ce service qu'il demandait, tous ses amis épouvantés s'enfuirent, et il resta seul, trop fort pour mourir, trop faible pour achever de se tuer.

En ce moment, le secrétaire de Cléopâtre, nommé Diomède, entra.

Il venait annoncer à Antoine que Cléopâtre n'était point morte, mais seulement enfermée dans son tombeau. Alors, réjoui par l'idée de mourir auprès de celle qu'il avait tant aimée, Antoine supplia ses esclaves de le porter dans ce tombeau. Ils le prirent entre leurs bras et le transportèrent en effet jusqu'à la porte.

Cléopâtre, pleine de défiance, n'ouvrit point cette porte, mais parut à une fenêtre, et, reconnaissant Antoine, elle descendit des

chaînes et des cordages avec lesquels on attachait le blessé ; puis, aidée de ses deux femmes, Charmion et Iras, les seules auxquelles elle eût permis de la suivre, elle eut la force de tirer Antoine jusqu'à elle et de le descendre dans son tombeau.

Des personnes qui avaient assisté à ce spectacle m'ont dit que jamais ils n'en avaient vu de plus digne de pitié : Antoine mourant, tout ensanglanté, soulevé par les efforts unis de ces trois femmes, retrouvait la force de tendre les bras vers Cléopâtre et de l'appeler douloureusement de son nom, tandis que Cléopâtre, les bras raides, le visage baigné de larmes, rachetait toutes ses fautes, tous ses crimes même, par la tâche pieuse qu'elle accomplissait en ce moment.

Enfin, lorsque Antoine, après des efforts surhumains pour trois femmes, fut descendu dans l'intérieur de la sépulture, Cléopâtre l'étendit sur un lit, déchira ses voiles en sanglotant et, se frappant la poitrine, se meurtrissant le corps, essuyant le sang qui souillait le visage d'Antoine, l'appelait son maître, son époux, son chef suprême ; si bien qu'Antoine, en voyant ces marques d'amour, affirma qu'il mourait consolé.

Comme tous les blessés, Antoine éprouvait une soif ardente. On lui apporta une coupe de vin qu'il but d'un seul trait ; puis, cette boisson lui ayant rendu un peu de forces, il les employa à essayer de consoler Cléopâtre.

Ces consolations avaient pour but de l'exhorter à prendre toutes les mesures nécessaires à son salut, autant toutefois qu'elle pourrait le faire en sauvegardant sa dignité. Il lui recommanda en outre, si elle avait à se fier à quelqu'un des amis de César, de se fier surtout à Proculeius ; puis il la supplia de ne point s'affliger sur lui, sa vie ayant été grande et glorieuse, et sa mort libre couronnant dignement sa vie.

Et il ajouta :

— Romains, je meurs avec la gloire d'avoir vaincu toujours les peuples étrangers que j'ai combattus, et de n'avoir été vaincu moi-même que par les Romains.

Et à ce dernier mot, il expira.

Il mourait à l'âge de César ; dans sa cinquante-troisième année, disent les uns, dans sa cinquante-sixième, disent les autres.

Cependant César était prévenu, sinon de la mort, du moins de la blessure d'Antoine ; car, comme l'épée avec laquelle ce dernier s'était frappé était tombée à terre, Directus, un de ses gardes, sachant ce que valait la nouvelle qu'il allait annoncer, avait ramassé cette épée et l'avait portée toute sanglante à Octave en lui disant ce qu'il venait de voir.

Octave envoya aussitôt Proculeius à Antoine ; mais Antoine étant déjà transporté au tombeau de Cléopâtre, le messenger d'Octave l'y suivit. L'ordre de Proculeius était de faire tout ce qui serait possible pour prendre Cléopâtre vivante. Il comptait sur ses trésors pour payer son armée, sur elle pour orner son triomphe ; mais, malgré la confiance qu'Antoine avait manifestée pour Proculeius, jamais Cléopâtre ne voulut se mettre entre ses mains ; et après un long entretien à la porte du tombeau, Proculeius d'un côté, Cléopâtre de l'autre, entretien dans lequel Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfans et dans lequel Proculeius, sans s'engager autrement, l'invita à se fier à César, Proculeius s'en retourna vers celui qui l'avait envoyé.

Mais pendant cet entretien, Proculeius avait eu le temps d'examiner le tombeau et de voir comment on pouvait y pénétrer.

Il rendit compte de ses observations à César et lui fit part d'un projet que celui-ci approuva.

En conséquence, Gallus fut envoyé à son tour vers la reine d'Égypte.

C'était ce même Gallus, poète et soldat né dans les Gaules, mon ami et celui de Virgile, qui lui adressa sa dixième églogue. Il avait composé lui-même quatre livres d'élégies. Nommé plus tard par Octave gouverneur de l'Égypte, il fut accusé d'avoir abusé de son gouvernement et condamné par l'empereur à l'exil.

Il se tua en protestant que l'accusation était fausse.

Gallus n'obtint pas plus que Proculeius qu'on lui ouvrît la

porte du tombeau ; mais pendant qu'il parlementait à travers cette porte, Proculeius appliqua une échelle contre la fenêtre restée ouverte et, par la fenêtre, sauta dans l'intérieur du tombeau.

C'était la même qui avait servi à introduire Antoine.

Au bruit que fit Proculeius en touchant la terre, Iras s'écria :

— Oh ! malheureuse Cléopâtre, te voilà prise vivante.

Cléopâtre, à ce cri, se retourna et, voyant Proculeius à quelques pas d'elle, tira un poignard de sa poitrine et voulut s'en frapper ; mais Proculeius s'élança et lui arrêta la main.

— En vérité, Cléopâtre, lui dit-il, tu te fais tort, et tu es injuste envers César.

— Comment suis-je injuste envers César ? dit Cléopâtre, essayant d'arracher son bras à l'étreinte qui le retenait.

— Mais, dit Proculeius, en lui ôtant la plus belle occasion de faire éclater sa douleur.

Et, en disant ces mots, il lui arracha le poignard de la main et secoua sa robe pour voir si ses plis ne cachaient pas quelque sachet de poison.

Alors César, prévenu par Gallus de ce qui venait d'arriver, envoya près d'elle Epaphrodites, un de ses affranchis, avec ordre de ne point la perdre de vue et de veiller à ce qu'elle ne fît aucune tentative contre elle-même. D'ailleurs tout ce qu'elle pouvait désirer lui était accordé, et l'affranchi de César avait l'ordre d'aller même au-devant de ses désirs. Pendant ce temps, Octave faisait son entrée dans Alexandrie.

Au grand étonnement des Égyptiens, cette entrée ne fut point celle d'un vainqueur irrité : ce fut au contraire celle d'un ami qui, ayant quitté la ville, y reviendrait après une courte absence.

Il était à pied et tenait par la main le philosophe alexandrin Arius.

Un tribunal avait été élevé pour lui.

Là, le visage souriant et la voix calme, mais cependant assez sonore pour être entendu de tous, il dit :

— Je pardonne aux Alexandrins toutes les fautes qu'ils ont

commises ; premièrement, pour Alexandre, le fondateur de leur ville ; secondement, pour la grandeur et la beauté de la ville ; troisièmement enfin, parce que le philosophe Arius a sollicité ce pardon.

Comme on savait que le ressentiment de César pour Antoine ne pouvait aller au-delà de la mort, plusieurs capitaines de l'armée même d'Octave demandèrent que le corps leur fût rendu pour lui donner une sépulture honorable ; mais César répondit que ce corps appartenait à Cléopâtre par les dernières volontés d'Antoine lui-même, et qu'il ne voulait pas l'en priver.

En outre, il fit dire à Cléopâtre qu'il l'autorisait à prendre dans son palais tout ce qu'elle voudrait pour les funérailles d'Antoine.

Toutes les douleurs morales qu'avait éprouvées Cléopâtre, les coups dont elle s'était meurtri la poitrine et le visage, les fatigues, les insomnies, les larmes versées amenèrent une fièvre violente qui brisa le reste de ses forces. Elle y vit un moyen de mourir peut-être plus doucement encore que par le poison ou le venin des vipères, c'est-à-dire en refusant toute nourriture. Elle consulta sur ce projet son médecin Olympus. Et Olympus, qui a laissé sur ces événemens un récit que j'ai lu écrit en grec, lui donna des conseils pour rendre sa mort aussi douce que possible. Elle était déterminée à finir sa vie de cette façon, lorsque César, prévenu de ses projets, la fit menacer de tuer ses enfans si elle mourait, tandis que si elle consentait à vivre, lui-même s'engageait à l'aller voir et à débattre avec elle toutes les conditions de puissance et de liberté qu'elle voudrait conserver.

Ce message de César, à la fois plein de menaces et de promesses, déterminait Cléopâtre à vivre. Elle fit en conséquence répondre à César qu'elle le recevrait le lendemain.

Sans doute voulait-elle essayer sur lui les grâces d'une belle douleur et la coquetterie du désespoir.

Mais Octave n'était point de ces hommes qui se laissent séduire par une femme, lui qui ne séduisait les femmes que pour

avoir les secrets des maris.

En conséquence, elle attendit César couchée sur un petit lit de repos, vêtue d'une simple tunique, et, dès qu'il eut dépassé le seuil de la porte, elle sauta à bas du lit et se jeta à ses pieds, les cheveux épars, la voix affaiblie, les yeux rougis par l'insomnie et les larmes, la poitrine meurtrie par les coups qu'elle s'était donnés.

Et cependant, avec tout cela, ou plutôt malgré tout cela, Octave avoua à Mécène qu'il lui avait fallu toute sa force pour rester le vainqueur et ne pas devenir le vaincu.

Mais Octave, maître du monde, était, chose plus difficile encore, maître de lui-même.

Il invita froidement Cléopâtre à se relever.

L'entrevue se passa en discussion politique.

Mais au milieu de la discussion survint un incident qui peignit si bien la femme que je ne puis résister au désir de la consigner ici.

Cléopâtre venait de remettre à Octave un inventaire de toutes ses richesses, lorsque Seleucus, son trésorier, voulant sans doute s'assurer les bonnes grâces de César, reprocha à la reine d'en dissimuler une partie.

À ce reproche, ou plutôt à cette dénonciation, Cléopâtre sauta furieuse hors de son lit, saisit d'une main Seleucus aux cheveux, et de l'autre lui donna plusieurs coups de poing au visage.

Et comme César ne pouvait s'empêcher de rire d'une colère qui ressemblait si bien à celle que Virgile a mise dans le cœur de ses abeilles, elle lâcha le malheureux trésorier, et, revenant à César en se tordant les mains :

— Mais aussi, s'écria-t-elle, avoue-le, César, c'est une chose horrible, quand j'ai tout perdu, royaume, villes, palais, quand je n'ai plus que ce tombeau où je me suis retirée ; c'est une chose horrible que, devant toi qui viens me voir dans ce tombeau, mes propres domestiques, ceux qui jusqu'ici ont vécu de mes bienfaits, ne me trouvent pas encore assez ruinée et me fassent un

crime d'avoir mis de côté quelques bijoux de femme avec lesquels j'espérais faire des présens à Octavie, ta sœur, et à Livie, ton épouse, afin que leur pitié te rende plus clément pour moi.

— Eh bien ! répondit Octave, dites-moi seulement que vous consentez à vivre, et tout ira selon vos désirs.

Alors, de la voix la plus douce et la plus séduisante du monde, Cléopâtre répondit ces deux seuls mots :

— J'y consens.

Et Octave prit congé d'elle.

Peut-être Cléopâtre était-elle de bonne foi lorsqu'elle avait promis à Octave de vivre. Mais à la suite d'Octave se trouvait un jeune Romain beau, riche, noble, nommé Dolabella.

Celui-là n'était pas une âme politique, c'était un cœur plein de compassion et d'amour.

Cette reine aux yeux en larmes, au visage meurtri, n'ayant plus d'autre asile que son tombeau et trouvant des dénonciateurs dans ses propres domestiques lui fit pitié.

Il connaissait les véritables sentimens d'Octave à son égard ; il lui fit donc dire secrètement de ne se fier à aucune des promesses qui lui avaient été faites par son vainqueur ; que César partait dans trois jours, qu'il prenait le chemin de la Syrie, et qu'il l'emmenait avec ses enfans pour la faire figurer à son triomphe.

C'était la seule honte que redoutait Cléopâtre.

Si terrible que fût le coup, elle le dissimula et demanda à César la permission d'aller faire des libations funèbres sur le tombeau d'Antoine.

César la lui accorda.

Elle se fit alors porter au lieu où Antoine était enseveli, et, se jetant sur la tombe en présence de ses femmes :

— Cher Antoine, dit-elle, lorsque je t'ai déposé dans ce tombeau, j'étais encore libre ; mais aujourd'hui, c'est captive et gardée à vue que je verse ces libations sur tes tristes restes ; car on craint que je ne défigure par mes coups et mes larmes ce triste corps que l'on réserve à la pompe de celui qui t'a vaincu. Tu vois

le degré de misère où je suis arrivée, cher Antoine ; n'attends donc pas de Cléopâtre d'autres libations funèbres que celles que je viens t'offrir. Tant que nous avons vécu, ni les hommes ni les dieux, ni la bonne ni la mauvaise fortune n'ont pu nous séparer l'un de l'autre, et maintenant, la mort va nous éloigner tous deux du lieu de notre naissance. Romain, tu demeureras sur cette terre d'Égypte, et moi, née à Alexandrie, je serai probablement enterrée à Rome, et je ne m'en plaindrai pas, puisque je reposerais aux lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque puissance — je ne parle pas des nôtres, qui nous ont trahis —, obtiens d'eux, toi qui à cette heure es assis à leur table, qu'ils n'abandonnent pas ta Cléopâtre vivante et qu'ils ne souffrent pas que l'on triomphe de toi en la menant en triomphe. Cache-moi ici avec toi. Laisse-moi partager ta tombe ; car, je te le jure, cher Antoine, au milieu de tous les maux qui m'ont accablée, les jours les plus tristes de ma vie ont été ceux que je viens de passer loin de toi !

Elle exhala ainsi ses plaintes, puis couvrit le tombeau de fleurs, puis le baisa tendrement et à plusieurs reprises ; puis elle rentra dans son tombeau à elle, commanda un bain et se fit servir un dîner magnifique.

Au milieu du dîner, un homme des bords du Nil, un paysan, se présenta à la porte du tombeau pour entrer. Les gardes lui demandèrent ce qu'il voulait.

Il montra un panier qu'il portait au bras.

— Qu'y a-t-il dans ce panier ? demandèrent les gardes.

Le paysan le découvrit et montra des figues magnifiques.

— Vous le voyez, dit-il, ce sont des fruits que j'apporte à la reine. En voulez-vous ?

Les soldats ne se crurent pas autorisés à manger des fruits destinés à Cléopâtre et laissèrent passer le paysan.

Cléopâtre le vit entrer et lui fit signe de se tenir dans un coin. Sans doute savait-elle ce qu'il apportait.

Lorsqu'elle eut achevé son repas, elle prit ses tablettes, sur

lesquelles d'avance elle avait écrit une lettre, les cacheta et les envoya à César.

Puis elle fit sortir tout le monde, même le paysan, auquel elle paya son panier de figues, ne gardant près d'elle qu'Iras et Charmion.

Alors elle dit à Charmion, qui était allée fermer la porte derrière tout le monde, de lui apporter la corbeille.

Charmion posa la corbeille sur la table. Cléopâtre écarta les larges feuilles dont les figues étaient recouvertes, et, voyant tout à coup surgir du milieu des fruits la tête livide d'un aspic :

— Le voilà donc ! dit-elle.

Et aussitôt, elle présenta son bras nu à la morsure du reptile.

Telle est la version la plus accréditée à Rome sur la mort de Cléopâtre ; c'est celle que j'ai entendue sortir de la bouche même de l'empereur.

D'autres disent cependant que Cléopâtre, pour ce moment suprême, gardait un aspic caché dans un vase ; qu'après son dîner, elle l'irrita avec un petit fuseau d'or, et que, au moment où l'animal était en colère, elle lui présenta son bras à mordre.

Le bruit courut encore qu'elle avait du poison caché dans une aiguille d'or creuse avec laquelle elle retenait ses cheveux. Mais des personnes qui virent Cléopâtre après sa mort assurèrent qu'elle n'avait sur le corps aucune des traces livides qui annoncent la présence du poison.

Le fait auquel Octave lui-même donna créance fut que Cléopâtre avait été mordue par un aspic, et il confirma ce bruit en faisant porter à son triomphe une statue de Cléopâtre à laquelle un aspic mordait le bras.

Quoi qu'il en soit, dès qu'Octave eut lu les tablettes que lui envoyait Cléopâtre et qui ne contenaient rien autre chose qu'une suprême prière d'être enterrée près d'Antoine, il comprit que sa captive allait mourir et se leva lui-même pour courir à son secours.

Mais après un moment de réflexion, il se contenta d'envoyer

des hommes de sa suite pour voir en toute hâte ce qui s'était passé.

Ils trouvèrent tout tranquille à l'extérieur ; la mort de Cléopâtre avait été si prompte et si douce que les gardes ne se doutaient de rien.

Ils reçurent l'ordre d'ouvrir la porte ; mais il leur fallut l'enfoncer, la porte étant barricadée en dedans.

La première chose alors que les messagers virent en entrant fut la reine morte, couchée sur son lit d'or et revêtue de ses habits royaux. Iras, l'une de ses femmes, était couchée morte à ses pieds ; Charmion vivait encore, mais, déjà appesantie par les approches de la mort, elle arrangeait le diadème autour de la tête de sa maîtresse.

— Ah ! s'écria un des messagers d'Octave, voilà qui est beau, Charmion !

— Très beau, répondit celle-ci, et digne d'une femme issue de tant de rois.

Ce furent les dernières paroles de la fidèle suivante ; en les achevant, elle tomba morte au pied du lit.

Le seul signe de mort violente qu'eût le cadavre de Cléopâtre était deux piqûres à peine visibles au bras, dans la région de la veine sur laquelle les médecins pratiquent la saignée.

Disons tout de suite ce que devinrent les enfans de Cléopâtre et ceux d'Antoine.

Césarion, l'aîné, qui, dit-on, était fils de César, avait été envoyé par sa mère avec de grandes richesses en Éthiopie, et de là dans l'Inde ; mais son précepteur Rhodon insista tellement que, malgré sa répugnance, le jeune homme revint à Alexandrie, où Octave le rappelait, disait le traître, pour lui laisser le royaume d'Égypte.

Octave le vit arriver avec regret. Il voulait non pas que ce jeune homme mourût, mais qu'il vécût éloigné et ignoré. Il délibérait sur ce qu'il allait faire à son égard, lorsqu'Arius lui dit ce vers d'Homère : « Il n'est pas bon qu'il y ait beaucoup de chefs :

il faut un seul chef, un seul roi. »

Seulement, il le parodia ainsi : « Il n'est pas bon qu'il y ait plusieurs Césars. »

Octave comprit le conseil et fit mourir Césarion.

Anthyllus, le fils aîné d'Antoine et de Fulvie, fut livré par son précepteur Théodore et mis à mort comme Césarion.

Quant aux autres enfans d'Antoine et de ses trois femmes (Antoine en avait eu sept, y compris Anthyllus), Octavie les prit sous sa garde et non-seulement ne permit point qu'il leur fût fait aucun mal, mais encore se chargea de leur fortune. Elle maria la jeune Cléopâtre au fils de Juba, qui se tua après la bataille de Thapse. Ce fils avait été élevé par Octave et était dans les bonnes grâces d'Octave. Il portait le titre de Juba II, quoiqu'il ait plus écrit que régné. Quant à Antonius, second fils de Fulvie, Octavie l'éleva à une telle fortune qu'il tenait le premier rang après Agrippa et les fils de Livie. Il est vrai que, depuis, il fut mis à mort à cause de son adultère avec Julie. Vivant si près de la famille de l'empereur, il eût dû connaître le danger qu'il y avait à partager les amours de sa fille.

Il restait encore deux filles d'Antoine et d'Octavie : l'une épousa Domitius Ænobarbus, l'autre Drusus, fils de Livie et beau-fils de César.

Octavie avait eu en outre de Marcellus, son premier mari, deux filles et un fils, qui fut le Marcellus de l'*Énéide*, qui fut adopté par Octave et choisi par lui pour gendre ; mais ce jeune Marcellus étant mort peu de temps après son mariage, comme Octave cherchait vainement un époux pour sa fille Julie, Octavie, sa sœur, lui proposa de marier sa fille à Agrippa, lequel répudierait sa femme pour épouser la veuve de Marcellus.

Octavie reprit donc sa fille, la maria au jeune Antonius, et Agrippa épousa Julie.

Tout fut arrangé ainsi. Il est vrai que l'on put voir par le résultat que tout était mal arrangé.

Je me suis un peu longuement étendu sur cette terrible tragé-

die d'Antoine et de Cléopâtre : premièrement, parce que j'ai été à même d'en bien connaître les détails ; secondement, parce que je crois qu'aucune catastrophe n'a atteint dans le passé ou n'atteindra dans l'avenir à la hauteur des événemens que je viens de raconter.

XXXIX

EFFET PRODUIT À ROME PAR LA NOUVELLE DE LA MORT D'ANTOINE ET DE CLÉOPÂTRE. — MÉCÈNE VIENJT ME RENDRE VISITE À TIBUR. — LE FILS DE LA FORTUNE. — L'HOSPITALITÉ DU POÈTE. — LA FERME D'URTICA. — LES VINS D'ITALIE ET LES VINS GRECS. — SURPRISE QUE ME RÉSERVAIT MÉCÈNE. — « HOC ERAT IN VOTIS. »

Comme on ne connaissait à Rome aucun des douloureux détails que nous venons de raconter, comme on y apprit seulement la mort d'Antoine et de Cléopâtre, et que cette mort mettait brusquement fin à tous les troubles civils qui, depuis les Gracques, agitaient Rome, le premier mouvement de la population fut un sentiment de joie et de reconnaissance envers les dieux et Octave.

Quant à moi, je sais que j'éprouvai le besoin de célébrer le verre à la main ce grand événement, et que, presque sans y penser, l'ode suivante tomba de ma plume :

« Et maintenant il faut boire ; maintenant il faut d'un pied léger frapper la terre ; maintenant il faut de mets saliens orner le pulvinar des dieux... »

Ce fut quelque temps après l'apparition de cette ode que, ayant été invité par Mécène à aller dîner chez lui, il me prévint, au dessert, que, le lendemain, il viendrait à son tour dîner et coucher chez moi à Tibur, voulant me faire voir un bien qu'il avait acheté dans la Sabine et qui se nommait Urtica. Je remerciai Mécène de l'honneur qu'il voulait bien me faire, je lui demandai s'il voulait me désigner les convives qu'il lui serait agréable de rencontrer à ma table ; mais il me répondit que, fatigué du bruit, du monde et des festins, il demandait au contraire à se trouver complètement seul avec moi.

Le lendemain, dès le matin, je partis pour mettre la maison en état de le recevoir, pour préparer nos couronnes et faire monter

mon meilleur vin.

Il arriva chez moi à l'heure convenue ; mes deux jeunes esclaves, vêtus de leurs plus beaux habits et couverts de fleurs, l'attendaient à la porte ; aussitôt qu'ils l'aperçurent, ils m'appelèrent, et je vins le recevoir au seuil.

Mécène venait avec un seul serviteur, son cocher, dans une voiture à deux places que je fis mettre dans ma cour, faute de hangar ou d'écurie ; mais je m'excusai en lui disant que, n'ayant pas de voiture et ne croyant pas que je fusse jamais assez riche pour en avoir une, je ne m'étais pas préoccupé de ce luxe en achetant Tibur.

— Heureusement, me dit-il, le ciel est assez beau pour que la mienne puisse sans crainte passer la nuit à l'air ; elle restera donc dans votre cour. Quant à moi, conduisez-moi bien vite sous votre pin ; vous savez que la vue dont on y jouit est ma vue de prédilection.

— Venez, lui dis-je.

— N'ordonnez-vous pas à l'un de vos esclaves de nous y porter des sièges ?

— Je savais que la première chose que vous me demanderiez serait d'aller vous reposer à mon belvédère ; aussi les sièges vous y attendent-ils depuis plus d'une heure.

— À propos, me dit Mécène en riant et en montrant d'un signe de tête mes deux esclaves, auquel de ces deux coquins avez-vous fait l'honneur d'adresser votre ode : *Persicos odi, puer, apparatus* ?

— À un troisième, lui dis-je, qui m'a été enlevé par Birrius ; voilà pourquoi je l'ai si bien sanglé dans ma dernière satire.

— Homme incorrigible ! me dit Mécène.

— Dites homme corrigé, lui répondis-je.

— Conte-moi votre amélioration tout en marchant, et laissez-moi m'appuyer sur votre bras.

— Je n'ai pas dit que je fusse amélioré, j'ai dit que j'étais corrigé, cher Mécène ; la correction n'est pas toujours une amé-

loration ; en effet, je me suis corrigé de toutes les vertus dangereuses : j'étais l'ami de Brutus et de Cassius ; je suis octavien, votre ami et celui d'Agrippa. Il en résulte qu'on ne m'appelle plus fils d'affranchi, mais qu'on m'appelle fils de la Fortune ; eh bien ! on se trompe, je ne suis pas son fils, je suis son esclave et sa victime ; j'ai matérialisé tous les sentimens qui menaçaient de me faire une vie agitée, et je suis devenu, comme je le dis moi-même dans la IV^e épître de mon livre premier, un vrai pourceau d'Épicure, *Epicuri de grege porcum*. L'enthousiasme pour la vertu, l'indignation contre le vice, mon cher Mécène, troublent la sérénité de l'âme. *Nil admirari*, c'est ma devise, et comme je l'écrivais dans ma sixième épître, à Numicius : Ne s'étonner de rien est l'unique moyen qui donne et assure le bonheur ; aussi non-seulement je n'ai plus d'ennemis, mais je suis l'ami de tout le monde, de Sextus, l'ancien questeur, de Brutus, dont je ne laisse jamais échapper l'occasion de faire l'éloge, et de Plancus, le flatteur successif de César, de Cicéron, d'Antoine et d'Octave, de Plancus à qui je viens d'adresser une ode.

— Et pourquoi lui avez-vous adressé une ode ? interrompt Mécène. Vous savez bien qu'il ne jouit d'aucun crédit.

— Oui, mais il est mon voisin de campagne ; tenez, voilà sa villa au-dessous de la mienne ; c'est à lui, ce plateau découvert qui permet à Mécène de suivre l'Anio dans son cours. Eh bien ! supposez qu'il lui plaise un beau matin de planter des arbres sur ce plateau, il me gêne la vue ; il ne le fera pas, reconnaissant qu'il est que je ne le méprise pas comme tout le monde ; mais supposez qu'il le fasse, mon ode à la main je vais le prier de les abattre, et il ne peut faire autrement que d'exaucer ma prière. Je suis comme Cicéron : au commencement, le cœur m'a levé, mais à la fin, il s'est racorni.

— Allons, allons, me dit Mécène, vous vous faites pire que vous n'êtes ; c'est une des ruses de vos satires ; vous commencez presque toujours par vous y attaquer vous-même pour avoir le droit d'attaquer les autres ; voyons, changeons de conversation.

Que me donnez-vous à dîner ?

— Ah ! mon cher Mécène, pauvre comme je suis, si je vous donnais un dîner comme vous en donnerait Pollion, par exemple, il me faudrait jeûner huit jours pour me rattraper ; vous savez que je ne suis pas de ceux qui font des lectures publiques de leurs œuvres et qui vont tendre la main après ; vous savez que le genre de poésie auquel je me livre ne se vend pas, et que si je tire de mes libraires cinq ou six mille sesterces par an, c'est le bout du monde ; quant à ma charge de scribe du trésor, nous vivons, Dieu merci ! dans des temps si honnêtes, et vos délégués exercent sur nous un tel contrôle qu'il n'y a que de l'eau à y boire. Ne vous en prenez donc qu'à vous d'être mal traité. Vous vous êtes invité chez un pauvre diable, vous mangerez une pauvre cuisine ; vous aurez à votre premier service du lard bouilli avec des légumes, des laganas cuites dans une sauce au poivre et des truites de l'Anio ; au second, un morceau de veau rôti, et je vous prévien que c'est le plus clair de votre souper. Ainsi, mon cher Mécène, tombez sur le veau. Enfin, au troisième service, vous aurez de la graine de pavots blancs rôtie assaisonnée avec du miel, quelques fruits de mon jardin et des parfums que m'a envoyés Virgile. Voyez si cela vous convient.

— Mais, mon cher poète, c'est du luxe auprès des soupers d'Octave ! Aurai-je un bain ?

— Vous aurez un bain et une tunique blanche sans ceinture.

— Alors, mon cher Horace, vous êtes un hôte prodigue, et je vois bien que si je n'ajoute pas quelque chose au produit de vos œuvres et à vos appointemens de scribe, vous êtes un homme ruiné.

À ces mots, Mécène s'assit, et comme au bout d'un instant je le vis absorbé dans la contemplation du paysage, je regagnai la maison pour qu'il ne manquât rien à ce souper dont je venais de donner le menu à Mécène, et qui était plus que frugal pour un épicurien comme lui.

L'heure de prendre le bain arrivée, je lui envoyai un de mes

esclaves avec une flûte ; je n'eusse pas mieux fait pour une épousée.

Mécène eut la bonté de trouver tout parfait, bain, souper, musique ; il loua jusqu'au lit, quoiqu'il n'eût qu'un seul matelas, et prétendit le lendemain matin qu'il ne se souvenait point d'avoir si bien dormi depuis longtemps.

Après le déjeuner, on vint l'avertir que la voiture était prête. Nous y montâmes, et nous nous enfonçâmes dans les montagnes de la Sabine. Nous laissâmes à notre gauche le majestueux sommet du mont Lucrétile, et nous descendîmes dans une vallée profonde arrosée par la Digentia. Enfin, nous arrivâmes à une espèce de ferme nommé Urtica. Cette ferme tirait son nom du hameau dont elle faisait partie et qui était bâti sur le penchant rocheux de la montagne. Le soleil, en se levant, éclairait la montagne, située à droite. On sentait que l'air que l'on y respirait était sain et vivace. Les hauteurs étaient couronnées de bois ombreux et frais ; des buissons d'arbrisseaux toujours verts où se suspendait la chèvre amante du cytise amer, comme dit mon ami Virgile, donnait à tout le paysage un aspect pittoresque qui, pour être agréable au peintre, n'était pas désagréable au poète. En face de la porte de la ferme s'élevait le temple de Vacuna.

Huit esclaves étaient employés à l'exploitation de ce petit bien.

Nous entrâmes dans la cour où nous trouvâmes cette fois un hangar pour abriter notre voiture et une écurie pour mettre le cheval de Mécène, puis nous entrâmes dans la maison.

Sans doute étions-nous attendus, car nous trouvâmes prête une collation de châtaignes, de miel et de lait caillé, avec des gâteaux d'un côté et du pain coupé en tranches de l'autre.

Une bouteille de vin d'Albe était destinée à arroser ce *prandium*.

J'ai tant parlé en vers des vins que je buvais et faisais boire à mes amis que l'on me permettra bien d'en dire quelques mots en prose.

Je commencerai par les vins d'Italie ; d'abord parce que je leur dois cet honneur en qualité de mes compatriotes, et ensuite parce qu'ils sont à peu près les seuls que j'aie chantés, les ayant toujours préférés, même aux vins grecs.

Nous avons, dans les onze régions qui composent l'Italie, plus de trente vignobles de crus différens. Les meilleurs se trouvent du Latium à la Campanie, au penchant des côtes qui s'étendent des marais Pontins à Sorrente.

D'abord, entre Terracine et Gaëte, on trouve le sétin et le cœcube. J'ai déjà parlé du sétin dans mon voyage de Brindes ; c'était le vin préféré d'Octave. Puis, au fur et à mesure que l'on entre dans la Campanie, on trouve les diverses sortes de falerne ; en remontant vers l'orient, on trouve le vin de Calès, puis le massique, qu'on récolte au-dessus du Putéole, sur le mont Gaurus ; enfin, celui de Sorrente, préféré par les vieux Romains.

Plus tard, on en revint aux vins d'Albe et de Falerne. Le falerne est à l'apogée de son mérite entr dix et quinze ans d'amphore ; à cet âge, il est excellent pour la santé. Passé vingt ans, il donne des maux de tête et agace les nerfs ; il y en a de deux sortes, l'un noir, l'autre paillé. Le noir est doux, le paillé est dur et prend feu lorsqu'il est chaud et qu'on en approche la flamme d'une allumette ou d'une cire. C'est le seul qui possède cette singulière qualité.

Les vins d'Albe, au contraire, sont calmans ; les nerfs irritables s'en trouvent bien.

Les vins de Sorrente sont légers ; on les ordonne dans les convalescences parce qu'ils ne portent point à la tête. En cela ils ressemblent au calès, sur lequel il a cependant l'avantage de posséder des qualités digestives.

Le cœcube est rude mais généreux. Comme le falerne, il veut être attendu dix ou quinze ans, et peut-être bien davantage.

Tous ces vins se préparent de la même façon à peu près. En sortant de la presse, on les recueille dans de grands tonneaux nommés *dolia*, puis, deux fois par jour, on les bat avec des verges

de bois d'orme.

Trente jours de suite le vin est battu ainsi, après quoi la lie se précipite d'elle-même, et on le tire à clair.

Si l'on veut s'épargner ce long travail, on peut battre des œufs de pigeon ou de poule – les œufs de pigeon sont préférables – dans une tasse de vin tiré du *dolium* sur lequel on veut opérer. Cette mixture produit une espèce de sirop qui tombe au fond du tonneau et entraîne la lie.

Ainsi préparé, le vin, selon le cru d'où il sort, peut se garder plus ou moins longtemps. Alors on le verse dans des amphores de terre cuite ou dans de petits pots grecs ; on bouche hermétiquement l'ouverture avec un liège que l'on recouvre de poix, et sur ce liège, ou plutôt sur cette poix, on applique un cachet où est gravé le consulat sous lequel il a été mis en bouteille. De là vient le nom de vin d'Opimius, vin du vieux consul ou simplement vin consulaire, que l'on donne à la liqueur récoltée l'an six cent trente-deux de Rome, année remarquable par l'excellence de ses vins et qui était l'année du consulat d'Opimius.

Ce falerne, au reste, n'est plus du vin, c'est du miel de raisin, et il est devenu si amer qu'on ne le boit plus seul, mais en le mêlant par petite dose avec d'autres vins, et particulièrement avec le vin de Chio.

Les vins grecs, avant que l'on fût devenu expert dans la préparation des vins italiens, étaient réputés les meilleurs. Ils coûtaient des prix insensés. Lucullus lui-même racontait qu'étant enfant, il ne vit jamais, dans les plus magnifiques repas, servir qu'une fois du vin grec.

César fut le premier qui, pendant son troisième consulat, fit offrir quatre sortes de vin dans un repas.

Au reste, on donne à tous les vins des parfums différens si l'on trouve que ceux qui leur sont propres ne leur suffisent pas. Ce goût et cette odeur factice s'obtiennent en y mêlant du nard, des roses, des lentisques, de l'absinthe, de la résine et du miel.

Celui de l'Hymette est préférable, et le vin, dans ce cas,

devient un breuvage que l'on appelle *mulsum*.

Nous bûmes notre petit pot de vin d'Albe, mangeâmes nos châtaignes, mordîmes à belles dents dans nos rayons de miel ; et sur l'invitation de Mécène, je me levai pour visiter sa propriété. En passant à travers la cour, je l'avais vue abondante en poules qui picoraient, en oies et en canards qui se battaient dans une flaque d'eau et en pigeons qui tournoyaient en vastes cercles au-dessus des bâtimens et s'abattaient tout à coup sur une tourelle à toit pointu qui était leur colombier.

Mécène ne jugea donc point à propos de me remettre sous les yeux le même spectacle ; il ouvrit une petite porte de derrière donnant sur un jardin, et nous nous trouvâmes au milieu des fleurs, des légumes et des fruits. Ce jardin était le potager. Huit ou dix ruches donnaient asile aux abeilles dont nous venions de manger le miel, miel qu'elles récoltaient sans se fatiguer sur les fleurs de toute espèce qui entouraient les ruches ; de là, nous passâmes dans des prairies et dans des terres en pleine culture.

La ferme, tous frais payés, rapportait, bon an mal an, de vingt-cinq à trente mille sesterces. Je ne pouvais m'empêcher, tandis que Mécène me faisait les honneurs de ce petit bien, de me dire en moi-même que cette propriété, si les dieux prenaient la peine de mettre toute chose à leur place, serait bien mieux celle d'un poète se contentant d'une médiocrité dorée que d'un riche patricien comme Mécène, dont la place, en qualité de favori de l'empereur, était à Rome, sur le Palatin. Ces réflexions, je l'avoue, étaient accompagnées d'un soupir. Quant à Mécène, quoiqu'il ne négligeât aucun détail, il me montrait tout cela de l'air indifférent d'un propriétaire blasé ; ce qui me faisait enrager et dire tout bas que ces sortes de fortunes tombent toujours à ceux qui ne savent pas les apprécier.

Nous rentrâmes et trouvâmes nos bains préparés et nos tuniques prêtes, ou plutôt je me trompe quant aux tuniques, on les tira d'une armoire sur laquelle je jetai un coup d'œil à la dérobée, et que je reconnus pour être remplie de linge.

Nous passâmes dans la salle à manger. Elle était simple, mais pleine de goût, ornée à la manière grecque. Mécène avait eu l'attention de me donner un souper qui ne faisait pas trop tort à celui que je lui avais offert la veille. C'était d'abord un plat de pattes d'oie, de foi, de canard, de crêtes de poulet, de côtelettes d'ânon, mets inventé par Mécène et qu'il préférerait à tous les autres, des poissons du torrent ou plutôt de la rivière Digentia, des mousserons et des petits choux si bien assaisonnés avec toutes sortes d'herbes qu'on ne pouvait rien manger de si délicieux.

Mécène me fit observer au dessert que tout ce que nous avions mangé, viandes, poissons, fruits et légumes, était tiré de la propriété même.

Tout cela ne faisait que redoubler mes regrets de voir de si bonnes choses aux mains d'un homme qui paraissait en faire si peu de cas.

Ce qui me faisait surtout trouver là un charme particulier, c'est que, enfant des montagnes, je me retrouvais au milieu des montagnes ; l'Apulie et le Latium ne sont point tellement éloignés l'une de l'autre que la nature n'y ait pas quelques points de ressemblance.

Nous restâmes à l'air jusqu'à ce que la fraîcheur du soir se fît sentir ; alors nous rentrâmes. Les esclaves nous apportèrent à chacun un verre de vin cuit. Je dis à Mécène mes deux ou trois dernières odes, qu'il eut l'indulgence de ne pas trouver trop mauvaises ; après quoi, nous nous retirâmes chacun dans notre chambre et nous couchâmes.

Le lendemain, quoique assez paresseux d'habitude, je me levai au point du jour, et, au milieu des champs de lin, d'oliviers, de maïs et de vignes, j'allai faire une excursion jusqu'au temple de Vacuna.

À mon retour, je trouvai Mécène sortant du lit ; il m'avait demandé, et on lui avait répondu que, dès le point du jour, j'étais sorti en ordonnant à un esclave de prévenir Mécène de ma sortie.

C'était la première chose que l'on avait faite à son réveil.

En m'apercevant, il sourit et me demanda si c'était parce que j'étais mal couché, ou parce que, comme la nuit de mon arrivée à Rome, j'avais été tourmenté par les insectes que j'étais sorti de si bon matin. Je lui répondis qu'au contraire, mon lit était excellent et tout à fait inhabité ; mais ce qui m'avait éveillé de si bon matin, c'était le désir de revoir avant de les quitter les charmantes localités que j'avais visitées la veille.

— Par malheur, dit Mécène, loin de toute grande ville comme l'est cette ferme, les raffinemens de la vie manquent, et l'on ne peut y vivre que médiocrement.

Je me récriai en disant que je n'avais jamais si bien soupé que la veille, et la preuve, c'est que j'avais failli me donner une indigestion de mousserons et de choux.

— Mais, insista Mécène, il y a un bien grand inconvénient, non pas pour moi, qui une fois ou deux tout au plus par an viendrai visiter ce domaine, mais pour un homme comme vous, par exemple, qui avez une charge publique ; c'est la distance où ce bien est de Rome. Il faut un jour tout entier pour y venir.

— Oh ! dis-je, si cette ferme était à moi, je ne serais aucunement empêché par cette distance que vous dites, car à l'instant même où je signerais : *Horace, maître d'Urtica*, je vendrais ma charge de scribe du trésor.

— Eh bien ! me dit Mécène, cela tombe à merveille, cher Horace, car cette maison, que je vous offre de grand cœur, a été achetée par moi en votre nom, et j'ai trouvé acquéreur pour une somme de cent vingt mille sesterces de votre charge de scribe du trésor.

La joie m'étouffait ; c'était moins encore le cadeau, si important qu'il fût, que la façon dont il était offert qui me ravissait ; enfin, les larmes jaillirent de mes yeux, et je pus balbutier des remerciemens à cet ami si bon.

— Eh bien ! me dit-il, vous voyez que votre cœur n'est pas si racorni que vous le dites, puisque vous avez encore des larmes dans les yeux.

On vint annoncer à Mécène que le cheval était à la voiture.

— Adieu, dit-il, je vous laisse chez vous ; c'est vous qui êtes libre, mon cher poète, et c'est moi qui suis esclave ; tant qu'Octave sera absent, c'est moi qui gère l'empire à sa place ; voici à mon doigt son cachet, symbole à la fois de servitude et de puissance.

Je regardai le cachet : c'est le terrible sphinx, le mystère muet qui garde dans son silence et son immobilité le secret de l'avenir.

Adieu, mon cher poète ! répéta-t-il. Êtes-vous heureux, êtes-vous content, et avec trente mille sesterces de revenu, vos cent vingt mille sesterces de capital et le produit de vos vers, aurez-vous enfin cette médiocrité dorée après laquelle vous soupirez ?

J'embrassai encore une fois Mécène en lui disant les vers que j'avais faits pour lui lors de sa maladie.

Mécène, les yeux aussi mouillés que les miens, m'embrassa, monta en voiture et partit, me laissant dans mon domaine d'Urtica.

Que ces mots : *mon domaine* sont doux à prononcer, surtout pour une poète.

XL

DE LA DISTRIBUTION DES TERRES AUX SOLDATS. – GUERRE CONTRE LES DACES. – LALAGÉE. – RENCONTRE D’UN LOUP. – JULIA VARINA. – MON ODE À BARINE. – MON AMI THALLIARQUE. – LE CHAMP DE MARS ET SES MONUMENS. – LES PROMENEURS. – LES PORTIQUES. – LES ÉLÉGANS DE ROME. – RETOUR D’OCTAVE. – HONNEURS QUI LUI SONT RENDUS. – ORIGINE DES TRIOMPHES. – QUELS TITRES Y DONNAIENT DROIT. – *VENI, VIDI, VICI*. – LE SÉNAT DÉCERNE À OCTAVE LE TITRE D’*AUGUSTE*. – MODESTIE DU TRIOMPHATEUR.

Cependant, au milieu de ce bonheur inattendu que je devais à Mécène, deux choses me préoccupaient : la première, dont je parle dans *Hoc erat in votis*, était cette question des terres promises aux soldats ; la seconde, mon amour pour Lalagée.

J’ai déjà dit un mot des vétérans avant la guerre d’Égypte. Octave, pour les satisfaire, avait vendu ses propres biens et fait un appel à la bourse de ses amis. Ces exigences se renouvelaient, et chacun se demandait, comme moi dans ma satire : « Sera-ce en Sicile ou en Italie que l’on donnera des terres aux soldats ? »

Et en effet, cette question intéressait tout le monde. Comment donner aux soldats les terres qu’ils réclamaient sans dépouiller les propriétaires ? C’était impossible. Aussi Octave ajournait-il toujours cette distribution de terres. Par bonheur, comme nous l’avons dit, Cléopâtre était morte laissant des trésors immenses. Ces trésors tirèrent, momentanément du moins, Octave d’embarras. À défaut de terres, on distribua de l’argent aux soldats, et comme Octave les occupait à cette époque contre les Daces, ils prirent patience et accordèrent du temps à Octave.

Quant à ceux qui se faisaient tuer dans cette guerre, leur dette était toute payée.

Depuis longtemps, les Daces, auxquels Octave faisait la guerre, inquiétaient et fatiguaient les Romains ; Lucullus et Crassus

leur avaient fait la guerre, et quoiqu'ils les eussent battus, les Daces étaient restés insoumis. Octave avait repris l'œuvre inachevée de Lucullus et de Crassus, et comme les Suèves s'étaient sinon réunis à eux, du moins entendus avec eux en passant le Rhin comme les Daces avaient passé le Danube. Octave faisait en même temps la guerre à ces deux peuples, et Rome avait de ses nouvelles par les prisonniers qu'il lui envoyait.

Ces prisonniers étaient destinés à combattre les uns contre les autres dans les fêtes qu'Octave devait donner à l'occasion de son triomphe.

Ma seconde préoccupation, je l'ai dit, était mon amour pour Lalagée.

Déjà quatre ans avant l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 720, Lalagée, toute jeune alors – à peine comptait-elle treize ans –, avait inspiré de l'amour à mon ami Gabinius, le neveu de Gabinius, ce tribun du peuple ami d'Antoine et par conséquent ennemi de Cicéron. Ce fut à propos de sa jeunesse que j'adressai à Gabinius : *Nondum subacta ferre jugum valet.*

Or Lalagée avait grandi. Lalagée avait pris quatre printemps de plus, Lalagée avait dix-sept ans enfin. Elle s'était brouillée avec Gabinius, et je perdais en réalité la tête pour elle. Lorsqu'un jour que, tout en lui composant des vers dans les bois de ma nouvelle propriété, j'envoyais son nom à tous les échos, je fis la rencontre peu gracieuse d'un loup énorme ; je n'avais pas la moindre arme pour me défendre, pas le plus petit couteau, et si le loup se fût jeté sur moi, il m'eût sans aucun doute étranglé ni plus ni moins qu'un mouton. Mais ne se doutant pas de la peur qu'il me faisait, il ressentit de son côté une peur plus grande encore que la mienne, car il s'enfuit à toutes jambes en poussant un hurlement plaintif ; dès lors, je ne doutai point de la protection des dieux.

Je racontai le lendemain dans une ode cette rencontre à Aristius Fuscus.

Je ne sais si cela est dû à la peur que j'eus de ce loup, mais je

crois que cette ode est une des meilleures que j'aie faites.

J'étais d'autant plus amoureux de Lalagée qu'une charmante créature, affranchie de la maison Julia, nommée Julia Varina, se jouait de moi. Je la nomme de son vrai nom dans ces mémoires destinés à ne voir le jour que longtemps après que ses os et les miens ne seront plus que poussière ; mais dans mes odes, c'est Barine que j'attaque, c'est à Barine que s'adressent mes reproches.

Je ne sais vraiment pas lequel des deux sentimens, haine ou amour, j'avais pour elle lorsque je lui adressai l'ode suivante :

« Barine, je te croirais si tu avais subi quelque châtiment pour les Parques, si pour ces Parques une seule de tes dents eût noirci, un seul de tes ongles eût été déformé.

» Mais, perfide, à peine de nouveaux sermens ont-ils engagé ta foi, que plus que jamais tu parais belle et que tu t'avances, plus adorée que jamais de toute notre jeunesse.

» Il te réussit d'attester vainement la tombe de ta mère, les astres silencieux de la nuit et les grands dieux exempts de la froide mort ; Vénus rira de tes sacrilèges, et les nymphes indulgentes, et le cruel Cupidon, qui sans cesse aiguise ses flèches en riant comme Vénus.

» Ajoute que tous nos adolescens ne grandissent que pour t'assurer de nouveaux esclaves, et que tes anciens amans, si souvent chassés, ne peuvent se décider à fuir le toit d'une maîtresse impie.

» Les mères te redoutent pour leurs jeunes fils, les vieillards économes te redoutent, et la jeune vierge nouvellement mariée, tremblant à ta vue, craint pour son époux l'air que tu respirez. »

L'été s'écoula, l'automne vint sans que j'allasse dix fois à Tibur, deux fois à Rome, tant j'étais amoureux de ma nouvelle demeure. Cependant, vers le commencement du terrible hiver de 724 à 725, je ne pus résister aux pressantes invitations d'un de mes amis nommé Thalliarque¹. Il avait une habitation sur le mont

1. Thalliarque signifie, en grec, roi du festin.

Mario, d'où l'on apercevait Rome et tous ses environs. C'est une des plus belles vues que j'aie jamais admirées.

Je passai chez lui le mois le plus rude de ce rude hiver. Il était fort triste, ayant été cruellement trompé dans ses amours et ayant pris au sérieux l'infidélité de sa maîtresse.

Ce fut au milieu de ce froid rigoureux et pour essayer de le distraire de ses chagrins que je fis pour lui l'ode suivante :

« Vois comme le haut Soracte élève sa cime blanchie par la neige épaisse ; déjà les forêts fatiguées ne peuvent plus soutenir le poids des frimas, et les fleuves glacés s'arrêtent immobiles.

» Chasse le froid, cher Thalliarque, en prodiguant le bois à ton foyer brûlant, et que ton vase sabin te verse plus abondamment un vin de quatre années !... Abandonne le reste aux dieux... Dès qu'il leur plaira d'abattre les vents qui se combattent sur la mer écumante, les cyprès et les ormes antiques rentreront dans leur immobilité.

» De ce qui sera demain ne t'inquiète pas... et chaque jour que le destin t'accorde, jouis-en. Si loin que tu sois de la vieillesse morose, ne dédaigne pas les danses et les douces amours.

» Viens au gymnase, viens au champ de Mars, viens dans ces promenades où l'en entend aux heures convenues le chuchotement de mystérieux entretiens. »

Peut-être les critiques objecteront-ils que ce n'était point au moment où le Soracte était couvert de neige et où les fleuves glacés étaient arrêtés dans leur cours que je devais inviter Thalliarque à descendre au champ de Mars pour y entendre les murmures d'amour. À ceci je répondrai que nous étions au commencement de mars ; que malgré un froid aigu, on sentait à travers les rayons du soleil le premier sourire du printemps, et qu'un mois après que je lui eus adressé ces vers, les arbres se couvraient de feuilles, et les plantes de fleurs.

Puisque j'ai prononcé le nom du champ de Mars, puisque j'ai invité mon ami Thalliarque à y descendre pour entendre *aux heures convenues* le bourdonnement des mystérieux entretiens,

disons, non pas pour nos contemporains, mais pour nos descendants, ce que c'était que le champ de Mars, chose qu'ils auront peine à deviner lorsque le champ de Mars sera couvert de maisons.

Le champ de Mars était originairement une prairie où l'on élevait des chevaux et où les jeunes Romains s'exerçaient à lancer le javelot, à lutter, à courir, à nager ; de là le nom de champ de Mars. Pendant plus de quatre siècles, ce champ demeura intact. Vers le milieu du cinquième, quelques monumens y furent élevés. Ces constructions continuèrent pendant tout le sixième. Enfin, de nos jours, le champ de Mars est tout à la fois un splendide quartier et une magnifique promenade.

Le cirque Flaminius, le même par lequel je débutai à mon arrivée à Rome, donne son nom à la région et a reçu le sien de ce qu'il a été bâti sur un ancien pré appartenant au consul Flaminius.

Outre le cirque Flaminius, le champ de Mars possède deux théâtres : le théâtre de Pompée et le théâtre de Balbus ; deux temples : l'un consacré à Apollon, dieu du jour, l'autre à Bellone, déesse de la guerre ; un portique qui s'achève en ce moment et qui porte le nom de portique d'Octave ; une grande et somptueuse maison qu'on appelle la *Villa publica*, avec des cours entourées de galeries qui servent d'hôtellerie aux députés ou aux ambassadeurs des nations avec lesquelles on est en guerre et qui par conséquent ne peuvent pas être reçus dans la ville ; le portique de Pompée, l'Hécatonstylon, le portique corinthien et les Septa Julia.

Agrippa s'était toujours proposé, s'il était nommé une troisième fois consul, de bâtir un temple magnifique qu'il appellerait le Panthéon. (Il fut nommé consul pour la troisième fois en 727 et tint sa promesse.)

Dans ce moment-ci, on s'y presse autour d'une magnifique aiguille de granit rose qui vient d'arriver d'Égypte et qui est destinée à devenir une horloge solaire. Elle a soixante-treize pieds neuf pouces de haut.

On y bâtit en outre le *Mausolée*.

Le Mausolée, comme l'indique son nom, est un tombeau ; ce tombeau est celui qu'Octave fait construire pour lui et sa famille. Il a la forme d'une grosse tour ronde d'environ trois cent quarante pieds de diamètre. Trois étages sont superposés et contiennent quarante-cinq chambres circulaires.

Outre ce mausolée, le champ de Mars renferme celui de Sylla, les tombeaux du père et de l'oncle du dernier Scipion l'Africain, et celui dans lequel repose le corps de Julie, fille de Jules César et femme de Pompée, la même dont j'ai raconté la popularité si grande et la mort si prématurée.

En somme, le champ de Mars compte aujourd'hui, c'est-à-dire vers la moitié du huitième siècle, époque où j'écris ces lignes, un cirque, trois théâtres, un amphithéâtre, neuf portiques et vingt-deux temples.

C'est vers le soir, lorsque la chaleur est passée, que l'on descend au champ de Mars, ou plutôt au champ, comme on dit par abréviation. Là, les habitués se divisent en deux catégories bien différentes : les jeunes gens qui se destinent à la guerre s'y habituent à tous les exercices du corps, natation, équitation, lutte, course, tir d'arc et manœuvre de fronde. Quelques-uns d'entre eux arrivent à un tel degré d'habileté aux deux derniers exercices qu'à six cents pas de distance, ils mettent une flèche ou une pierre dans une botte de paille.

D'autres cavaliers consommés lancent leurs chevaux à poil nu, sans bride ni mors, les dirigeant avec les genoux, sautant sur le dos de leurs montures, descendant à terre à l'aide de la crinière seulement, et souvent avec une épée ou une lance à la main.

D'autres enfin portent des fardeaux, lancent le disque ou s'escriment contre des poteaux.

Puis, tout en sueur, tout frottés d'huile, tout couverts de poussière, souvent tout habillés, ils s'élancent dans le Tibre, qu'ils traversent à la nage, font une courte halte sur la rive droite, plongent et reviennent sur la rive gauche.

La seconde catégorie est celle des promeneurs ; leur rendez-vous ordinaire est sous les portiques, où ils peuvent marcher à l'ombre. Il y a, à l'heure qu'il est, huit portiques au champ de Mars : le portique d'Octave, le portique de Philippe, le portique Minutius, le portique corinthien, le portique de Pompée, le portique du Bon-Événement, le portique des Argonautes et l'Hécatonstylon ou portique des Cents-Colonnes.

Les portiques jouent un grand rôle dans la vie romaine. Les femmes, selon leur rang ou leur caprice, ont des portiques de prédilection. La première question que l'on adresse sur une femme est : « Quel portique fréquente-t-elle ? »

Deux amans veulent-ils parler : c'est au portique qu'ils se rencontrent.

Là, le rang et la moralité des femmes sont indiqués par leur costume et par leur façon d'agir.

Les matrones qui viennent au portique pour le plaisir de la promenade sont entièrement couvertes de leurs stoles et de leur palla. La stole laisse à peine voir le visage et tombe jusqu'aux pieds ; la palla cache entièrement la taille. Des esclaves et des femmes les suivent, ou plutôt les entourent. Elles passent au milieu de la foule graves et silencieuses comme des statues.

Sans atteindre à ce degré de sévérité dans la démarche et le costume, une seconde classe de femmes existe qui, sans être encore la courtisane, n'est déjà plus la matrone à l'allure sévère et majestueuse. Celles-là portent encore des voiles, en souvenir de la vieille loi qui défendait aux Romaines de sortir le visage découvert, mais ces voiles obéissent à une intelligente coquetterie qui, d'accord avec le vent, découvre tantôt le visage, tantôt un bras agréable à voir.

Après ces femmes que l'on pourrait appeler des demi-vertus viennent celles pour lesquelles ce titre déjà écorné serait encore trop honorable ; je veux parler des courtisanes. Elles aussi ont des voiles, mais des voiles de gaze si fine qu'on les voit comme au travers d'une légère vapeur. Celles-là parlent haut, rient aux

éclats, font des saluts aux jeunes gens qui passent et qui, en passant, échangent avec elles des plaisanteries indiquant une intimité qui n'existe même pas toujours, mais à laquelle, des deux parts, on laisse croire avec une facilité qui donne la mesure de la fâcheuse liberté de nos mœurs.

Souvent, ces femmes s'assoient sur des sièges pour lesquels on paye à un entrepreneur une petite rétribution, ou bien sur des plians que portent les esclaves qui les suivent. Elles forment des cercles, causent entre elles ou avec les jeunes gens qui passent. Tout en causant, pour se rafraîchir, elles jettent d'une main dans l'autre des boules de cristal ou d'ambre. Quelques-uns poussent la recherche jusqu'à porter autour du cou en guise de collier, ou autour du bras en guise de bracelet, des couleuvres inoffensives, mais dont la peau glacée leur communique sa fraîcheur.

Cette mode a surtout fait fureur l'année où l'on a appris la mort de Cléopâtre.

Le portique à la mode et le plus fréquenté par les courtisanes et par ce que nous appelons les *beaux* et les *trossuli* est le portique de Pompée.

Les beaux et les trossuli sont les élégans de Rome.

César était un beau, Mécène était un trossule.

Je n'ai pas besoin d'expliquer ce que c'est qu'un beau, le mot lui même l'indique.

Quant au mot *trossule*, il vient de Trossula, ville d'Étrurie que les chevaliers romains emportèrent un jour d'assaut sans le secours de l'infanterie. Cette qualification, qui avait d'abord été un surnom, finit par n'être qu'un sobriquet.

Vous voyez donc que ce n'était pas sans raison que j'invitais Thalliarque à descendre au champ de Mars, et qu'il y avait espoir que, si préoccupé qu'il fût, il y trouverait de la distraction.

Vers le commencement de l'année 725, on reçut la nouvelle du retour d'Octave.

Cette nouvelle produisit une sensation dont un seul fait donnera la mesure. Quand on sut qu'il avait vaincu et fait prisonnier le

roi de Pont et de Galatie, réuni l'Égypte à l'empire, dompté les Cantabres, les Vaccoei, les Tréviri, les Astures et les Suèves, c'est-à-dire qu'il était vainqueur du Nil au Bosphore, du Bosphore au Danube, et du Danube à l'Ibérus, le taux légal de l'argent, qui était à douze pour cent, tomba à quatre.

En outre, un décret du sénat fut rendu qui ordonnait des sacrifices aux dieux en signe de cet heureux retour. Les vestales furent invitées, lorsqu'elles faisaient des vœux pour le bonheur du sénat et du peuple romain, à y joindre des vœux pour Octave César. On fit fermer le temple de Janus, qui ne l'avait pas été depuis deux cent six ans. On décerna enfin trois triomphes au vainqueur.

Disons un mot des triomphes.

Bacchus en fut l'inventeur.

Beaucoup prétendent que l'introduction du triomphe chez nous remonte à Romulus, et que le premier triomphe romain eut lieu lorsqu'il rapporta à Rome les dépouilles d'Acron de Cenina.

Cependant cette opinion est contestable. Le triomphe exige avant tout le char et les quatre chevaux blancs réservés au seul Jupiter, et Romulus entra dans Rome à pied. Ce n'était donc pas le vrai triomphe. C'était purement et simplement l'ovation.

Ce serait Tarquin l'Ancien qui aurait triomphé le premier à la suite de la guerre des Sabins, selon quelques-uns, et notre jeune historien Tite-Live est de ceux-là. Mais, selon quelques autres, on remonterait encore trop haut, et ce serait après la chute des rois qu'aurait pour la première fois triomphé Valérius Publicola à son retour de la guerre contre les Étrusques.

Pour obtenir le triomphe, il fallait avoir pris d'assaut une ville fortifiée, avoir gagné au moins une bataille rangée, avoir tué cinq mille hommes à l'ennemi, fait trois mille prisonniers, agrandi le territoire de la république, terminé la guerre et n'avoir pas essuyé de défaite dans la campagne. Il fallait, en outre, être âgé de trente ans au moins et avoir commandé en chef, soit comme consul, soit comme préteur, soit comme dictateur.

Une qualité indispensable était d'être né citoyen romain.

Pompée fut le premier qui osa triompher comme vainqueur dans une guerre civile, et, en punition de ce sacrilège, César triompha à son tour, vainqueur des enfans de Pompée.

Le premier triomphe qui ait laissé profondément sa trace dans la mémoire du peuple romain fut le triomphe de Paul-Émile.

Le vaincu était Persée de Macédoine¹.

Le triomphe le plus remarquable après celui-là fut le troisième triomphe de Pompée. Aujourd'hui, nous lisons encore, sur le temple de Minerve qui décore la place des Septa-Julia, l'inscription suivante :

« Pompée, le grand imperator, après avoir terminé une guerre de trente ans, défait, mis en fuite, tué ou forcé à se rendre douze millions cent quatre-vingt mille hommes, coulé à fond ou pris huit cent quarante-six vaisseaux, reçu à composition quinze cent trente-huit villes ou châteaux, soumis tout le pays depuis le lac Niotis jusqu'à la mer Rouge, acquitte le vœu qu'il a fait à Minerve. »

Beaucoup se rappellent encore aujourd'hui à Rome avoir vu les triomphes de Jules César.

Comme Octave, son neveu, il triompha trois fois : la première fois des Gaules ; la seconde, de l'Égypte ; la troisième, du Pont.

Ce fut à ce triomphe que fut portée cette inscription, plus laconique que celle de Pompée : *Veni, vidi, vici* !

César Octave eut aussi ses trois triomphes, mais les deux premiers n'étaient en réalité que le prologue du troisième.

Celui-là représentait son triomphe sur l'Égypte. Deux enfans de Cléopâtre y marchaient enchaînés ; et l'on y portait une statue de la reine vaincue couchée sur son lit et ayant un aspic autour du bras.

Dans le mois de janvier de l'an 727 de Rome, le sénat, sur la proposition de Munatius Plancus, déclara à César Octave le titre

1. Si on voulait trouver sur les triomphes des détails qu'Horace ne juge pas à propos de donner ici, il faudrait chercher dans Desobry, où on trouve sur l'époque d'Auguste les détails les plus complets.

d'Auguste, épithète qui, chez les Romains, était consacrée aux dieux lares.

Donc César Octave était le dieu lare de l'empire.

La nuit qui suivit le jour où ce titre fut décerné à l'unanimité au vainqueur d'Antoine, un orage éclata qui enfla tellement le Tibre que les parties basses de Rome furent entièrement submergées. Ce signe, au lieu d'être funeste, fut considéré comme un présage de l'immense pouvoir qui devait être confié au triomphateur.

Octave, au lieu de se montrer avide d'honneurs et de puissance, demanda, au contraire, à être délivré du fardeau du gouvernement, et ce ne fut qu'à force de supplications que le sénat obtint de lui qu'il serait chargé dix ans encore de mettre ordre à la république.

Auguste n'en resta pas moins, soit par calcul, soit par caractère, le même homme qu'il avait été jusque-là ; ses vêtemens n'avaient rien de particulier qui le distinguât des autres citoyens. Sa toge était simplement la toge des sénateurs, et dès le matin, il la revêtait pour être prêt à tout événement. Vêtu, comme Fabius, d'un manteau de laine filée par ses filles, il allait aux comices voter comme le dernier habitant des faubourgs ou se rendait aux tribunaux pour cautionner un ami, ou bien encore sortait pour célébrer un jour de naissance ou des fiançailles chez un simple particulier qui l'avait invité à cette fête et dont il avait accepté l'invitation.

Après quoi, il rentrait à pied chez lui.

Son chez lui était une petite maison sur le mont Palatin, avec un portique en pierres d'Albe dans laquelle on ne voyait ni marbre ni pavé précieux ; peu de tableaux, encore moins de statues. Quelques armes curieuses, à cause de leur antiquité, les os d'un géant et un mobilier qui eût été trop simple pour beaucoup de chevaliers. Point de vaisselle d'or ; tout ce qu'il en avait conquis, il l'avait fait fondre pour payer les vétérans, ne gardant de toute la dépouille des Ptolémées qu'un seul vase Murrhin. Puis,

à l'heure des repas, et il n'attendait pas toujours que cette heure fût venue, il se faisait servir du pain bis, des figues et de petits poissons. Dans sa chambre à coucher, toujours la même pour l'été comme pour l'hiver et qu'il habita quarante ans, au chevet d'un lit bas et couvert d'un tapis de peu de valeur, on voyait une statue d'or massif.

Cette statue était celle de la fortune de l'empire.

Si je donne une seconde partie à ces *Mémoires*, je publierai sur cet homme extraordinaire des détails que Mécène, Agrippa et moi pouvons seuls donner, ayant vécu dix-neuf ans dans son intimité.

TABLE DES MATIÈRES

I. Ma naissance. – Mon père. – Mes trois noms et leur origine. – Venusia et ses environs. – Les premières années de ma jeunesse. – Départ pour Rome. – Voyage. – La via Appia. – Entrée à Rome. 5

II. Les *popinae* : leur enseigne, leur étalage ; ce qu'on y mange ; la tête de mouton à l'ail. – Société qui fréquente les *popinae*. – Mes dispositions à aimer les danses. – Notre chambre à coucher. – Nuit blanche. – Nous réglons nos comptes et nous quittons la *popina*. – J'obtiens de mon père qu'il prenne le plus long pour aller chez maître Orbilius. – Aspect de la rive droite du Tibre. – Le pont Sublicius. 15

III. Promenade à la citadelle de Servius Tullius. – Rome vue du Janicule. – Retour dans Rome. – Le Vélabre. – Arrivée de la marée à Rome. – Le marché aux légumes. – Les bouquetiers. – Pupilius Orbilius, magister. – Aspect de l'école. – Portrait du maître. – Ma terreur. – Hésitation de mon père. – Mépris d'Orbilius pour Catulle. – Son admiration pour Livius Andronicus. – Je passe sous la fêrule d'Orbilius. – J'entre à l'école. 23

IV. Nous nous établissons à Rome. – Dans quel quartier. – Soins de mon père pour me préserver de tout contact avec la contagion de l'époque. – Congé donné à l'occasion du retour de Cicéron de l'exil. – Coup d'œil en arrière. – Clodius Pulcher. – Il est surpris dans la maison de César. – Lettre de Cicéron à Atticus. – Clodius et ses sœurs. – La Lesbie de Catulle. – La déesse aux yeux de bœuf de Cicéron. – Jalousie de Terentia, femme de Cicéron. – Cicéron dépose contre Clodius. – Clodius est absent. – Prudence et susceptibilité conjugale de César. 32

V. Lentulus et Cethegus étranglés, au mépris de la loi Sempronia. – Cicéron imperator, consul et avocat. – Cicéron, le troisième roi étranger de Rome. – Réaction populaire en faveur de Clodius. – Esprit de Cicéron. – Le tort qu'il lui faisait. – Sobriquets donnés par lui à ses contemporains. – Il attaque César et Pompée. – Plébiscite qu'ils font rendre. – Clodius, adopté par Fonteius, est nommé tribun du peuple. – Clodius

attaque Cicéron. – César offre à Cicéron une lieutenance dans son armée. – Pompée au mont Albin. – La maison à deux portes. – Cicéron quitte Rome. – Clodius fait rendre contre lui un décret d'exil. 40

VI. Folies de Clodius. – Il insulte Pompée. – Pompée propose au sénat le rappel de Cicéron. – Rixes entre Annius Milo et Clodius. – Combat entre Clodius et Pompée. – Quintus Cicéron est blessé. – Le sénat appelle l'Italie entière à voter sur le retour ou la continuation de l'exil de Cicéron. – Dix-huit cent mille voix demandent le retour. – Triomphe de Cicéron. 50

VII. Les vivres haussent de prix. – Sur la demande de Cicéron, Pompée est chargé d'approvisionner Rome. – Ses conditions. – Elles sont acceptées par le sénat. – Cicéron reçoit une indemnité pour ses maisons détruites. – Expropriation de la déesse Liberté. – Nouveaux troubles suscités par Clodius. – Il brûle la maison de Quintus. – Il est battu par Annius Milo. – Il disparaît. – Colique de Cicéron. 59

VIII. Le sénat nomme un interroi. – Ce que c'est que l'interroi. – Æmilius Lepidus. – Assassinat de Clodius par les esclaves de Milo. – Le cadavre de Clodius est jeté sur la via Appia, trouvé par le sénateur Sextius Tediis et ramené à Rome. – L'atrium de la maison de Clodius. – Fulvie. 66

IX. Crassus est chargé de la guerre contre les Parthes. – Mauvaise impression que cette guerre produit à Rome. – Ce que c'étaient que les Parthes. – Crassus. – Son avarice. – Histoire du chapeau de paille. – Sous quel prétexte Pompée avait rançonné l'Égypte et pillé la Judée. – Ses motifs pour éloigner Crassus. – Ce à quoi pensait peut-être César en pêchant des perles. – Émeutes contre Crassus. – Imprécations du tribun Ateius. – Il dévoue Crassus, Rome et lui-même aux dieux infernaux. 78

X. Reprise de mes études. – Mort de Lucrèce. – Détails sur cette mort. – Appréciation du poème *De natura rerum*. – Lucrèce est un vrai poète latin. – Étude sur les anciennes poésies et les anciens poètes. – Les frères Arvales. – Les chants sabins. – Les prédictions de Marcius. – Livius Andronicus. – Naevius. – Ennius. – Atta. – Lucilius. – Plaute. – Térence. – Pourquoi les poètes disparaissent pendant les guerres civiles et reparaissent avec la paix. 87

XI. Pompée et sa femme. – Intérêt que Rome prend à la santé de Julia. – Pompée promet des jeux dont Vénus victorieuse n'est que le prétexte. – Leur véritable cause. – Je concours pour obtenir une place réservée dans le cirque. – Mes premiers vers latins. – Orbilius me proclame le premier de l'école. – Procession des jeux. – Place que j'y occupe. – Le grand cirque. – Entrée de Pompée et de Julia. – Pourquoi Rome portait un si grand intérêt à Julia. 102

XII. Description d'une chasse. – Daims, cerfs et molosses. – Rhinocéros et lions. – Éléphants, panthères et léopards. – Combat de vingt éléphants contre vingt condamnés à mort et deux cents Gétules. – Effroyable consommation que Pompée et César faisaient de bêtes féroces. – Combien l'empereur Auguste en fit tuer dans sa vie. 111

XIII. Direction de mes études. – Mon admiration pour Homère. – Je suis les cours de Syronus. – Je fais la connaissance de Varius et de Virgile. – Popularisation de la langue en Italie. – Le jour de la toge virile. – Grande renommée de César. – Pourquoi j'ai attaqué Caton. – Étrangeté de Caton, ses habitudes, sa manière de voyager, les funérailles de son frère. – Il passe ses cendres au tamis pour ne pas perdre l'or des étoffes. – Caton pendant la conspiration de Catilina. 121

XIV. César au fond des Gaules. – Ce qu'il y fait. – Prodiges accomplis par César. – Ce qu'on raconte de lui. – Siège d'Alésia. – Vercingétorix. – Mort de Julia. – Pompée convoite la dictature. – Opposition de Caton. – Pompée amoureux. – Pompée est nommé seul consul avec le droit de s'adjoindre un collègue. – Cicéron hérite d'une place au conseil des augures. – Cicéron est nommé *imperator*. – Les trois hommes auxquels César avait affaire. 136

XV. César paye les dettes de Curion et achète Marc Antoine. – Ce que c'était que Marc Antoine. – Son père Antonius. – Sa mère Julia. – Sa femme Fulvie. – Ses motifs de haine contre Cicéron. – Il commande l'avant-garde de Gabinus. – Il empêche les exécutions de Ptolémée. – Antoine est nommé tribun du peuple et associé au conseil des augures. – César prête vingt-cinq millions de sesterces à Æmilius Paulus, consul sortant. – On sollicite le consulat pour César. – Popularité de César. – Lutte de Curion et de Marcellus. – Pourparlers entre César et Pompée. – Fuite d'Antoine, de Curion et de Quintus Cassius. 149

XVI. César à Ravenne. – Arrivée des tribuns. – Résolution de César. – Son départ nocturne. – Son arrivée au bord du Rubicon. – Le passage du Rubicon. – L'homme à la flûte. – Comment Horace est d'abord pompéien. – Marche de César sur Rome. – Terreur de l'aristocratie. – Pompée perd la tête, Cicéron s'enfuit, Caton s'enfuit, le sénat s'enfuit, Lentulus s'enfuit sans prendre le temps de refermer la porte du trésor public. – Générosité de César. – Lettre de César à Cicéron. – Lettre de Pompée à Cicéron. – La tranquillité renaît à Rome. – Les honnêtes gens refusent l'usure. 157

XVII. Entrée de César à Rome. – Je vois César ; son portrait. – Son triomphe. – Il part pour l'Espagne. – Lettre d'Antoine à Cicéron. – L'Espagne soumise ; retour de César à Rome. – Banqueroute de vingt-cinq pour cent. – Joie des créanciers. – Mécontentement des débiteurs. – Marcus Brutus se rallie à Pompée. – Forces de Pompée. – Pompée au camp de Dyrrachium. – César à Brindes. – Il passe l'Adriatique et débarque à Apollonie. – Murmures des soldats de César. – Leur douleur en trouvant César parti. 167

XVIII. Présages en faveur de César. – Présages contre Pompée. – Tu portes César et sa fortune. – César avec cinquante mille hommes assiège Pompée et ses cent mille hommes. – Le pain des soldats de César. – Coelius et Annius Milo. – Leur mort. – Échec de César. – César se met en retraite. – Pompée poursuit César. – La guerre est finie ou à peu près. – Caton pleure. – César s'arrête à Pharsale. – Présages qui promettent la victoire à César. – Présages contraires pour Pompée. – César se décide à combattre. – Il donne le signal du combat. 177

XIX. Disposition des deux armées. – Les deux mots d'ordre. – Crastinus. – La bataille s'engage. – Frappez au visage ! – Terreur des élégans Romains. – La cavalerie fuit et met le trouble dans le reste de l'armée. – Pompée quitte le champ de bataille et rentre dans son camp. – Il pardonne aux Romains. – César attaque le camp. – Fuite de Pompée à travers Larissa et la vallée de Poenig. – Inquiétude de César pour Brutus. – Il brûle, sans la lire, la correspondance de Pompée. – Mieux vaut-il être Thémistocle vaincu que César vainqueur ? 190

XX. Fuite de Pompée. – Abandon où il reste. – Il trouve un patron de barque qui lui donne l'hospitalité. – Départ pour Mitylène, entrevue de

Pompée et de Cornélie. – Séjour à Attatia. – Pompée se décide à aller demander l'hospitalité à Ptolémée. – Conseil que tient Ptolémée en apprenant que Pompée va débarquer. – Résolution de Ptolémée. – Assassinat et funérailles de Pompée. – Vengeance que César tire des assassins. 199

XXI. Horace quitte Orbilius. – Il part pour Athènes. – Il s'embarque à Tarente. – Le bâtiment le dépose à Corinthe. – Corinthe. – Mégare. – Éleusis. – Athènes. – Horace prend un logement rue des Hermès, en face du temple de Thésée. 211

XXII. Ce qu'était Athènes à l'époque de mon arrivée. – Pomponius Atticus. – Les différentes écoles d'Athènes : les stoïciens, les platoniciens, les sceptiques, les pythagoriciens et les épicuriens. – L'Académie. – Colonne. – Le Lycée. 219

XXIII. Mes études. – Mes amours. – Ce qui se passait à Rome pendant que j'aimais et que j'étudiais. – Victoire de César. – Commencement d'opposition contre lui. – Il raille les tribuns. – Il blesse le sénat. – On apprend à Athènes l'assassinat de César. – Effet produit par cette nouvelle. – Le livre *De officiis* de Cicéron. – Brutus et Cassius sont mis au nombre des héros. – Détails sur la conspiration de Porcia. – Le fils de Brutus. 229

XXIV. Présages annonçant la fin de César. – César, retenu par Calpurnie, hésite à sortir. – Décimus Brutus va le chercher. – Le devin Artémidore. – Tullius Cimber. – *Tu quoque, mi Brute !* – Mort de César ; effroi de Rome. – Funérailles de César, discours d'Antoine. – Réaction contre les assassins. – Brutus et Cassius sont obligés de quitter Rome. . . 237

XXV. Enthousiasme qui accueille Brutus à son arrivée à Athènes. – Ce qu'était Brutus. – Cicéron fils me présente à lui. – J'accompagne Brutus à Carystum. – Je quitte Athènes pour le suivre en Macédoine. – Il me fait tribun des soldats. – Brutus malade de la boulimie. – Il sauve Caius Antonius. 250

XXVI. Octave et Auguste. – Si je dois de la reconnaissance à Auguste, je ne dois à Octave que la vérité. – Naissance d'Octave. – Présages qui ont accompagné et suivi sa naissance. – Le royaume d'Alexandrie gouverné par un meunier. – Aïeux maternels d'Octave. – Ses études à

Apollonie. – Prédications que lui fait Théagène. – Situation à Rome à la mort de César. – Danger qu'il y avait à accepter sa succession. – Octave part pour Rome avec Agrippa, son ami, et Apollodore de Pergame, son professeur. – Présages qui le rassurent en entrant dans la ville. – Portrait d'Octave. – Antoine. – Les *Philippiques*. – Octave entre Antoine et Cicéron. – *Ornandum puerum tollendum*. – Triumvirat. – Proscriptions. – Sextus Pompée. 260

XXVII. Proscriptions à Rome. – Proclamation des triumvirs. – Cruauté d'Octave. – *Surge, carnifex !* – Fuite de Cicéron. – Ses hésitations. – Les corbeaux. – Mort de Cicéron. – Les proscriptions sont finies. – La main qui a écrit les *Philippiques*. – La langue qui a tué Clodius. 277

XXVIII. Cassius. – Son caractère. – Ses exactions. – Tristesse de Brutus à l'occasion des désastres causés par la guerre civile. – Il fait tuer Caius Antonius. – Lettres de Brutus à Cassius. – Ils se rejoignent à Smyrne. – Comparaison entre Cassius et Brutus. – Cassius donne à Brutus le tiers de son trésor. – Campagne de Brutus en Libye. – Désastre et incendie de Xanthe. – Brutus et Cassius se retrouvent à Sardes. – Querelle entre Brutus et Cassius. – Apparition à Brutus de son mauvais génie. – Opinion de Cassius sur les apparitions. 290

XXIX. Commencement des hostilités. – Brutus et Cassius surprennent l'avant-garde d'Antoine. – Largesses expiatoires de César Octave et de Brutus. – Présages néfastes. – Cassius propose de retarder la bataille ; Brutus insiste pour qu'elle soit donnée à l'instant même. – La majorité se réunit à Brutus. – Pacte de vie et de mort fait entre Brutus et Cassius. – Inaction d'Octave causée par un songe. – Première bataille de Philippiques. – Brutus est vainqueur, mais Cassius est vaincu. – Cassius envoie Titinius à la découverte. – Erreur de Cassius. – Croyant Brutus vaincu et Titinius pris, il se fait tuer par Pindarus. – Titinius, cause involontaire de cette mort, se tue sur le corps de son général. . . . 305

XXX. Perde des deux armées. – Octave et Antoine se croient vaincus. – Démétrius annonce à Antoine la mort inattendue de Cassius. – Exécution du mime Volumnius et du bouffon Saculion. – Disette dans le camp des triumvirs. – Brutus se décide à combattre. – Présage néfaste. – Seconde bataille de Philippiques. – Brutus est vaincu. – Dévouement de Lucilius. – Marcus Caton, le jeune, se fait tuer. – Croyant Brutus pris, je

jette mon bouclier et me sauve. – Derniers momens de Brutus. – Sa philosophie. – Sa mort. – Straton présenté à Octave par Messala. – La statue de Brutus à Médiolanum. 317

XXXI. Ma fuite dans les défilés du mont Pangée. – Je rencontre un mineur ; il m'indique sa maison ; sa femme me sert de guide et me conduit au golfe d'Abdère. – Un pêcheur me conduit au bâtiment d'Antistius. – Je rencontre en route Pompéius Varus. – Il m'apprend la mort de Brutus. – Nous envoyons un Grec au camp d'Octave. – Antistius résout de se joindre à Sextus Pompée. – On me dépose en passant à Brindes. – Pompéius Varus continue son chemin avec Antistius. – Sextus Pompée. 330

XXXII. J'apprends la mort de mon père. – Ma ressemblance avec Bias. – Nouveau partage du monde. – Amnistie. – Je quitte l'Apulie et retourne à Rome. – Je retrouve Orbilius. – Je publie ma première satire : *Asinius Pollion* – Effet qu'elle produit à Rome. – Tigellius de Sardes. – Galba. – Salluste. – Fausta. – Sextus Villius. – Catia. – Fabius. – Les libraires. – Leur commerce. – Où était située la boutique des miens. 339

XXXIII. Je retrouve Varius et Virgile. – Ce qu'ils étaient devenus. – Comment Virgile était arrivé à César Octave. – *Nocte pluit tota*. – *Sic non vobis*. – *Ad Virgilium negotiatorem*. – Portrait de Virgile. – Son avarice. – Ses amours. – Amaryllis. – Ménalque. – Alexis. – Retour d'Antoine. – Cléopâtre. – Le Cydnus. – Passe-temps d'Antoine et de Cléopâtre à Alexandrie. – Quelles sortes de poissons Antoine prenait à la ligne. – Conférence du cap Misène entre les triumvirs et Sextus Pompée. – Proposition de Menja, refus de Sextus Pompée. 346

XXXIV. Varius et Virgile obtiennent de moi que je sois présenté à Mécène. – *Surge, carnifex !* – Humilité ou plutôt orgueil de Mécène. – Je suis présenté à lui. – Neuf mois s'écoulent sans que j'entende parler du descendant des rois d'Étrurie ; je le revois une seconde fois, non point comme protecteur, mais comme ami. – Causes pour lesquelles on tarde de me présenter à César Octave. – Douleurs de famille du vainqueur de Philippes. – Il est obligé de garder l'alliance d'Antoine. – Agrippa. – Mécène, ambassadeur près d'Antoine. – Il m'emmène avec lui. – Voyage de Brindes. 360

XXXV. Accroissement de Rome. – J'achète une charge de scribe du trésor. – Condition des femmes à Rome. – Les jeunes filles, les matrones ; honneur qu'on leur rendait. – Esclaves. – Affranchies. – Flora et Pompée. – Mes satires contre les mœurs du temps. – Les mœurs de Virgile. – Les miennes. – Inachia et Lyciens. – Ce que c'était que la charge de scribe du trésor. – J'achète ma villa de Tibur. – Mon ode à Septimus. – Mon ode à Pollion. – Octavie retourne à Athènes. – Elle reçoit d'Antoine la défense d'aller plus loin. – Ambassade infructueuse de Niger. – Octavie revient à Rome. – Ce qu'on disait d'Antoine à Rome. . . . 376

XXXVI. Accusation de Minutius Plancus. – Ce que c'était que Plancus. – J'ai pitié de sa tristesse et lui adresse une ode. – Force d'Antoine. – Le monde barbare. – Les amis d'Antoine lui envoient Géminius. – Présages funestes à Antoine. – Mon ode aux Romains. 389

XXXVII. Deux nouvelles odes. – Une épigramme de Mécène. – Déclaration de guerre à Cléopâtre. – Départ de la flotte romaine. – Sa faiblesse. – Avantages offerts à Antoine. – Celui-ci propose à Octave un combat singulier. – Escarmouches. – Domitius passe du côté d'Octave. – Défection d'Amyntas et de Déjotarus. – Conseils de Canidius à Antoine. – Embuscade dressée contre ce dernier. – Ses dispositions pour le combat. – Présage heureux pour Octave. – Bataille d'Actium. – Attaque d'Antoine. – Choc des deux flottes. – Manœuvre d'Agrippa. – Fuite inopinée de Cléopâtre. – Antoine abandonne son armée pour suivre la reine d'Égypte. – Eusiclès. 397

XXXVIII. En apprenant la reddition de son armée, Antoine essaie de se donner la mort. – Pensant que Cléopâtre pouvait encore avoir besoin de son aide, il retourne vers elle. – Tentative de la reine d'Égypte pour sauver sa flotte. – Antoine se retire à Timonium. – Canidius vient l'y retrouver et lui apprend la perte de toutes ses espérances. – *Les inséparables devant la mort*. – Dévouement des gladiateurs pour Antoine. – Expériences faites par Antoine et Cléopâtre sur l'effet des poisons et la morsure des vipères. – Octave marche de nouveau contre Antoine. – Cléopâtre fait construire un tombeau où elle se renferme avec tous ses trésors. – Antoine, abandonné de tous les siens, prend le parti de se tuer. – Il se fait transporter dans le tombeau de Cléopâtre. – Sa mort. – Tentative d'Octave pour prendre Cléopâtre vivante. – Son entrevue avec elle. – Cléopâtre, apprenant que César veut la faire servir à son triom-

phe, se fait piquer par un aspic. – Versions diverses sur la mort de Cléopâtre. – Ce que devinrent les enfans de Cléopâtre et ceux d'Antoine.
 408

XXXIX. Effet produit à Rome par la nouvelle de la mort d'Antoine et de Cléopâtre. – Mécène vienjt me rendre visite à Tibur. – Le fils de la fortune. – L'hospitalité du poète. – La ferme d'Urtica. – Les vins d'Italie et les vins grecs. – Surprise que me réservait Mécène. – « Hoc erat in votis. » 425

XL. De la distribution des terres aux soldats. – Guerre contre les Daces. – Lalagée. – Rencontre d'un loup. – Julia Varina. – Mon ode à Barine. – Mon ami Thalliarque. – Le champ de Mars et ses monumens. – Les promeneurs. – Les portiques. – Les élégans de Rome. – Retour d'Octave. – Honneurs qui lui sont rendus. – Origine des triomphes. – Quels titres y donnaient droit. – *Veni, vidi, vici*. – Le sénat décerne à Octave le titre d'*Auguste*. – Modestie du triomphateur. 436